

DANIEL LESUEUR

LOINTAINE REVANCHE

L'Or sanglant



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC

Sommaire

AU LECTEUR

I L'INCONNU

II CLAUDE ET JULIETTE

III LE FEU À BORD

IV LA CATASTROPHE

V LE JUSTICIER

VI LA BELLE JEANINE

VII PISTE FAUSSE

VIII VICTOIRE DE FEMME

IX OUVRIER ET PATRON

X EN FACE DU RIVAL

XI UNE IDYLLE PARISIENNE

XII LE RENARD AU PIÈGE

XIII DU FOND DE L'OMBRE

XIV LE GUET-APENS

XV L'EXPIATION

XVI LES NOCES TRAGIQUES

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

AU LECTEUR

Ceci est un roman romanesque : les péripéties, le mouvement, les effets extérieurs des passions, y tiennent plus de place que l'analyse des caractères.

Nous ne l'opposons cependant que par définition à ce qu'on appelle « le roman psychologique ». Car on fait tort à la science des âmes en la détachant systématiquement de l'action. Les âmes ne sont pas des entités intégrales et absolues, mais des organismes qui réagissent avant tout suivant les circonstances.

On a voulu déterminer leur nature presque exclusivement par l'hérédité. Il est certain que l'hérédité mérite une place importante dans toute étude psychologique. Mais elle n'aboutit jamais à un produit fixe, nécessaire, inaltérable. L'âme est une plante dont les racines puisent la sève au sol ancestral, mais dont les fleurs et les fruits doivent leur degré d'éclosion, de parfum, de saveur, aux influences plus ou moins favorables, aux surprises du sort, aux excitations extérieures, c'est-à-dire à tous les hasards de l'existence.

De ces hasards le roman a le droit de se servir sans cesser d'être psychologique, à la condition que chaque aventure détermine toujours la conduite des personnages suivant la logique de leur mentalité.

Au contraire, la pure analyse des sentiments peut devenir une fantaisie romanesque, une œuvre d'imagination, même sans coups de théâtre et sans intrigue, si l'auteur greffe ses façons de penser sur un état d'âme qu'il est incapable d'objectiver complètement.

Dans la simplicité exagérée de la trame, il s'appuie déjà sur une convention, car il néglige l'abondance multiple de la vie.

Les répercussions du moindre fait au fond d'une âme sont tellement étendues et profondes, que, pour tenter de les enregistrer, on prend le minimum des événements dont peut s'émouvoir l'existence la plus tranquille. Et, de ce minimum, le romancier soucieux d'analyse ne garde

encore sous son microscope que les incidents les plus communs, les plus infimes, durant une période extrêmement restreinte. C'est ce qu'on appelle « une tranche de la vie ». Ce n'en est souvent pas même une miette. Car le propre de la vie est le mouvement et la complexité.

Par les mêmes raisons, les ressorts de l'énergie et ceux de la volonté apparaissent d'un engrenage trop nombreux, trop serré, trop vibrant, pour ne pas intimider les psychologues, Aussi honorent-ils plus volontiers de leur observation les tempéraments veules.

L'idée nous séduisit de choisir quelques types énergiques, et de les placer dans des circonstances fortes, capables de mettre en jeu toutes leurs possibilités de caractère.

Il en est résulté deux récits : L'Or sanglant et La Fleur de Joie, dont le lien se trouve indiqué par un titre collectif : LOINTAINE REVANCHE.

Nous souhaitons que le premier épisode, bien qu'ayant son dénouement spécial, donne quelque curiosité de connaître le second. Si nos héros obtiennent cette marque de sympathie, notre but serait atteint : nous aurions mis dans leurs douleurs et dans leurs joies un peu de vérité humaine. »

DANIEL LESUEUR

I *L'INCONNU*

Onze heures du soir.

Un admirable clair de lune resplendissait sur la mer, dessinait en masses blanches et noires les maisons de Marseille, et vêtait d'une robe d'argent la haute silhouette protectrice de Notre-Dame de la Garde.

Sur la route de la Corniche, où la magie de cette lumière alternait avec l'ombre dure des rochers, un homme marchait, s'éloignant de la ville. Il tenait par la main une petite fille de sept à huit ans.

L'enfant était trop jeune, l'homme trop préoccupé, pour subir le charme de l'heure, la beauté mystérieuse du paysage, qui eussent enivré l'âme d'un artiste.

Tout à coup le marcheur s'arrêta, les yeux fixés en avant, l'oreille tendue.

Mais ce n'était ni pour admirer les lignes majestueuses des falaises de granit poudrées de clarté pâle, ni pour entendre le ruissellement des vagues, qui s'écroutaient, l'une après l'autre, avec douceur, contre le roc, à ses pieds.

Un autre son lui parvenait, dans le calme de la nuit d'avril, déjà chaude sur cette rive au climat presque africain. C'était une musique lointaine qui, parfois, se modulait distinctement en rythme de valse.

— « Nous approchons, » murmura-t-il.

— « Je suis fatiguée, papa. Est-ce qu'il faut encore marcher longtemps ? » dit la fillette lorsqu'elle se sentit entraînée de nouveau.

— « Encore quelque pas et nous y serons, » répliqua-t-il, sans intonation de sollicitude ou de tendresse.

Les pas dont il parlait se mesuraient à la longueur de ses jambes agiles. Ils parurent nombreux aux petits pieds qui trottaient à son côté. Cependant l'enfant craignait celui qu'elle appelait son père, et elle n'osa plus se plaindre.

Les bouffées d'harmonie devenaient de plus en plus nettes et hautes, indiquant par des morsures aiguës de violon le mouvement nerveux de la danse. Bientôt elles semblèrent prendre possession de la nuit, dominer la plainte de la mer, emplir l'espace jusqu'à la région silencieuse des étoiles.

L'homme s'accota au rocher, — étroit parapet naturel que heurtaient les lames, — et leva les yeux vers la maison d'où s'envolaient ces effluves de joie, que la solennité du ciel et des eaux profondes rendait au dehors singulièrement mélancoliques.

— « Oh ! comme c'est beau !... » s'écria la fillette.

En face d'eux, sur une assise de granit qui les dominait d'une dizaine de mètres, une villa ouvrait des fenêtres de lumière. Les girandoles des lustres jaunissaient dans la clarté de la lune.

La terrasse surplombant la route était illuminée par des lanternes vénitiennes, suspendues aux colonnettes et aux balustres parmi les feuillages des camélias, des géraniums et des jasmins. Ces gros ballons de couleur orangée semblaient d'étranges fruits à peine phosphorescents sous le poudroisement argenté qui blanchissait l'espace.

Des couples de danseurs traversaient comme des ombres les baies étincelantes. D'autres, parfois, descendaient un perron, apparaissaient sur la terrasse, puis s'enfonçaient parmi les massifs d'un jardin. Des robes blanches glissaient contre les fonds obscurs, puis, tout à coup, s'évanouissaient dans le noir, dans tout ce noir des orangers, des citronniers, des myrtes, dont les parfums se mêlaient à l'odeur fraîche et salée de la mer.

Entouré par cette nature splendide, en face de cette maison en fête, l'homme s'absorbait dans une contemplation farouche. L'ombre d'un bloc de rocher l'enveloppait, le rendait invisible aux heureux de là-haut. D'ailleurs, l'eussent-ils aperçu, qu'ils n'auraient pas prêté attention à ce passant modeste, vêtu en ouvrier, et que le rayonnement de leur plaisir

arrêtait, — eussent-ils pensé, — au bord du chemin, dans une extase admirative.

La petite fille, très lasse, s'était assise sur une pierre et dormait. Son père la souleva, la secoua presque rudement.

— « Regarde ! » fit-il. « Ceux qui ont fait notre malheur sont là... Ils s'amuse... ils rient... ils dansent... ils aiment. Ils ont ôté de mes lèvres le rire et de mon cœur l'amour... Mais j'ai de quoi briser leur bonheur !... »

L'enfant n'entendait pas. Sa petite tête, lourde de sommeil, oscillait sur ses épaules.

Tout à coup son père la reposa sur une saillie de pierre, jeta une sourde exclamation, et, reculant, se colla contre le rocher, dans l'ombre duquel sa silhouette s'effaça.

En haut, contre la balustrade de la terrasse, deux personnes venaient de s'appuyer, et, le buste en avant, dans la pleine clarté de la lune, regardaient le spectacle magique du rivage et de la Méditerranée.

C'était un jeune homme et une jeune fille, — ceux de qui, ce soir, on célébrait joyeusement les fiançailles.

L'ouvrier les connaissait de vue. Assez souvent, depuis quelques jours, il avait rôdé autour de leurs demeures, couru derrière leur voiture, stationné devant les magasins où ils entraient. De nouveau il les examina avec l'âpre avidité d'un regard qui fouille, s'accroche et semble emporter des parcelles vitales de l'être dont il s'approprie l'image.

Tous deux étaient beaux, malgré un aspect de force un peu brutale chez le jeune homme, grand et brun, et une grâce de blonde plutôt indécise et mièvre chez la jeune fille.

Les yeux du mystérieux observateur se fixèrent plus longuement sur le fiancé. Il le vit se pencher tendrement vers sa compagne, enlever une fleur qu'elle portait à l'échancrure de son corsage, et appuyer cette fleur contre ses lèvres.

Les poings de l'ouvrier se crispèrent. En elle-même ou par une évocation secrète, cette scène délicatement amoureuse le jetait dans une exaltation de rage. Il se rappela qu'il était venu pour troubler cette joie, pour

assombrir par une première crainte ce radieux ciel de jeunesse, de félicité, de passion, au fond duquel sa volonté allait faire éclater l'orage. Il prit dans la poche de sa veste un billet cacheté, dont il put relire la suscription, tant la clarté de la lune était vive :

MONSIEUR ROGER BERTELIN

Chez monsieur Paul Vauthier, armateur

Alors, dans son impatience et au risque d'être aperçu par les amoureux, il traversa la route. Mais Roger Bertelin et sa fiancée Lucie Vauthier étaient trop occupés l'un de l'autre pour observer les gestes de cet obscur passant. Il s'approcha d'une petite grille donnant accès à un escalier creusé dans l'assise de rocher, puis appuya le doigt sur la sonnerie électrique. On entendit des pas sur les marches de pierre. Un domestique en livrée ouvrit.

— « Voici un mot très pressé pour M. Roger Bertelin, » dit l'ouvrier en tendant sa lettre.

Le valet l'examinait avec méfiance.

— « De la part de qui ? » demanda-t-il d'un ton rogue.

— « Est-ce que ça te regarde, larbin ? » fit l'homme, « Celui à qui tu vas le remettre saura à quoi s'en tenir quand il l'aura lu. »

Ce fut dit d'un tel accent que l'insolence même du domestique n'osa pas regimber. Il craignit d'avoir affaire à quelque anarchiste, de tenir entre ses doigts une de ces lettres de menaces comme il en arrivait parfois au riche armateur Vauthier des bas-fonds inquiétants de Marseille, de cette population grouillante et douteuse qu'abritent les ruelles de tous les grands ports de mer, mais dont les passions fermentent plus ardemment sous ce ciel du Midi, parmi l'écume et le rebut des races latines. Devant cet homme du peuple aux membres athlétiques, dans la force de l'âge, et dont les yeux luisaient de volonté menaçante, le valet eut peur.

— « C'est bon. Ne vous fâchez pas, l'ami. On va porter votre lettre tout de suite, » dit-il.

Et il referma la grille avec une certaine hâte.

Quand l'ouvrier se retrouva seul sur la route, il revint à sa petite fille, qui dormait toujours profondément. Il la saisit dans ses bras, et, d'un pas rapide, reprit le chemin de la ville.

En haut, Lucie et Roger se tenaient encore l'un près de l'autre, accoudés à la balustrade de pierre.

— « Ah ! » disait la jeune fille en souriant, « vous me demandez si je vous aime... Mais songez donc, mon ami, à l'affection que je dois avoir pour vous, puisque je consens à vous suivre dans votre Sézenac, dans votre ville d'usine, que vous m'avez dépeinte si noire, et à ne plus voir que des murs d'ateliers, que des rues de cité ouvrière en échange de ceci... »

Sa main se tendit vers l'horizon de la mer, désigna d'une courbe rapide les découpures de la côte, que la lune dessinait en traits de fusain et d'argent, tout ce tableau grandiose, un des plus beaux du monde.

— « Si vous alliez avoir des regrets !... » s'écria Roger en tressaillant.

Elle leva les yeux sur lui, le regarda profondément, puis agita la tête en un signe de gentille dénégation.

— « Ma chérie !... » murmura-t-il.

Tous deux gardèrent le silence,— un de ces silences de délice où les êtres qui s'aiment communiquent plus étroitement que par les paroles. Puis le jeune homme reprit :

— « Je suis sûr qu'il vous plaira, notre Sézenac, lorsque vous le connaîtrez, lorsque vous aurez compris la grande œuvre qui s'est accomplie là. Songez, Lucie, que mon père est entré, voici près de cinquante ans, comme simple ouvrier, dans cette fabrique. Elle était alors peu prospère, dirigée par un homme intelligent, mais chimérique, par un de ces inventeurs utopistes dont l'esprit oscille entre le génie et la folie, et qui se ruinait à construire des machines, admirables en théorie, mais inapplicables à aucun usage pratique.

— Je croyais, » dit Lucie, « que votre père, M. Pierre Bertelin, avait fondé l'usine de Sézenac.

— Non. Elle existait avant lui. Mais c'était un établissement presque misérable, des hangars servant d'ateliers et quelques masures autour. Mon

père y a d'abord été ouvrier, puis contremaître, puis associé, et enfin seul directeur. À la fabrication des moteurs à vapeur, il a ajouté celle des dynamos. Aujourd'hui, Sézenac est un des établissements industriels les plus considérables de France, et ses six cents ouvriers occupent une cité modèle, bâtie d'après nos plans.

— Six cents ouvriers, avec leurs femmes, leurs enfants, et toute la population industrielle qu'ils ont attirée sans doute ! Mais c'est un véritable petit État !

— Dont vous serez la souveraine, chère Lucie. Votre bon cœur y trouvera sa tâche.

— Quand je pense, » reprit la jeune fille, « que si cette machine que vos ateliers ont livrée à papa pour un de ses bateaux n'avait pas eu cet accident, vous ne seriez pas venu de Sézenac à Marseille pour la faire réparer sous vos yeux, et je ne vous aurais peut-être jamais vu ?

— À quoi tient le bonheur !... » dit Roger, qui contempla sa fiancée avec tendresse.

— « Eh bien ! » reprit M^{lle} Vauthier, dont le fin visage eut une grâce de sérieuse songerie, « voilà une chose que je ne veux pas croire. Il n'est pas possible qu'un si faible hasard détermine nos destinées et le choix de nos cœurs. Nous devions être époux, nous nous attendions sans nous connaître. Et si cet incident ne nous eût pas réunis, la Providence eût croisé nos routes sur un autre point du temps et de l'espace. Mais sûrement, Roger, nos fiançailles n'ont pas dépendu de l'éclatement d'une tubulure, d'un voyage d'affaires que vous avez dû entreprendre. Elles étaient écrites là-haut. »

Lucie eut un léger mouvement de tête vers le grand ciel où brillait la splendeur triste de la lune.

Des pas firent crier le sable sur la terrasse. Roger se détourna avec surprise.

Par une amicale entente, les invités respectaient le tête-à-tête des deux fiancés. Quel était donc le maladroit ?...

Un domestique s'approchait, portant une lettre sur un plateau.

— « C'est pressé, monsieur, » dit-il. « Un homme est venu exprès de Marseille pour l'apporter. »

Roger examina l'enveloppe, et ne reconnut pas l'écriture. D'ailleurs il distinguait mal, dans la bleuâtre clarté, des caractères nouveaux pour lui.

— « Voulez-vous rentrer avec moi et me permettre de lire ce billet, chère Lucie ?... » demanda-t-il.

Elle acquiesça gaiement, dans le plaisir de lui complaire, et sans que nul frisson d'inquiétude l'eût saisie à la vue de cette banale enveloppe qui portait pourtant un message de haine.

Tandis qu'elle allait rejoindre son père, Paul Vauthier, et son futur beau-père, le vieux Bertelin, Roger, s'isolant dans un angle des salons fastueusement éclairés et fleuris, ouvrit la lettre. Une feuille de papier commun se développa entre ses doigts, et quelques lignes lui sautèrent aux yeux si brusquement qu'il eut un recul du corps comme sous l'impression d'un choc. Puis il se sentit pâlir, et son second mouvement fut de replier le papier et de le cacher, comme une chose compromettante et honteuse, dans la poche intérieure de son habit.

Roger regarda ensuite autour de lui. Sa mâle figure, où tout à l'heure la franchise et la fierté rayonnaient, s'imprégnait d'une timidité douloureuse. Il semblait craindre, lui si loyal, de rencontrer des yeux humains. Mais personne ne l'observait. Il respira.

Alors une envie irrésistible le prit de relire l'avertissement mystérieux dans la liberté de la solitude, à l'abri des prunelles curieuses qui surprennent le tremblement des mains ou la crispation du visage. Il se glissa dans le jardin, s'enfonça dans la plus sombre allée, puis, quand il se jugea assez éloigné de la maison, il fit craquer une allumette-bougie et déplaça le billet.

Voici les mots qui s'enfoncèrent comme sous des coups de maillet dans sa tête troublée :

« Rappelez-vous Juliette que vous avez séduite. Elle vient de mourir, par un crime de l'homme dont vous épousez la fille. Mais sa vie et son honneur vous coûteront cher à tous. »

« Dîtes à Vauthier, le bandit, que l'infamie de son complice a eu un témoin et que le bague l'attend.

« Quand à vous, Roger Bertelin, votre compte sera réglé plus tard. »

Ces lignes brutales, d'où la haine jaillissait en des éclaboussures de vitriol, n'étaient suivies d'aucune signature. Mais Roger ne pouvait pas les dédaigner comme un geste anonyme de l'envie basse et impuissante. Le nom de Juliette flamboyait au fond de son souvenir. Debout dans l'allée redevenue noire, ayant jeté l'allumette éteinte, il gardait à la main le papier et croyait distinguer encore les mots, — plus oppressants par l'évocation du passé que par la menace pour le lendemain.

Juliette... morte ! Elle n'existait plus, cette créature d'insouciance et de passion naïve, qui, dans un emportement de si délicieuse tendresse, lui avait jadis donné ses lèvres, et peut-être tout son cœur, sans que ses vingt ans à lui-même eussent le courage de refuser le don ou d'en prévoir les conséquences... Lui, l'avoir séduite ?... L'idée le fit sourire, tandis qu'une émotion de reconnaissance gonfla sa poitrine au souvenir de l'offrande spontanée, presque chaste par la fatalité du sentiment irrésistible, que cette jolie fille du peuple, instinctive et ignorante, lui avait faite de sa personne.

Il sortait alors de l'École polytechnique et suivait à Paris les cours de l'École des mines. C'étaient les années de quartier latin, le bon temps. L'attrait des jours enfuis paraît d'un charme incomparable cette époque de son existence. L'image de Juliette y surgissait avec une suavité que les années n'effaçaient pas. Quels remords n'avait-il pas éprouvés quand, après une liaison de quelques semaines, il avait appris que, pour lui appartenir, la jeune fille avait rompu d'honnêtes fiançailles avec un brave garçon de sa caste, désolé ses parents, détruit tout un avenir d'humble bonheur. Il avait essayé de réparer le mal. S'étant assuré que le fiancé trahi était prêt au pardon, qu'il ouvrirait ses bras à l'infidèle et consentirait encore à lui donner son nom, si elle se repentait, si elle revenait à lui, Roger eut le courage de s'arracher à un amour auquel il ne pouvait répondre de façon entière et loyale. Juliette, comme maîtresse, lui plaisait infiniment. Elle était trop loin de lui par l'éducation, par la situation sociale, pour qu'il fit d'elle sa femme.

Il la quitta avec une résolution violente et soudaine qui, seule, pouvait lui permettre d'accomplir la rupture. Ce sacrifice, dont il grandissait volontiers l'héroïsme à ses propres yeux, avait pris, — et il l'avait voulu, — les apparences d'un abandon cruel. Si Juliette pouvait le mépriser et le détester, elle guérirait vite. Plus tard il eut lieu de supposer que sa courageuse tactique avait réussi, car il sut que la jeune fille était mariée. On lui assura qu'elle paraissait heureuse. D'ailleurs, tant qu'il ne sentit pas la plaie de son regret bien cicatrisée, il évita tout ce qui pouvait maintenir vivante en lui la mémoire de celle qu'il avait à la fois trop peu et trop aimée. L'apaisement était venu, sinon l'oubli. Depuis huit ans environ, il n'avait pas entendu parler de Juliette.

Et voilà que ce nom, resté si doux dans son cœur, éclatait hors de la région secrète des tendresses éteintes, dans une explosion de vengeance, parmi des accusations incompréhensibles et des menaces de déshonneur.

« Elle est morte... Et ce serait par la faute de M. Vauthier ?... Et M. Vauthier serait un criminel ?... C'est absurde !... » se disait-il. « Mais quel est l'homme qui maintenant m'accuse de séduction ? Ce ne peut être le fiancé d'autrefois, qui a pardonné jusqu'à lui donner son nom, jusqu'à faire d'elle sa femme, et qui a gardé le silence pendant près de huit ans... »

Des voix et des rires tirèrent Roger de l'espèce de stupeur où le plongeaient ses réflexions.

— « Où est-il ? C'est lui qui conduit le cotillon avec Lucie... Il nous le faut !... Une récompense honnête à qui ramènera Roger Bertelin ! »

Le jeune homme s'avança vivement, pour ne pas être surpris dans sa méditation solitaire. On l'accueillit par une explosion de gaieté. D'inoffensives plaisanteries le harcelèrent.

La jeunesse élégante de Marseille fêtait joyeusement les fiançailles de Lucie Vauthier, la fille de l'armateur, avec Roger Bertelin, de la célèbre usine Bertelin, à Sézenac.

Tout le monde rentra dans les salons, et le cotillon commença. Mais dès les premières figures, on remarqua la maladresse du conducteur, qui embrouillait les évolutions et confondait les attributs. Ce ne fut qu'un prétexte à de nouvelles taquineries. Les jeunes filles déclarèrent qu'on ne

devait jamais confier à un amoureux la haute mission dont M. Roger s'acquittait si mal. Lucie rougissait et riait, disant tout bas à son fiancé, quand le hasard d'un tour de valse les réunissait :

— « Vous n'étiez pas si sombre tout à l'heure sur la terrasse... Je sais pourquoi : c'est que nous étions seuls. Ne soyez pas jaloux, Roger, car, même en dansant avec d'autres, c'est à vous que je pense. »

Il souriait, mais Lucie distinguait avec inquiétude quelque chose d'attristé dans ce sourire. Elle ne pouvait pas se douter qu'entre son fiancé et elle-même un doux spectre maintenant interposait son image, armé d'une fascination de mystère et de l'aiguillon des joies qui se sont éteintes avant d'avoir été savourées jusqu'au fond. Pourtant, comme une légère anxiété s'éveillait en elle, Lucie remarqua les regards que Roger tournait souvent vers l'angle où leurs deux pères, Pierre Bertelin et Paul Vauthier, se tenaient côte à côte, observant les danseurs, et échangeant des réflexions relatives à l'avenir du jeune couple. Une curiosité toute nouvelle, presque une méfiance, aiguïsait les coups d'œil que Roger lançait rapidement à son futur beau-père.

Les traits allongés, froids et hautains, de l'armateur, son teint blême sous les cheveux encore foncés par places, contrastaient avec la figure un peu poupine, rose entre ses rides, et couronnée par une chevelure neigeuse du père Bertelin. Celui-ci était tout à fait un vieillard. Gauche dans sa tenue mondaine de soirée, il frappait, malgré tout, par un air de puissance tranquille, d'énergie, de loyauté. Sous l'habit noir qui enserrait ses fortes épaules, dans le col raide et la cravate blanche qui gênaient sa respiration de sanguin, le vieux chef d'usine ne paraissait pourtant pas un parvenu. On l'eût pris plutôt pour un rude lutteur désarmé, pour un conquérant sans épée et sans cuirasse. Son œil bleu pâle avait la vivacité aiguë qui embrasse en un éclair les phases d'une bataille et qui plie la volonté des hommes.

Cette physionomie ne mentait pas. C'était un combattant et un victorieux dans la bataille de la vie, ce vieillard de soixante-sept ans qui, par l'acharnement de son travail, la persistance de son vouloir, l'activité de son esprit, avait fondé une œuvre considérable, ce patron qui dirigeait une usine prospère dans un pays qu'il avait trouvé pauvre et dénué comme lui-même, lorsqu'il y était arrivé, près d'un demi-siècle auparavant, avec la poussière

des chemins sur ses pieds las et seulement un croûton de pain sec au fond de son bissac.

Auprès de lui, le visage plus affiné mais moins ouvert de Paul Vauthier semblait un fin museau de renard à côté du masque d'un lion.

Pour la première fois, Roger Bertelin observait ce contraste. Il lui sembla, — mais peut-être par la suggestion inconsciente et irrésistible de la lettre anonyme, — que la physionomie de l'armateur devenait dure, soucieuse, aussitôt que son voisin cessait de se tourner vers lui et de lui parler. Une fois, comme Vauthier s'absorbait ainsi dans des réflexions impénétrables, il tressaillit sous le regard longuement posé de son futur gendre. Roger ne détourna pas les yeux. Les deux hommes s'examinèrent. Et, à distance, à travers le salon, entre les couples tournoyants, quelque chose d'inattendu et d'inquiétant jaillit, se heurta hors de leurs prunelles.

« Je l'ai troublé, » pensa Roger. « Il a donc un secret. Cette vie brillante cacherait-elle une plaie inavouable ?... Après tout, je ne le connais pas, cet homme dont je vais épouser la fille. »

II CLAUDE ET JULIETTE

Deux ou trois semaines avant cette soirée de fiançailles, qui défrayait maintenant la chronique mondaine de Marseille, un navire, — du genre que désigne le terme anglais *cargo-boat*, — quittait Messine avec un chargement de vins fins de Sicile. Il rapportait, pour des maisons de commerce françaises, les produits fameux des crus de Marsala, de Zucco et de Syracuse. Du moins, c'est ce qu'assurait le commissaire du bord qui, responsable de la cargaison, montrait avec fierté les clefs de la cale, en disant, à la table des officiers :

— « Ah ! mes enfants, si je vous laissais mettre le nez là-dedans et téter un peu à mes petits barils, vous vous griseriez comme des dieux, et moi je serais le maître du bâtiment. Mais où m'en irais-je, avec ce sabot-là ?... Il n'y a plus d'Amérique à découvrir.

— Un sabot, la *Coquette-Lucie* !... » rectifia le commandant, « Diable ! Que dirait M^{lle} Vauthier, si elle vous entendait, Muriac ? Elle a baptisé le navire parce que son père le lui a présenté comme la perle de sa flotte. Il est vrai que voici de cela quelques années.

— C'était pour vous taquiner, commandant. Le bateau, quoique vieux, reste un des meilleurs que le papa Vauthier ait construits. D'ailleurs, » ajoutait le Méridional en soulignant sa flatterie du sourire et de l'accent, « il n'y a pas de méchant navire avec un bon capitaine. »

Les plaisanteries de Muriac, surtout quand elles étaient aimables comme celle-ci, ne rataient jamais leur effet. À bord, on se distrait avec peu de chose. Le commissaire, qui, sur n'importe quel sujet, aurait dit n'importe quoi plutôt que de se taire, amusait par ses façons joviales plus que par le sel de ses propos. On riait dès qu'il ouvrait la bouche. Souvent il la refermait sans avoir parlé, et regardait avec une expression narquoise les visages déjà épanouis, qui, alors, se convulsaient d'hilarité.

Il fallait d'ailleurs l'esprit simple et le désœuvrement intellectuel des modestes marins de la *Coquette-Lucie* pour goûter les facéties de Muriac. Dans ce voyage de Messine à Marseille, il y avait deux personnes que le

visage noiraud, hérissé de poils mal plantés et un peu simiesque, du commissaire mettait plutôt en méfiance, et qui s'agaçaient de sa familiarité comme de son agitation. C'était un ouvrier parisien et sa femme, dont l'affinement se dépayisait parmi la faconde et la grosse gaieté provençales.

Ces deux êtres semblaient garder un secret de tristesse, qui leur prêtait une espèce de dignité. L'homme était un grand garçon pâle, à figure fine, qui devait dépasser tout juste la trentaine. Il se nommait Claude Ramerie. La jeune femme avait des yeux étranges et très beaux : des prunelles bleu foncé ayant le regard velouté qu'ont les prunelles noires des Orientales et des Andalouses. Avec cela, des traits délicats et une bouche enfantine. C'était une très jolie créature.

Une petite fille, que les parents appelaient Sylvaine, et qui avait les mêmes yeux de saphir velouté que sa mère, courait autour d'eux sur le pont.

On les avait embarqués à Messine. L'homme, rôdant sur le port, était venu offrir ses services tandis qu'on transportait les vins précieux à bord. Muriac, le commissaire, inspectait l'opération et trouvait qu'on n'y mettait pas assez de soins. Le temps manquait. On était en retard. Il fallait partir le soir même.

— « Si vous voulez que je donne un coup de main, monsieur le commissaire, » vint dire Ramerie, « et que vous consentiez à m'emmener avec ma femme et notre petite, je vous en ferai autant à Marseille. Ça diminuera nos frais, car le passage est coûteux.

— Je te devine, mon gaillard, » ricana Muriac. « Au premier baril que tu descendras, on te trouvera ivre-mort à fond de cale.

— Oh ! monsieur, voici mes papiers. Je suis ouvrier ajusteur-mécanicien et j'ai suivi ici un ingénieur qui avait des travaux chez un prince, dans un domaine particulier. On m'a ensuite embauché ailleurs. J'avais emmené ma femme et la petiote, comptant rester dans le pays. Mais l'air de France nous manque. Nous voulons rentrer. Et comme nous n'avons pas beaucoup d'argent, je regardais s'il n'y avait pas moyen de gagner une partie de mon passage en rendant service. La moindre petite place dans un coin du bateau nous suffirait.

— Nous prenons très peu de passagers, et nous avons notre compte, » répondit Muriac.

Mais il finit à peine sa phrase, regarda à quelque distance, mit la main en abat-jour sur ses yeux, et ajouta :

— « À moins que... »

Le commissaire voyait s'avancer une très jolie femme, accompagnée d'un enfant. Cette vue changea ses idées.

— « Cristi !... » murmura-t-il.

Elle marchait évidemment tout droit vers l'ouvrier mécanicien.

— « Dis donc, mon brave, est-ce que c'est ta particulière ? »

Claude Ramerie se retourna.

— « Juliette, » cria-t-il à la jeune femme, « c'est inutile que tu viennes. On ne nous prendra pas sur ce bateau.

— À savoir, » corrigea Muriac. « Je puis encore demander au commandant. Faut pas lâcher le filin comme ça tout de suite, mon vieux. En attendant, mets-toi à l'ouvrage, et tâche de faire la pige à mes hommes, qui sont juste aussi frétilants que des escargots !... »

C'est ainsi que Claude Ramerie, après avoir travaillé tout un jour sous le lourd soleil, se trouvait, le front encore moite et les membres las, à l'avant de la *Coquette-Lucie*, tandis qu'au soleil couchant elle se hâtait, pour sortir du détroit avant la nuit, de dépasser les tourbillons de Charybde et de laisser en arrière sur sa droite la silhouette abrupte de Scylla.

— « Vois donc, » lui fit observer sa femme, « est-ce drôle, cette cascade de maisons qui a l'air de dégringoler à la mer dans la fissure de ce gros rocher !... On dirait que ce bloc énorme va tout écraser en se rapprochant de la montagne. Comment peut-on demeurer là ? »

Il ne répondit pas.

Et tous deux regardaient l'écueil, sans se douter même de son nom.

Mais ce nom de Scylla, eût-il été prononcé devant eux, n'aurait pas fait lever sur les flots, à l'entour du monstre de granit, l'essaim des terreurs et des songes. Ils n'auraient pas entendu au fond d'eux-mêmes les cris des

antiques naufrages. Leur vie simple ne se compliquait pas d'émotions séculaires. Quelque chose, d'ailleurs, préoccupait Claude.

— « Juliette, » dit-il à voix basse, « il se passe sur ce navire des manigances extraordinaires. »

Les grands yeux de velours bleu, frangés de cils noirs, s'ouvrirent avec étonnement.

— « Oui, » reprit Claude, « ce commissaire, qui se remue comme une mouche contre une vitre, et qui te regarde d'une façon qui me donne envie de le faire passer par-dessus le bastingage... Eh bien, ça ne m'étonnerait pas si c'était une franche canaille.

— Ça nous est égal. Nous ne vivons guère plus de quarante-huit heures entre les mêmes planches que lui.

— Je ne te dis pas. Et, au fond, je suis bien content qu'il nous ait pris à bord. Voilà pourquoi je ne soufflerai pas mot, excepté à toi, Juliette, de ce que j'ai découvert.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Personne ne nous écoute ?... » fit Claude en jetant un regard autour de lui.

Juliette eut le même mouvement. Tout près d'eux ils aperçurent l'homme du bossoir. Le matelot ne songeait guère à surprendre ce que les passagers pouvaient dire. Immobile, la main sur la poignée de la cloche, les yeux clairs et fixes, sous le béret de laine, grandi par sa responsabilité dans ce dangereux passage, il guettait les feux qui commençaient à s'allumer dans le gris crépuscule de la mer. Quand il en découvrait un à bâbord, il piquait un coup, à tribord, deux coups, et à l'avant, trois coups, pour appeler l'attention de l'officier de quart.

Des bateaux de pêche, qui rentraient à Messine ou à Reggio, louvoyaient paresseusement, passaient en oiseaux effrontés devant l'étrave de la *Coquette-Lucie*, sachant que c'est au vapeur à se déranger pour le voilier.

Tout à coup, sur la gauche, le cap Faro fit jaillir l'éclair de son feu.

En arrière, la mer, assombrie par les montagnes, s'éclaboussait de sang sous le reflet des nuages. Le soleil avait disparu derrière l'Etna, et dans le ciel flottaient de longues palmes incandescentes, qui s'effilocheaient en flocons d'or. La montueuse Sicile, d'un dessin si merveilleux, découpait en mauve la grâce adorable de ses crêtes. Sur la côte d'Italie, les monts de la Calabre s'érigeaient en violet sombre.

Claude et Juliette, qui s'étaient accoudés sur la lisse de plat-bord, subirent un instant la fascination des lignes et des couleurs. Même dénués de toute éducation des sens et de toute tradition artistique, ils ne purent échapper à l'impérieuse étreinte de tant de beauté. Quand la cendre du soir eut éteint la fantasmagorie du couchant, ils revinrent à leur causerie.

— « Qu'est-ce que tu me contais donc, Claude, sur ce commissaire ? Moi je trouve qu'il ferait bien sur un orgue de Barbarie, comme ces singes habillés qu'on voit à Paris dans les cours. »

Elle cessa de sourire pour appeler Sylvaine, qui escaladait un paquet de cordages.

— « Laisse donc la petite, » fit Claude, dont les sourcils se froncèrent. « Il faut que les enfants se débrouillent tout seuls. Si elle tombe, elle saura qu'il ne faut pas recommencer.

— Ah ! » fit Juliette, avec une amertume qui surprenait sur cette douce figure, « tu ne serais peut-être pas fâché qu'elle se fit du mal, n'est-ce pas ? »

L'ouvrier, sans répondre, regarda sa femme d'un air fixe et dur. Elle détourna les yeux, avec un soupir et un mouvement accablé des épaules.

Lui, comme voulant oublier le désaccord secret, reprit presque aussitôt :

— « Voici ce qui m'a semblé louche. Tout à l'heure, quand j'aidais à embarquer les barils, je ne descendais pas d'abord à la cale. Je manœuvrais de l'entrepôt jusqu'au bord du quai. On se méfiait de moi. Dame ! après tout on ne me connaissait pas. Mais, comme à la fin la besogne pressait et que ma tête avait fini par leur revenir, le commissaire m'a fait descendre avec les autres. V'la qu'à un moment, comme je passais devant une soute où il faisait noir, j'entends du bruit et je suis bousculé par un homme qui sort de là et qui se sauve... Un vrai rat effarouché. Ça me paraît drôle, et je

décroche une lanterne pour regarder dans cette soute. Je trouve un baril dans lequel ce farceur avait foré un trou pour se payer la goutte, Ça dégoulinait encore. Vite, j'incline le baril dans l'autre sens pour arrêter la fuite du vin. Il m'en coule sur les doigts, et qu'est-ce que je remarque ?... Le liquide n'avait pas de couleur, « Parbleu ! que je me dis, c'est du blanc... » Et j'en goûte un peu au fond de ma paume. Sais-tu ce que c'était, Juliette ?

— Je ne sais pas, mon Claude. Sans reproche, tu ne m'as pas habituée aux vins de choix.

— Oh ! je t'ai souvent offert de celui-là, ma poulette. C'était du *château-la-pompe*.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'était de l'eau.

— Non ?...

— De l'eau... entends-tu. Du tord-boyau pour poissons rouges. Et si tu avais vu les étiquettes sur le fût : le cru, la date, la cuvée, et des empreintes à la cire, et tout le bataclan !

— C'est une fraude du marchand.

— Elle serait trop grosse, cette fraude-là. Et d'ailleurs, ça n'est pas tout. Tu vas voir.

— Il y a autre chose ?

— J'étais intrigué, tu comprends. Alors je n'ai pas résisté à la tentation de faire une expérience.

— Tu n'as pas percé un autre baril, j'espère bien, Claude ?

— Percé ?... Il faut s'entendre. Si ça avait été pour voler le vin, c'était une canaillerie. Tu ne m'en croirais pas capable. Mais le désir de savoir, c'est quelquefois plus fort que tout.

— C'est voler quand même, Claude. On vole un secret au lieu de voler du vin. Je ne trouve pas cela plus honnête.

— Un secret comme celui-là doit être un secret de bandit, vois-tu. Embarquer tout un faux chargement sur un navire, tu ne supposes pas que

ça soit dans un but honorable, dis ?

— Enfin, qu'as-tu fait ?

— J'ai fait un trou de vrille dans un baril d'une autre provenance, — du moins d'après la marque, — j'ai goûté et je l'ai rebouché ensuite avec de la chandelle.

— C'était encore de l'eau ?

— De l'eau pure. Je ne m'y suis pas trompé. J'en connais mieux le bouquet que celui du marsala.

— Tu es sûr qu'on ne t'a pas vu, au moins ?

— Sois tranquille. Mais je n'avais plus de scrupule, et j'ai encore trouvé moyen de casser une bouteille dans une des caisses qui contenaient les vieilles marques les plus précieuses. C'est encore de l'eau qui a coulé.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça veut dire que je donnerais bien une pipe de tabac pour être arrivé à Marseille.

— Bon ! » dit Juliette, qui éclata de rire, « crois-tu que ces tonnelets d'eau en ajouteraient à la mer si nous chavirions ? Quel mal veux-tu qu'ils te fassent ? Mon pauvre Claude, si tu as peur d'un peu d'eau, regarde autour de nous, tu ne dois pas être à ton aise. »

D'un geste railleur, elle désignait la vaste plaine sombre de la mer. La Méditerranée s'étendait dans un calme lourd. À sa surface frémissaient de fins serpents lumineux, qui étaient les reflets des premières étoiles. La *Coquette-Lucie* filait dans un bruissement de flot déchiré, laissant derrière elle l'immensité muette, où ne subsistait point le souvenir de son passage.

Juliette, relevant la tête, contemplait la haute silhouette du mât de misaine, croisé de ses vergues et surmonté de son fanal. Signe gigantesque, mouvant sur le ciel, il évoquait l'audace des hommes et le hasard des aventures. La jeune femme songea vaguement à des pays dont elle avait vu des représentations sur les images. Il y avait, pensait-elle, des endroits sur la terre où tout le monde était riche et parfaitement heureux. Pourtant elle préférait revenir en France. Et la vision d'une grande maison banale, au coin d'une rue de Paris, près du Luxembourg, l'oppressa tout à coup.

Elle se voyait pénétrant sous la voûte. Une porte à vitres de couleur donnait sur un jardin. L'escalier, à gauche, avait un tapis jusqu'au premier étage. Généralement, un gros chat gris se prélassait sur la moquette et s'enfuyait à son approche.

Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait monté cet escalier ! Jamais elle ne le gravirait plus. D'ailleurs, à quoi bon ? Nul n'entrouvrirait, là-haut, la porte familière, pour guetter sa venue, ne se pencherait sur la rampe afin de surprendre d'avance le glissement léger de sa robe. Le petit logis d'étudiant, au cinquième, était vide ou occupé par des inconnus.

L'amour à jamais inoubliable, l'amour poignant et furtif, étreignit le cœur de Juliette. Des larmes lui montèrent aux yeux. Mais la voix de Claude l'arracha à son rêve.

— « Ne penses-tu pas qu'il est temps d'aller te coucher avec la petite ? »

Juliette jeta un regard d'effarement autour d'elle. La nuit ?... la mer ?... Et ce ruissellement monotone ?... Ah ! oui... Elle reprenait conscience des choses.

— « Tu ne descends pas avec nous, Claude ? Comment retrouverai-je la cabine ?

— C'est la dernière à l'avant. Tu sais bien qu'il n'y a de couchettes que pour vous deux. Je m'étendrai dans un coin de l'entrepont. Mais je ne dormirai guère. Je veillerai.

— Tu veilleras !... Pourquoi ?...

— Pour courir à toi s'il y a du danger.

— Du danger ?... Avec cette mer d'huile !... Décidément tu es poltron, ce soir, Claude. »

Elle lui mit les bras au cou et, doucement, se serra contre lui, comme pour anéantir, dans cette étreinte, le souvenir qui l'avait hantée.

L'homme la pressa contre sa poitrine dans un geste de passion âpre, sauvage.

Il la lâcha comme à regret. Puis, s'apercevant que Sylvaine lui tendait son petit visage, il effleura d'un baiser le front de l'enfant.

III LE FEU À BORD

Lorsque sa femme et sa fille eurent quitté le pont, Claude Ramerie se mit à rôder sur le navire, comme à la recherche de quelqu'un. Il tourna extérieurement autour du salon, dans lequel ses yeux plongeaient par les vasistas ouverts. Bientôt il s'arrêta, et, se mettant un peu de côté pour n'être pas aperçu, il examina quatre personnes assises devant une table, à l'intérieur.

C'était Muriac, le commissaire, puis le second, et deux commerçants de Marseille qui avaient pris passage à bord de la *Coquette-Lucie*. Ils avaient devant eux de hauts gobelets de cristal, des citrons, un flacon de cognac et un compotier plein de morceaux de glace.

À la vue de la boisson rafraîchissante qu'ils combinaient minutieusement, Claude, par un geste machinal, passa la main sur son front en sueur. L'air était chaud dans cette partie resserrée et abritée de la mer, et il semblait que, par instants, on reçut au visage les bouffées de vapeur du Stromboli, dont on apercevait maintenant le cône sombre pailleté par des ruisselets de lave incandescente.

Mais ce n'était pas le volcan qui attirait l'attention de Claude, malgré le spectacle étrange de cet écueil crachant du feu et les grondements qui partaient de son cratère en menaces impressionnantes. Il étudiait la physionomie du commissaire. Ce qui le frappa, c'est que, tout en s'efforçant de paraître plus en verve que jamais, Muriac avait des absences soudaines, des sursauts anxieux, des coups d'œil singuliers vers les profondeurs noires de la mer au dehors. Pour entendre ce qu'il disait, Claude passa de bâbord à tribord et s'accota contre la cloison à proximité d'une ouverture.

Malgré les figures réjouies des quatre buveurs de soda, leur conversation était plutôt macabre. Les passagers faisaient raconter au second et au commissaire des histoires de tempête, de cyclones et de naufrages. Mais, — suivant leur propre expression, — ils *blaguaient* les

tragiques aventures, par une fanfaronnade où se manifestait plus de mauvais goût que de sincérité.

— « Ah ! » fit tout à coup le commissaire, si la *Coquette-Lucie* se perdait cette nuit, je sais bien qui est-ce qui ne serait pas à la noce.

— Nous, parbleu ! qui irions nourrir les poissons.

— Dites donc ! En voilà une idée ! Si nous parlions d'autre chose.

— Oh ! avec ce beau temps et cette mer calme, nous n'avons rien à craindre.

— Je devine la pensée du commissaire, dit un passager. Il se représente le nez que ferait la Compagnie d'assurances s'il lui fallait rembourser la valeur du navire et de sa cargaison. »

Claude, qui avança vivement la tête, vit le rire grimaçant de Muriac s'éteindre. Il lui sembla que les yeux du commissaire s'élargissaient dans une espèce de terreur. Cependant celui-ci haussait les épaules et protestait.

— « Ce n'est pas cela du tout que je voulais dire.

— Dame ! » fit le second, « il y en aurait pour une somme : deux millions, je crois, n'est-ce pas, Muriac ? »

Le ricanement revint aux lèvres du commissaire.

— « Oh ! la Compagnie aurait pu nous assurer pour dix millions. Quel risque court-elle ? De Messine à Marseille, par un calme pareil, une coquille de noix ne se perdrait pas. Là-dessus, je vais me coucher. Bonsoir, messieurs. »

Il sortit si précipitamment du salon, que Claude eut à peine le temps de quitter son poste d'observation et de revenir au bastingage.

— « Eh ! » lui cria Muriac, « tu ne ronfles pas encore, l'ami ? Qu'est-ce que tu fais là ? Tu chantes la romance aux étoiles ? »

L'ouvrier allumait sa pipe afin de se donner une contenance.

— « Tu éteindras cette bouffarde-là avant de descendre, » reprit le commissaire. « Hein, tu as lu l'écriteau : *Défense de fumer dans la batterie*. On ne plaisante pas avec le feu à bord.

— Oui, monsieur le commissaire. »

Au lieu de s'éloigner, Muriac fit deux pas qui l'amènèrent à côté de Ramerie. Et il le regardait en silence, remuant par deux fois les lèvres, comme pour dire encore quelque chose, mais sans se décider à parler. À la fin, il prononça, d'une voix changée, un peu rauque :

— « Le feu... Mon Dieu, c'est moins grave que de couler à pic... On a toujours le temps de se sauver... Surtout près des côtes comme nous sommes... Tu es un lapin... tu penserais d'abord à cette jolie petite femme que tu as... et à ta mioche... pas vrai ? »

Claude le regardait avec étonnement.

Quelle sinistre préoccupation, quel scrupule bizarre poussait cet homme à parler de la sorte ? Ce n'était plus le jovial commissaire aux facéties duquel on ne devait pas attacher d'importance. Le son de sa voix avait changé. Son visage de clown barbu, ordinairement tourmenté de tics et de grimaces, paraissait figé dans une expression soucieuse, un peu hagarde.

Les soupçons de Claude s'accrochèrent. Il répondit avec émotion :

— « Ma femme... ma fille... Certes je les sauverais ou je mourrais avec elles. Mais pourquoi me dites-vous cela ? Est-ce qu'un danger nous menace ?

— En mer, » dit Muriac, « on est toujours en danger. Il faut tout prévoir. S'il survient, par hasard, quelque alerte, ne perdez pas la tête, emmenez tout de suite la petite et sa mère à la coupée de tribord. Est-ce qu'elles dorment tout habillées ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? » jeta Claude dans une étreinte d'anxiété qui lui fit perdre toute circonspection.

Muriac eut un haut-le-corps. Il éclata de rire.

— « Je me payais ta tête, mon brave, » riposta-t-il, en reprenant le tutoiement dédaigneux un instant abandonné, « D'ailleurs ta femme est jolie : en cas d'accident, elle trouvera toujours quelqu'un pour la tirer d'affaire. »

Il pirouetta sur ses talons, fit quelques pas, et bientôt disparut dans l'escalier qui descendait au deuxième pont.

Claude resta perplexe. Allait-il courir à la cabine où dormaient Juliette et Sylvaine, pour leur conseiller de se vêtir et de se tenir prêtes à tout événement ? Mais d'autres femmes partageaient cette cabine. Elles s'effraieraient, feraient du bruit, appelleraient peut-être, dans le désordre d'un brusque réveil. Le plus urgent n'était-il pas d'épier le commissaire. Si cet homme méditait quelque projet criminel, on pourrait peut-être en prévenir l'exécution.

Claude voulut avant tout s'assurer si le verrou n'était pas mis intérieurement à la porte de la cabine où reposait tout ce qu'il aimait au monde. Il descendit dans l'entrepont, tourna autour de la cage d'où montait le halètement régulier de la machine, s'engagea dans un couloir et s'arrêta devant la dernière porte.

Une lanterne accrochée au prolongement inférieur du mât de misaine donnait un peu de clarté dans cette partie du navire.

Claude tourna doucement le bouton de la serrure. Le léger battant à claire-voie céda. Les dormeuses n'étaient pas enfermées. À la moindre alarme, on pourrait les arracher au sommeil, les entraîner vers cette coupée de tribord que Muriac avait indiquée. L'ouvrier s'orienta pour en reconnaître le chemin. Puis il revint vers la cabine du commissaire, située au centre du bâtiment. Il choisit un angle sombre d'où il pouvait en observer l'entrée, et il s'y pelotonna, la tête appuyée, prêt à faire semblant de dormir.

Des minutes lentes et silencieuses commencèrent. L'attente se prolongea, et, à chaque instant qui s'écoulait, elle semblait plus inutile. Rien d'insolite ne troublait la marche du navire. Claude se sentait frémir de la trépidation régulière, comme s'il eût participé à cet élan de prodigieuse force qui, sur le désert des eaux nocturnes, emportait le massif bâtiment et sa charge de vies légères. Tout dormait à bord, excepté les quelques êtres qui, là-haut, veillaient pour la sécurité de tous. Le calme était si grand que Claude entendait la vigie piquer les heures à la cloche de la passerelle. Les douze coups de minuit sonnèrent, des pas retentirent sur le pont supérieur. C'était le second qui prenait le quart. Le commandant devait rentrer dans sa cabine.

Un engourdissement paralysait peu à peu la puissance d'attention de Claude. Dans un besoin grandissant de repos, il sentait s'affaiblir ses inquiétudes. Il les jugeait puérides, exagérées. Déjà le sommeil emmêlait ses idées, quand un spectacle inattendu le ramena brusquement à une lucidité pleine d'angoisse.

Le commissaire, qu'il croyait dans sa cabine, venait de surgir d'un escalier montant de la cale. Muriac apparut avec une telle soudaineté, et bondit chez lui d'une fuite si rapide que Claude demeura pendant quelques secondes pétrifié de saisissement.

Pourtant, sous le rapide éclair d'une lanterne devant laquelle l'homme haletant avait passé, Ramerie venait de distinguer une face inoubliable, blême et vieillie, avec des mâchoires contractées, des yeux fous.

Muriac disparut dans sa cabine.

— « Que vient-il de faire ? » murmura Claude.

Une frayeur irraisonnée mais impérieuse le clouait à sa place. Il lui semblait que le moindre mouvement déchaînerait quelque force mortelle, surnoisement préparée et dressée par ce fuyard sinistre.

« Comment ne l'ai-je pas vu descendre ? » se demandait-il. « Ai-je eu un moment d'absence, de sommeil ? Ou bien n'était-il pas rentré chez lui en quittant le pont ! Malheur ! c'était alors qu'il fallait le suivre au lieu de courir vers Juliette ! »

Juliette !... ce nom qui ne montait jamais dans la pensée de Claude sans y soulever comme un flot de suavité grisante, lui rendit la faculté de l'action.

Il eut d'abord envie de se jeter contre la cloison légère derrière laquelle s'était réfugié Muriac, de l'enfoncer d'un coup d'épaule, de terrifier cet homme déjà bouleversé d'un trouble si suspect, et de lui arracher l'aveu de ce qu'il avait médité, — peut-être accompli.

Une seconde réflexion le fit se diriger vers l'escalier de la cale par où le commissaire venait de remonter. Peut être découvrirait-il par là quelque indice qui lui permettrait de menacer plus efficacement Muriac, de lui lancer une accusation précise.

Il descendit les raides échelons. Mais il n'avait pas atteint le dernier, qu'il s'arrêta, cramponné aux montants de fer, surpris et suffoqué par une sensation affreuse. Une fumée âcre et épaisse l'enveloppait d'un brusque tourbillon. La respiration lui manqua. Avant même qu'il pût réfléchir, l'instinct de la conservation le souleva. D'un élan il remontait l'échelle...

Des gémissements l'arrêtèrent.

Ils étaient si pitoyables, si proches, que Claude ne leur résista pas. Peut-être n'aurait-il qu'à tendre le bras pour guider jusqu'à l'issue le malheureux qui étouffait là-dedans. Il redescendit, appela. Sa voix s'assourdissait dans une atmosphère irrespirable. Une obscurité opaque semblait se poser sur ses yeux comme un voile, et le picotement de la fumée lui arrachait des larmes. Tout à coup une lueur fulgura dans le noir, si sombre et si sanglante qu'il crut à un éblouissement. Mais une sensation de chaleur, un souffle de fournaise passa sur sa chair. Alors il comprit, terrifié, il murmura :

— « Le feu !... »

Aussitôt la pensée de Juliette le jeta de nouveau vers l'ouverture. Les gémissements qu'il avait entendus reprenaient plus affaiblis. Tant pis pour l'infortuné qu'il laissait en arrière ! Mieux valait donner l'alarme, sauver tous les autres, arracher Juliette à la mort, que de porter ici un secours peut-être impossible.

Claude commença donc à remonter l'échelle. Défaillant et étourdi, il en avait à peine la force. Pourtant, il se hissa d'échelon en échelon. Déjà sa tête arrivait au niveau du plancher. Un air plus libre pénétrait dans sa gorge haletante. Il allait retrouver sa force, bondir, crier, courir au salut de celle qu'il aimait. Quand, soudain, il sentit comme un lien autour de ses jambes, deux mains se crispèrent sur son corps. Un agrippement convulsif, comme celui d'un être qui se sent mourir, l'attira en arrière. À demi suffoqué, il ne put réagir. Un sentiment d'horreur et d'impuissance l'accabla. Ses semelles glissèrent sur l'échelle étroite. Déjà ses pieds avaient perdu leur point d'appui tandis que ses mains cramponnées le soutenaient encore. Elles cédèrent à leur tour. Le poids de l'homme qui s'accrochait à lui l'entraîna.

Claude roula à fond de cale, dans cette étreinte inconnue. Un flot d'âcres vapeurs, emplissant sa poitrine, lui coupa la respiration. Pendant quelques secondes il éprouva l'angoisse de la plus abominable mort.

Bientôt, dans l'épouvante du péril, sa Juliette l'appellerait en vain. Vision de torture !... Les lèvres du malheureux balbutièrent encore ce nom de femme, — ce nom qui avait mis dans son humble existence toutes les sublimités du dévouement, toutes les affres des secrets supplices, toutes les royales splendeurs du pardon et de l'amour, et qui, du pauvre ouvrier, avait fait un des élus de la vie, marchant dans l'enfantement de son rêve.

— « Juliette !... Juliette !... »

Les yeux bleus veloutés brillèrent une dernière fois sur son âme. Puis il perdit la conscience et cessa de se souvenir.

.....

À bord cependant l'éveil n'était pas encore donné. Nul excepté Muriac ne se doutait de cette effroyable chose que, dans la partie la plus reculée du navire, le feu était à l'œuvre. Il couva quelque temps dans la cale, manquant d'air pour s'élancer à la destruction.

Un seul homme aurait pu jeter le cri d'alarme. C'était le matelot de garde, qui dormait dans un hamac devant la porte cadénassée des soutes contenant la précieuse cargaison. Mais ceci avait été prévu. Le misérable qui, dans un but destiné à n'apparaître que plus tard, s'était engagé à perdre la *Coquette-Lucie*, avait pris la plus sûre et la plus criminelle des précautions. Il avait eu soin d'allumer l'incendie entre le hamac où le matelot ronflait paisiblement et l'échelle par où le pauvre diable pouvait remonter dans l'entrepont.

C'est sur cette échelle que, presque aussitôt après, Claude Ramerie s'était engagé. Les gémissements qui l'avaient si malheureusement ramené en arrière étaient ceux du matelot. Réveillé par une sensation d'étouffement et de chaleur, cet homme s'était à grand'peine traîné vers l'issue, à travers une barrière de fumée épaisse, plus meurtrière encore pour le moment que les flammes. Car, malgré le pétrole dont Muriac avait arrosé des caisses et des planches, le feu n'éclatait pas franchement dans cet endroit clos, mais commençait par l'emplier de vapeurs âcres et suffocantes.

Le matelot défaillant n'avait pas eu la force de gravir le raide escalier. Ses efforts suprêmes n'avaient servi qu'à enlacer Claude et à entraîner une seconde victime dans l'enfer d'où il tentait de s'échapper.

Tout près de là, mais séparé du foyer sournois par une cloison étanche, l'officier-mécanicien surveillait ses chauffeurs et réglait sans inquiétude la marche du navire.

Dans l'entrepont, dans les cabines, les matelots qui n'étaient pas de quart, et les passagers, dormaient, sans même s'apercevoir que la mer, moins calme que tout à l'heure, commençait à faire un peu danser le navire.

Sur la passerelle, le second s'étonnait de la saute du vent. La brise qui, le soir, soufflait du sud, venait de s'élever et accourait maintenant de l'est, avec une tendance à se rapprocher du nord. La mer se hérissait de lames courtes, dont les crêtes d'écume scintillaient puis se fondaient dans la nuit, pour surgir et s'éteindre de nouveau sans cesse. Le ciel restait pur, balayé par un souffle vif, qui semblait aviver la clarté des étoiles.

— « Nous allons peut-être attraper un coup de chien avant de passer les Bouches, » murmura l'officier. « Autant nous hâter un peu pour gagner l'abri de la Corse. »

Il siffla aux machines, et se pencha sur l'embouchure du tube acoustique pour donner l'ordre d'accélérer la marche.

À ce moment, un tumulte se produisit sur le pont... Des gens se précipitaient... Brusquement des cris éclatèrent. Et, contre la porte du commandant, au pied de l'escalier de la passerelle, un homme heurta du poing avec des appels de fou.

Le second s'inclina sur la balustrade, sans quitter son poste, et plus étonné qu'inquiet.

Le navire filait d'une si superbe allure, au-dessus de grands fonds où nul écueil n'était à craindre, que l'officier songea d'abord à quelque accident de personne plutôt qu'à un danger pour la *Coquette-Lucie*. Un homme à la mer peut-être ?... L'idée de stopper lui vint, aussitôt écartée : on l'aurait averti en ce cas, on ne réveillerait pas le commandant. Une clameur dissipa son doute. Le cri d'alarme jaillit, éclata en tonnerre :

— « Le feu !... le feu !... »

L'épouvante surgit sur le pont en des silhouettes effarées d'hommes et de femmes demi-nus. Des visages, tout blancs dans la nuit claire, multipliaient les expressions de l'effroi. Des pas fuyaient sans savoir où, se

heurtaient à la barrière des bastingages. Des yeux se désorbitaient, des bouches s'ouvraient, hurlantes.

Le commandant parut.

C'était lui que la plupart de ces affolés appelaient, dans l'aveugle besoin d'une intervention supérieure. Comme il était en gilet de flanelle et nu-tête, on ne le reconnut pas tout de suite. Heureusement, — car on l'eût garrotté de bras éperdus, accablé d'injonctions et de prières.

Il se jeta dans le plus proche escalier. Des femmes s'y pressaient. Le commandant les écarta d'une si impérieuse vigueur, que leur terreur même se suspendit une seconde devant cette force en marche. Car le danger transformait les muscles et l'âme de ce modeste officier de marine marchande. Ce n'était plus le fonctionnaire quelconque, ruminant l'ennui des traversées monotones et l'espoir des petites joies bourgeoises qu'il retrouvait à chaque retour. C'était le chef responsable, en qui surgissaient brusquement toute la haute conscience du devoir professionnel et la possibilité des héroïsmes.

On l'entendit qui criait des ordres, la voix calme. Dans l'entrepont, déjà plein de fumée, il fit disposer les pompes, retint les matelots prêts à fuir, commanda de noyer les soutes. Puis il apparut dans la chambre des machines.

Là, on ne se doutait de rien. Le foyer qui couvait dans la cale n'échauffait pas encore les cloisons étanches, et la palpitation formidable des organes de cuivre et d'acier où battait la vie du navire, empêchait les hommes qui se trouvaient là d'entendre les inquiétantes rumeurs. Un saisissement les immobilisa quand ils virent paraître leur chef, à peine vêtu, et qu'ils remarquèrent l'expression de son visage. Cette face brune et glabre de Provençal, d'une lourdeur un peu brutale, se tendait dans une intensité d'énergie extraordinaire, qu'accentuaient la pâleur du teint et le fixe éclat des yeux.

Par un rapide examen, le commandant s'assura qu'aucun désordre ne s'était encore produit dans la chaufferie. Puis il fit signe à l'officier mécanicien, et avant de prononcer une parole, il l'amena du geste à se placer devant l'échelle de sortie.

— « Vous avez votre revolver ? » demanda-t-il.

— « Oui, commandant.

— Sortez-le. »

Et quand l'arme brilla dans la main de l'officier :

— « Si un de ces hommes essaie de quitter son poste avant que j'en aie donné l'ordre, brûlez-lui la cervelle. Le feu est à bord. On est en train de s'en rendre maître. D'ailleurs, s'il était impossible de l'éteindre, nous avons le temps de gagner la côte d'Italie. Mais il faut forcer la marche et donner toute la vitesse possible. »

Un des chauffeurs jura sourdement. La voix du mécanicien s'éleva :

— « Commandant, vous nous jugez mal. Nous n'avons pas besoin d'être tenus sous le canon d'un revolver. On grillera ici plutôt que de lâcher pied.

— Vous ne grillerez pas. Je réponds sur l'honneur de vous faire remonter à temps s'il faut abandonner la machine. On arrose vos cloisons à l'extérieur. »

Puis crispant sa main sur le bras de l'officier :

— « Vous m'avez compris. Forcez la vitesse, et tuez le premier qui bouge. »

Le commandant remonta sur le pont.

Il fut surpris d'en trouver une partie déserte. Un mouvement, une rumeur se produisaient vers la coupée de tribord. Il y courut, mais s'arrêta un instant pour contempler une vapeur bleuâtre qui pâlisait la nuit au-dessus du gaillard d'arrière. Cette vapeur semblait filtrer de la masse du navire par d'invisibles fissures. Elle flottait et se mouvait avec une vie sinistre. Et, dans l'ombre, sur le sillage, on la voyait se tordre au vent et s'éparpiller par lambeaux.

Des mots d'angoisse et de blasphème montèrent aux lèvres du marin. Puis, avec un raidissement de tout le corps, il reprit son masque de sang-froid pour s'approcher du groupe gesticulant et suppliant qui s'entassait contre le bastingage. Que se passait-il, et pourquoi l'entassement de ces pauvres moutons de Panurge affolés s'obstinait-il sur ce point ?

Quand il comprit, le commandant eut un cri de fureur :

— « Mille tonnerres ! Qui ose toucher aux canots sans mon ordre ? »

Il interpella les matelots qui commençaient à descendre l'une des embarcations :

— « Hissez-moi ça en place tout de suite ou je vous casse la g... ! Qui vous a commandé cette manœuvre ? »

Le nom de Muriac sortit de plusieurs bouches, puis les voix lamentables des passagers s'élevèrent.

— « Laissez-nous partir !... Laissez mettre les canots à la mer !... Le feu gagne... Il sera trop tard... Nous sommes perdus... »

Et les paroles d'effroi qui s'élevaient surexcitant chez les femmes le sentiment du danger, les cris aigus et des hurlements de démente éclatèrent, navrants d'impuissance dans le murmure indifférent des eaux.

— « Qu'on m'écoute !... Je suis celui qui sauvera sa peau le dernier. Je suis responsable de nos vies !... Qu'on m'écoute !... » cria le commandant avec un tel éclat de farouche énergie, qu'une stupeur pétrifia cet amas d'épouvantes.

Une réaction brusque apaisa l'anxiété horrible des cœurs, cloua les bouches convulsives. Puisque cet homme parlait d'un tel ton, c'est qu'il connaissait une suprême ressource. Il était le maître. Sa science de la navigation, ignorée de tous ces gens, lui prêtait une part de mystère. Un prestige entoura sa vulgarité, son torse rude dans le gilet de flanelle, peu décoratif cependant, et que trempait la sueur de son angoisse. C'était lui qui détenait le salut. Un silence se fit pour l'entendre.

— « Vous n'avez absolument rien à craindre, » prononça-t-il. « Dans une heure nous toucherons la côte d'Italie. Il est facile de circonscrire le feu jusque-là, si même nous n'arrivons pas à l'éteindre. En mettant les choses au pire, nous aurons toujours la ressource d'abandonner le bâtiment et de gagner la terre dans les embarcations. Mais le plus tard sera le mieux, car la mer grossit, le vent nous est contraire. Si nous prenions les canots en ce moment, nous échangerions une sécurité relative contre un péril certain. Je vous conjure de rester calmes. »

Près du commandant, des femmes à demi vêtues, et qui, cessant de craindre autant le feu, commençaient à sentir le froid, se mirent à grelotter.

— « Mesdames, » dit-il avec une espèce de grâce courtoise qui acheva de les rassurer, « je vais envoyer les hommes chercher des vêtements dans vos cabines. Mettez-vous à l'abri. Retirez-vous dans le salon, qui, je crois, est encore fort habitable. »

Sa voix changea, car le groupe se dispersant, il aperçut le commissaire.

— « Muriac, » fit-il durement, « c'est vous qui avez entraîné ces gens vers les canots. Êtes-vous devenu fou ? Je vous ferai chasser, au retour.

— Je me croyais plus près de terre, » murmura le misérable, qui se fut compromis par cette phrase si quelque soupçon s'était mêlé aux poignantes préoccupations de son chef.

En effet, lorsqu'il avait choisi son moment pour allumer l'incendie, il n'avait compté ni avec le changement de vent, qui allait ralentir le retour du navire vers l'Italie, ni avec la vitesse plus grande que, par suite de ce caprice atmosphérique, le capitaine avait adoptée. Par crainte de gros temps, et pour passer les Bouches avant la tempête possible, on avait fait hâter sa marche à la *Coquette-Lucie*, qui se trouvait plus éloignée de la Calabre que le commissaire n'avait pu prévoir.

Le commandant n'avait dit que la moitié de la vérité en assurant aux passagers qu'on atteindrait la côte en une heure.

Après son apostrophe irritée à Muriac, il allait s'élancer vers la passerelle, lorsque des appels d'enfant le retinrent quelques secondes :

— « Papa !... » gémissait une petite voix. « Où est papa ?... Maman est morte. »

Ce fut si plaintif que le commandant tourna la tête. Dans l'ombre du bastingage, près de Muriac, il aperçut un corps de femme étendu, auquel une petite fille se cramponnait, dans un paroxysme de terreur et de désespoir.

— « Qu'est-ce que cette femme ?

— Une passagère que j'ai essayé de sauver, » dit le commissaire, « Elle voulait descendre à la recherche de son mari. Je l'ai retirée par force de

l'entrepont, et elle s'est évanouie. Cette mioche est à elle.

— Et le mari ? » interrogea le commandant avec une soudaine inquiétude, « Est-il descendu dans le foyer ? Y a-t-il donc des victimes ? »

Muriac haussa les épaules. Son chef, après avoir passé dans sa cabine pour endosser à la hâte une vareuse, monta vers l'officier de quart.

Celui-ci n'avait pas bougé de son poste. Il avait entendu crier : « Au feu ! » Presque aussitôt un matelot lui avait apporté de la part du commandant l'ordre de virer de bord et de mettre le cap sur l'Italie. Puis au-dessous de lui s'était déchaînée la panique hurlante et galopante des passagers. Il avait simplement dit à l'homme de barre :

— « Ne perds pas la tête, mon garçon. Faut tirer d'affaire tous ces braillards-là et nous avec. Aie l'œil au compas et fais ton devoir. »

À quoi le matelot avait répondu :

— « Ça ne chauffera pas plus pour moi que pour vous, lieutenant. Tant que vous resterez, je reste. »

Maintenant, en haut de l'escalier de la passerelle surgit la silhouette du commandant. Tranquillement avec une sorte de satisfaction farouche d'avouer enfin toute sa pensée sans se contraindre, il dit à son second :

— « Le navire est foutu.

— Grands dieux, commandant !

— Vous voyez bien que le feu gagne... la fumée s'avance. Tenez, elle sort à présent par le panneau du milieu. L'entrepont en est tellement plein que la manœuvre des pompes est presque impossible. »

Il laissa échapper un blasphème de désespoir, puis se jetant sur le tube acoustique, il donna furieusement au mécanicien l'ordre d'accélérer la vitesse.

— « Ah ! commandant, » s'écria le second, « vous n'obtiendrez rien de plus. La *Coquette-Lucie* fait tout ce qu'elle peut. Mais l'eau qu'on lui jette dans le ventre l'alourdit, et nous avons vent debout.

— À quelle distance sommes-nous de la côte ? »

Les deux hommes consultèrent la carte, se livrèrent à un calcul hâtif.

— « Si nous pouvions tenir deux heures, » fit le second, « on serait assez près de terre pour se servir des embarcations sans danger.

— Restez ici, Chatenay, » dit le commandant à son officier, « Forcez la marche autant que vous pourrez. Je vais au feu. Quand il faudra abandonner le navire, je viendrai vous relever de ce poste. Je dois être le dernier sur la passerelle. »

L'homme de barre avait écouté ce dialogue.

C'était un jeune matelot breton, au long visage brun, aux yeux pâles. Les mains à la roue, le regard attentif aux oscillations du compas, il maintenait la *Coquette-Lucie* dans la ligne droite, dont l'effort du vent et de la mer la faisait quelquefois dévier. Par la promptitude et la sûreté de son geste, il tâchait d'épargner au navire tout écart. Car le moindre mouvement inutile de cette masse diminuait son essor affolé.

À quoi pense le petit Breton ? Le danger n'a pas semblé l'étonner plus que la résolution tranquille de ses chefs. Le péril de mer est chose à laquelle son esprit s'est accoutumé dès l'enfance. Ne se rappelle-t-il pas la chapelle aux *ex-voto*, et les groupes de femmes sur le promontoire dominant le port ? — Ces femmes obstinées à guetter ceux qui ne reviendront jamais.

Quant au sentiment du devoir, pourquoi serait-il ému de le constater chez les officiers qui lui doivent l'exemple ?

Son âme fataliste et simple est trop profondément mêlée à l'ensemble de sa race, trop liée aux générations de marins qui, depuis des siècles, s'aventurent sur les flots, pour que s'y ouvre la source d'un attendrissement personnel.

Ses vieux parents ? Sa fiancée ?... Les petites sœurs ?... Oui, quelque image de tendresse passe peut-être derrière ses yeux impassibles, fixés sur la mobile aiguille. Mais elle se confond un peu avec celle d'autres vieux, d'autres petits, d'autres jeunes filles qui dansent, sur la place, les soirs de dimanche, en beaux atours, souriantes dans la blancheur des coiffes et des collerettes empesées.

C'est le village qu'il revoit plutôt que le foyer. La vie du village n'est guère troublée pour un gars qui meurt en mer. Un autre grandit et le remplace. C'est l'aventure commune.

Et, dans sa résignation modeste, le petit matelot ne se trouve pas assez intéressant pour s'apitoyer sur lui-même.

IV LA CATASTROPHE

Après avoir quitté la passerelle, le commandant redescendit au-dessous du deuxième pont.

Des hommes qui remontaient, suffoquant, essayèrent de l'en dissuader.

— « Il n'y a plus rien à faire là, commandant. Le plancher est si chaud qu'on n'y peut tenir, et la fumée vous étouffe. Nous allons tâcher de préserver la machine en arrosant sa cloison, du haut de la batterie, par les claires-voies.

— Bougres de lâches ! » cria le commandant, « vous quittez le poste où je vous ai mis pour un peu de fumée. Il fallait y crever. Suivez-moi ! »

Il s'engagea dans un escalier. Deux des matelots seulement le suivirent, traînant le tuyau et la lance d'une pompe à bras, que des passagers se relayaient pour manœuvrer dans l'entrepont.

— « Ouvrez cette lance, » ordonna le commandant, « et dirigez le jet autour de moi, sur moi au besoin, pendant que je marche vers l'arrière. »

Ils obéirent. Mais, du plancher et des cloisons surchauffés, un tel tourbillon de vapeur se dégagait, que le commandant dut battre en retraite. Il vint chanceler au pied de l'escalier que, malgré l'entraînement de ses injonctions et de son exemple, les deux matelots ne quittaient pas. Celui qui maniait la lance se tenait sur le dernier échelon. L'autre restait au milieu, prêt à porter secours à son camarade.

— « Remontez, commandant, » supplèrent-ils.

— « Dirigez le jet dans l'autre sens. Je marche vers l'avant, » répondit leur chef, qui s'enfonça dans le noir.

L'obstiné marin fit quelques pas et se crut perdu. Un sentiment de suffocation atroce... une chaleur intolérable... l'engloutissement définitif dans un milieu d'angoisse et de mort qui le happait comme une proie... Puis

la brusque délivrance de l'eau ruisselant sur lui, entraînant vers sa bouche haletante un peu d'air respirable... Un élan irraisonné en avant... Et le commandant se trouva dans un espace presque dégagé de fumée, au milieu même du navire, entre deux grands sabords par lesquels entraient l'haleine délicieuse des vagues et de la nuit. C'était à travers ces ouvertures, agrandies alors par l'écartement de volets mobiles, qu'on introduisait les marchandises.

Au delà du carré central, se distinguait, à la lueur d'une lampe qu'une quantité d'air suffisante maintenait allumée, la galerie supérieure de la chambre des machines. Ici, en ouvrant les panneaux qui donnaient accès à la cale, on pouvait encore établir un poste de défense contre le feu. Mais ces ouvertures ne formeraient-elles pas des cheminées de tirage redoutables, faisant flamber l'incendie qui détruisait l'arrière avec une lenteur sournoise ?

Avant toute décision, il importait de remonter par l'avant et d'aller retrouver les matelots qui devaient croire leur commandant mort, et peut-être s'exposaient pour lui.

Comme il se hâtait le long du couloir, le marin butta et faillit tomber contre un corps qui gisait en travers.

« Un malheureux qui se sera échappé de la fumée pour venir mourir là, » songea-t-il. « Hélas ! une première victime. »

Son cœur se crispa. Toute son énergie sombra un instant. N'aurait-il à compter que ce mort ? Son équipage, ses passagers... Où seraient demain tous ces êtres qui espéraient en lui ?

Il regagna rapidement le pont supérieur. D'après ses ordres, les matelots, ramenant les tuyaux de leurs pompes par l'avant, tâchèrent d'isoler la machinerie derrière une muraille d'eau. Mais, durant les quelques minutes que prit cette nouvelle manœuvre, le feu avait fait des progrès. Quand les hommes arrivèrent dans le carré central où le commandant avait retrouvé l'air respirable, ils furent arrêtés non plus par de la fumée, mais par des flammes. L'un des panneaux s'était effondré dans la cale, et, par ce trou béant, le fléau délivré se déchaînait avec des grondements et des sifflements, comme dans l'éruption soudaine d'un cratère.

Cependant on remontait sur le pont le corps inanimé que le capitaine avait signalé comme gisant dans le couloir. Les marins reconnurent l'ouvrier qui les avait aidés à embarquer la cargaison sur le port de Messine.

— « Il faut le cacher à sa femme, » dit quelqu'un. « La brave créature a failli mourir elle-même en s'obstinant à le chercher tout à l'heure. Elle vient seulement de reprendre connaissance. »

Le docteur du bord s'approchait :

— « Mais cet homme n'est pas mort ! » s'écria-t-il après un rapide examen. « C'est un commencement d'asphyxie. Apportez-moi de l'eau, de l'ammoniaque... »

Saisissant les bras de Claude, il se mit à les lever, puis à les abaisser dans un mouvement rythmique, pour provoquer la respiration artificielle.

Par une chance inespérée, presque miraculeuse, l'ouvrier n'avait pas succombé à fond de cale, comme l'infortuné matelot qui l'y avait entraîné, et qui, lui, venait d'y trouver une fin lugubre.

À peine Claude roulait-il presque asphyxié au pied de l'échelle, en murmurant le nom de Juliette, que la fumée s'échappant de cette ouverture donnait l'alarme à des matelots éveillés dans l'entrepont. La première chose que firent ces hommes, tandis que l'un d'eux courait appeler le commandant, fut d'ouvrir une trappe permettant l'accès de la cale à quelque distance de l'escalier devenu impraticable. Cette ouverture causa un appel d'air qui eut pour effet de dissiper un instant le nuage de fumée dans lequel étouffait Claude. En même temps, sous cette ventilation, les flammes s'activèrent et vinrent effleurer le malheureux. Sa respiration reprenant son cours au moment où une affreuse douleur le tirait de son étourdissement, il trouva la force instinctive de se hisser sur l'échelle.

Jamais il ne put expliquer ensuite comment il parvint jusqu'à l'entrepont. Il dut accomplir, dans la demi-inconscience et la surexcitation d'une angoisse physique et morale inouïe, des efforts surhumains.

Quand on le retrouva, à l'endroit où il vint s'abattre, étourdi, épuisé, brûlé, il portait les traces d'une lutte tragique. Il avait les mains en sang, les vêtements à la fois roussis par le feu et trempés par l'eau dont les pompes

l'avaient inondé. Malgré l'assurance du médecin, on put croire qu'il serait impossible de le rappeler à la vie.

Quelques passagers s'empressaient autour de lui, distraits de leur terreur par cet objet d'activité immédiate et le vague besoin de désarmer le sort en exerçant leur bienveillance.

D'ailleurs une espèce d'accoutumance apaisait, même chez les femmes, la crainte folle du premier moment. La *Coquette-Lucie* continuant à filer de sa puissante allure, et nulle révélation du fléau ne se produisant, hors cette vapeur qui montait dans la nuit d'une ascension déjà familière, l'espoir rentrait dans les cœurs. On atteindrait bientôt la terre, on vivrait, on marcherait encore dans les rues des villes, au grand soleil, hors de l'effrayant cauchemar. Des images intenses s'évoquaient dans les mémoires. De médiocres joies semblaient radieuses. Ah ! les goûter encore !... Quelle saveur ne prendraient-elles pas ! Et les scènes les plus insignifiantes, dans les maisons tranquilles, parmi la sécurité des habitudes, se paraient d'un charme indicible, s'illuminaient par la splendeur de la vie.

Cependant Juliette, à qui l'on venait d'annoncer que son mari était vivant, accourait, se jetait sur Claude avec un grand cri.

L'ouvrier se reprenait difficilement à l'existence. Il ouvrait les yeux, balbutiait des mots sans suite, comme dans le délire, puis retombait en syncope. Sa femme, défaillante elle-même, s'efforçait, avec l'aide du docteur, de le faire revenir à lui. La petite Sylvaine contemplait, dans un silence terrifié, la face pâle, les vêtements déchirés et noircis de son père.

Leur groupe lamentable s'isolait maintenant parmi l'anxiété commune. L'intérêt des passagers, un instant attiré vers eux, se détournait. Une brusque étreinte d'angoisse venait de comprimer tous les cœurs.

On voyait remonter, l'un après l'autre, les matelots et les hommes de bonne volonté descendus pour combattre le feu. Après avoir reculé du second entrepont dans la batterie supérieure, les plus courageux mêmes commençaient à abandonner ce dernier poste. Ils reparaissaient avec des poitrines haletantes, des bouches muettes, des faces mornes de vaincus.

Bientôt il sembla que la *Coquette-Lucie* ralentissait sa fuite.

L'incendie gagnait-il les machines, ou la violence croissante de la mer entravait-elle la marche du malheureux navire ? Elle se hérissait si furieuse, si menaçante, cette mer, déchaînée à présent d'une colère mystérieuse sous un ciel absolument pur, que les passagers hésitaient à réclamer les canots comme ils l'avaient fait tout d'abord.

Il y avait longtemps que la *Coquette-Lucie*, rebroussant chemin vers l'Italie, galopait dans l'épouvante... On devait être près de terre. N'apercevait-on pas la ligne sombre de la côte ? Ne distinguait-on pas quelque phare ?...

Tous, comme par une entente de terreur, se portèrent sur le gaillard d'avant. Et ils se pressaient, petite poignée d'existences éperdues, dans l'angle de la proue, exhalant la frénésie de leur espoir et de leur désir sur l'obscur tumulte des eaux.

Tout à coup une stupeur écrasa leurs âmes, qui se révoltèrent pour se ruer à leurs bouches en clameurs d'indicible détresse.

Un jet de feu venait de surgir à l'arrière.

Ce fut une ardente oriflamme qui se tordit dans le vent, palpita un instant, s'enfuit dans le noir, comme arrachée. Un tourbillon de fumée pailletée d'étincelles la remplaça.

Alors, comme l'épouvante, réclamant les canots, invoquait le commandant, on put le voir, sous la clarté de la lune, qui montait à la passerelle. L'effarement des yeux se fixa sur lui. Il s'approcha de l'officier de quart. Quelques mots rapides furent échangés entre les deux hommes. Puis le second descendit.

Le commandant se tourna, fit un geste. Et ceux qui continuaient à regarder, dans l'hypnotisme de leur effroi, virent paraître à côté de lui un jeune matelot.

C'était le petit Breton, qui, sur son ordre, abandonnait la barre.

Le béret à la main, debout devant son chef, il semblait solliciter quelque faveur. Sans doute, il insistait pour rester, car le commandant eut un mouvement qui, avec douceur, l'éloignait. Mais un frisson chargé de toutes les solennités des adieux et de la mort passa sur les cœurs quand on aperçut

le supérieur qui ouvrait brusquement les bras et étreignait le matelot. Celui-ci disparut par l'escalier. Le commandant resta seul sur la passerelle.

Bientôt après il se produisit cette chose sinistre : la sourde trépidation, qui était comme la respiration du navire, s'arrêta. L'élan acquis porta pendant quelques secondes en ligne droite cette masse encore superbe, se mouvant par une vie personnelle et mystérieuse. Puis elle se ralentit, hésita, se cabra devant l'insulte des vagues.

Mais ce fut la résistance dernière.

L'effort du vent et des eaux triompha. Le bâtiment tourna lentement sur lui-même... Entre les agrès, les étoiles changèrent de place. La lune, qui éclairait l'avant, brilla au-dessus de l'arrière. Et le commandant que, tout à l'heure, elle enveloppait de sa lumière, la vit disparaître avec horreur, la face désormais tournée vers la nuit, vers les solitudes inexorables de la mer.

La *Coquette-Lucie* n'était plus, sur les flots, qu'une épave rongée par le feu.

Cependant on descendait les embarcations.

Il fallait procéder par ordre, empêcher le troupeau affolé des passagers de se précipiter en masse dans le premier canot. Les officiers, les matelots organisaient le sauvetage, s'efforçaient de répartir en quatre groupes à peu près égaux tous ces gens qui se bousculaient, s'appelaient, se lamentaient. On apportait des vivres à la hâte, ce qu'on avait pu trouver ou sauver dans le commencement de l'incendie, et que, prudemment, le commissaire avait fait entasser près de la coupée de tribord.

Ce misérable Muriac, qui voyait se prolonger d'une façon si effroyable le drame dont il avait prévu le dénouement moins fatal et plus prompt, — puisqu'il supposait le calme de la mer assuré et la terre toute proche, — trouvait à son service dans le danger les qualités de résolution qu'il avait appliquées dans le crime. Sa présence d'esprit et son sang-froid lui acquirent une espèce d'autorité, donc il profita d'ailleurs pour assurer avant tout son propre salut.

Les officiers, — le second, un lieutenant et le mécanicien, — lui proposèrent le commandement du premier canot. Chacun d'eux devait

prendre celui d'une autre embarcation, quitte à le céder au commandant, qui, probablement, embarquerait le dernier.

Muriac choisit les trois meilleurs matelots pour l'accompagner : l'un d'eux était le petit Breton.

Puis on désigna parmi les passagers les plus effarés et les plus délicats, des femmes surtout, qui partiraient avant les autres.

— « Il y a de la place pour tout le monde. Nous ne sommes pas très nombreux. Et surtout, nous avons le temps. » répétaient les marins.

Comment le croire ? Les flammes s'élançaient maintenant en nappes larges vers le ciel. La fumée tourbillonnait, et, sous les coups de fouet du vent, se rabattait autour des malheureux, les enveloppait, leur jetait des étincelles et des flammèches, qu'il fallait éteindre à la hâte.

Le long de l'échelle accrochée au flanc du navire, ils commençaient à descendre, ombres épouvantées dans le rougeoiement sinistre.

Un cri aigu de femme s'éleva :

— « Sauvez mon mari !... Sauvez mon mari ! Il est blessé... Sauvez-le, ne nous abandonnez pas ! »

C'était Juliette. Elle implorait, son enfant dans les bras, n'ayant pas réussi à tirer Claude de l'abattement qui succédait à la syncope, désespérant de l'entraîner, de l'aiguillonner par le sentiment du péril, de lui faire trouver la force de la fuite.

On n'écoutait pas la pauvre créature. La sympathie qu'elle inspirait un moment plus tôt s'anéantissait dans le déchaînement d'égoïsme, dans la folie de l'instinct de conservation, qui dominaient en cette minute de danger suprême.

Allait-on s'attarder pour porter secours à un mourant, pour le laisser obstruer de son corps inerte l'étroite échelle de salut, alors que sur tous une horrible mort secouait ses torches terrifiantes ?

Déjà, une rivalité brutale animait ces condamnés les uns contre les autres. Ils se seraient battus, poussés mutuellement à l'eau, si l'énergie des marins ne les avait sauvés d'eux-mêmes.

Toutefois quelqu'un avait entendu la voix de Juliette. C'était Muriac, qui, depuis qu'il l'avait aperçue marchant dans le soleil sur le quai de Messine, sentait brûler dans son sang une convoitise aiguë de cette jolie femme. Les poignantes émotions de son crime et du danger actuel n'effaçaient pas complètement cette impression, tant elle avait été violente. La pensée que Claude, le mari, était hors d'état de se sauver avec eux, ajouta la perspective excitante d'une réalisation possible de son désir. Il emmènerait Juliette. Ce serait lui qui la conduirait à terre, et plus tard la reconnaissance la jetterait dans ses bras.

— « Laissez passer cette femme et cette enfant ! » cria-t-il. « Des hommes se sauveraient avant elles !... C'est une honte ! Matelots, portez cette petite fille. »

Sa demande était si juste que les officiers l'appuyèrent. Avant que Juliette eût pu rien prévoir, des mains robustes lui enlevèrent sa fille, qui rapidement fut transportée dans le canot. En même temps, Muriac l'entraînait elle-même vers l'échelle.

Elle se débattit. Elle cria :

— « Claude !... Claude !... Emmenez-le aussi ou laissez-moi mourir avec lui !... »

Puis elle tendit les bras :

— « Ma fille !... ma fille !... »

Entre ces deux êtres, l'enfant qu'elle aimait plus que sa vie, le mari dont elle avait éprouvé le dévouement, dont elle avait accepté jadis, quand il n'était que son fiancé, le plus magnanime pardon, la malheureuse sentait son cœur se déchirer en lambeaux sanglants. Auquel courir ? Avec lequel partager la mort ou le salut ? L'horreur de cette alternative fit chanceler sa raison. Elle frappa ceux qui voulaient la sauver. Elle jeta des appels de démente. La clameur aiguë de sa voix domina un instant le bruit de la mer et le ronflement des flammes.

— « Claude !... Claude !... Ils me tiennent !... Au secours !... Ce n'est pas moi qui t'abandonne !... »

L'accent déchirant de cette voix tant aimée eut, sur l'homme qui gisait à quelque distance dans une prostration physique et morale jusque-là

invincible, plus d'effet que tout à l'heure les drogues et les frictions du médecin. Claude se dressa sur son séant. Une soudaine lucidité lui revint. Il aperçut les flammes, se vit isolé, oublié de la foule qui, là-bas, se bousculait pour fuir. Il entendit les appels de Juliette. Un effort le mit debout.

Sauf quelques brûlures superficielles, il n'était pas blessé. Les désordres de circulation, causés par l'asphyxie momentanée, avaient seuls produit ses évanouissements successifs et ses hallucinations. L'espèce de coup de fouet dont l'avaient cinglé les cris perçants de Juliette, en précipitant le fonctionnement de l'organisme, achevait de le ramener à l'état normal. Claude Ramerie s'avança donc, un peu chancelant, mais soutenu par l'énergique vouloir qui faisait le fond de sa nature. Car cet homme possédait au plus haut degré cette qualité des forts : la volonté.

— « Me voici, Juliette !... Je suis là ! »

L'intonation rauque du gosier aride, brûlé de fumée, et surtout cette intervention inattendue qui provoquait dans le drame général un intermède saisissant, fit que les passagers, malgré leur féroce poussée vers le salut, s'écartèrent, laissèrent le mari et la femme se rejoindre.

— « Descendez-les et qu'on en finisse ! » cria presque aussitôt l'angoisse exaspérée de tous ces malheureux.

Portés, poussés, se serrant, se cramponnant l'un à l'autre, et, dans cet abîme d'horreur, délirant de la joie d'être ensemble, Claude et Juliette descendirent l'échelle, glissèrent dans le canot, qui, par ses bonds éperdus sur la furie des vagues, compliquait le sauvetage.

Il était déjà presque trop rempli, ce canot.

— « Au large ! lâchez tout ! » ordonna Muriac, qui avait pris la barre.

Les trois matelots et un passager qui maniait un quatrième aviron, essayèrent à force de rames de s'écarter du navire. Par deux fois, les lames énormes les rejetèrent contre la *Coquette-Lucie*. Ils faillirent s'y briser ou fracasser la deuxième embarcation qui avait pris leur place au bas de l'échelle.

Enfin, on gagna une certaine distance.

Mais il ne fallait pas songer à lutter contre le vent pour se diriger vers l'Italie. C'était maintenant un souffle de tempête qui soulevait la mer contre la frêle embarcation et secouait sur la *Coquette-Lucie* l'horrible panache de feu.

Le seul parti à prendre était de fuir sous le vent, dans le sens où dérivait le bâtiment incendié. Il était impossible que sur cette mer sillonnée de tant de navires et semée de tant d'îles, on ne rencontrât pas, dans quelques heures, et sûrement dans la journée du lendemain, la délivrance. On avait de l'eau et des vivres pour attendre au moins jusqu'au soir suivant. La brise de nord-est, malgré sa violence, n'était pas très froide. Elle tomberait sûrement vers le matin, déclaraient les matelots. Et si le canot embarquait de l'eau, on en serait quitte pour le vider. Il était bien équilibré et ne chavirerait pas.

— « Donc, point de découragement, » déclara Muriac. « Du cœur et de l'espoir. Puisque le vent nous force à dériver avec le navire, nous avons cette chance de salut que l'incendie, qui doit s'apercevoir de très loin, peut amener de notre côté un bâtiment qui nous recueillera. »

En parlant ainsi, le commissaire élevait la voix pour dominer la rumeur des lames. Il s'exprimait avec une confiance réelle et communicative. Ce bandit n'était pas un poltron. C'était d'ailleurs un bavard et un hâbleur, qui se persuadait lui-même par l'assurance de ses paroles, et qui ne croyait plus guère au danger quand il y avait trouvé l'occasion d'un discours.

Il ne faut point trop mépriser la magie souvent décevante des mots. Même vides, ils ont en eux un pouvoir mystérieux pour transformer l'état des âmes, et par conséquent, pour créer du courage, de l'espoir et du bonheur.

Les pauvres êtres ballottés sur l'abîme, qui écoutaient Muriac, sentaient une espèce d'allègement leur dilater le cœur. Les femmes, avec leur impressionnabilité excessive, remontaient de l'anéantissement du désespoir à une confiance irraisonnée mais bienfaisante. Juliette surtout, dans le soulagement ineffable d'avoir retrouvé Claude, éprouvait la sensation incroyable d'une espèce de joie.

Nos sentiments sont tellement relatifs que cette jeune femme, pour avoir craint un malheur pire, trouvait, dans une si effroyable détresse, des impressions analogues à celles où nous plonge quelque inespéré bonheur.

Un bras autour de son mari, et de l'autre appuyant contre elle la petite Sylvaine endormie, Juliette tournait vers Muriac ses beaux yeux d'azur velouté avec une expression de douceur et de sereine espérance.

— « Vois, » murmura-t-elle en s'adressant à Claude, « combien tu te trompais sur le compte de ce brave commissaire. Il nous donne à tous l'exemple. Il me semble que tout ira bien parce qu'il est avec nous. »

Comme Ramerie ne répondait pas, sa femme se tourna vers lui, et elle resta pétrifiée par la stupeur farouche empreinte sur ce mâle visage.

L'ouvrier venait seulement de reconnaître, dans l'homme qui commandait leur embarcation, le criminel auteur de la catastrophe dont ils étaient tous victimes. La voix de Muriac lui avait fait lever les yeux avec un tressaillement. Et, par la clarté de cette torche d'épouvante qui, là-bas, grandissait dans la nuit, éclaboussait de pourpre les plis noirs des eaux, allumait la mer jusqu'à l'horizon, Claude avait aperçu le misérable en face, à deux mètres de lui, dans l'étroit espace du canot.

Oui, c'était bien cet homme que tout à l'heure il avait épié, dans le sommeil paisible du navire. C'était bien lui qu'il avait vu remonter de la cale avec cette face convulsée, mauvaise, sur laquelle se lisaient le trouble et l'audace d'un monstrueux forfait. C'était bien par lui qu'il avait failli périr, qu'il avait goûté l'horreur de l'agonie loin du danger de celle qu'il aimait. C'était à cause de cet homme que sa Juliette, malgré la plus noble vaillance, courbait sa jolie tête et sa souple taille frissonnante sous l'effrayante menace de la tempête, sous les rudes soufflets du vent et des embruns, dans cette barque frêle qui, peut-être, deviendrait à tous leur cercueil.

Et cet homme, ce Muriac, le hasard l'avait fait chef de cette embarcation dans laquelle il se trouvait, lui, Claude !...

Bien plus : il remplissait son rôle de capitaine avec une vigueur et une autorité qu'on devait reconnaître. Il trouvait, dans sa faconde, un réconfort pour ce lamentable équipage de désolés. Il leur était nécessaire comme appui moral tout autant que par sa connaissance des parages où le caprice des vents et des flots allait les entraîner.

Est-ce ici, est-ce en ce moment que Claude pouvait démasquer le misérable ? N'achèverait-il pas d'affoler, par une révélation semblable, les infortunés que guettait la mort ?

D'ailleurs, le croirait-on ?

S'il accusait Muriac, la moindre dénégation de celui-ci paraîtrait plus vraisemblable que l'imputation inouïe. On prendrait le dénonciateur pour un fou, pour un cerveau faible, détraqué par la tragique aventure. Peut-être exciterait-il une colère dont ensuite souffriraient les deux faibles créatures blotties contre lui.

Dans les drames qui se prolongent au delà de l'endurance humaine, il survient parfois des péripéties féroces. Savait-on quelles scènes se passeraient demain sur ce canot ? Lui-même, s'il provoquait l'hostilité de ses compagnons, garderait-il le droit, le pouvoir de défendre Juliette et Sylvaine ?

De telles pensées se heurtaient, galopèrent dans l'esprit de Claude, soudain balayées, dispersées par les sursauts de son mépris et de son indignation, comme l'écume des vagues par les rafales de la bise. C'était leur reflet que Juliette suivait avec étonnement sur le visage de son mari.

— « Qu'est-ce que tu as, Claude ? Tu me fais peur, » dit-elle à voix basse.

— « Grands dieux ! » cria tout à coup l'un des matelots, « voyez donc, monsieur Muriac, on dirait que le navire vient sur nous. »

En effet, tandis que le canot, sur lequel le vent n'avait guère prise, était ballotté presque sur place, la *Coquette-Lucie*, dont la masse fendait les vagues, dérivait plus rapidement et semblait arriver sur lui en droite ligne.

Monstre fabuleux aux ailes de flamme, elle s'élançait sur les eaux d'un vol de prodige et d'épouvante.

La clameur suppliante des pauvres naufragés l'implora.

Cris inutiles, si Muriac n'avait pas su gouverner assez habilement pour couper les lames, pour faire du chemin en dehors du vent et du courant.

— « Nagez, camarades, nagez !... » criait-il aux rameurs.

Et il semblait que sa fièvre, son énergie endiablée passât, avec le claquement de son accent méridional, dans les muscles des autres, augmentât leur vigueur.

Les yeux de Claude se fixaient sur lui avec une intensité plus âpre. La bouche de l'ouvrier se crispait dans un silence plus résolu.

Toutefois un spectacle, qui surpassait en tragique même sa tragique méditation, détourna ses regards. La *Coquette-Lucie* passait tout près d'eux dans sa course à l'abîme. Heureusement ils étaient hors de sa route et de ses remous. Mais ce qu'ils contemplèrent alors, comment l'oublieront-ils jamais si la mer, cette nuit, ne les ensevelit pas avec la terrifiante vision ?

La proue du navire, tout entière sortie de l'eau, traînait à sa suite l'arrière en flammes qui s'éteignait peu à peu en s'enfonçant dans les vagues. La double fureur du feu et de l'eau se heurtait avec des bouillonnements, des mugissements, les stridences de vapeur qui semblaient des plaintes... les surhumaines plaintes de ce grand corps torturé et vaincu.

C'était la lutte suprême. Elle ne durerait pas. Les flots maintenant se ruaient dans la carcasse à demi-consumée : l'engloutissement final se produirait en quelques minutes.

Tout à coup, dans le canot, un mot s'échappa des lèvres, murmuré comme dans un souffle, osant à peine surgir des cœurs, qui voulaient douter encore.

— « Le commandant !... »

Car, dans la fulgurance des flammes, qui rendait visible les moindres détails, on venait d'apercevoir sur la passerelle la silhouette d'un être humain.

Pourquoi l'infortuné marin se trouvait-il encore là ? N'était-il pas descendu à temps pour s'embarquer dans un des canots. Un coup de mer avait-il arraché trop vite la dernière embarcation, ou la hâte indisciplinée des naufragés avait-elle accompli cet inexplicable abandon ? Pouvait-on admettre que cet homme si énergique, d'un sang-froid si ferme, eût pris la folle et romanesque résolution de rester à son bord pour périr avec le bâtiment ? Craignait-il qu'on ne l'accusât de négligence, et voulait-il

échapper par le suicide à des responsabilités si graves ? Questions insolubles. En apporterait-il jamais la réponse, celui que des yeux humains apercevaient sans doute pour la dernière fois dans l'enfer et l'apothéose d'une fin si extraordinaire ?

Claude Ramerie prit la parole :

— « Il faut nous maintenir constamment à proximité du navire, et, quand il sombrera nous recueillerons le commandant.

— Dites donc, » s'écria Muriac avec une brutalité qui étonna, « est-ce que, si c'était possible, je n'en aurais pas eu l'idée avant vous ? C'est la seconde fois que vous êtes en mer et voilà vingt ans que je navigue. Tâchez de ne pas m'apprendre ce que je dois faire.

— Vous n'êtes pas seul ici, » reprit Ramerie. « Si c'est l'avis général de tenter ce sauvetage, nous ferons notre devoir malgré vous. »

Les voix des matelots et celle de Juliette appuyèrent la proposition. Les autres se turent.

Muriac imposa silence à ses hommes.

— « Est-ce moi qui vous commande ? » leur cria-t-il.

Puis, comme il pensa que la violence de son refus pouvait paraître suspecte, il radoucit le ton et expliqua :

— « Nous devons nous éloigner de l'épave autant que possible. Quand elle enfoncera, il y aura un tel remous que nous serions infailliblement engloutis.

— Monsieur Muriac, » reprit Claude, « ce n'est pas au moment même où le navire coulera que je propose d'en approcher. Mais ensuite... Nous pourrions croiser sur l'endroit où il aura disparu. Le commandant se maintiendra sur un débris ou avec une bouée de sauvetage. Il doit y avoir songé.

— Essayez donc de découvrir un homme entre des vagues pareilles ! » riposta Muriac. « D'ailleurs, » ajouta-t-il exaspéré, « puisque vous êtes si fort, mon brave, mettez-vous à la nage et allez tirer d'affaire le commandant. Personne ne vous retient. »

Un frémissement d'indignation secoua Claude. Juliette le sentit trembler contre son bras. Il faillit s'écrier :

— « Il vaut mieux pour vous, n'est-ce pas, misérable incendiaire, que le navire et le commandant disparaissent. Nulle preuve ne subsistera. Nulle enquête ne sera possible. »

En ce moment l'ouvrier eût sacrifié sa propre vie pour confondre et châtier Muriac. Volontiers il eût saisi le bandit à bras-le-corps pour le précipiter dans la mer en lui criant son infamie, dût-il être entraîné dans le gouffre hurlant des eaux. Mais d'autres existences, — dont une si chère ! — dépendaient de son silence. Il se tut.

Muriac, satisfait de constater le peu d'appui que rencontrait la proposition généreuse de Claude, souligna sa victoire en grommelant par une espèce de bravade cruelle :

— « Du reste, il y a trois autres canots. Que l'un d'eux aille recueillir le commandant. Je ne vois pas pourquoi ce serait nous qui risquerions notre peau. »

Personne ne releva ses paroles. Une stupeur, qui ressemblait presque à de l'indifférence, maintenait les naufragés immobiles et comme hypnotisés, en face du drame dont le dénouement s'approchait. Le sentiment de leur propre péril, l'engourdissement d'une infinie lassitude dans la fureur accablante du vent et des flots qui les secouaient et les trempaient sans répit, atténuait chez ces infortunés la pitié et l'émotion. Leurs yeux, où la pensée s'éteignait par la prolongation de l'angoisse physique, se fixaient avec une morne résignation sur l'agonie du navire et de son chef.

Maintenant la *Coquette-Lucie* n'était plus sur la noirceur de la mer qu'une proue cabrée, se débattant contre l'anéantissement par des soubresauts de révolte.

La passerelle touchait la crête des vagues.

Le commandant y était-il encore ?...

Nul des spectateurs n'eût pu le dire, car l'obscurité, envahissant l'épave, ne permettait plus de distinguer une forme humaine, si chétive, dans la sombre et sauvage immensité du cadre.

La partie incendiée du navire s'était enfoncée sous l'eau. Quelques flammes voltigeaient encore, allumées jusque vers l'avant par des étincelles tombées sur les toiles et les cordages. On eût dit des âmes effarées palpitant sur ce désastre. Mais elles n'avaient plus la puissance d'éteindre la clarté blanche de la lune. Et cette lumière pure, tombant d'un ciel si paisible sur l'abomination de cette scène et l'affreuse violence des eaux, semblait ironique et implacable comme le mystère même du destin.

Tout à coup, avec une rapidité inattendue, et comme par la brusque résolution d'un suicide qui terminerait son horrible agonie, le malheureux navire plongea dans la mer. Ce fut, après une lutte si longue, une disparition si soudaine, qu'une convulsion d'horreur souleva les passagers du canot. Les femmes éclatèrent en sanglots et en prières. Des blasphèmes montèrent aux lèvres blêmies des hommes.

Puis le silence retomba.

Un assoupissement qui ressemblait à l'acceptation de la mort engourdit ces infortunés. Les rameurs eux-mêmes, prenant conscience de ce que leurs pauvres efforts avaient de puéril contre l'immensité de l'espace à parcourir, se courbèrent, écrasés d'impuissance, sur leurs avirons relevés.

Muriac murmura :

— « Nous n'avons qu'à prendre patience. Le jour viendra bientôt. Demain, nous rencontrerons sûrement un navire. »

Oh ! les lentes heures... Le monotone et exaspérant tumulte des eaux... La vague qui vous soulève et vous précipite, puis vous jette à une autre vague, qui vous soulève et vous précipite à son tour, sans repos, sans répit, avec une cruauté machinale et têtue qui détraque les nerfs jusqu'à l'affolement ! Oh ! les affreux sommeils d'une minute, hantés par les cauchemars du délire !... Et les réveils plus affreux, avec la secousse de la réalité pire que les songes !...

Sur ce supplice, voici maintenant la lividité de l'aube qui se lève. Le vent est toujours aussi vif, la mer aussi animée. Et le ciel garde sa limpidité sereine, désolante par son ironique désaccord avec la méchanceté des eaux.

Bientôt le soleil ajoute l'irritation de ses brûlures à tant de souffrances. Il égare les cerveaux affaiblis, il surexcite l'aridité des bouches fiévreuses.

Le fléau de la soif se déchaîne. La perspective de manquer d'eau douce n'arrête pas la frénésie du besoin qui veut une satisfaction immédiate. Les efforts de Muriac et de Ramerie parviennent mal à économiser, à rationner le précieux liquide.

La faim est moins tyrannique. On accepte sans se révolter les petites parts des médiocres provisions. Le goût de l'eau de mer, qui les imprègne, répugne à quelques-uns et aggrave la soif de tous.

Puis survient le plus poignant épisode, qui toujours ajoute sa torture d'espérance déçue à ces odyssées sinistres. La fumée d'un steamer se déroule vers l'horizon. Le navire approche. On le voit grandir. On fait des signaux désespérés. Au bout des rames qu'on élève flottent des linges blancs noués ensemble, drapeaux de détresse, pavillons d'inénarrable misère, où palpite l'acharné désir de vivre. Mais le vapeur ne les aperçoit pas. Il s'écarte, se rapetisse, s'éloigne, poursuit sa route heureuse, que marque encore, lorsqu'il a disparu, la trace légère de sa fumée sur le ciel.

Après cette atroce déception, un des passagers éclata de rire, se dressa en agitant les bras et sauta dans la mer. Il était devenu fou. Les autres n'y firent pas attention.

Au second jour, ce n'étaient plus des êtres humains. C'étaient des spectres hallucinés, qui riaient, pleuraient de joie, tombaient dans d'étranges extases, suivant de leurs yeux élargis, dans l'espace vide, des visions d'enchantement. Ou bien c'étaient de mornes animaux, qui grignotaient dans un silence farouche les débris de leurs pitoyables vivres, en dardant sur la chair des mourants des regards de monstrueuse convoitise.

Seuls Muriac, Ramerie, le matelot breton et la petite Sylvaine continuaient à vivre d'une vie presque normale.

L'enfant le devait aux soins dont ses parents l'avaient entourée, la préservant autant que possible du froid la nuit, du soleil le jour, se privant pour elle de la meilleure partie de leur portion d'eau douce et de nourriture mangeable.

En vain Claude avait voulu empêcher Juliette de se sacrifier ainsi à sa fille. La jeune mère n'avait lutté contre des tourments surhumains, n'avait conservé sa volonté et ses forces que pour disputer son enfant à la mort. Le

malheureux homme avait assisté à ce combat sublime. Il s'y était joint avec un dévouement sincère, car il comprenait que, pour conserver la mère, il fallait d'abord conserver l'enfant. Et il avait enduré cette suprême douleur de voir la femme qu'il adorait, la jolie créature dont la douceur et la beauté l'enivraient comme au premier jour, traverser sous ses yeux les phases de la plus cruelle agonie. Il avait vu pâlir et se creuser le bien-aimé visage, se décolorer, puis s'éteindre les prunelles d'azur velouté. Il avait compté les heures qui pouvaient rester avant que le dernier souffle s'échappât de ces lèvres, pour les baisers desquelles il se serait damné.

Un navire passerait peut-être à temps. On la sauverait encore...

Après les heures, il avait supputé les minutes. Ses regards avaient éperdument interrogé l'horizon.

Maintenant... maintenant... si le salut arrivait, il serait peut-être trop tard.

Oh ! tous ces bâtiments qui sillonnaient cette mer immense !... Songer qu'un si faible hasard suffirait à placer le canot sur la route de l'un d'eux !...

Hélas ! de toutes les forces exaspérées de l'âme, aucune n'a le pouvoir de modifier la chaîne des fatalités. Les vœux frénétiques de Claude ne détournèrent pas vers eux un seul des paquebots dont quelques-uns passèrent pourtant à si peu de distance.

Juliette expira le matin du cinquième jour.

Quelques heures auparavant, alors qu'elle pouvait encore parler, son mari, penché sur elle, l'avait entendue murmurer :

— « Tu m'as pardonné, n'est-ce pas ?... Dis-le encore, pour que Dieu l'entende et me pardonne aussi.

— Je te pardonne, Juliette... Je t'aime... Mais jure-moi, sur ton salut éternel... »

Il n'acheva pas. Elle exhalait dans un souffle :

— « Ma petite Sylvaine... Ah ! remplace-moi près d'elle... »

Ce furent ses suprêmes paroles. Elle s'évanouit, et, jusqu'à son dernier soupir, ne recouvra pas connaissance.

V LE JUSTICIER

Lorsqu'il fut certain que Juliette avait cessé de vivre, Claude se dressa dans le canot, farouche.

Des quinze personnes embarquées, sept avaient déjà péri. Leurs cadavres reposaient dans les profondeurs de la mer, sauf celui de la jeune femme, qui gisait là, corps charmant dont la grâce subsistait même dans la mort.

Ils étaient encore huit êtres vivants dans l'embarcation. Mais, de ces huit, l'un était une enfant, Sylvaine, qui, en ce moment, demeurait assoupie dans une torpeur de lassitude et d'affaiblissement. Quatre autres, trois hommes et une femme, divaguaient ou gisaient sans connaissance.

La scène qui allait se passer n'aurait donc que trois acteurs ou spectateurs conscients : Claude Ramerie, Muriac et le jeune matelot breton.

Tous trois, soutenus par les ressources exceptionnelles de leurs constitutions robustes, et deux d'entre eux par l'exaltation de la volonté et des pensées secrètes, conservaient une grande partie de leurs forces et une lucidité absolue.

Claude, brusquement, dit au Breton :

— « Comment t'appelles-tu ? »

— Yves Loaguern, » répondit le matelot.

— « D'où es-tu ? »

— De Plouescat, en Finistère.

— Eh bien, Yves Loaguern, de Plouescat, » répéta Ramerie en scandant les mots comme pour les fixer dans sa mémoire, « je retiens ton nom et le nom de ton pays. Si, par miracle, nous survivons, je puis avoir besoin de ton témoignage. Écoute maintenant et regarde. »

Il fit un pas vers Muriac, assis à la poupe et plongé dans un taciturne abattement.

Depuis vingt-quatre heures le temps avait changé. Le furieux vent de nord-est, déchaînant la mer sous la limpidité du ciel, ne soufflait plus. Une brise du sud l'avait remplacé, roulant de molles brumes qui voilaient le soleil, et ne laissant filtrer qu'une grise et mélancolique lumière. La surface de la mer, à peine gonflée çà et là de houles nonchalantes, était d'un vert laiteux. L'embarcation bougeait à peine, et lorsque Claude s'y dressa de toute sa hauteur, le silence et la désolation de l'immensité semblèrent s'accroître comme dans l'oppression d'une solennelle attente.

— « Muriac, » prononça Claude, d'une voix forte, « vous êtes un incendiaire et un assassin ! C'est vous qui avez mis le feu au navire. Je vous ai vu ! »

Le visage du criminel se leva, chargé d'épouvante. Sous le regard foudroyant de Claude, ses yeux s'immobilisèrent, effarés, hagards. Son teint, déjà décoloré par les privations des quatre derniers jours, se plomba hideusement. Sa bouche s'entr'ouvrit, convulsive. Nul aveu n'eût été plus expressif. Mais aussi quel effroyable saisissement avait été celui du misérable !

Surpris à l'heure où sa chair et son âme faiblissaient, où la perspective de la mort prochaine terrifiait sa conscience, au point qu'il éprouvait la tentation de proclamer son acte abominable, de hurler son regret, de vomir le flot sanglant qui lui montait à la gorge, il n'avait pas trouvé la présence d'esprit de réagir par un geste ou par un mot contre l'accusation.

Cette accusation, écho de sa dévorante pensée, semblait surgir hors de lui-même. L'avait-il vraiment entendue, ou quelque hallucination ne la faisait-elle pas éclater à ses oreilles ? Dans le doute, il n'osait risquer une protestation.

Face de stupeur et d'effroi, dont les tempes livides suaient l'atroce fièvre du crime, il apparut si bien à cette minute le démoniaque auteur de tant d'agonies, qu'Yves Loaguern n'eut pas un doute. Le matelot d'abord avait cru Ramerie en proie à un accès de démence. Déjà presque tous leurs compagnons avaient été saisis par cette folie des naufragés, qu'on attribue à l'absorption de l'eau de mer, et qui est avant tout l'effet du jeûne.

« La mort de sa pauvre jolie petite femme, qu'il aimait tant, achève, » pensa le Breton, « de troubler son cerveau. »

Mais l'inoubliable expression qui transforma le visage de Muriac fit éclater la vérité.

— « Misérable !... Comment ? c'est lui !... Ah ! gredin !... Ignoble gredin !... » cria le petit matelot, dans une explosion de fureur.

— « C'est faux... c'est faux... Je jure que c'est faux, » balbutia Muriac d'une voix tremblante.

— « Tu peux jurer ce que tu voudras, démon ! » reprit Ramerie. « Je t'ai vu. Je te dis que JE T'AI VU. Pour qui mentirais-tu, puisque, moi, JE SAIS ? Pour ce garçon qui est là, le seul parmi tes victimes capable encore d'entendre et de comprendre ?... Tu ne le convaincras pas. Tu viens de te trahir, et il ne peut plus douter. Ton âme odieuse a surgi sur ta figure... dans la lâcheté de ta peur, quand je t'ai crié ton crime.

— Mais tout cela est insensé !... Ce n'est pas vrai !... » prononça Muriac, dans un tel effort de volonté qu'il y mit presque de l'assurance.

— « Qu'importe, d'ailleurs ! » continua Ramerie en haussant les épaules. « Que celui-ci te croie ou non... qu'importe !... Ce que j'ai résolu de faire, je l'exécuterai devant lui... malgré lui s'il le faut. Et puisque nous sommes des condamnés à mort, puisque nous nous trouvons dès maintenant hors de l'humanité vivante, pourquoi veux-tu que je me soucie, moi qui sais, des mensonges qui sortiront de ta bouche ?

— Eh bien, si nous devons mourir, » dit Muriac, « tiens-toi tranquille, laisse-nous mourir en paix. À quoi riment tes divagations si toi qui m'accuses et moi qui te démens, nous allons avoir tous les deux la bouche close... et pour toujours... d'ici à quelques heures ? »

Parole tragique, où s'exprimait un peu de l'inexprimable de cette scène inouïe. Claude et Loaguern en frissonnèrent.

Il y eut un court silence, pendant lequel on entendit le rire très doux d'une des femmes qui, dans l'hébétude, avait perdu le sentiment de ses souffrances.

— « Mourir en paix !... » prononça tout à coup Ramerie, répétant une des paroles de Muriac. « Tu oses parler de mourir en paix !... Et peut-être as-tu le cœur assez endurci pour que le remords du désastre dont tu es la cause ne te torture pas au dernier moment. Tu mourrais donc en paix, toi,

comme tu le dis, tandis que moi j'aurai subi une agonie pire que ma propre agonie... J'aurai vu celle que j'aimais plus que moi-même... la créature adorable... »

Il se tourna vers Juliette, et ne put achever. Des sanglots brisèrent sa voix. Éperdu, il se jeta sur le corps de sa femme, avec les cris du plus poignant, du plus indomptable désespoir.

Muriac le vit s'abîmer ainsi, vaincu, détourné de son œuvre de justice par la douleur qui emportait tout, qui passait en ouragan dans cette âme concentrée, mais violente. Il observa que Claude, abattu sur le corps de Juliette, surplombait le plat-bord du bateau. Le moindre faux mouvement, la moindre poussée le précipiterait au dehors. Une affreuse lueur passa dans les yeux de l'incendiaire.

Il eut un glissement de chat. Avec une souple promptitude, il s'approcha de Ramerie. Un repliement sur lui-même comme pour ramasser toute sa force... Une détente...

Mais ce crime-là, du moins, il ne l'accomplit pas. Si rapide qu'eût été son geste, un autre intervint, plus rapide encore, et l'arrêta. Yves Loaguern se jeta sur lui, le paralysa d'une étreinte de fer, le renversa au fond du bateau.

— « Maudit Breton de malheur ! » grommela Muriac. « Tu n'es donc pas si crevé que je le croyais sur ta mine ! Ne serre donc pas comme ça !... »

Une bordée de jurons s'échappa de ses lèvres. Dans sa défaite, sous la brutalisation des rudes mains indignées, une colère folle l'envahissait.

Le visage implacable et méprisant de Ramerie, qui maintenant s'était relevé et le dominait, exaspéra sa fureur.

— « Lâches !... Vous êtes des lâches ! » cria-t-il aux deux hommes, « Vous me poussez à bout par des accusations aussi monstrueuses que grotesques, puis, quand j'essaie de me défendre, vous me tombez dessus et vous m'assommez !... Vous n'avez pas le courage de supporter notre malheur à tous. Il vous faut une victime !... Assassins que vous êtes ! Vous n'en mourrez pas moins avec moi, comme moi !... »

— Ni avec toi, ni comme toi... » riposta Claude, qui serra les dents.

La rage de celui-ci, plus froide, sembla d'autant plus atroce par le contraste.

Cet homme n'était pas un résigné ni un miséricordieux. Il devait le prouver par la suite d'une façon plus terrible encore que dans la terrible action qu'il allait commettre. Toute joie étant morte en lui, et aussi tout amour, une seule passion surgissait dans les ruines de son cœur : celle de la vengeance. Plante vénéneuse qui devait grandir et porter comme fruits des désastres et des douleurs non moins cruels que ceux dont il saignait.

— « Nous allons attacher ce fou furieux, » dit-il à Loaguern, qui maintenait Muriac avec peine.

Des cordes traînaient au fond du canot. Les deux hommes lièrent les poignets et les chevilles de l'incendiaire.

— « Comme ça, » dit Loaguern, « il sera bon à jeter tout de suite à fond de cale, si Notre-Dame » (il se signa) « permet qu'un navire vienne à notre secours. Ah ! canaille, » ajouta-t-il en s'adressant au prisonnier qui blasphémait, « tu peux bien appeler le diable, car les saints ne te viendront pas en aide. Je souhaite que nous nous tirions de là, pour te voir guillotiner comme tu le mérites. »

Jamais le silencieux Breton n'avait fait un si long discours. Mais toute son honnêteté ingénue se soulevait, depuis qu'il avait surpris le mouvement sournois de Muriac pour jeter hors du bateau l'infortuné qui sanglotait sur le corps de sa femme. Et ce geste n'était que le témoignage affreux d'un crime plus grand encore. Ceci bouleversait l'âme fataliste et obscure du petit matelot. Aussi n'eut-il pas une protestation lorsqu'il entendit Claude Ramerie prononcer lentement, d'une voix forte :

— « Muriac, puisque aucune justice ne peut t'atteindre, c'est moi qui me fais ton justicier. Je te condamne à mort. Ton crime nous y condamne aussi, c'est vrai. Mais, du moins, nous gardons un suprême espoir. Cet espoir, tu n'en jouiras pas. Et, si nous mourons, tu ne partageras pas notre mort. La faim ou les flots nous prendront. Toi, tu vas mourir d'un supplice d'assassin. Ensuite, vienne pour moi l'anéantissement. Il sera le bienvenu, car je m'y enfoncerai avec celle que j'aime, après avoir consommé le châtiment de son bourreau. »

Dans la figure convulsée de Muriac, les yeux, devenus fixes, s'élargirent. Une terreur sans nom se peignit sur les traits de l'incendiaire. Bientôt des cris de supplication vinrent à ses lèvres frissonnantes, entre ses dents qui se heurtaient :

— « Grâce !... pitié !... Vous ne ferez pas une chose pareille !... Mais il y a une justice... On ne tue pas un homme comme cela !... Vous aurez à en répondre... Toi, le matelot, » fit-il en tournant un regard éperdu vers Loaguern, « tu es un brave garçon... Tu ne te feras pas le complice d'un assassinat. »

Voyant que le jeune Breton détournait les yeux, et que Ramerie, avec un morceau de corde, préparait un nœud coulant, le misérable se mit à hurler. Un râle, tout à coup, lui répondit comme un écho sinistre. C'était un des naufragés dont l'agonie s'achevait. La scène était si épouvantable qu'Yves Loaguern cacha ses yeux et ses oreilles avec ses mains.

— « Vois, » dit Ramerie à Muriac, en lui désignant le mourant, « voilà encore une de tes victimes... Et je te ferais grâce !... Veux-tu donc durer encore pour assister plus longtemps à ton œuvre de tortures et d'abomination ?

— Je n'ai pas allumé l'incendie, » gémit Muriac.

— « JE T'AI VU ! » dit encore une fois Ramerie. « Et je sais autre chose. La *Coquette-Lucie* emportait une fausse cargaison. Ce sont des barils et des bouteilles d'eau, et non des vins précieux, qui remplissaient les soutes.

— Tu es donc le diable ? » balbutia le commissaire anéanti, « Ah ! pourquoi t'ai-je pris à bord ?

— Pourquoi ?... À cause de ton infâme désir pour la créature adorable que tu as vue s'avancer auprès de moi. Oh ! ce n'est pas par générosité. Tu n'as même pas ce bon mouvement dans l'autre plateau de la balance où pèsent si effroyablement tes crimes.

— Eh bien, » dit brusquement Muriac, dans une explosion de fureur sombre, « s'il y a un coupable, ce n'est pas moi. C'est celui qui a combiné la chose et qui en profitera. Oui, celui-là, » poursuivit-il en s'animant, « il vit, il marche au soleil, il est considéré, il est heureux, pendant que nous crevons ici. Ah ! le chien, le porc ! qui m'a tenté si habilement, qui a

trionphé de mes scrupules !... C'est pour étrangler celui-là comme une bête immonde que tu devrais garder ton nœud coulant.

— Le nom de cet homme-là ? » questionna Claude.

L'ouvrier avançait un visage tendu par la plus tragique et la plus âpre curiosité.

— « Le nom... le nom de cet homme ? » répéta-t-il.

— « Me feras-tu grâce si je te le dis ? »

Claude Ramerie hésita.

Loaguern, tiré de l'inconscience où il essayait de s'enfoncer, les doigts sur les paupières et les pouces contre les oreilles, redressait maintenant la tête, écoutait.

— « Oui, peut-être te ferai-je grâce, » prononça Ramerie d'un ton de réflexion profonde. « Peut-être... »

Il s'absorba un instant et reprit :

— « Si je te laisse la vie, et si on nous sauve, le dénonceras-tu devant tes juges ?

— Mes juges ?...

— Sans doute. Crois-tu que Loaguern et moi nous t'épargnerons la cour d'assises ? » B

Un éclair passa dans les prunelles de Muriac.

— « Je te comprend, » fit Claude. « Tu te dis que l'un de nous peut mourir avant toi, et qu'alors le témoignage d'un seul ne sera pas suffisant.

— Gredin !... » murmura le Breton.

— « Eh bien, » reprit Ramerie, « voici le marché que je te propose, puisque tu tiens tant à ta misérable vie, lâche que tu es ! Tu vas me dire au profit de qui tu as commis ton crime. Mieux encore : tu écriras ta déclaration. J'ai un carnet, un crayon, ce qu'il faut. J'attesterai ta confession. Je signerai. Loaguern signera. Puis, nous attendrons le passage d'un navire. Mais, je t'en avertis : tu resteras attaché. Et si nulle délivrance ne survient, je te jure qu'avant de mourir je trouverai la force de te tuer. Me

livreras-tu le nom que je te demande, contre cette chance de l'ignominie et du bagne, puisque tel sera ton lot si tu rentres chez les vivants ?

— On ne sait jamais, » grommela Muriac. « On réchappe de tout, sauf de la mort. J'accepte.

— Pour qui as-tu fraudé la cargaison du navire ? Qui avait intérêt à la destruction de la *Coquette-Lucie* ?

— L'armateur Vauthier, de Marseille, » répondit Muriac.

— « L'armateur Vauthier, » répétèrent Loaguern et Ramerie.

Ce nom, qui eût fait bondir d'étonnement un habitué de la Canebière, ne disait rien ni au

matelot breton, ni à l'ouvrier de Paris.

— « Oui, » reprit le commissaire, « On croit sa situation très solide, mais il se trouve dans une mauvaise passe. Il a eu le tort de jouer à la Bourse. Personne n'en sait rien, parce qu'il l'a fait par l'intermédiaire d'hommes de paille. Il n'a pas eu de chance. Ses pertes sont considérables. S'il ne paie pas certaines dettes d'ici quelques mois, tout se découvre. Sa situation s'ébranle. C'est un homme coulé, car tout crédit lui manquera quand on apprendra qu'il spéculait. Alors, comme la *Coquette-Lucie* est le plus vieux bateau de sa flotte, il s'est dit que si un hasard pouvait la faire sombrer avec un chargement donc il exagérerait la valeur auprès de la Compagnie d'assurances, il toucherait immédiatement un ou deux millions de prime, et serait tiré d'affaire.

— « En voilà des manigances de scélérats ! » s'écria Loaguern, qui ne comprenait rien à de semblables combinaisons.

— « Et pour cela, » dit Claude, « ce misérable risquait tant d'existences humaines !

— On ne croyait pas en risquer, » reprit Muriac. « La chose ne devait se faire que si le temps était calme, et tout près des côtes d'Italie. Je n'ai pas agi assez tôt, voilà tout. Puis, je ne prévoyais pas la saute de vent. D'ailleurs, on avait pris aussi peu de passagers que possible. Je vous ai fait des difficultés, vous le savez bien.

— Quel bénéfice aviez-vous dans cette abominable machination ? » demanda Ramerie.

— « Le dixième de ce que paierait la Compagnie. Cela devait approcher de deux cent mille francs. »

Ramerie et Loaguern contemplaient Muriac avec dégoût, dans une incompréhension révoltée d'une infamie si prévoyante, si calculatrice.

— « Vous allez écrire ce que vous avez dit là, Muriac, » fit Claude.

Il ne tutoyait le bandit que dans l'exaltation du mépris ou de la colère. En ce moment, il parlait et agissait avec un calme glacial. Le nom de Vauthier, l'évocation de ce criminel plus haïssable que l'être abject qui lui avait servi d'instrument, mettait dans l'âme de Claude une préoccupation nouvelle.

Ah ! vivre pour le châtier, celui-là !

Songer que si la mort anéantissait en lui, Claude, le justicier, et en Loaguern le témoin, ce Vauthier, cet armateur, cet homme qui spéculait avec des millions et des vies humaines, poursuivrait dans la considération, le luxe, l'orgueil, son existence enviée ! Il vivrait, lui. Il connaîtrait la douce fuite des heures nombreuses, chargées de joie. Il sourirait à des êtres chers. Il goûterait la volupté des lèvres tendres...

Claude regarda Juliette. Le corps chéri s'allongeait, raide, à jamais immobile. O les souples grâces des membres, que le mari, l'amant non rassasié, se remémora ! Sur le visage, un linge s'étendait. Dépassant ce linge, et roulant jusqu'au plancher du bateau, une longue natte fauve ondulait, avec des oscillations de vie que provoquait le balancement des lames.

Un rugissement s'échappa du gosier de Claude. Il bondit sur Muriac, avec le nœud coulant ouvert, qu'il lui jeta par-dessus la tête, autour du cou.

— « Assassin !... Vous m'avez donc tendu un piège ?... » hurla l'autre, « À moi, matelot ! À moi !... »

L'inertie bretonne de Loaguern ne se trouva pas secouée d'un élan comme lorsque Muriac avait voulu culbuter Ramerie. Pourtant, il eut un geste, aussitôt arrêté quand il comprit l'intention de Claude.

— « Viens, » disait l'ouvrier au matelot, « détache-lui les mains pour qu'il écrive. S'il s'y refuse ou s'il se défend, je tire sur le filin et je l'étrangle. »

L'accent sauvage avec lequel il prononça ces derniers mots et la crispation de ses doigts sur la corde le montraient en proie à une tentation presque irrésistible.

Muriac, terrifié, ne tenta pas la moindre résistance. Il prit le carnet et le crayon qu'on lui tendait, et il écrivit distinctement, d'une écriture nette et appuyée, comme Ramerie le lui ordonna :

« En mer, 12 avril 1887.

« Moi, soussigné, Léon Muriac, commissaire de marine, confesse avoir allumé l'incendie qui vient de détruire la COQUETTE-LUCIE dans sa route de Messine à Marseille.

« J'ai agi ainsi par une convention formelle avec Paul Vauthier, armateur, propriétaire du navire, qui voulait toucher la prime d'assurance afin d'éviter la faillite qui le menace. Je devais recevoir le dixième de cette prime.

« La COQUETTE-LUCIE avait été assurée comme rapportant un chargement considérable de vins fins de Sicile. Mais, toujours de connivence avec Paul Vauthier, je n'avais embarqué à Messine que des bouteilles et des barils d'eau pure.

« Mes précautions étaient prises pour que l'accident se produisit à un moment et dans des parages où le sauvetage paraissait facile. La fatalité les a déjouées.

« Perdu en mer dans un canot où la plupart de mes compagnons de route ont péri, prêt à mourir moi-même, j'avoue mon crime, et je dénonce mon complice à la justice humaine, pour qu'il expie, si c'est possible, comme j'expie moi-même en ce moment. »

— « Ajoute, » fit Ramerie, qui suivait phrase à phrase : « Je suis un misérable, et je demande pardon à Dieu et aux hommes. »

— « Je ne crois pas en Dieu, » dit Muriac avec une sombre audace. « Quant aux hommes, ils n'auront pas de pardon pour moi.

— Oserais-tu garder de l'orgueil, bandit ? reprit son justicier, « Écris ce que je te commande. »

Muriac sentit sur son cou nu le glissement de la corde. Il obéit. Ensuite il ajouta sa signature, que suivirent les attestations et les signatures de Loaguern et de Ramerie.

Ce dernier dit au Breton :

— « N'avions-nous pas une bouteille dans le canot ?

— Oui, » fit l'autre.

Il se tourna.

— « D'ailleurs, regarde. »

Son coup d'œil désignait un des malheureux survivants.

C'était un homme déjà âgé, qui avait vu expirer sa fille et son gendre, et qui, depuis, ne cessait de sourire et de chantonner, dans une folie douce. Il tenait précisément à la main la bouteille réclamée par Ramerie. Il la plongeait dans la mer, la portait à ses lèvres, et buvait avidement.

— « Pauvre diable ! » murmura l'ouvrier. « C'est de la fièvre et du feu qu'il avale. Il ne résistera pas longtemps s'il continue. Empêche-le. Car, n'était sa toquade, il serait encore d'attaque, presque autant que nous. »

Le matelot, non sans une courte lutte, enleva la bouteille à l'infortuné, qui, malgré son âge et sa stature, se mit à pleurer comme un enfant.

— « Faut-il enfermer le papier dans cette bouteille ? » demanda Loaguern à Ramerie.

— « Attendons à demain, » répondit Claude. « Nous avons encore bien vingt-quatre heures de forces, c'est-à-dire... d'espérance. Quand nous verrons que, décidément, la fin s'approche, nous mettrons cette déclaration dans la bouteille, afin que si le bateau est submergé tôt ou tard, elle surnage, et porte peut-être notre malédiction et notre vengeance à celui qui se sera engraisé de nos cadavres. »

Il mit soigneusement le carnet dans la poche intérieure de sa veste. Puis, ayant de nouveau ficelé Muriac, en lui laissant au cou la menace frôlante du nœud coulant, Claude revint près du corps de sa femme, et prit dans ses bras la petite Sylvaine. L'enfant s'affaissa contre lui, tellement inerte qu'il la crut morte. Pourtant, la tête penchée sur la pâle bouche entr'ouverte, le père perçut le rythme léger mais régulier de la respiration. Par-dessus les vêtements, il frictionna les membres engourdis. Il souffla sur les paupières de l'enfant, l'appela d'une voix pleine de pitié, sinon de tendresse.

— « Sylvaine... allons, mignonne... Réveille-toi, ma pauvre petite. Vois, papa garde encore quelque chose à manger pour toi. »

Au bout d'un moment, elle ouvrit ses yeux, ses beaux yeux bleus, si pareils à ceux de sa mère que l'ouvrier tressaillit. Mais elle demeurait sans bouger, dans une sorte de langueur inconsciente.

— « Maman !... » demanda-t-elle.

— « Maman dort, » fit Claude. « Il faut la laisser se reposer. »

Un frémissement le secoua. La petite se dressa pour regarder celle dont la sollicitude lui manquait.

— « Pourquoi donc qu'elle dort avec un mouchoir sur la figure ?

— Tais-toi !... tais-toi !... » murmura le père, d'un air si égaré que la fillette s'épouvanta.

— « Allons, n'aie pas peur, » reprit-il. « Elle est un peu malade, ta pauvre mère. Ne l'appelle pas, tu lui ferais du mal. »

La fillette considéra autour du canot l'immensité de la mer. La surface immobile des eaux calmées rayonnait maintenant sous le soleil. La détresse de l'embarcation, les agonies, les douleurs, les crimes et les haines emprisonnés dans sa coque étroite, flottaient sur un azur merveilleux, sur un étincellement de pierreries. L'eau était d'un bleu si intense qu'en y plongeant la main on aurait cru qu'elle devait y laisser des gouttelettes de saphir.

— « On n'est donc pas encore arrivé ? » dit la voix morne de l'enfant.

— « Tiens, ma chérie, » suggéra le père, « il faut que tu manges un peu. »

Il lui présentait des grains de riz cru, écrasés dans quelques gouttes d'eau de mer.

— « Oh ! ce n'est pas bon, » fit-elle.

— « Pas bon ? » répéta le matelot Yves Loaguern, qui rongait le cuir d'un ceinturon pris à l'un des morts, « Pas bon ?... Il faut bien que tu sois une gosse pour qu'on te laisse un pareil régal. Je donnerais l'un de mes doigts pour ce riz, que tes parents ont économisé sur leur part. »

Ce furent les derniers mots prononcés pour de longues heures. La petite fille, après avoir absorbé presque de force quelques parcelles du triste aliment, retomba dans sa somnolence. Un mutisme farouche scella le rêve des naufragés. Immobiles, hypnotisés, hagards, ils interrogeaient l'horizon. La vie, qui s'éteignait peu à peu dans leurs membres épuisés, qui se retirait de leurs bouches amères, déjà closes semblait-il pour l'éternel silence, se réfugiait, palpitante et acharnée, dans leurs prunelles.

Flamme de vie, qui était encore une flamme d'espoir, une lueur suprême d'impérissable désir, elle emplissait de sa fulgurance les yeux de celui qui n'attendait de l'existence que l'infamie publique et le bagne, tout autant que les ardents regards de cet autre qui, dans un avenir terrestre, envisageait la vengeance, et que les pâles prunelles du petit Breton, qu'enchantaient les souvenirs de son enfance et de son village. Et, devant l'attente éperdue de ces yeux, minute après minute, s'étendait le vide de l'horizon.

La nuit vint.

Dormirent-ils ? Loaguern et Ramerie s'étaient entendus pour se reposer tour à tour. Mais peut-être se défiaient-ils du sommeil comme d'un piège surnois de la mort. S'ils s'engourdissaient, ne serait-ce pas pour toujours ? Veiller, n'était-ce pas vivre ?

À l'aube, leurs regards se croisèrent. L'illusion obstinée n'y brillait plus. C'était la fin. Ils se comprirent.

Ramerie se leva en chancelant, s'approcha de Muriac.

— « Tu sais ce qui est convenu, » lui dit-il. « Tu vas mourir. Car, dans une heure, je n'aurais plus la force de te tuer. »

L'incendiaire, étouffant volontairement sa voix, gémit :

— « Donne-la-moi encore, cette heure. Tu auras toujours la joie de voir mon agonie... Je ne durerai pas autant que toi. »

Ce n'était pas vrai. Ce Méridional grêle et nerveux possédait une force de résistance inouïe. Il sentait encore en lui-même des ressources vitales supérieures certes à celles de ses deux compagnons, ou plutôt de ses deux bourreaux. S'il pouvait gagner un peu de temps, peut-être les verrait-il s'affaiblir jusqu'à l'impossibilité de leur vengeance. Peut-être leur survivrait-il, et, seul sauvé, si le tardif salut venait, obtiendrait-il encore l'impunité, la sécurité, la richesse.

— « Grâce ! » supplia-t-il. « Je me meurs. Tu n'achèveras pas un mourant.

— C'est de ma main que tu périras, assassin, assassin de ma Juliette !... » grinça Claude, dans le cerveau troublé duquel la colère s'aggravait de démence.

Loaguern les regardait, désormais sans volonté d'intervenir, sans indignation ni pitié, sans même de rancune, indifférent à ce drame atroce, à cette lutte entre deux agonies.

— « Encore un instant !... » implora Muriac. « Peut-être un navire est-il proche... Il y a de la brume... Nous ne pouvons pas savoir... Et tu m'as promis la vie si nous étions secourus à temps. »

Le raisonnement, déjà tâtonnant et disloqué, de Ramerie, hésita devant la forme de cette prière. Il voulut rester loyal dans son rôle de justicier. Il tâcha de se rappeler dans quels termes il avait donné sa parole. Muriac le détermina par une phrase si poignante que, même sur les lèvres de ce misérable, et même en le cœur effréné de son juge, elle vibra, étrangement pathétique.

— « Le soleil n'est pas levé. Donne-moi jusqu'au lever du soleil.

— Soit, » dit Ramerie. « Demande un miracle au diable. Fais des vœux pour qu'un navire passe avant que l'Orient devienne rouge. »

Quelle minute pour le criminel comme pour le justicier, quelle minute que celle où parut au ras de la mer la ligne sanglante qu'y traça l'astre naissant !...

Ramerie saisit l'extrémité de la corde qui formait le nœud coulant. Il posa son pied sur la poitrine de Muriac.

— « Meurs, damné, meurs !... » lui cria-t-il, avec une sorte de râle, qui montrait le bourreau prêt à rouler dans l'abîme où il précipitait sa victime.

Le visage de Muriac se déforma épouvantablement. Pourtant il n'expira pas dans cette première étreinte, que les mains affaiblies de Claude ne purent maintenir.

Et alors il se passa une incroyable chose.

Le buste du misérable se redressa, comme galvanisé. Ses yeux, à demi jaillis hors des orbites, se fixèrent en avant, au delà de Claude, comme sur une vision stupéfiante. Ses mains liées se soulevèrent ensemble pour désigner on ne savait quoi dans l'invisible. Ses lèvres tuméfiées s'ouvrirent. Un son rauque, désespéré, surhumain, s'en échappa.

Et Loaguern qui, machinalement, suivit du regard l'indication de cette mimique terrifiante, cria :

— « Un navire !... »

... au moment même où Claude, à la fois ivre et défaillant, dans l'affolement de sa vengeance, donnait à la corde une seconde secousse, et celle-là, mortelle.

Le corps de Muriac eut un grand soubresaut, puis retomba en arrière.

Ramerie se détourna, portant la main à son front, où une sueur perlait, — sueur de meurtre en même temps que d'agonie. Ce qu'il aperçut alors, fut sans doute plus impressionnant que les derniers spasmes dont tressaillait le corps de celui qu'il avait condamné et exécuté.

Il demeura béant.

Un paquebot venait à eux, — déjà de haute stature sur les eaux, et presque proche, car le court horizon qu'on embrassait du fond de leur canot était vite franchi par la vapeur.

C'était ce navire qui, découvert par Muriac, — mais une minute trop tard, — avait effroyablement aggravé le châtement de l'incendiaire.

Vision de délivrance qui, pour le supplicié, devenait une vision d'ironie infernale ! Éblouissante, joyeuse et mouvante apparition de la vie à travers les écrasantes ténèbres de la mort ! Recours en grâce signé par le Destin, mais dressé quelques secondes trop tard devant les yeux qui vont s'éteindre.

Ramerie même, dans le délire de sa vengeance, n'aurait pas accepté volontairement cette complicité avec le hasard implacable. Il n'aurait pas enlevé le souffle à ce criminel, — pourtant exécré de toutes les forces de sa haine, — devant le miracle de résurrection qui marchait vers eux sur les flots.

Une telle dérision du sort, centuplant le mal qu'il avait voulu rendre, le laissait pétrifié d'horreur, avec un vague remords d'avoir manqué à son serment faute d'une minute de miséricorde. Telle était sa stupeur qu'il ne songeait pas à faire des signaux. Mais, sur cette mer unie comme un lac, leur embarcation formait une tache qu'avait aperçue de loin la vigie du navire. C'était avec intention que le vapeur se rapprochait.

Maintenant Ramerie distinguait des gens qui se pressaient contre le bastingage pour examiner leur canot. De leurs fauteuils d'osier, sous la tente de la dunette, des femmes se levaient, gracieuses dans leur anxiété, et elles avançaient hors de l'ombre leurs têtes dont le soleil faisait briller les chevelures blondes ou brunes. Sur la passerelle, des galons d'or luisaient aux casquettes des officiers.

Bientôt des voix devinrent distinctes. On les hélait.

Claude s'efforça de répondre, et s'étonna du son rauque et sourd qui, s'échappant de son gosier, s'éteignait sur ses lèvres.

Cependant, le navire stoppait. Un canot fut mis à la mer.

Quand Ramerie vit à quelques mètres de lui des visages humains empreints de santé, d'honnêteté, d'insouciance heureuse, rudes et paisibles figures de matelots, il crut revenir du fond de l'enfer à une vie oubliée depuis des siècles. Hélas ! il y revenait seul. Juliette n'ouvrirait pas les yeux, même s'il lui criait la nouvelle merveilleuse. Au lieu de tendre les bras vers ses sauveurs, Claude s'agenouilla près de celle qu'il avait tant aimée, et fondit en larmes.

Mais soudain la pensée de 1 homme étranglé le fit tressaillir. Comment justifierait-il ce meurtre ? Les vivants comprendraient-ils que des morts se tuassent entre eux ? Claude avait cru agir au fond de son propre sépulcre, et voici venir la justice humaine pour lui demander compte de la justice qu'il s'était faite. Avec une instinctive terreur, il se retourna. La place où tout à l'heure gisait Muriac était vide. Il allait s'écrier. Un geste l'arrêta. Le matelot breton lui mit la main sur le bras, et, d'un signe de tête, lui désigna les rameurs à portée de la voix.

Les yeux des deux naufragés se rencontrèrent. Claude comprit. Tandis que lui-même, accablé de pensées, songeait ou pleurait devant l'apparition libératrice, Yves Loaguern, fataliste mais prudent, avait jeté le cadavre à la mer.

VI LA BELLE JEANINE

Le paquebot qui venait de recueillir les naufragés s'appelait *La Ville-de-Tunis* et faisait régulièrement le service entre Alexandrie et Marseille. En ce moment, il était en route vers l'Égypte.

On se figure l'émotion que produisit à son bord l'arrivée de ces pauvres spectres, survivants à peine vivants d'une catastrophe dont tous les journaux entretenaient déjà l'Europe quand les passagers s'embarquèrent.

Deux des canots de la *Coquette-Lucie* avaient été rencontrés par des vapeurs, à quelques heures de distance, le lendemain même du sinistre. Leurs équipages avaient relativement peu souffert. Ramenés à Marseille, ceux qui en faisaient partie avaient raconté la tragique aventure.

L'âpre fascination d'un pareil drame, aggravée par la mise en scène de la presse, bouleversait le public. Partout s'exprimait l'anxiété à l'égard des embarcations dont on ne retrouvait pas les traces. Des bâtiments furent envoyés à leur recherche. Et tous les navires qui traversaient la Méditerranée dans ces parages redoublèrent de vigilance pour découvrir les deux bateaux perdus.

Lorsque la *Ville-de-Tunis*, par le premier sémaphore qui s'offrit sur son chemin, télégraphia la rencontre qu'elle venait de faire, ceux qui se trouvaient à son bord ignoraient qu'ils donnaient à Marseille des nouvelles du quatrième canot. Le troisième était retrouvé. Quelques jours auparavant, il était venu s'échouer sur la côte de Sardaigne. Son équipage, secouru par des pêcheurs n'avait pu communiquer avec la France qu'un peu plus tard, le télégraphe n'existant qu'à une distance assez considérable. La *Ville-de-Tunis* était déjà en mer lorsqu'on apprit ce sauvetage de la troisième embarcation, dont un seul passager avait péri.

Le canot où se trouvait Ramerie avait donc erré le plus longtemps et compté à peu près les seules victimes du naufrage.

Quant au malheureux commandant, nul ne put expliquer le secret de son héroïsme ou de sa folie. Il ne reparut jamais pour révéler la cause de sa mortelle obstination.

L'officier qui avait quitté le dernier la *Coquette-Lucie* assura qu'il avait supplié son chef de fuir, — mais inutilement. Le commandant, supposait-il, croyait que l'épave pourrait encore tenir la mer assez longtemps et pensait être secouru ou s'échouer sur quelque côte avec ce qui resterait de son navire.

Bien vite, d'ailleurs, parmi les marins, une légende s'établit. Ce commandant passait pour n'avoir pas de chance. Or, au sujet de la « guigne », on est plus superstitieux encore en mer que sur la terre ferme, et même que sur ce sol mouvant du théâtre qu'on appelle « les planches ».

Dans les coulisses, le mot de « guigne » est terrible. Il sonne comme un glas. L'acteur qui le voit accolé à son nom ne trouve plus de rôle. Sur mer, c'est pire. Le commandant auquel on l'applique voit sa carrière irrémédiablement brisée.

Or, celui de la *Coquette-Lucie* avait eu déjà deux accidents, dont un assez mystérieux.

Par un soir de brouillard, dans la mer du Nord, il avait heurté un voilier si violemment que le lendemain il ramenait son navire avec l'étrave broyée. Son équipage avait vu fuir comme une ombre fantastique, toute sa toile au vent, le bâtiment atteint, aussitôt disparu dans l'ombre, et qu'on n'identifia jamais.

On chuchotait cette histoire, les soirs, dans l'entrepont. Quelques-uns assuraient que le commandant avait rencontré le vaisseau-fantôme, — ce fameux vaisseau-fantôme, que les matelots croient tous plus ou moins avoir entrevu, ou dont ils ont entendu les voix d'éternelle détresse par les nuits de tempête.

Aussi la fin de l'infortuné marin ne les étonna-t-elle pas.

— « Il n'a pas essayé de lutter plus longtemps contre le diable, » dirent les plus superstitieux.

— « Il a vu son avenir fermé, sa vie perdue, et il a voulu mourir, » expliquèrent plus rationnellement les autres.

Sur la *Ville-de-Tunis*, qui, tranquillement, poursuivait sa route vers Alexandrie, l'impression du drame se prolongea par une cérémonie inoubliable, l'immersion du cercueil de Juliette.

Le corps de la jeune femme, aussitôt apporté à bord, avait été mis en bière. Le lendemain, au coucher du soleil, dans le grand carré central du second pont, eut lieu le service funèbre. Presque tous les passagers y assistèrent. Devant l'ouverture béante du sabord, dans le reflet bleu des eaux lumineuses, le cercueil reposait sous un drap noir. Tout auprès, un homme, debout, farouche et sans larmes, tenait par la main une petite fille.

Le père et l'enfant portaient des vêtements d'emprunt, par lesquels la générosité des passagers avait remplacé leurs loques déchirées, souillées, chargées de sel. La robe trop longue de Sylvaine lui prêtait une silhouette falote. Sa petite figure amaigrie, où les larges yeux bleus s'ouvraient, divinement beaux et candides, semblait d'autant plus touchante. Une voyageuse en deuil avait prêté l'écharpe de crêpe épinglée autour de son buste grêle.

Sans trop comprendre ce qui se passait, cette petite fille de sept ans gardait, sur ses traits d'une délicatesse trop affinée par les privations récentes, et dans ses regards profonds, comme le sceau d'un malheur supérieur à sa faiblesse et à son humble destinée.

Quant à Claude, sa haute et svelte taille, sa tournure aisée, presque élégante, de bel ouvrier parisien, son mince visage aux lignes nerveuses et sèches, à la moustache brune, aux yeux étincelants d'un feu sombre, excitaient l'intérêt sympathique de tous les gens qui se trouvaient là, et dont quelques-uns appartenaient aux plus hautes classes de la société.

Tandis que les prières latines, sorties des lèvres du prêtre, voltigeaient en solennelle incantation, sur cette dépouille voilée que les flots allaient engloutir, dans cet entrepont de paquebot, en face du soleil mourant ; tandis qu'elles s'envolaient par le clair sabord et résonnaient, mystiques en leurs intonations de langue lointaine, soustraite aux entretiens des hommes pour n'être parlée qu'à Dieu, — la mélancolie des auditeurs prenait une espèce de charme par la séduction touchante de ce couple : le père si visiblement déchiré de douleur et la mignonne orpheline. Les hommes, en les regardant,

sentaient leur cœur se serrer d'attendrissement. Des larmes ruisselaient aux yeux des femmes.

Il y en avait une qui ne pleurait pas, qui même dédaignait le geste conventionnel de tamponner de son mouchoir ses paupières, et qui paraissait prendre pourtant un intérêt particulièrement vif à tout ce qui concernait la catastrophe de la *Coquette-Lucie*.

Depuis qu'on avait recueilli les naufragés, personne plus qu'elle ne s'était activé pour les secourir. Elle les avait soignés de ses mains, leur préparant des cordiaux, dosant les aliments que leurs estomacs contractés accepteraient, faisant la quête des vêtements propres et frais où leurs pauvres corps se délasseraient à l'aise. Elle avait pris la petite Sylvaine dans son élégante cabine, et toute la nuit, elle avait veillé le sommeil de l'enfant.

Au matin, la petite avait dit à son père :

— « Elle est très bonne, cette dame, et elle est très belle. Elle est presque aussi bonne et aussi belle que ma pauvre maman, qui dort maintenant pour toujours. Je suis fâchée de ne pas pouvoir lui faire plaisir en répondant à ce qu'elle me demande.

— Qu'est-ce qu'elle te demande ?

— Elle me pose un tas de questions sur la façon dont le feu a pris à notre navire, sur les gens qui étaient à bord, sur ce qu'on en disait ensuite dans notre canot.

— Qu'as-tu répondu ?

— Rien, papa. Je ne sais pas, moi. Tu devrais lui expliquer. J'ai seulement parlé...

— De quoi as-tu parlé ?... » fit le père en tressaillant.

— « De M. Muriac. C'est le seul dont je savais le nom.

— Qu'as-tu dit ? » demanda Claude.

Il tremblait, — non par la conscience du meurtre accompli et à cause du compte que la justice humaine pourrait lui en demander, mais parce qu'il voulait garder son secret, le secret de sa vengeance future, n'ayant pas encore résolu la façon dont il l'exercerait.

Il était sûr du silence de Loaguern. Loin de songer à rien révéler, le matelot breton, à peine assuré de vivre, de rentrer dans l'existence normale, s'était effaré des choses obscures et terribles qu'il rapportait en lui, sous le soleil, hors des régions d'horreur qu'il venait de traverser. Sa tacite complicité dans l'exécution de Muriac pesait sur l'âme de ce simple. L'effroi de la cour d'assises surgissait en lui avec la notion recouverte de la réalité. Nul désir de s'insurger, lui chétif, contre des infamies combinées dans une région trop supérieure à la sienne, par un armateur, par un homme riche et puissant, qui se justifierait en l'écrasant peut-être. Nul besoin de vengeance. Il n'en voulait plus à personne. L'indignation qui le soulevait naguère contre Muriac, devant l'imminence de la mort, s'éteignait maintenant dans l'extase de la vie. Il n'avait rien perdu dans le naufrage, puisqu'il sauvait tout ce qu'il possédait au monde, ses membres vigoureux et son cœur tranquille, où circulait son jeune sang avec la joie d'exister.

Yves Loaguern, ce simple, ayant les timidités, les résignations, les impulsions vives mais aussitôt oubliées, des êtres primitifs, ne ressemblait guère à Claude Ramerie, cœur ardent, volonté tenace, cerveau ouvert à toutes les audaces de pensée. À peine sortis du commun danger qui les avait faits compagnons et même complices, ces deux hommes se sentirent étrangers l'un à l'autre. Même ils se gênèrent. Yves Loaguern redoutait les complications et les responsabilités, effarantes pour sa sauvagerie, dans lesquelles pourrait l'entraîner Claude. Claude n'était pas sans inquiétude quant aux révélations maladroites où se laisserait induire le naïf Breton si la justice intervenait dans leur aventure. Ramerie, fort de l'arme terrible qu'était l'aveu écrit de Muriac, envisageait une vengeance plus personnelle, plus lente, plus raffinée que la simple dénonciation, qui le rejeterait au rôle neutre et plutôt humiliant de délateur et de témoin. Voulant se réserver l'avenir, il avait dit à Loaguern :

— « Voulez-vous me promettre le silence jusqu'à ce que j'aie besoin de votre témoignage ? »

Le Breton répondit, avec sa lente parole têtue qui valait tous les serments :

— « Ce n'est pas moi qui parlerai. Je ne sais rien et je n'ai rien à dire. Seulement, si jamais on vous tracasse, je serai votre homme pour établir

comment les choses se sont passées. »

Il ajouta :

— « Si vous m'en croyez, Ramerie, dans votre intérêt, vous tiendrez votre langue. »

D'ailleurs, à la grande stupéfaction des deux hommes, à peine furent-ils assez remis pour écouter et répondre, que, loin d'être interrogés comme ils s'y attendaient, ils durent accepter, sur la catastrophe, les explications fournies par les marins et les passagers de la *Ville-de-Tunis*.

Déjà une légende s'est faite. Les premiers naufragés recueillis, — dans ce besoin de savoir, d'affirmer, de ne pas rester court qui s'empare des héros de toute aventure en proie à des curiosités plus faciles à tromper qu'à décevoir, — avaient donné leurs suppositions pour le fait avéré. Suivant eux, le matelot préposé à la garde des soutes, — celui dont l'agonie avait failli devenir meurtrière pour Claude, — trouvant moyen de parvenir jusqu'à la cargaison des vins précieux, s'était enivré, puis une fois ivre, avait enfreint la consigne qui lui défendait de fumer dans cette partie du navire. Ce malheureux, qui aurait dû donner l'alarme, n'ayant pas reparu, on pouvait être certain qu'un excès de boisson l'avait rendu incapable de remonter de la cale. Il avait, du reste, payé de sa vie son vol et sa désobéissance. Tel était le commentaire de l'accident, que les récits de la presse implantaient dans l'opinion. On l'admettait naturellement sur la *Ville-de-Tunis*.

Claude et Loaguern l'écoutèrent avec ahurissement. Ils eussent été mal venus d'y contredire, et ils sentirent vaguement ce fait, que la première donnée admise par l'esprit public a force de vérité, et que l'affirmation ignorante et aveugle ne sera jamais aussi suspecte que le doute sincère.

Ramerie fut donc d'autant plus étonné d'apprendre par sa fillette qu'une personne à bord ne partageait pas la croyance générale et se livrait à une sourde enquête auprès de l'enfant.

— « Qu'as-tu dit de Muriac ? » demanda le père.

— « Rien, papa. J'ai dit qu'il était bien gentil, qu'il me gardait du chocolat, dans le canot, quand personne n'en avait plus. Et puis j'ai dit... j'ai dit...

— Quoi ?... mais quoi donc ?... » haletait l'homme.

— « Qu'une fois... il était dans le bateau, et puisque je m'étais endormie, et puis... quand je m'étais réveillée... il était couché au fond du bateau avec la figure toute noire.

— Tu l'as vu couché au fond du bateau ? » questionna Ramerie. « Et ensuite ?... »

— Ensuite... rien, papa, puisque le grand navire est venu nous prendre. »

Sylvaine avait donc eu un instant d'éveil de clairvoyance, entre la mort de Muriac et le sauvetage, pourtant si proche ? Elle paraissait sans connaissance quand on l'avait montée à bord. Heureusement ce qu'elle avait observé ne signifiait guère. Mais c'était encore trop.

— « Ma pauvre petite, » fit Claude, « tu ne sais ce que tu dis. Il y avait longtemps que Muriac avait succombé à ses souffrances et qu'on avait dû jeter son corps à la mer quand la *Ville-de-Tunis* nous a rencontrés. Mais tu passais de l'évanouissement au délire. Qu'aurais-tu remarqué exactement ? C'est comme sa figure, que tu as vue noire. Cela provenait d'une ombre ou de ton imagination malade. Étant mort d'inanition il était très pâle, au contraire. »

L'enfant, chez qui survivaient, — et pour toujours, — certaines visions d'une intensité et d'une précision auxquelles sa mémoire ne pouvait se soustraire, regarda son père avec surprise.

— « Qu'est-ce que ça veut dire, papa, mourir d'inanition ? »

— De faim.

— On est pâle, après ?

— Oui.

— Alors, M. Muriac n'est pas mort d'inanition. Car il était noir... Et il avait autour du cou...

— Tais-toi, petite malheureuse !... »

Ramerie lui mit brutalement la main sur la bouche, en tendant l'oreille avec inquiétude, car tous deux se trouvaient dans une cabine dont les

légères cloisons de bois ne les isolaient que d'une façon très relative.

— « Tu oses démentir ton père ! » reprit-il avec un sourd accent de menace. « Ne recommence jamais ! Ne répète jamais ce que tu disais là, ni à moi, ni à personne !... Sans cela !... »

Il chercha par quelle perspective de châtement il pourrait impressionner la petite fille, qui déjà tremblait sous ses yeux et son souffle dur.

— « Sans cela... sans cela, c'est ta mère que tu ferais souffrir dans le ciel.

— Oh ! alors, papa, je ne le dirai plus jamais ! » s'écria la petite, qui éclata en larmes.

Cette scène entre le père et la fillette s'était passée le matin de l'ensevelissement. Et maintenant, devant le cercueil, devant l'immensité bleue qui se creusait au sabord, trou de reflets et de lumière, pour recevoir ce cercueil, tous deux sentaient leur chagrin tragiquement oppressé par le mystère surgi entre eux sous leurs paroles. Pour l'enfant de sept ans, c'était une vague terreur, l'inquiétude de la vérité déformée pour la première fois sur les lèvres de ce père qu'elle admirait en le redoutant. Et c'était aussi l'appréhension de cette souffrance mystérieuse qu'elle pouvait infliger à sa mère, dans le ciel.

« Quand est-ce qu'elle y sera, ma chère maman, dans le ciel ? » se demandait Sylvaine. « Les anges mettront peut-être longtemps à la trouver au fond de la mer, où on va la jeter. Quand ils l'emporteront, sa robe sera mouillée. Mais ça ne fait rien, car ils l'habilleront avec une belle robe de lumière et ils lui mettront une couronne de perles sur la tête, comme la sainte Vierge, dans notre rue, à Messine, en avait une. »

La songerie de l'homme devant le cercueil était plus sombre que celle de l'enfant. À une minute, malgré le recueillement de sa douleur, il ne put s'empêcher de chercher des yeux cette trop bienveillante et trop curieuse passagère que la petite Sylvaine avait, dans sa naïve reconnaissance, comparée à Juliette. Il rencontra, fixé sur lui, le regard de cette femme, belle en effet, jeune, hautaine et élégante. Elle baissa les paupières. Contre la lumière du sabord, il ne vit plus qu'un profil d'ombre, — camée délicat

mais un peu dur, d'un dessin net et volontaire, — et, sous le petit chapeau de voyage, la torsade massive de la chevelure, d'un roux sombre.

Cette beauté de femme, — beauté qui, tout de suite lui fut antipathique, — fit se lever au fond de Claude toute la grâce, le charme modeste de Juliette. L'azur velouté des yeux d'amour si brusquement resplendit en son âme qu'il ne put contenir un gémissement.

— « *Requiescat in pace,* » disait la voix du prêtre.

Un mousse, vêtu en enfant de chœur, de son fausset grêle envoyait les répons.

— « *Dominus vobiscum.* »

— « *Et cum spiritu tuo.* »

Un mouvement se produisit.

Quelqu'un plaça dans la main de Claude le goupillon chargé d'eau bénite. Machinalement il jeta en gouttelettes purificatrices le signe de la croix sur le drap noir ; puis il fit faire le même geste à sa petite fille. Il n'agissait plus consciemment. Il ne pensait plus. Il ne souffrait même plus, anesthésié par l'horreur stupéfiante de cette idée fixe :

« On va la précipiter. »

Le trou clair du sabord l'attirait comme si toute la mer, en refluant, eût aspiré la substance même de son être. Ses yeux exprimèrent cette fascination, au point que des gens, craignant qu'il n'essayât de se jeter, lui mirent les mains aux bras, aux épaules, essayèrent de l'entraîner.

— « Ne restez pas là... Venez avec nous, » murmuraient des voix.

Quelqu'un dit :

— « Il faut emmener l'enfant. »

La belle voyageuse, le profil d'ombre aux cheveux roux, se détourna. Une main caressante prit la menotte de Sylvaine. La petite fille et sa protectrice s'éloignèrent.

Claude ne voyait plus rien que le cercueil qui allait disparaître. Planté avec force sur le sol, les poings crispés, les mâchoires serrées, il résistait aux efforts qui voulaient l'arracher à l'atroce vision de l'engloutissement.

— « Laissez-moi... Laissez-moi... » répétait-il.

On n'osa lui imposer la force.

Et, tout à coup, des matelots s'avancèrent, soulevèrent le drap noir, se firent un signal des yeux. Leurs robustes bras donnèrent une impulsion simultanée. On entendit le bruit grinçant des glissières. Sous une dernière bénédiction du prêtre, le cercueil émergea tout entier dans la clarté. La pâleur du bois surgit de la draperie mortuaire. Elle étincela dans le soleil. L'inerte chose eut comme une décision, un élan. Elle fonça dans l'espace, oscilla... disparut... Et de son choc contre les lames, une plainte d'eau violentée monta.

Quand il entendit ce bruit, Claude voulut porter les mains à ses oreilles. Ses bras ne lui obéirent pas. Il regarda autour de lui, dans un étonnement hagard, et vit qu'on le maintenait. Une colère tendit ses muscles. Son énorme vigueur, décuplée par l'exaltation nerveuse, secoua, écarta ses consolateurs stupéfaits. Mais, à leur grand soulagement, au lieu de sauter dans la mer comme on l'avait craint, il courut s'enfermer dans sa cabine.

Claude avait une tâche à accomplir qui l'empêchait de songer au suicide.

Tandis que, terré dans l'ombre comme un fauve blessé, il s'enivrait sinistrement de haine et de douleur, là-haut, sur la dunette, dans la douceur délicieuse d'un déclin de jour splendide, les passagères s'amusaient mélancoliquement de la petite Sylvaine, comme d'un jouet pitoyable et charmant. On admirait son joli visage, on excitait son drôle de babil, où des mots italiens se substituaient parfois aux mots français ; on lui donnait de petits objets pour la distraire ; on se la renvoyait de l'une à l'autre. Et elle circulait entre les longs sièges pliants, timide un peu, n'osant plus pleurer, mais se refusant à rire.

La jeune femme qui l'avait amenée là ne s'occupait plus d'elle. Appuyée contre le bastingage, tout à fait à l'arrière, elle regardait le sillage, et paraissait enfoncée dans une méditation profonde.

— « Peut-on savoir à quoi pense la belle Jeanine ? » fit tout à coup une voix gaie auprès d'elle.

« La belle Jeanine » , c'était la façon dont les passagers désignaient entre eux celle qui, sur le livre du bord, était inscrite sous le nom de M^{me} Chabrial. Toujours, partout où elle avait paru, spontanément on l'avait appelée ainsi.

Pour ses compagnes du couvent, elle était déjà « la belle Jeanine ». Elle n'y prenait, depuis son mariage, aucun plaisir. La constatation de sa beauté ne la touchait plus. Et la familiarité de son nom de baptême sur toutes les lèvres choquait son orgueil.

— « Pourquoi répétez-vous cette stupidité ? » dit-elle assez aigrement, sans même se tourner vers son mari, donc elle venait de reconnaître la voix.

— « Une stupidité !... Qu'y a-t-il là de stupide ? Est-ce de vous trouver belle, ou de le dire ? »

— Bah ! » murmura-t-elle sans répondre, « il arrivera bientôt, le jour où je serai « la belle M^{me} Chabrial. » »

— Puis-je humblement demander, » reprit son mari légèrement railleur, « en quoi la belle M^{me} Chabrial différera de la belle Jeanine ? »

Cette fois elle se tourna vers lui et le toisa.

— « Vous ne comprenez donc rien, mon cher ? »

De face elle apparut, et ce fut comme une autre femme. Elle offrait cette étrangeté que son profil ne lui ressemblait pas. Cela lui faisait une double physionomie, inquiétante. On en était troublé toujours, soit que l'on y vît un défaut ou un attrait. Mais ce visage à surprises, en déconcertant la sympathie, ne cessait pas d'être admirable. Seulement le profil était tendre et la face dure. Il y avait de l'ange dans l'un, et de la faunesse dans l'autre. Au côté de cette femme, on eût parlé de sentiment et d'idéal ; vis-à-vis, on eût cherché un langage plus positif, plus passionné. Son profil la faisait aimer ; sa face orgueilleuse et sensuelle la faisait désirer ou craindre.

Elle avait le teint d'une finesse et d'une pureté extrêmes, et, sous de longs sourcils foncés, des yeux très grands, très beaux, dont la prunelle verte s'assombrissait quelquefois jusqu'au noir. Au-dessus de son front assez bas, lisse et blanc comme un pétale de camélia, sa chevelure, d'un

roux sans nuance, uni et sombre, se relevait somptueusement, tordue très haut en un chignon arrogant comme un cimier.

Jeanine Chabrial était grande, avec les épaules assez larges et les hanches étroites, ce qui eût donné quelque chose d'un peu masculin à sa silhouette, si la richesse du buste, la finesse de la taille et la souplesse de l'allure ne l'eussent montrée bien femme, et même parfois un peu féline, d'accord avec son visage de face, et contrairement à son angélique profil.

— « Vous me demandez sérieusement, » dit-elle à son mari, « en quoi la belle M^{me} Chabrial sera différente de la belle Jeanine ? »

— Ma foi, oui, » fit Edouard Chabrial, en excusant son incompetence par un gros rire bon enfant.

Chez lui, nul trait personnel. C'était le beau brun quelconque de trente ans, à l'œil caressant, à la courte barbe en pointe, au ton jovial, la taille déjà moins svelte que jadis, avec une tendance à rapidement épaissir.

— « Quand je serai la belle M^{me} Chabrial, » reprit Jeanine, « je régnerai sur les salons de Paris. Et vous, Édouard, vous ne serez plus le petit ingénieur aux gages d'un patron. »

— Qu'est-ce que je serai donc ? » demanda-t-il.

— « Ce que j'aurai fait de vous. »

Oh ! l'accent mêlé d'assurance et de dédain dont elle dit ces mots. Elle ajouta rêveusement :

— « Je ne sais pas encore. Cela dépendra des circonstances. »

Il plaisanta, sans fierté, en bon garçon, reconnaissant d'avance, mais demi incrédule, acceptant d'ailleurs un avenir créé par sa femme.

— « Cela dépendra de votre baguette magique, ma chère Jeanine. Je vous crois un peu fée. N'est-ce pas vous qui m'avez obtenu cette affaire pour laquelle nous allons à Alexandrie ? Le père Vauthier ne voulait pas en entendre parler, malgré tous mes raisonnements pour le décider. Vous avez converti le patron. Et, vous savez, ma commission sera forte sur une commande de cette importance. »

— Ce n'est pas moi qui ai converti M. Vauthier, » dit nonchalamment Jeanine, « Au fond il s'était rendu à vos arguments. Il fallait trouver le mot qui lui permît de faire volte-face. Et j'ai trouvé ce mot-là, voilà tout.

— Oh ! n'empêche que ma situation chez M. Vauthier est tout autre depuis que je vous ai épousée. Non seulement au point de vue pécuniaire, mais moralement. Il me consulte, il m'écoute... »

Un sourire flotta sur la bouche de Jeanine. Son visage prit une expression indéfinissable où il y avait de l'ironie, de l'amertume, une satisfaction sournoise... Mais elle détourna la tête, et son mari ne vit plus que le profil en sa paisible suavité. De nouveau, Jeanine inclinait son regard vers le sillage.

— « Voilà dans quelle attitude je vous ai trouvée, » fit Edouard. « Et vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous contempriez, ni à quoi vous pensiez alors.

— Voyez, » prononça la jeune femme avec un léger mouvement de tête.

Son geste désignait la trace laissée par le navire, qui se creusait, pâle et frangée d'écume, à travers la plaine déjà presque sombre de la mer. Immédiatement sous la poupe moussait le bouillonnement causé par l'hélice ; mais plus loin, la tranchée restait ouverte, blessure claire qui balafrait jusqu'à l'horizon le sein à peine frémissant des eaux.

— « Qu'y a-t-il dans ce sillage ?

— Attendez. »

Tout à coup la fissure blême s'obscurcit, se troubla, s'emplit de débris immondes. Le navire se vidait de ses ordures, des détritits d'une cuisine qui nourrissait trois cents personnes. On vit flotter des écorces de fruits, des carcasses de homards, des épiluchures de légumes, des choses informes et noirâtres. La pureté de la mer en apparut souillée. Cela tachait la beauté du soir.

— « Voilà ce qui vous intéresse ? » fit Chabrial avec étonnement.

Jeanine se mit à rire.

— « Je songeais, » dit-elle, « au sillage que laisse derrière elle chaque existence. Le navire est imposant; il apparaît merveilleux sous le soleil...

Mais il ne faut pas regarder au-dessous de sa ligne de flottaison. On y trouverait le déchet certain, l'immondice probable.

— Quelle drôle d'idée ! » s'écria Edouard, « ma vie, à moi, est très nette. »

Elle eut encore son singulier sourire.

— « J'ai vu, » reprit-elle, « des gueules qui s'ouvriraient dans l'eau trouble. Nous sommes tous suivis par des monstres d'abîme qui veulent vivre de nos secrètes décompositions. Il y a plus d'êtres pour profiter de nos vices que nous n'en pouvons combler par nos vertus. Cela doit calmer notre conscience. »

Édouard Chabrial regarda sa femme avec un peu d'effarement. Une ombre passa sur sa joyeuse figure, dont la pointe de barbe allongeait à peine la rondeur.

— « Je n'aime pas t'entendre parler comme cela, ma chérie... »

Elle le rappela à l'ordre.

— « Ne me tutoyez pas, mon ami.

— Oh ! quand nous sommes seuls...

— Vous en prendriez l'habitude.

— Mais enfin, » remarqua timidement Chabrial, « c'est presque ridicule pour des petits bourgeois comme nous de se traiter si cérémonieusement. Dans notre milieu, on se tutoie.

— Qu'appellez-vous « notre milieu ? » Vous êtes ingénieur. Vous avez fait vos études à Paris, grâce à la protection de Pierre Bertelin, patron de votre père le contremaître...

— Cette protection, » interrompit Edouard, « le vieux Bertelin doit se féliciter en ce moment de me l'avoir accordée.

— En ce moment... peut-être, » souligna Jeanine d'un air sceptique.

— « Comment ! mais sans moi il n'aurait pas connu Vauthier. Sans moi, son fils Roger ne serait pas sur le point d'épouser votre ancienne élève, M^{lle} Lucie.

À ce mot : « ancienne élève », la jeune femme eut un tressaillement et fronça les sourcils.

— « Quittes ! » exclama-t-elle avec un petit rire contraint. « Je vous ai rappelé que votre père était contremaître dans l'usine Bertelin, vous me faites souvenir que j'ai été institutrice auprès de Lucie Vauthier.

— Cela n'a rien que d'honorable pour nous deux, ma chère amie.

— Honorable... Avez-vous remarqué qu'on n'applique jamais cette épithète qu'aux actions ou aux situations médiocres ? C'est le prix de sagesse, la fiche de consolation accordée à ceux qui ne sont parvenus à rien. Et vous vous en contentez ?

— Mon Dieu ! » dit Édouard en riant, « que j'ai donc une petite femme ambitieuse !

— Vous ne savez pas à quel point, » déclara-t-elle.

En quelques mots, elle résuma leur passé, à tous les deux, — ce qu'elle en voulut dire du moins. Lui, Edouard Chabrial, sorti de l'École des Mines, mais en mauvais rang, avait demandé à son patron, M. Bertelin, fabricant de moteurs à vapeur pour la marine, de le recommander à quelque armateur. La construction des navires le tentait. C'est ainsi qu'il était venu à Marseille. Paul Vauthier accepta son concours, n'eut qu'à s'en louer, et, finalement, se l'attacha à poste fixe, comme ingénieur de ses chantiers.

— « C'est ainsi que vous m'avez connue, » poursuivit Jeanine, « Comme vous le disiez fort bien, j'étais alors la gouvernante, la demoiselle de compagnie de Lucie Vauthier, dont le père était veuf »

Avec un dégoût rageur, elle expectora littéralement les mots « gouvernante » et « demoiselle de compagnie ».

— « Et aussitôt que je vous ai vue, je vous ai aimée, adorée !... » s'écria Edouard.

— « Vous m'avez fait l'honneur de demander ma main, » continua Jeanine avec sa persistante ironie.

— « Ah ! que j'avais peur !... » soupira le jeune homme.

— « Peur ?... Et de quoi ?... J'étais sans famille, seule sur terre, dans une situation dépendante. Ma beauté, au lieu de me servir, inquiétait.

D'ailleurs, je ne voyais personne. Lucie était encore trop jeune pour aller dans le monde. Je rêvais d'évasion comme un forçat... Ah ! » insista-t-elle — avec, au fond des yeux, le passage d'un sombre souvenir — « vous ne sauriez comprendre avec quelle ardeur j'en rêvais !... Pourquoi vous aurais-je refusé ?

— Je craignais que M. Vauthier n'eût l'idée de vous épouser.

— Lui ?... Ah ! ah ! »

Une rancune mauvaise, la rage d'un désappointement sonna dans le rire de M^{me} Chabrial. Son mari ne s'en aperçut pas. Ébloui sensuellement par cette femme, il lui était impossible de la comprendre au delà de cette beauté qui le grisait, lui ôtait le jugement, la raison.

— « Paul Vauthier m'épouser !... » reprit-elle. « À soixante ans !... Merci, je n'étais pas à vendre... C'eût été un marché. »

Une âpreté singulière durcissait sa voix, devenue rauque subitement.

— « Mais il y a pensé, il le désirait ?... » questionna Édouard. « Rien ne m'ôtera de l'idée que cet homme-là vous a fait la cour.

— Tous me la font, » dit-elle avec l'insolence de son calme reconquis.

L'insouciant Édouard, rieur et bon enfant, devint tout à coup tragique.

— « Celui qui réussirait le paierait cher ! » déclara-t-il avec une flambée inquiétante de ses prunelles dorées.

Elle approcha son visage dans un rire de coquetterie et de provocation :

— « Puisque je n'aime que toi, » chuchota-t-elle.

Édouard pâlit d'émotion physique.

— « Tais-toi, tais-toi, Nine !... Je t'embrasserais devant tout le monde. »

Elle savait la puissance irrésistible de son regard sur ce garçon passionné, et aussi combien le troublait le tutoiement, qu'elle n'avait jamais aux lèvres que dans leurs caresses.

Mais la première cloche du dîner sonna.

M^{me} Chabrial descendit dans sa cabine pour se mettre en toilette du soir.

Le lendemain, comme on arrivait à Alexandrie, et que, déjà, le débarquement était commencé, Jeanine vit accourir à elle la petite Sylvaine tout en larmes.

— « Madame, madame !... Papa dort comme maman... Il ne se réveille plus. Est-ce qu'il est mort ? Oh ! est-ce qu'il faudra aussi le mettre dans une boîte et le jeter à la mer ? »

— Eh ! je n'y puis rien, ma petite, » répliqua M^{me} Chabrial, avec une dureté tellement inattendue que l'enfant retint ses sanglots, stupéfaite.

La jeune femme, découragée dans la poursuite obscure qui l'avait induite à déployer tant de sollicitude envers les naufragés de la *Coquette-Lucie*, croyant n'avoir plus à tirer d'eux ce quelque chose d'inexprimé et d'inexprimable qu'elle en avait attendu, se désintéressait du père comme de la petite fille. D'ailleurs, nulle galerie en ce moment pour applaudir à sa charité. Elle se trouvait seule dans sa cabine avec une des femmes de chambre du bord, qui l'aidait à ranger des effets dans sa valise.

— « Oh ! madame, » plaida cette servante, « si le pauvre homme était vraiment mort. On ne l'a pas vu depuis l'ensevelissement de sa femme. Je crois qu'il ne mangeait rien. Et il était déjà si abîmé de privations !... »

— Allez prévenir le docteur, » commença Jeanine.

Puis, tout à coup se ravisant :

— « Ou plutôt, non... Finissez cette malle. J'irai moi-même. »

Et, bienveillante de nouveau pour l'enfant :

— « Donne ta main, mignonne. Nous allons chercher le médecin, qui guérira sûrement ton papa. »

Elle s'engagea dans le corridor. Quelques pas plus loin, hors de la curiosité de la femme de chambre :

— « Conduis-moi d'abord à la cabine de ton père, » dit-elle, « Je suis sûre que nous allons le trouver réveillé, et je le forcerai à prendre quelque chose de bon, qui le remettra. »

Sylvaine l'entraîna vers l'avant.

« À quoi pensais-je de négliger cette dernière chance ? » se demandait Jeanine, « Si je puis obtenir quelque indice, n'est-ce pas d'un homme affaibli, délirant peut-être ?... Il ne m'en coûtera rien, de toutes façons. »

Elle suivit la petite fille dans une cabine de secondes à quatre couchettes, où, pour le moment, Claude Ramerie se trouvait seul. L'ouvrier, étendu tout vêtu sur un des lits d'en bas, semblait dormir d'un sommeil accablé.

Tout de suite, M^{me} Chabrial reconnut que la frayeur de l'enfant ne se justifiait pas, car on voyait un faible mouvement de respiration soulever la chemise de toile. Mais la belle tête énergique de l'homme était très pâle, comme exsangue.

Quoiqu'il fût extrêmement chaud dans la cabine, Claude avait gardé sa veste. Et l'une de ses mains, crispée sur un revers, semblait la maintenir, comme pour empêcher qu'on n'en explorât l'intérieur.

Les yeux de Jeanine examinèrent le dormeur, firent le tour de la cabine.

— « Hé, mon brave, » appela-t-elle. « Réveillez-vous. Nous sommes arrivés. »

Comme il ne bougeait pas, elle le toucha légèrement. Sous la main dont il retenait sa veste, elle sentit quelque chose de dur, comme une petite boîte plate ou un portefeuille.

— « Écoute, Sylvaine, » dit-elle doucement à la petite, « ton papa n'est pas bien malade. Il est seulement las et épuisé. Ne t'inquiète pas. Mais j'aime mieux que le docteur vienne. Retourne à ma cabine et dis à la femme de chambre de me l'envoyer. »

L'enfant, docile et anxieuse, partit en courant. Aussitôt Jeanine Chabrial, glissant la main par l'entrebâillement de la veste, près de l'épaule, plongea jusqu'à la poche de côté, et en retira sans peine un carnet qui s'y trouvait, — car Claude, de son étreinte nerveuse, tenait empoignée l'étoffe, mais non pas son contenu.

« Qu'est-ce qu'un gaillard résolu comme celui-là peut garder de si précieux ou de si dangereux après une pareille catastrophe ? » pensait Jeanine.

Elle dégagea un carnet grossier, relié en toile, et elle l'entr'ouvrit du bout des doigts avec une moue de désappointement. Elle lut des comptes d'heures de travail, leur prix, le total du salaire ; des adresses, d'autres renseignements sans importance. Et elle allait rejeter l'objet sur la couchette avec un haussement d'épaules, lorsque, machinalement, elle eut cette impulsion de retourner le carnet, de l'examiner à l'envers en commençant par l'autre bout. De ce côté, sur la première page, des phrases lui apparurent qui firent trembler ses mains, et suspendirent les battements de son cœur comme s'il mourait dans sa poitrine.

Elle avait sous les yeux la confession de Muriac.

Sans la lire jusqu'au bout, avec un geste d'une rapidité, d'une résolution inouïes, elle enfonça le carnet dans la poche de sa jupe. Puis elle sortit dans le corridor. Des gens passaient. Elle les appela.

— « Voyez donc ce pauvre homme. Il est comme mort. On ne peut pas le laisser ainsi. »

Dans le va-et-vient affairé du débarquement, chacun courait pour son compte. Elle risquait de ne retenir l'attention de personne.

Ce qu'elle voulait, c'est que plusieurs entrassent, que Sylvaine trouvât la cabine remplie en revenant, et ne pût dire à son père qu'elle-même, Jeanine Chabrial, y avait seule pénétré.

Un domestique du bord répondit enfin à son appel, puis un passager, puis quelqu'un d'autre. On secoua l'obstiné dormeur, on lui tapa dans les mains, chacun émit son avis, et on l'entoura si bien que, lorsque le docteur parut, on lui ôta le peu d'air respirable que contenait la cabine, on menaçait de l'étouffer.

M^{me} Chabrial avait déjà rejoint son mari qui la cherchait partout.

— « Vous savez, ma chère amie, que vous pouvez laisser à bord ce dont vous n'avez pas besoin pour les trois jours que nous passerons ici. Nous revenons avec la *Ville-de-Tunis*, une fois mon affaire conclue, — ce qui ne sera pas long. On va fermer les cabines à clef, et vous n'avez rien à craindre.

— Oh ! » dit-elle avec un énigmatique sourire, « ce que je laisse à bord, est bien peu de chose auprès de ce que j'emporte.

— Vous n'avez pourtant pas votre malle, » fit observer Édouard en regardant le garçon chargé de deux valises, d'un nécessaire de toilette et de menus objets.

La belle Jeanine ne répondit pas.

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

VII PISTE FAUSSE

Lorsque Claude sortit de l'anéantissement où tout son être, brisé de jeûnes, de veilles, de pensées ardentes, avait sombré, ce qu'il aperçut tout d'abord, ce fut la petite Sylvaine sanglotant à côté de lui.

— « Qu'as-tu, ma pauvre enfant ? » demanda-t-il.

Elle se jeta dans ses bras avec des exclamations de joie éperdue :

— « Oh ! papa, papa !... tu n'es donc pas mort ? »

— Mort ?... »

Étonné, il se redressa, ayant, en effet, la sensation que la vie s'était comme retirée de ses veines et y revenait avec une pénible lenteur. Il se trouvait étendu sur une banquette dans le salon de lecture de la *Ville-de-Tunis*. Le docteur du bord se penchait sur lui. Une légère douleur au bras droit attira son attention. Il vit sa manche relevée jusqu'à l'épaule, une trace rose sur la blancheur de la peau.

— « Je viens de vous faire une piqûre d'éther, » expliqua le médecin. « Il faut que vous réagissiez, mon brave. Ne vous abandonnez pas à votre chagrin comme vous avez fait ces jours-ci. Vous êtes robuste, mais il n'y a pas de force qui tienne contre un pareil régime... Et vous y resteriez. »

Le docteur avait appris, des compagnons de cabine de Claude, que celui-ci n'avait rien mangé depuis l'ensevelissement de sa femme, et avait passé la nuit sur le pont, sans prendre un instant de repos.

— « Vous avez votre enfant, » continua-t-il. « C'est pour elle que vous devez vivre. La pauvre petite vous aime tant ! Elle était tellement inquiète ! »

L'ouvrier embrassa machinalement Sylvaine. Mais tout à coup son visage se contracta d'anxiété :

— « Ma veste ?... Où est ma veste ?... » s'écria-t-il.

— « On vous l'a retirée pour vous découvrir le bras...

— Où l'a-t-on laissée ? »

Il se leva. Son grand corps tremblait.

— « Attends, papa, je vais te la chercher, » dit la petite fille.

Avant elle, il fut dans la cabine. La veste s'étalait sur la couchette. Claude sauta sur le vêtement, le saisit, tâta la poche... Cette poche était vide... Le carnet contenant la confession de Muriac ne s'y trouvait plus.

Pour Ramerie la minute fut affreuse.

Toutefois il se dit que la disparition n'était pas définitive. Le petit cahier avait glissé, sur la couchette, par terre... Il allait remettre la main dessus. Personne n'avait le moindre intérêt à soustraire cet objet sans valeur.

Claude en palpant la doublure, s'assura que toute sa fortune, quelques billets de banque jadis économisés sou à sou, étaient toujours dans l'intérieur. On n'y avait pas touché. À travers l'étoffe le papier cria sous ses doigts. Ce ne fut qu'une consolation médiocre. Il eût donné sans hésiter cet argent pour les feuillets qui le douaient d'une puissance redoutable et vengeresse.

Mais il allait les retrouver. Le précieux carnet, — précieux pour lui seul, pour l'âpre passion déchaînée en lui, et si terrible pour un autre ! — le précieux carnet ne pouvait être bien loin.

Il commença ses recherches. Aidé de Sylvaine, attentive, soucieuse de l'angoisse muette où elle le voyait, Claude explora la cabine, le couloir, le salon de lecture où on l'avait transporté. Rien. Il réclama, interrogea. On lui rit au nez, ou bien on l'écarta avec impatience, lorsque, après s'être attardé à l'écouter, on entendit la description de cet insignifiant calepin relié en toile jaune. C'était pour cela qu'il arrêtait les gens, qu'il les retenait dans leur hâte de descendre à terre ! Il fallait que le pauvre garçon eût perdu la tête. Ses épreuves avaient fini par le rendre fou.

« — C'est un carnet de chèques, » ricana quelqu'un. « Il a un crédit ouvert chez Rothschild. »

Et les indifférents couraient, s'affairaient, se précipitaient vers les joies ou les déboires qui les attendaient dans la lumineuse ville d'Égypte. La coupée s'encombra. Des appels impatients attiraient au pied de l'échelle la nuée des barques, où des bras cuivrés et musclés s'agitaient, où brillaient, dans la clarté vive, le rouge des coiffures et la blancheur, — douteuse de près, — des gandouras.

Dans cette bousculade, dans cette fièvre de vie, l'isolement, l'impuissance de Claude, l'irritant mystère contre lequel sa pensée se heurtait, l'accablaient d'une façon plus écrasante. Toutes ses recherches demeuraient inutiles. Il devait s'avouer la vérité : le document qui l'armait d'une sombre force, qui faisait de lui l'égal du destin, l'arbitre du châtiment, était définitivement perdu. Et encore, s'il n'était que perdu, le formidable papier ! Mais entre quelles mains était-il tombé ? Qui l'avait pris ? Quel usage en ferait-on ?

Claude restait anéanti, sans but, sans volonté, ne songeant même pas à quitter le navire. Un officier s'approcha de lui.

— « Nous ne retournons à Marseille que dans quatre jours, mon brave, » dit-il à l'ouvrier. « Mais le *Sénégal*, un autre paquebot des Messageries, part ce soir. Si vous avez hâte de rentrer en France, on va vous donner un mot pour le commandant, qui vous rapatriera.

— Merci, monsieur, j'accepte, » répondit Ramerie.

Cette proposition dirigeait l'inertie de son vouloir. D'ailleurs, pourquoi rester ? Que faire ? Il ne se sentait pas la finesse, la subtilité de mener une secrète enquête. Puis le voleur du carnet reviendrait-il seulement à bord de la *Ville-de-Tunis* ?

Cependant le marin qui venait de lui parler s'attardait avec une sollicitude souriante pour Sylvaine.

« Cette fillette n'avait-elle besoin de rien ? Peut-être le papa serait-il embarrassé de lui acheter en ville quelque vêtement nécessaire. Elle accepterait bien le cadeau d'un ami qui, lui-même, avait des petites filles... »

L'officier cherchait dans son gousset, gêné d'offrir de l'argent, même à ces échappés de naufrage, devant l'évidente fierté du père et de l'enfant.

— « Je vous suis bien reconnaissant, mon lieutenant, » dit vivement Ramerie, que la délicatesse du procédé toucha. « Mais nous sommes riches. Tenez, j'ai là cinq cents francs dans la doublure de ma veste. Ma femme les y avait cousus. »

Sa voix s'étrangla. Il revoyait leur chambre, à Messine, et le mouvement de Juliette glissant les billets sous l'étoffe. Elle avait un petit rire d'orgueil en maniant cette fortune.

— « Comme tu as travaillé, mon Claude, pour mettre cela de côté en nous faisant la vie si douce ! Cela te donnera le temps de trouver de l'ouvrage en France. Oh ! n'est-ce pas délicieux de pouvoir dire « en France », et de songer que nous y serons dans quelques jours ? Mon Dieu, comme nous allons donc être heureux ! »

Claude se leva, prit sa fille par la main, partit, gagna la ville, où il marcha parmi des décors inconnus, qui passaient devant ses yeux et sur son âme sans s'y refléter. Les images du passé, les visions de l'impossible, de ce qui n'était plus, de ce qui ne se réaliserait jamais, surgissaient trop fortes, effaçaient les impressions extérieures.

Pourtant, il allait, tâchant de s'intéresser, dardant des prunelles ardentes, répondant aux questions de Sylvaine. Il voulait fuir les ténèbres de sa pensée, l'obsession de suicide qui le hantait, maintenant que, désarmé pour la vengeance, il ne voyait plus que l'immensité de sa douleur.

Soudain une idée le frappa, qui, par le coup de fouet de l'intuition brusque, et les déductions passionnément enchaînées, le tira de son abattement. Ce devait être Yves Loaguern, le matelot Breton, qui lui avait dérobé la confession de Muriac. Lui seul en connaissait l'existence. Lui seul pouvait attacher du prix à ce calepin de quelques sous que personne ne se fût soucié de prendre ou de garder.

Pourquoi s'en était-il emparé ? Parbleu ! c'était bien simple. Pour le vendre à celui dont un tel témoignage ruinerait la situation, l'honneur, la liberté. C'était pour faire chanter l'armateur Vauthier que le misérable petit matelot, pauvre gueux dénué de tout, et sans doute de scrupules, avait souhaité la possession du document terrible. Ce chiffon de papier, ce griffonnage au crayon représentait une fortune pour cet humble gabier, pour ce gars de Plouescat, qui peut-être de sa vie n'avait manié un louis d'or.

C'était donc pour cela, c'était dans la préméditation de ce vol, qu'Yves Loaguern conseillait à Ramerie de se taire et de ne pas ébruiter la cause de la catastrophe. Qui aurait cru à tant d'astuce chez ce naïf garçon aux yeux clairs, si prompt à invoquer la Vierge et à se signer d'un geste dévot ?

— « Sylvaine, pendant que je dormais, Yves Loaguern, n'est-ce pas, est entré dans notre cabine ? »

La petite fille eut un sursaut, tirée de la contemplation stupéfaite de Musulmanes voilées qui passaient, assises sur des ânes, tandis que les âniers au teint de bronze, coiffés du fez et les pieds nus hors de la longue gandoura, couraient en excitant les montures avec des cris gutturaux.

— « Dans notre cabine, papa ?... Yves Loaguern ?... Mais non, je ne l'ai pas vu.

— Rappelle-toi... Il est entré plusieurs personnes ?...

— Oui, papa. D'abord la jolie dame...

— Quelle jolie dame ?...

— Celle qui a été si bonne pour nous... qui m'a soignée dans sa cabine.

— M^{me} Chabrial ?

— Je ne sais pas son nom.

— Mais oui, tu veux dire M^{me} Chabrial. La jeune dame qui a de si beaux cheveux roux.

— Oh ! je ne les aime pas, ses cheveux... Ils ne sont pas comme ceux de maman, qui ressemblaient à de la soie brune...

— Tais-toi... »

La main de l'homme trembla sur la menotte de l'enfant.

Un instant après, Claude murmurait :

— « M^{me} Chabrial... »

L'éclair d'un soupçon jaillit dans son cerveau. Celle-là aussi semblait avoir intérêt à connaître.

Mais n'était-ce pas naturel ? Ne savait-il pas maintenant qui elle était ? La femme de l'ingénieur qui dirigeait les chantiers de construction de Paul

Vauthier. Quoi d'étonnant à ce qu'elle se fût montrée plus préoccupée que les autres au sujet d'une catastrophe qui la touchait de si près ? Sa sollicitude pour les victimes, sa curiosité des moindres détails, ses questions pressantes, parfois trop précises, s'expliquaient par un intérêt tout à fait direct, peut-être même par une inquiétude pour son mari, dont la responsabilité risquait d'être mise en cause, à supposer que l'incendie eût été provoqué ou facilité par quelque défaut d'organisation intérieure du navire, quelque précaution oubliée. L'instinctive méfiance qui avait mis Claude en garde contre cette femme trop séduisante se dissipait devant une interprétation si logique. Les présomptions contre Loaguern s'imposaient davantage. L'imagination de Claude, lancée sur cette piste, y galopa comme sur le terrain le plus sûr. Sylvaine eut beau protester qu'elle n'avait pas aperçu le Breton près de leur cabine, cela n'ébranla pas la conviction du père.

« Il y est entré, » pensa Ramerie, « lorsqu'il n'y avait personne pour le voir, après mon transport dans le salon de lecture. Et c'est pour cela, » se dit-il encore, « qu'il a quitté le navire comme un voleur qu'il était, car je ne l'ai pas aperçu avant de partir. Il n'est pas venu me dire adieu. Mais je le retrouverai. Il ne rentrera en France que sur la *Ville-de-Tunis* ou le *Sénégal*, comme moi-même. Je vais tâcher de savoir immédiatement par lequel des deux bateaux il revient. »

Claude retourna vers le port par de grandes avenues, bordées de boutiques à l'européenne et brûlées de soleil, où Sylvaine cherchait en vain un spectacle aussi amusant que celui des ânes et de ce qu'elle appelait « des déguisés », en parlant des Musulmanes et des conducteurs en gandoura.

Le *Sénégal* ne levait l'ancre que le soir. Claude avait quelques heures devant lui. Il les passa, — mais vainement, — à la poursuite de Loaguern. Sur la *Ville-de-Tunis*, il apprit que le matelot, à qui l'on avait proposé comme à lui-même le rapatriement par l'autre paquebot des Messageries, avait refusé. En ce cas c'est qu'il restait à bord ? Mais non : il avait fait ses adieux aux camarades qui l'avaient empêché, comme il disait, de filer sa dernière écoute, et il était parti définitivement.

— « Il a pris le large sans nous indiquer vers quel point du compas il mettait le cap, » expliquèrent les gabiers dans leur maritime jargon.

— « Quel pouvait être son projet ? » se demanda Claude tout haut. « Que comptait-il faire à Alexandrie, perdu dans cette grande ville inconnue, seul, et sans ressources ?

— Oh ! sans ressources... » remarquèrent les matelots, « Ce n'est pas exact. Il a payé une tournée à quelques-uns de nous, tout à l'heure, à terre. Et on entendait un carillon de pièces dans son gousset. Les passagers l'avaient lesté, n'ayez pas peur. »

En effet, Loaguern, plus dénué que Claude et moins fier, avait accepté les générosités de ceux que son malheur et sa douce physionomie rêveuse intéressaient. Il avait de l'argent. C'était la liberté d'aller où il voulait, de disparaître, de faire perdre sa trace à celui qu'il avait dépouillé d'un chiffon de papier plus précieux qu'un trésor, et qui le soupçonnerait, qui le rechercherait sans aucun doute.

Ramerie retint une imprécation. La fuite de Loaguern confirmait sa certitude. Mais cette circonstance qui l'exaspérait allait le rendre à lui-même, l'arracher à son découragement, en soulevant son indignation, en donnant un objet à cet instinct d'action et de combativité qui si promptement s'éveillait en lui. Laissant sa petite fille à bord, il s'élança de nouveau à terre, courut toutes les tavernes de matelots, battit la ville, s'informa. Il recueillit des indications dans des langues qu'il ne comprenait pas, traduites par des gestes qu'il interprétait de travers. Il suivit des pistes fausses. Il s'égara, s'énerva, puis, finalement, dut renoncer à cette chasse impossible.

Mais, les nerfs tendus, le cerveau en ébullition, prêt à la lutte contre les êtres, contre les événements, contre les forces mauvaises qui s'acharnaient à l'écraser, ce fut un autre homme que le désespéré du matin, celui qui, ayant repris la petite Sylvaine sur la *Ville-de-Tunis*, monta l'échelle du *Sénégal* juste au moment où ce paquebot levait l'ancre.

« Je poursuivrai ma vengeance, malgré tout, » se disait Claude. « Par le fait seul que JE SAIS, je puis infliger à l'assassin de Juliette un supplice pire que la mort. Qu'il achète au prix de toute sa richesse le papier de Loaguern !... Vauthier le bandit n'échappera pas à la voix de mystère qui lui criera son crime, à la menace obscure que je suspendrai sur sa tête, sans qu'il sache de quelle ombre elle sort, ni vers quel châtement elle voudra le

pousser. Quant à ce petit gueux de Breton, cet hypocrite aux yeux d'enfant Jésus, il me retombera bien tôt ou tard sous la main... Et, ce jour-là, gare à lui !... »

VIII VICTOIRE DE FEMME

Tandis que cet homme, aux passions tenaces et profondes, ouvrait aux plus âpres rancunes son cœur désormais vide de joie et d'amour, la belle Jeanine, assise en face de son mari, à une petite table élégamment dressée, dans la salle à manger d'un grand hôtel anglais d'Alexandrie, souriait à sa pensée secrète.

— « Vous êtes adorable ce soir, ma chérie, » murmurèrent en caresse les lèvres amoureuses d'Édouard Chabrial.

— « Chut !... » fit-elle avec un coup d'œil dans une glace, qui lui montrait, parmi les groupes voisins, plus d'un visage tourné vers sa beauté, plus d'un regard aiguë de curiosité, d'admiration, ou de cette attention hostile qui dissimule un désir semblable à celui du renard devant les raisins trop verts. Les yeux des femmes l'effleuraient, sans insistance, d'un dédain rapide et voulu.

Le cœur de Jeanine se gonflait d'orgueil, d'énergie cruelle, d'audacieuse espérance. Elle était une force, elle en prenait conscience et elle en exultait. Une force par le prestige sensuel de sa féminité splendide ; une force par sa volonté, qu'elle sentait résistante, aiguë et implacable comme une lame d'épée ; une force aussi et surtout, par ce carnet de si piètre apparence, ce rude calepin d'ouvrier, dont elle percevait le contact contre sa jambe, dans la poche intérieure de sa jupe, — une poche de sûreté à fermoir qu'elle faisait fixer à ses robes de voyage.

Cette assurance de domination sur la destinée, cette joie triomphante du joueur qui relève une main pleine d'atouts, c'était la jouissance suprême pour cette ravissante créature de vingt-cinq ans, dont la chair en fleur exhalait un parfum d'amour, mais dont l'âme fermée contenait le suc amer de l'ambition.

— « Ainsi, » disait-elle à son mari, « vous avez déjà vu le représentant de la Compagnie maritime d'Extrême-Orient ? »

— Oui, je tiens l'affaire pour conclue. Seulement, je n'aurai pas une commission aussi forte que je l'espérais.

— Comment cela ?

— Vous savez que c'est moi qui, connaissant le directeur de cette Compagnie, pour qui j'ai exécuté autrefois quelques travaux, lui ai proposé d'acheter un navire à Vauthier. Il lui en fallait un immédiatement, pour remplacer celui qui s'est perdu dans un cyclone, sur les côtes de Chine. D'autre part, le patron avait besoin d'argent...

— Cela ne vous étonne pas ? » interrompit Jeanine.

— « Quoi donc ?

— Que le riche armateur Vauthier se trouve ainsi à court. »

Elle regardait son mari droit dans les yeux, épiant ce visage de faiblesse et de franchise, dont les traits sans mystère ne cachaient pas la spontanéité des impressions. Édouard savait-il à quel point son patron se trouvait acculé ? Avait-il eu la confiance des spéculations à la Bourse ? Connaissait-il les pertes considérables qui mettaient l'armateur au bord de la ruine ? Elle, Jeanine, dans des heures dont elle se rappelait les amertumes, les bassesses, les rancœurs, les luttes impuissantes et mauvaises, elle avait surpris le secret du joueur défaillant, elle avait vu, de déboire en déboire, l'homme glisser aux expédients, aux compromis, peut-être au crime...

Ce Paul Vauthier, ce vieillard, dont la conquête avait tenté ses vingt ans avides, dont elle avait souhaité la fortune et le nom, elle se l'était vu disputé, arraché par une passion plus forte en lui que l'amour, par l'irrésistible vertige des batailles de l'or, par les alternatives haletantes de la hausse et de la baisse. Dans certains moments de leur intimité, — qui fut parfois tragique par le heurt de leurs volontés adverses, — elle avait surpris des regards féroces de vaincu, des paroles imprudentes murmurées dans un souffle de désastre. Et elle avait pressenti jusqu'où pourrait aller l'exaspération de ce lutteur en butte aux coups sournois et répétés du hasard. La catastrophe de la *Coquette-Lucie* n'avait pas étonné Jeanine. Encore moins l'avait-elle révoltée, apitoyée ou indignée. Tout de suite ses aspirations et ses rancunes avaient ouvert joyeusement la porte à ses

soupçons. Mais de quel prix n'était pas pour elle la certitude, LA PREUVE ! Sûre que de tous les secrets, rien ne pouvait transparaître à travers le charme étrange et si impénétrable de son visage, elle voulait maintenant connaître si son mari se doutait des mauvaises affaires de Vauthier.

À peine avait-elle prononcé ce mot « à court », que le rire à belles dents, presque enfantin, d'Édouard, la rassura.

— « Vauthier à court ? » répéta-t-il. « Je voudrais l'être de cette façon-là. Qu'il ait besoin d'argent, c'est tout simple. Il a beaucoup construit récemment. Dans quelques semaines, il marie sa fille. Je ne sais comment se fera le contrat, mais certainement une partie de la dot devra être payée comptant. Le vieux Bertelin apprécie les espèces sonnantes et trébuchantes. Il laissera son fils Roger filer le parfait amour avec Lucie, mais ce n'est pas de romance qu'il s'entretiendra avec le papa Vauthier. Ah ! je voudrais les voir ensemble, ces deux vieux renards !

— Enfin, » dit Jeanine, « Vauthier a besoin d'argent, et vous a chargé de négocier la vente du dernier navire sorti de ses chantiers. Pourquoi, si vous faites l'affaire, diminuerait-il la commission qu'il vous a promise ?

— Parce que cette commission est proportionnelle. Si j'obtiens plus de six cent mille francs... »

Jeanine fit un geste. Involontairement, Chabrial avait haussé la voix. Deux dîneurs voisins paraissaient tendre l'oreille. La jeune femme lança tout bas un aigre avertissement.

— « Je ne vous demande pas grand'chose pour vous pousser dans la vie, » ajouta-t-elle. « Votre intelligence est suffisante, et votre caractère aussi souple que je le pouvais souhaiter. Vous me répétez sans cesse que ma volonté sera la vôtre, que vous n'avez pas le goût de l'initiative. C'est très gentil. Mais alors écoutez-moi quand je vous supplie d'acquiescer deux qualités essentielles : parler bas et garder nos secrets. »

Le pauvre Édouard prit l'air penaud d'un enfant grondé.

— « Que vous êtes méchante, ma petite Mine ! » osa-t-il dire, avec un ton de câlinerie.

— « Vous savez bien que non, grand fou ! »

Elle sourit. Et il faillit se faire rappeler à l'ordre pour une autre inconséquence, car sa bouche esquissa l'envoi d'un baiser, et ses pieds, sous la table, cherchèrent ceux de sa femme. Édouard était loin du navire à vendre et des six cent mille francs.

— « Montons dans notre chambre, voulez-vous ?... Veux-tu, Nine ? Nous prendrons le café là-haut. Comme cela, nous n'aurons pas de voisins de table pour écouter ce que nous disons, et vous ne ferez plus de vilains yeux à votre mari... Non, je me trompe, à votre docile esclave. »

Jeanine contint l'agacement que lui causaient ces façons de puérité amoureuse. Jamais elle n'avait été éprise d'Édouard, et il y avait d'elle à lui cette profonde distance que crée l'indifférence physique. Cette femme orgueilleuse, qui se réjouissait de sa beauté comme d'un instrument de domination, gardait une révolte dans le don, non consenti secrètement, de sa personne. Connaîtrait-elle un jour l'ivresse de la passion ? Elle n'en savait rien. Elle ne le souhaitait pas. Au contraire. Car n'y perdrait-elle pas sa hautaine indépendance, la force de son universel dédain ? Cependant, elle se gardait bien de laisser deviner à Édouard l'invraisemblable froideur dont elle se glaçait sous ses baisers. Elle savait de quel lien puissant la volupté enchaîne les hommes. Elle voulait tenir celui-ci, dont elle portait le nom, pour qu'il fût le mannequin brillant de sa destinée, l'instrument de ses vagues et vastes projets, le porte-fanion de son orgueil. Par l'intuition aiguë des sentiments qui lui étaient le plus étrangers, elle se rendait compte que l'amour seul garde l'amour. Aussi faisait-elle semblant d'aimer.

Elle consentit donc à quitter la salle manger presque avant la fin du repas, à gagner leur chambre, entre les sourires de quelques observateurs, avec cette hâte des amants assoiffés de solitude, énervés de contrainte, et qui vont unir éperdument leurs lèvres aussitôt la porte refermée.

Là-haut, dans la pièce d'une netteté tout anglaise, aux meubles laqués de clair, aux larges croisées ouvertes sur la mer nocturne, sur le ciel pailleté d'astres, elle eut l'adresse de reprendre la conversation interrompue, après avoir surexcité sans la satisfaire la fringale amoureuse de son mari. Car il importait d'établir avec lui les clauses de ce marché, de cette vente de navire, que, livré à lui-même, il conclurait sans doute par quelque honnête maladresse.

— « Tu me disais donc, » fit-elle, les bras à son cou, « que si tu obtenais six cent mille francs, Vauthier t'en donnerait dix mille ?

— Non. Sur tout ce qui dépassera six cent mille, j'aurai dix pour cent. Si le navire est vendu sept cent mille, ma commission sera de dix mille francs, — sept cent cinquante mille, quinze mille francs, et ainsi de suite.

— Combien vaut le bateau ?

— On l'achèterait huit cent mille sans y perdre. Mais Vauthier aime mieux le céder pour un demi-million que de ne pas le vendre tout de suite.

— Oh ! nous avons de la marge.

— Oui, mais au-dessous de six cent mille, je ne tire pas un centime de l'affaire, moi.

— Cela dépend.

— Cela ne dépend de rien. Vauthier me donnera quelque gratification pour lui avoir procuré un acheteur, même mauvais. Mais il ne sera guère enclin à la générosité, et je n'aurai aucun droit...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Écoute... » (Elle se glissa contre lui plus tendrement, et prit l'air espiègle d'une fillette qui propose une malice sans imaginer qu'on y pourrait découvrir un côté grave.) « Puisque tu as le pouvoir de traiter la vente pour un demi-million, sais-tu que la Compagnie d'Extrême-Orient ferait une bonne affaire en t'offrant cinquante mille francs pour obtenir ce prix-là ? »

Édouard eut un sursaut. Il se dégagea presque de l'enlacement qui le grisait. Mais les beaux bras se firent plus cajoleurs, plus attirants... Il y retomba.

— « Tu ne réfléchis pas à ce que tu dis, Jeanine.

— Oh ! certes non, je ne réfléchis pas. C'était une idée qui me venait, voilà tout. D'ailleurs, je ne connais rien aux affaires.

— Cela ne serait pas une affaire, » dit gravement Édouard, « ce serait un vol.

— Un vol ? Quelle plaisanterie !.. À qui prendrais-tu quelque chose ?

— À Vauthier. Son navire lui coûte près de sept cent mille francs.

— Mais si la Compagnie d'Extrême-Orient ne veut lui en donner que cinq cent mille, ou six cent mille, ne faudra-t-il pas qu'il s'en contente ? »

Il y eut un silence. Au bout d'un instant, Jeanine reprit avec lenteur :

— « Si le navire n'a pas coûté davantage à construire, n'est-ce pas à toi que Vauthier le doit ? Ne lui as-tu pas fait réaliser des économies considérables depuis que tu diriges ses chantiers ? »

— Certainement. Il n'en fait pas mystère.

— Tu sais que c'est une misère de t'offrir dix pour cent au-dessus de six cent mille francs. C'est vingt pour cent qu'il fallait. Mais il sait te prendre, le père Vauthier. Quand il te tape sur l'épaule et te flagorne sur ta science d'ingénieur, tu es tout près de lui rendre tes honoraires, — qu'il n'augmente pas souvent, entre parenthèses.

— C'est vrai, » dit Édouard. « Avant de t'épouser, Jeanine, je ne pensais guère à faire fortune. Maintenant je ne rêve plus qu'aux moyens de te procurer le luxe que tu souhaites et qui t'irait si bien. »

Il caressa les lourds cheveux, y piquant avec ses doigts frôleurs d'imaginaires aigrettes de diamant. Elle secoua impatiemment la tête ; puis, la voix sèche :

— « Oh ! la fortune, le luxe... Tu es beaucoup trop scrupuleux pour y atteindre. On ne gagne pas d'argent sans risques ni sans hardiesse, ni surtout sans habileté. »

D'un mouvement nerveux, la jeune femme se dressa hors du divan sur lequel tous deux étaient assis. Édouard voulut la retenir. Elle le repoussa, et, traversant la chambre, disparut dans le cabinet de toilette.

L'ingénieur demeura immobile, comme étourdi. Un trouble noyait ses idées, les roulait dans un remous brusque et obscur. Il les laissait tourbillonner vaguement, redoutant d'y mettre de l'ordre, d'y voir clair. Déjà, dans la partie inconsciente de son âme, se précisait le résultat de tous les raisonnements qu'il allait faire. Jeanine voulait qu'il obtînt une grosse somme de la Compagnie d'Extrême-Orient, et cela au détriment de son patron. C'était d'autant plus facile que, dans la journée même, le représentant de la Compagnie avait sondé Chabrial dans ce sens, lui avait proposé, à mots couverts, un arrangement de cette nature.

Pourquoi ne l'avait-il pas dit à sa femme ?

Edward ne se posait pas une telle question, parce qu'il ne voulait pas en formuler la réponse. Il avait eu peur que la séduction de l'or, à laquelle il demeurait insensible pour lui-même, ne mît dans les grands yeux glauques de Jeanine une lueur qu'il n'aimait pas à y voir. Si, d'un vœu inconsidéré seulement, elle le poussait vers la tentation, aurait-il la force de lutter ? Et cette tentation, voilà qu'elle-même la suscitait, l'inventait, la rendait fatale, irrésistible. Oui, irrésistible. Édouard sentait que, ce soir surtout, ce soir tiède et voluptueux d'Afrique, dans cette chambre d'hôtel qui lui rappelait les hasards délicieux du voyage de noce, en la close intimité retrouvée après la gêne des jours et des nuits sur le paquebot, il ne résisterait pas aux prières ou aux bouderies de sa Jeanine. En vain tâchait-il de s'absorber dans une résolution de fermeté, de droiture. Ce n'étaient pas des pensées, mais des désirs qui lui montaient au cerveau. Ses yeux s'attachaient à la porte par où Nine allait paraître. Son oreille se tendait aux bruits légers trahissant les mouvements de la jeune femme occupée à sa toilette du soir.

Tout à coup le sentiment du vertige qui emportait son honnêteté le bouleversa. Il secoua la tête, passa la main sur son front, et s'effondra dans les coussins avec un grand gémissement.

— « Mon Dieu !... »

Un instant après, elle était là, près de lui, affolante de beauté, dans la transparence du peignoir de batiste, dans le déroulement des cheveux défaits. Elle l'enveloppa d'une caresse, dont il subit l'enivrement avec une sorte de désespoir.

— « Nine, ô ma Nine adorée, ne me demande pas cela !

— « Quoi donc ? »

Les yeux d'émeraude s'ouvrirent avec un étonnement ingénu, entre le velours sombre des cils.

— « Tu sais bien, cet arrangement avec la Compagnie. Je ne peux pas...

— « Oh ! » dit-elle seulement.

Ce fut une exclamation à moitié indignée, à moitié douloureuse, dont Édouard ne comprit pas le sens. Était-elle désappointée de son refus, ou

offensée qu'il la crût capable de souhaiter l'argent frauduleux ? Edouard vit seulement le corps souple retiré en arrière, à genoux sur la natte fraîche qui tenait lieu de tapis, les bras détachés de lui, abandonnés, et les grands yeux scintillant d'une buée de larmes.

— « Qu'as-tu Nine ? Je t'ai fait de la peine ?

— Laisse-moi.

— Mais explique-toi, ma chérie. T'ai-je mal comprise ?... Que désires-tu que je fasse ?

— N'as-tu pas honte, » dit-elle en se redressant avec une ondulation de couleuvre, « n'as-tu pas honte de me traiter comme une créature sans scrupule et sans délicatesse ? Vois-tu, Édouard, je ne te pardonnerai jamais !

— Comment ?

— Oui... Tu as déjà prononcé le mot de « vol » à propos d'une idée qui m'était venue... une idée toute naturelle après tout, que tout le monde aurait eue à ma place. Car si tu crois que les autres se gênent... Et maintenant, quand je respectais tes scrupules absurdes, quand je ne t'en reparlais même pas, tu te défends de moi comme si je te conseillais un crime...

— Jeanine !...

— Et pourtant, mon Dieu, c'était bien gentil à moi de ne pas insister, de ne pas te dire combien il m'en coûtait de perdre par ta bizarrerie méticuleuse une vraie petite fortune !

— Mais, mignonne, écoute bien : ce n'est pas de la bizarrerie...

— Tu vas encore prendre les armes pour ta vertu, que personne n'attaque, » s'écria Jeanine avec une fureur véritable ou simulée, qui gonflait ses narines et mettait un éclat rose à ses joues d'ordinaire finement pâles. « Tu veux me persuader que je ne distingue pas le bien du mal, que je suis une voleuse peut-être !... Tu n'y réussiras pas. J'ai mes idées. Garde les tiennes. Elles me coûtent cinquante mille francs. C'est bien le moins que tu ne m'insultes pas par-dessus le marché. »

Avec une majesté superbe, elle se leva, tourna sur ses talons, et, s'accoudant à l'appui de la fenêtre, prit, pour contempler le mystère de la

nuit, des flots et des astres, une attitude aussi pensive que si l'intime émoi de son âme eût correspondu à l'infinie beauté des choses.

Édouard s'approcha d'elle, voulut l'entourer de ses bras. Elle l'écarta d'un geste doux et découragé, ne lui montrant que son suave profil, rendu plus délicieux par la tristesse.

— « Nine, » supplia-t-il, « ne me boude pas. Je t'aime.

— Comment peux-tu m'aimer, si tu me méprises ?

— Moi te mépriser, grands dieux !...

— Tu me crois cupide, capable de te conseiller une indécatesse.

— Non... Seulement tu ne comprends pas la portée...

— Tu vois bien, Édouard, que nous ne nous entendrons jamais. Ne me parle plus ce soir, veux-tu ? Chacun de tes mots me cause une blessure. »

Dans les yeux de Chabrial des larmes montèrent. Jeanine, sans tourner la tête, les devina, vit la lueur humide sous la clarté des étoiles, dans le regard qui l'implorait. Elle dissimula un sourire de joie devant cette faiblesse de l'homme.

Pourtant tous deux un moment gardèrent le silence. Elle se sentait victorieuse. Elle attendait.

À la fin, contre son oreille une caresse passa, des mots se glissèrent en un baiser.

— « Tu as raison, ma chérie. J'étais un niais, un fou. Ai-je d'autre loi au monde que ton désir, d'autre but que ton bonheur ? Demain j'arrangerai cette affaire. Tu auras les cinquante mille francs. »

Elle se tourna, câline et joyeuse.

— « Tu conviendras au moins, Édouard, que je t'ai laissé libre, que je ne t'ai rien demandé. »

IX OUVRIER ET PATRON

Sur le quai de la Joliette, à Marseille, au coin d'une petite rue sombre et à deux pas de la Canebière, on voit une maison d'aspect simple et plutôt sordide, dont la façade noircie, bossuée, coupée de fenêtres louches, porte en lettres de deux pieds cette enseigne pompeuse :

HÔTEL DES GRANDES INDES

Au rez-de-chaussée s'ouvre une taverne, d'où partent à toute heure du jour et souvent de la nuit les éclats de grosse joie ou de colère, les rires ou les injures, les chansons ou les défis d'une foule d'hommes aux muscles brisés de labeur, au sang surchauffé de soleil, au cerveau constamment ébloui d'images et de chimères : matelots qui reviennent de tous les coins du monde et qu'attendent les hasardeux départs ; émigrants dénués de tout, ivres de nostalgie ou d'espérance; ouvriers du port, dont la vie plus sédentaire s'anime pourtant du spectacle mouvant de la mer, s'agrandit de mystère et d'espace, dans la clameur perpétuelle des flots, devant l'essor incessant des navires.

Rumeurs de voix, accents de tous pays, tumulte des gestes, bizarrerie des costumes, n'y a-t-il pas quelque analogie entre cette taverne des *Grandes Indes* et le magasin d'oiseaux exotiques qui l'avoisine de cris, de frémissements d'ailes, d'appels aigus, de roulades fanfaronnes ? Sous la lumière intense, dans le grouillement du port, parmi les fortes odeurs salines, les exhalaisons plus suspectes mais de puissante vitalité que soufflent ces rues remplies de fleurs et immondices, les hommes et les bêtes palpitent de la même ardeur de vivre. Et c'est à même le trottoir, au plein air et au plein soleil, à la terrasse du cabaret et parmi les cages d'oiseaux, une rivalité de tapage, une exubérance de sensations criées et chantées, sur tous les tons, par les gosiers frêles ou sonores, en mélodies ou en stridences, avec parfois des éclats farouches, des heurts et des froissements de bataille.

C'est à l'hôtel des *Grandes Indes* que Claude Ramerie s'était logé en arrivant à Marseille. Dans la chambre qu'il avait prise, on avait dressé un petit lit de fer pour Sylvaine. L'enfant, craintive devant la physionomie sombre et fermée de son père, faisait sans se plaindre, avec la résignation des petits êtres qui sentent sur eux un malheur trop fort, son apprentissage de solitude. Elle s'appliquait à s'habiller, à se déshabiller seule. Elle y arrivait maintenant. Il n'y avait plus que deux boutons en haut de son corsage qu'elle ne parvenait pas à faire entrer dans leurs boutonnières. Mais elle brossait très bien ses cheveux, et même elle les nouait sans trop de peine, en s'y prenant à plusieurs reprises, avec un ruban donné par la patronne des *Grandes Indes*.

Cette patronne lui avait d'abord fait peur. C'était une femme d'allure hommasse, la peau tannée comme un vieux loup de mer, la lèvre ornée d'une moustache dont un aspirant de marine eût tiré vanité. Mais ce qu'elle avait de plus effrayant pour Sylvaine, c'était sa voix. Quand elle ouvrait la bouche pour parler, la première syllabe sortait toujours, informe et détachée, en une sorte de déchirement guttural, de rauque aboi. Puis il y avait un halètement d'intervalle, et le reste de la phrase venait, en une émission moins discordante, mais rugueuse encore et aggravée d'un effroyable accent marseillais.

Le premier soir, la petite, que son père envoyait en bas pour demander de la bougie, aperçut par une porte vitrée, dans un petit bureau attenant à la taverne, cette patronne moustachue qui, un madras rouge sur la tête, tirait d'une courte pipe des nuages de fumée. Une telle apparition frappa Sylvaine d'une horreur craintive. N'osant accomplir sa commission, elle remonta de toute la vitesse de ses petites jambes tremblantes, jusqu'au second étage, où était leur chambre.

Son père, sans la gronder, avec cette gravité silencieuse qui impressionnait la fillette plus que des reproches, descendit lui-même chercher de la lumière.

La petite se promet d'être plus brave. Mais le lendemain, se trouvant seule, — car Claude partait pour de longues courses mystérieuses, — elle faillit crier d'effroi en voyant entrer sans façon l'étrange créature dont elle

ne savait plus bien si c'était un homme ou une femme, — ou peut-être un loup-garou, quand elle l'entendait aboyer.

Précisément M^{me} Estiévou, — car tel était le nom de la propriétaire des *Grandes Indes*, voulant apprivoiser l'enfant par une phrase aimable, ce qui ne lui était pas habituel, eut plus de peine que jamais à formuler d'intelligibles sons. Elle lança deux coups de gosier à faire trembler les vitres, en roulant des prunelles semblables à des billes de jais et qui fascinèrent péniblement Sylvaine.

— « Ouah !... hem !... On est donc toute seule, mon petit agneau ? » finit-elle par dire, laissant expirer les derniers mots pour adoucir l'effet en trombone des premiers.

— « Oui, madame. Papa avait affaire dehors... Mais il va revenir, » se hâta d'affirmer Sylvaine pour intimider l'ogresse par la menace de ce retour, qu'au fond elle ne croyait pas si prochain.

— « Eh bien, on ne va pas rester là enfermée comme un pauvre petit rat pris au piège. On va venir un peu avec maman Estiévou. »

Ce mot de « maman », évocateur pour Sylvaine de toutes les tendresses et de toutes les grâces, et aussi, dans l'isolement actuel, si plein de nostalgie et de détresse, lui causa, prononcé par cette femme si peu femme, un saisissement douloureux. Comment pouvait-elle se dire une « maman », cette M^{me} Estiévou, avec sa tête en marionnette de Guignol, sa moustache et sa pipe ? L'indignation et le chagrin firent monter des larmes dans les yeux de Sylvaine.

— « Ouah !... On pleure ?... Et pourquoi donc ? » aboya presque tendrement l'hôtesse. Sylvaine se tut.

— « Allons, viens, mon petit poulet. On va m'apporter la pêche. Tu verras courir les crabes qui ne veulent pas être mis dans la bouillabaisse. Et puis nous ferons visite aux beaux oiseaux de la voisine, et tu entendras parler les perroquets. »

Était-ce la longueur de la phrase qui permettait à la rude voix de s'assouplir ? Était-ce la perspective de s'amuser avec des bêtes, — ces jouets vivants ? — la petite fille sentit sa crainte et son antipathie fondre un peu, lui dégonflant le cœur.

— « Attends, » dit M^{me} Estiévou, « tu as deux boutons qui font la nique à leurs boutonnières. »

D'une main preste elle attachait le corsage de l'enfant. Elle savait donc habiller les petites filles, cette M^{me} l'Ogre, qui, dans un conte de fées, les eût mises à la broche ?

Soudain elle aboya dans le cou de Sylvaine, qui en sursauta :

— « Ouah !... Et ces cheveux. Nous n'allons pas les laisser coiffer par le vent, qui les friserait à la mode de j't'embrouille. Je vais te les nouer avec un beau ruban bleu.

— Non, madame, je vous remercie, » dit résolument Sylvaine.

— « Comment, non ?

— Je ne veux pas porter un ruban bleu.

— Ouah !... Et pourquoi donc ? Une jolie faveur de la couleur de tes yeux, ça ne t'irait pas, petite coquette ? C'est donc le rouge que tu préfères ?

— Le rouge non plus, madame. Je ne peux mettre qu'un ruban noir. »

M^{me} Estiévou resta interloquée. Elle n'avait pas remarqué que ni l'enfant ni le père fussent en deuil. Leurs vêtements étaient sombres, mais non pas rigoureusement noirs. Claude, à qui ces signes extérieurs importaient peu, avait acheté les premiers effets venus en arrivant à Marseille.

Sous le regard interrogateur de la patronne, tout le chagrin de Sylvaine surgit du fond de sa petite âme, où elle l'étouffait en sa fierté d'enfant. Ce fut un grand flot de désolation qui éclata, déborda dans une tempête de sanglots.

— « Maman est morte !... Maman est au fond de la mer, sous toute l'eau... sous toute l'eau !... Maman !... maman !... maman !... »

Elle appelait, la pauvre petite, avec l'angoisse pourtant de se dire que celle qui l'avait tant aimée ne l'entendait pas, ne l'entendrait plus jamais. À sept ans, elle avait déjà la notion de l'impossible et de l'irréparable. Elle

savait qu'il est un sommeil dont on ne se réveille pas, des yeux clos qui ne s'ouvrent plus.

— « Maman !... »

Ce n'était plus qu'un soupir. L'enfant se jetait sur son lit, ensevelissait dans l'oreiller ses larmes, que maintenant, farouche, elle eût voulu cacher à l'étrangère.

Deux bras furent autour d'elle, et une voix qui n'aboyait plus, mais qu'une trépidation d'attendrissement modulait en douceur, lui murmura près de l'oreille :

— « Mon petit gars aussi est au fond de la mer. Ne vous cachez pas de pleurer devant moi, ma pauvre mignonne. »

Stupéfaite, conquise jusqu'au fond de son désespoir par l'accent et les paroles, Sylvaine se redressa, regarda M^{me} Estiévou.

Elle n'était plus laide, elle n'était plus terrible. Elle pleurait. De grosses larmes roulaient sur ses joues couleur de cuir, roulaient lentement jusqu'à sa moustache. Et sa moustache n'était plus ridicule.

Sylvaine lui mit au cou ses deux bras.

— « Oh ! » dit l'enfant, « on a aussi jeté votre petit garçon dans la mer comme ma pauvre maman, dans une longue boîte ? »

La patronne des *Grandes Indes* secoua la tête.

— « Non... Nous étions dans notre barque de pêche, avec son père... Nous deux, les parents, vois-tu, nous étions les matelots ; il était le mousse. Nous avons supporté bien des coups de mer ensemble, à nous trois. Le métier était dur, mais nous étions heureux, parce que nous nous aimions bien. Et puis, par une mauvaise nuit, très noire, ç'a été fini. Un vapeur nous a passé dessus. On n'a ramené que moi. Un fichu service qu'ils m'ont rendu de me repêcher ! J'aurais mieux aimé rester avec mon homme et mon petit.

— Alors, » demanda Sylvaine, « ils se sont noyés ?... »

— Oui, » dit M^{me} Estiévou en s'essuyant les yeux.

— « Il y a longtemps ? »

— Bientôt dix ans. Mon fils serait un homme aujourd'hui.

— Vous n'êtes plus allée à la pêche ensuite ? » questionna la petite fille.

— « Non. Ça n'est pas un travail pour une femme. Je m'y étais mise pour aider le patron, parce qu'il fallait vivre et faire vivre le mioche. J'y étais devenue dure comme mon homme lui-même. Je faisais tout ce qu'il faisait, et je fumais la pipe avec lui par les nuits fraîches. Mais ça ne conserve ni le teint ni la voix. Et c'est pour ça qu'à présent je suis vilaine à entendre et à regarder. »

Sylvaine déclara d'un ton convaincu :

— « Vous n'êtes pas vilaine, et je vous aime bien. »

C'est vrai. La douleur et la pitié transformaient le visage de la femme et le cœur de l'enfant. La petite fille ne s'expliquait plus sa répulsion et sa frayeur de naguère. Elle en éprouvait un remords. La nouveauté de sa sympathie, la curiosité aussi, procuraient une diversion à son chagrin. Pour le moment, dans son imagination, la mer avait cessé d'être le gouffre clair où glissa le cercueil de sa maman, dans la rouge lumière du soleil au déclin : c'était le chaos noir, parmi les convulsions duquel un navire lancé à toute vapeur heurtait et coulait la barque des Estiévous. Le petit garçon surtout l'intéressait. Quel âge avait-il ? Elle aurait voulu le savoir, et surtout s'il avait crié quand le grand bateau, de son étrave meurtrière, les avait précipités dans les eaux effrayantes. Mais elle n'osait pas parler de lui, par délicatesse, pour ne pas remuer les souvenirs de la mère.

— « Alors, madame, comme vous ne pouviez plus aller à la pêche, qu'est-ce que vous avez fait tout de suite ? Vous ne demeuriez pas encore à l'hôtel des *Grandes Indes* ?

— Oh ! non, ma petite. C'était trop beau alors pour moi. Mais mon malheur m'a rendue riche. Ah ! vois-tu, l'argent, ce n'est pas ce qui console, et j'aimerais mieux, dans le froid, le vent et la pluie, sentir encore le poids des filets au bout de mes bras, si ça pouvait me rendre ceux que j'ai perdus.

— Comment votre malheur vous a-t-il rendue riche ?

— On a prouvé que c'était la faute du vapeur. Et j'ai reçu ce qu'on appelle des dommages-intérêts. C'était pour moi une grosse somme. Je crois que j'aurais pu vivre avec jusqu'à la fin de mes jours. Mais il me

semblait que j'aurais mangé le prix de l'existence de mon homme, de mon cher petit gars. Il me répugnait, cet argent. Je lui ai donné une autre couleur, tu comprends. J'ai acheté ce fonds, l'hôtel et le café. Comme ça je travaille tout de même, je ne vis pas dans la paresse aux dépens de mes pauvres morts.

— Ma maman vous aurait aimée, » dit Sylvaine.

Éloge suprême. L'enfant ne trouvait rien de mieux pour exprimer sa confiance, pour accomplir la secrète réparation de ses répugnances et de ses doutes. Quand M^{me} Estiévou l'embrassa, à peine tressaillit-elle, — d'un léger dégoût tout de même, — sous la moustache. Mais, lorsqu'un instant après, la brave femme revint avec un ruban noir, et noua sans mot dire les cheveux de Sylvaine, la petite âme fine, de sensibilité vibrante, se rendit tout à fait, dans un grand élan de tendresse.

Dès lors elles furent amies.

Singulière alliance de cette créature hommasse, bronzée, tannée de corps et d'âme, sauf dans le cimetièrre du souvenir, toujours rafraîchi de larmes secrètes, et cette fillette menue, jolie adorablement, toute en chair laiteuse, en regards de lumière et d'ingénuité, en étonnements et en grâces candides.

Du haut en bas de la maison, Sylvaine trottait sur les talons de M^{me} Estiévou, se lassant plus vite que cette louve de mer, durcie par ses anciennes lutttes avec les flots, et qui escaladait ses escaliers avec le dédain de les trouver plus stables qu'une échelle de corde et moins abrupts qu'un grand mât. La patronne de l'hôtel des *Grandes Indes* ne se fût sans doute jamais assise, si le désir de fumer sa pipe ne l'eût réconciliée avec l'inactivité de cette position. À peine installée sur un siège, elle tirait immédiatement de sa poche la noire et mal odorante complice de son immobilité. Les yeux à demi clos, elle ruminait alors un rêve. Peut-être se croyait-elle encore dans la barque de pêche, avec son homme et son petit gars, — dans la barque où l'on gardait le silence, en attendant que le poisson fût venu s'emmailer dans le filet. C'était la forme que le bonheur avait prise pour elle sur la terre. Peut-être cherchait-elle à en retrouver l'illusion.

Sylvaine, très sage, la regardait.

La pipe de M^{me} Estiévou restait pour l'enfant un mystère, mais qui ne la scandalisait plus. Elle s'y résignait sans se l'expliquer. Même elle trouvait maintenant un certain plaisir à suivre les spirales de la fumée, qui traçaient en l'air de vagues dessins bleuâtres aussitôt effacés comme par le souffle d'une bouche invisible.

Il y avait toutefois, dans l'hôtel des *Grandes Indes*, un domaine interdit à la petite fille. C'était la taverne du rez-de-chaussée. M^{me} Estiévou, malgré sa fruste nature, l'âpre existence traversée par les plus rudes chemins depuis sa lointaine enfance à l'abandon, puisait dans on ne sait quelle survivance de délicatesse féminine un respect de l'innocence, et la notion très nette que la place de Sylvaine n'était plus à ses côtés quand elle-même pénétrait dans la tabagie bruyante. Là, les abois de sa voix rauque couvraient avec peine les rires et les jurons. Sa clientèle de débardeurs et de matelots, par le débraillement, la gaieté, l'ivresse et les rixes, formaient un milieu dont elle, malgré sa moustache, sa pipe, ses quarante-cinq ans virils, avait eu parfois l'épouvante ou la nausée.

Heureusement elle conservait cet instinctif scrupule. Ce n'est pas Claude qui eût sauvegardé sa fillette de promiscuités qui ne l'inquiétaient guère, car il n'y avait même pas arrêté sa pensée. Depuis son arrivée à Marseille, il n'avait paru à l'hôtel que pour y dormir. Une brève indication à l'hôtesse pour la nourriture de l'enfant : voilà à quoi s'était bornée sa sollicitude au sujet de sa fille. On eût dit que son seul devoir envers Sylvaine, la seule ligne de conduite qu'il eût adoptée à son égard, était d'assurer son existence matérielle. C'était plus significatif que l'indifférence et moins passionné que la haine. Cela avait la dureté implacable d'une décision arrêtée froidement, d'un parti pris. Avec le caractère inflexible de Claude, une telle attitude pouvait se prolonger pendant toute la vie commune du père et de la fille. Le temps n'atténuait pas les résolutions de cet homme, mais les enracinait, les fortifiait.

En ce moment, d'ailleurs, ce n'était pas de Sylvaine qu'il avait souci. Une étude passionnante lui faisait parcourir certains quartiers de Marseille, s'arrêter près de certaines portes, écouter ou provoquer certaines causeries. Il voulait connaître, sans se faire connaître à lui, tout ce qui concernait Paul Vauthier : — la physionomie de l'armateur d'abord ; puis son genre de vie,

ses affections, ses qualités, ses vices, les côtés faibles et forts de son âme. Quand il saurait où et comment le frapper, il choisirait l'arme et déterminerait la place de la blessure.

Partout il entendait vanter la fortune, le succès, l'influence de celui dont le crime avait changé son propre bonheur en un deuil sans fin, une incessante torture. À Marseille, à Toulon, sur toute la côte de la Méditerranée, Paul Vauthier passait pour un personnage considérable. Nul ne mettait en doute son honorabilité. Quant à sa richesse, on la présumait immense.

Claude possédait la goutte de poison qui suffirait à troubler, à dévaster cette destinée insolente. Avec un mot, il changerait cet orgueil en honte, cette sécurité en effroi, cette félicité en une appréhension affreuse. Il jouissait de ce pouvoir vengeur et ne se hâtait pas de s'en servir. D'ailleurs, il était peu facile de recueillir, à part quelques renseignements généraux, connus de tout le monde, les données de l'enquête à laquelle Claude se livrait. Le premier passant venu lui indiqua, sur la Corniche, la villa de M. Vauthier ; et à l'hôtel même des *Grandes Indes*, par des ouvriers du port, il apprit où se trouvaient les chantiers de l'armateur. Au bord de la mer, dans le faubourg d'où, précisément, se détache la route de la Corniche, se dressaient les ateliers de constructions et se creusaient les cales sèches. L'entrée, — une énorme porte charretière entre les longs bâtiments bas des bureaux, — laissait apercevoir de vastes cours, des vitrages de hangars, tout trépidants de l'activité des machines, le monstrueux cylindre en briques d'une cheminée, des amas de matériaux, charpentes de fer et troncs d'arbres à peine équarris qui, couchés à terre, étonnaient par leur longueur. Puis, au delà, des miroitements d'eau, les bassins d'entrée des navires ; et, parfois, quelque coque gigantesque et vide, sur laquelle des hommes, rapetissés par le contraste, grimpaient, s'acharnaient à coups de marteau, comme autant de pygmées rageurs.

Claude vint souvent errer aux alentours de cette porte, sous les platanes du grand boulevard de faubourg, morne et désert entre l'alignement des entrepôts et des usines. Il restait hypnotisé devant ce nom :

PAUL VAUTHIER

qui s'étalait, en lettres colossales, sur le crépi blanc des longues murailles basses.

Un matin, pour la première fois, il vit le maître, celui dont les coffres-forts engrangeaient la moisson d'opulence produite par ce champ de labour humain.

M. Vauthier arrivait à cheval, accompagné par sa fille Lucie. Un groom les suivait. Devant la porte du chantier, M^{lle} Vauthier prit congé de son père et retourna vers la Corniche, escortée à distance par le domestique. Mais avant de se séparer, le vieillard et la jeune fille s'étaient arrêtés, échangeant quelques mots. Claude eut donc le temps, lui, le juge et l'exécuteur, de considérer celui qu'il condamnait.

Qui aurait cru, à les voir tous deux, — l'humble ouvrier, silhouette grisâtre et anonyme debout sur le boulevard poudreux, et le patron de ce vaste établissement, au seuil duquel le bruit des fers de son cheval attirait l'empressement des subalternes, le salut courbé des contremaîtres, — qui aurait cru qu'un mot de celui-là aurait pu faire pâlir et trembler celui-ci, et que c'était le premier qui, moralement, sentait le second en sa puissance.

Paul Vauthier était un homme de haute taille, dont les soixante-cinq ans ne paraissaient guère plus de cinquante. Descendant d'une ancienne famille bourgeoise, dont la généalogie constituait une sorte d'aristocratie roturière, qui ne comptait que des magistrats, des marins ou des armateurs, il avait dans la physionomie, l'allure et les manières, une sorte de distinction, malheureusement trop soulignée de morgue pour ressembler à une supériorité naturelle de race. À cheval, où il montrait une aisance et une correction de vrai cavalier, M. Vauthier apparaissait à son avantage. La taille mince et droite, le visage aux grands traits allongés encadrés de favoris grisonnants, les jambes nerveuses dans la culotte de drap-cuir et les molletières, il avait vraiment fière mine.

Quand sa fille le quitta, il se découvrit, — ce qui, étant données leur parenté et la presque totale solitude, indiquait une délicatesse de façons voisine de l'élégance.

Claude, — sensible à toute grâce de forme par l'affinement d'une hérédité parisienne et d'une demi-éducation, — reçut de ces détails une impression gênante pour sa haine. Une sorte de vague respect déconcerta ses sentiments prémédités. L'homme qu'il voyait devant lui n'était pas en apparence l'homme du crime, l'ennemi dont il se représentait l'image, depuis plusieurs jours, conforme à un idéal de répulsion, d'antipathie. Un chaînon se cassait dans la chaîne de son âpre logique. La présence de la jeune fille aussi lui causait un trouble sourd, un amollissement de pitié, très indistinct, presque imperceptible, qu'il ressentait comme un malaise. Il fut soulagé de la voir disparaître, au galop léger de son cheval bien en main.

Vauthier, tourné sur sa selle, s'attarda à suivre des yeux sa fille. La fierté, la tendresse de ce regard éclataient, rayonnantes. Le visage hautain et froid en était transfiguré.

Mais, à ce moment, un homme, un ouvrier comme Claude, qui, ainsi que lui, avait observé la scène, s'approcha de l'armateur, étendant la main pour appeler son attention, jusqu'à presque toucher les rênes du cheval.

— « Pardon, monsieur Vauthier... »

Le regard tomba, transformé, glacial.

— « Qu'est-ce ?... Si vous avez à me parler, adressez-vous aux bureaux. »

Déjà le cavalier passait outre, allait franchir le seuil, pénétrer dans la cour.

— « Monsieur, » implora l'ouvrier, « écoutez-moi. Dans les bureaux, on me mettra encore à la porte, on m'empêchera de vous approcher... Je vous en prie ! »

Cette fois, dans son ardeur de supplication, il saisissait effectivement la bride. Un coup de stick tomba sur ses doigts, lui fit lâcher prise.

— « Êtes-vous fou ? Est-ce que je donne mes audiences dans la rue ?... »

Une poussée du cheval écarta l'homme. Puis l'on ne vit plus que la croupe onduleuse de la bête, le dos raidi du cavalier, bientôt disparus à l'angle des bâtiments.

Contre le mur, l'ouvrier rebuté s'accota, sans un geste de colère, la tête penchée en une immobilité d'accablement. Claude s'approcha de lui.

— « Pas commode, votre patron, hein, camarade ? » fit-il. « Moi qui pensais entrer là-dedans pour demander de l'ouvrage... »

L'homme releva le front. Il avait des larmes dans les yeux. Devant l'air saisi de Claude, il passa sur ses paupières une main brusque.

— « Ça vous étonne de me voir pleurer, » dit-il. « Vous trouveriez plus naturel que je déblatère contre le singe... À quoi ça m'avancerait-il ? J'ai quatre gosses à nourrir... »

— Est-ce que vous travaillez là, sur le chantier ? » demanda Claude avec un coup de menton vers la porte béante.

— « Oui... Et ils m'ont fichu dehors pour un rien, pour une querelle.

— C'est M. Vauthier qui vous a renvoyé ?

— Lui ?.. Ah ! il s'occupe bien de nous ! Vous avez vu ?... il ne connaissait pas ma binette seulement, ni mon nom. Je crois qu'il m'a pris pour un malfaiteur. Et il y a cinq ans que je turbine chez lui !

— Pourquoi n'entrez-vous pas pour essayer de lui parler ? »

L'ouvrier toisa Ramerie, méfiant.

— « J'ai mes raisons.

— Oh !... » reprit l'autre d'un ton dégagé, « je ne vous demande pas de confidences. On causait comme ça, quoi... entre compagnons de la même partie. Vous serez bien aimable de me donner un renseignement. On m'a dit qu'il y aurait de l'ouvrage ici pour un ajusteur-mécanicien. Est-ce vrai ? À qui faut-il que je m'adresse ? »

L'ouvrier, pendant quelques secondes, examina Claude en silence. Puis il se décida :

— « Vous avez l'air d'un brave garçon, vous. Je ne vous refuse pas un conseil. Attendez deux ou trois jours. M. Chabrial sera revenu... »

— M. Chabrial ?... » répéta Ramerie, avec la vision soudaine du couple rencontré sur le paquebot : l'impressionnante beauté de la femme, la joviale insignifiance du mari.

— « Vous le connaissez ? » questionna l'ouvrier, de nouveau sur ses gardes.

— « Moi, non. Il n'y a pas huit jours que je suis à Marseille.

— M. Chabrial, c'est l'ingénieur d'ici, et comme qui dirait le sous-directeur. Il ne s'occupe pas précisément du personnel. Mais il peut faire admettre ou expulser qui il veut. C'est le bras droit du patron... sa tête peut-être aussi, car, depuis quelque temps, M. Vauthier a les idées ailleurs qu'à son affaire. On raconte... Mais enfin, suffit.

— Qu'est-ce qu'on raconte ?... Vous pourriez bien me le dire, si je dois entrer dans la maison. »

L'ouvrier ouvrit la bouche, la ferma, puis finit par murmurer :

— « Il marie sa fille. Apparemment ça le distrait. »

Un camion chargé de plaques de tôle arrivait avec un tel fracas que les deux hommes se turent. Devant la porte, le charretier arrêta un instant ses chevaux avant de les faire tourner vers l'intérieur, et il cria à l'interlocuteur de Claude :

— « Eh bien Granger, c'est comme ça que tu fais ta besogne ?... Méfie-toi que le contremaître te pige là, mon vieux. Il n'est pas déjà si bien disposé pour toi, je t'en préviens.

— Je n'en suis plus, de la boîte, » dit Granger.

Il haussa les épaules, et, se détournant, s'éloigna. Son pas lourd traînait dans la poussière du trottoir, sans but. Claude se mit à marcher à côté de lui. Derrière eux, l'effort des chevaux, le bruit assourdissant des tôles secouées, les claquements de fouet s'engouffrèrent entre les bornes massives, s'assourdirent au fond des cours lointaines.

— « Vous prendrez un verre, camarade. » fit Ramerie. « Vous n'avez pas l'air en train. Je suis sans ouvrage comme vous. On ne va pas se quitter comme ça. Qui sait si on ne pourrait pas se donner un coup de main.

— Ce contremaître, » fit Granger, dont la méditation intérieure aboutissait à un éclat de colère tardive, « quelle rosse ! Ah ! rien qu'à cause de lui, je vous engagerais à ne pas mettre le pied dans cette turne. C'est à cause de ce sacré chameau-là que je suis sur le pavé. J'avais, par hasard,

surpris quelques-unes de ses manigances. Il garde pour lui les amendes auxquelles il nous condamne, au lieu de les mettre à la caisse des retraites... Oui, et il compte au patron des journées que nous ne faisons pas, j'en mettrais ma main au feu.

— Est-ce qu'il a de l'autorité ? » demanda Claude.

— « S'il en a ? Je vous crois, qu'il en a. Pas autant censément que M. Chabrial, qui est bon comme le bon pain, lui... et honnête... à y mettre de sa poche plutôt que de faire tort à un pauvre bougre d'ouvrier. Pourtant, entre les deux, si le patron devait choisir, je ne sais pas si c'est le contremaître Armandon qui s'en irait.

— Pourquoi M. Vauthier tient-il tant à lui ?

— Est-ce qu'on sait ? » dit Granger, qui fit suivre sa phrase d'un sifflement plein d'une signification mystérieuse.

— « Si nous entrions là ?... » proposa Ramerie.

Il eût aussi bien prononcé cette invitation devant le plus brillant café de la Canebière, tant il désirait retenir son compagnon de hasard. La circonspection de Granger se détendrait peut-être sous l'influence persuasive des apéritifs.

Déjà, depuis la première proposition de rafraîchissement, l'ouvrier se montrait plus expansif. Ce pauvre diable, qu'attendait un triste accueil, quand il rentrerait au logis pour annoncer son renvoi, se laissa facilement séduire par la grisâtre oasis d'une tonnelle de cabaret, dont les verdure grimpantes se poudraient de grésillante poussière à chaque envolée du mistral. Ramerie et lui s'assirent devant deux verres de grenadine au kirsch.

— « Ainsi, » dit le Parisien, qui ne voulut pas tout de suite reparler du contremaître Armandon, « elle se marie, cette Mademoiselle Vauthier ? C'est ma foi, une jolie fille. Elle avait l'air crânement mignonne sur son cheval.

— C'est épatant, ces filles de riches ! » dit Granger. « Ça n'est pas méchant, mais ça ne sait pas comment on s'y prend pour être bon. Ça ne connaît rien : ni la vie, ni les misères qu'il y a, ni ce que les pauvres gens peuvent bien penser quand ils crèvent de travail, d'inquiétude ou de privations. Cette Mademoiselle Lucie, quand elle a fait distribuer par ses

larbins quelques jouets ou quelques vêtements à nos gosses, elle part tranquillement pour la promenade ou pour le bal, et se figurant que le bon Dieu lui est encore redevable pour sa belle action. Y a pas de sa faute. Elle est élevée comme ça. Une poupée de cire a autant de connaissance et de jugement.

— Qui épouse-t-elle ? » demanda Claude, sans attacher autrement d'importance à la question car il avait hâte de revenir à Vauthier, à Chabrial, et au rôle mal défini du contremaître.

— « Quelqu'un qui compte, oui, elle épouse. Elle n'a pas fait un vilain rêve, la petite Vauthier.

— Bah ! Elle se marie donc avec un prince ? » dit Claude en riant.

— « Un prince ! Mieux que ça. Ils sont tous des brouillons et des sans-le-sou, les princes. Et puis ils n'ont pas d'avenir... Elle épouse Roger Bertelin.

— Vous dites ?... » s'écria Claude.

Il jetait le buste en avant, la figure blêmie, les yeux étincelants, les mains tremblantes. Granger eut un haut-le-corps.

— « Eh !... Diable ! qu'est-ce qui vous prend, camarade ?

— Répétez ce nom... répétez ! » ordonna Claude.

— « Roger Bertelin, le fils à Pierre Bertelin, le grand usinier de Sézenac. Ce n'est pas un secret. Tout Marseille parle de ce mariage.

— Tonnerre !... » cria Claude, dont le poing tomba sur la table avec un geste assommeur.

Les verres sautèrent, et, chavirant, roulèrent sur le sable. Granger, interloqué mais intéressé, se pencha vers Ramerie :

— « Faites attention, » dit-il. « Si ça vous produit tant d'effet que ça, ne le montrez pas. Je vous dis que tout Marseille est avec ces gens-là. Si vous avez quelque chose à raconter sur eux, ne le chantez pas tout haut. »

Claude restait, comme pétrifié, les yeux à terre, sans l'entendre.

— « Tenez, » reprit Granger, « on a saisi votre tintamarre. V'la le patron qui s'amène. »

Le cabaretier, en effet, s'avancait, la serviette sous le bras, regardant avec un ricanement niais, sans oser encore se fâcher, sa verrerie étalée à terre, et dont la solide épaisseur ne s'était même pas ébréchée dans le choc.

— « Elle n'est pas trop d'aplomb, votre table, » dit Granger en y imprimant un mouvement de bascule. « Enfin, y a pas de mal, heureusement !

— Donnez-nous deux autres verres, » ajouta Claude.

Quand ils eurent commandé un autre mélange, dont la falsification se déguisait sous les plus chatoyantes couleurs, et le marchand de vins reparti avec ses bouteilles, la curiosité de Granger fit explosion.

— « Voyons, camarade, il y a une histoire là-dessous. Conte-moi ça. Je connais pas mal de choses sur le père Vauthier. Même qu'on me trouve trop de flair, et que c'est la principale raison pour laquelle ils m'ont fait faire demi-tour à gauche. Peut-être bien que je pourrais vous être utile.

— Oui, » dit Ramerie, « vous pourriez m'être utile. Mais si, en retour, vous me demandez des confidences, ne comptez pas que je vous paierai avec cette monnaie-là.

— Oh ! oh ! vous avez donc des secrets bien graves ?

— Ils n'ont de gravité que pour moi, et vous

ne trouveriez pas le moindre intérêt à les connaître. J'ai mieux que ça à vous proposer. Vous cherchez de l'ouvrage, n'est-ce pas ? J'habite sur le port, dans un hôtel qui est tenu par une patronne cocasse : un grenadier habillé en femme. Elle a plus de moustache que vous. Mais elle reçoit comme clients, dans sa taverne, un tas de gens, ouvriers ou contremaîtres, qui pourraient vous donner un coup de main et qui ne jurent que par elle. Je vous offre la soupe tous les jours aux *Grandes Indes*...

— C'est un peu loin, » plaisanta Granger.

— « Blagueur !... Les *Grandes Indes*, c'est le nom de la baraque. Et je demanderai à la mère Estiévou de vous caser.

— La mère Estiévou ?

— La patronne, quoi.

— Celle qui a de la moustache ?

— Précisément.

— Dites donc, l'ami, » fit Granger en clignant de l'œil et mis en gaieté par la perspective, « on dirait que vous êtes joliment bien avec cette patronne-là. Sa moustache ne pique donc pas trop ? »

Claude n'eut pas un sourire.

— « Elle a pris ma gamine en affection, » expliqua-t-il.

— « Eh bien, » reprit Granger, avec une nuance de respect devant la dignité un peu farouche qu'assumait très vite son compagnon, « ça me va comme des bottes sur mesure, l'arrangement que vous me proposez là. Reste à savoir ce que vous me demanderez en échange.

— « Dites-moi ce que vous connaissez de Paul Vauthier, et faites-moi voir le fiancé de sa fille.

— C'est tout ?... » questionna Granger, incrédule.

— « C'est tout.

— Ça n'est pas malin à dire ni à faire, et vous trouverez peut-être après ça que la soupe tous les jours chez votre patronne à moustache, c'est beaucoup payer la marchandise.

— Non, » dit Claude, « vous mangerez la soupe tous les soirs avec moi tant que vous n'aurez pas d'ouvrage, et une fameuse soupe au poisson encore !... dont la mère Estiévou ne donne pas la recette.

— Après tout, je ne risque rien, » reprit Granger. « C'est sûr qu'ils ne me reprendront pas dans leur boîte. S'il en cuit au père Vauthier que j'aie la langue trop longue, il ne pourra pas m'ôter une seconde fois le pain de la bouche, et l'ôter à mes pauvres gosses. Le vieux requin ! Avez-vous vu qu'il m'a allongé un coup de son stick ? Il m'a pris pour son chien, parole d'honneur.

— S'il n'avait jamais fait pis que ça !... » murmura Ramerie d'un air sombre.

Granger lui jeta un coup d'œil aigu, puis, haussant les épaules :

— « Vous voulez me faire parler, mais vous avez tout l'air d'en savoir plus long que moi. Enfin, suffit. Je ne vous questionnerai pas, c'est entendu. Et si vous m'obtenez de l'ouvrage, j'apprendrai à mes petits à vous bénir comme le bon Dieu. Je rentrerai déjà vers eux moins tristement, à cause de ce que vous m'avez promis. »

Claude, pensif, examina son compagnon.

— « À quoi réfléchissez-vous ? » demanda Granger, après un silence. « Vous êtes un drôle de corps, tout de même. Vous avez des yeux à faire marcher un régiment ! Nous avions un commandant, au 113^e, quand j'ai fait mon service, dont les yeux flamboyaient comme ça. Il vous regardait d'une façon !... Vous auriez passé dans le feu.

— Je le voudrais, » dit Claude, « Je voudrais soulever les hommes et les choses avec tout ce qui bout en moi. Il y a si peu de justice dans les événements et dans les âmes !... On ne m'ôtera pas de l'idée que si tous ceux qui souffrent sans le mériter savaient agir, n'avaient pas de basses complaisances, des consentements peureux pour la méchanceté des êtres et du destin, le monde marcherait plus droit... »

Granger prit un air inquiet.

— « Est-ce que vous faites de la politique ? » demanda-t-il timidement.

Ramerie eut un sourire de dédain et haussa les épaules.

— « La politique ?... C'est parce que j'ai prononcé le mot de justice que vous me posez cette question ?

— Dame !... Vous déblatérez comme un orateur. Parole ! J'ai entendu des phrases comme ça dans des réunions publiques, au moment des élections.

— Oui, des phrases, des mots... Vous appelez ça de la politique, et vous avez rudement raison, camarade. La politique, voyez-vous, faut croire qu'elle est nécessaire... Mais, certes, pas tant qu'on se l'imagine. Et le mal de notre temps, c'est qu'on veut y voir le remède à tout, on lui donne une importance qu'elle n'a pas, on veut en faire comme qui dirait une religion.

— La religion... n'en faut plus, » déclara Granger avec l'importance d'une opinion qu'il trouvait crâne.

— « N'en faut plus ?... » répéta Claude, « N'empêche que vous vous en fabriquez une tout de même en vous imaginant un État qui donnerait le bonheur à tous ses dévots sur la terre, comme on s'imaginait un bon Dieu qui donnerait des jouissances éternelles dans son paradis à tous ses croyants d'ici-bas.

— Le bonheur à tout le monde ?... C'est les députés qui vous promettent ça... avant d'être élus... Si vous vous figurez que je coupe là-dedans !...

— T'as joliment du nez, mon vieux, de n'y pas couper, » s'écria l'ouvrier parisien avec le tutoiement blagueur et l'accent de son faubourg natal. « Sois persuadé d'une chose : chacun ne doit compter que sur soi-même. Il n'y a pas de Gouvernement qui remplace ça. Royauté, république, socialisme, anarchie, ça ne signifie rien. Ça n'a de valeur que par les citoyens qui appliquent la méthode. Si chacun vaut quelque chose, l'ensemble sera toujours bon. Mais si avant d'être heureux par soi-même, fort par soi-même, utile par soi-même, on attend un régime quelconque qui vous fera tomber les alouettes toutes rôties dans le bec, on ne composera qu'un tas de flemmards tâchant de s'escamoter réciproquement les meilleurs morceaux avec de beaux discours... une grande nation, un État solide... jamais ! »

Claude s'était animé. Cet être d'énergie, qui rêvait d'accomplir par lui-même son œuvre de justice, comme naguère il acceptait vaillamment son œuvre de labeur, avait dans la pensée la même activité que dans les muscles. Sa volonté ne venait pas du sentiment instinctif, mais du raisonnement.

Pourtant il n'avait guère l'habitude de trouver des mots pour exprimer sa rude logique. Il jugeait que les paroles ne sont pas outils dignes d'un homme. Il les laissait aux femmes, aux cabotins, et à ceux qu'il appelait dédaigneusement « les avocats », fussent-ils à la barre, à la tribune ou devant le comptoir de zinc. Aussi, tout surpris et un peu gêné d'en avoir dit si long à son compagnon de hasard, il se leva brusquement.

— « Voilà que je bavarde, moi aussi. Est-ce qu'un moustique m'a piqué la langue pour qu'elle me démange comme ça ? Tu peux bien, camarade, prendre cet air ébaubi. Ça n'est guère dans mes usages de prêcher. »

Granger, quittant sa chaise avec une lenteur absorbée, répliqua, le tutoyant à son tour :

— « Je réfléchis à ce que tu viens de dire. C'est bel et bon d'agir par soi-même. Pourtant, quand c'est la société qui vous ôte le travail ?... Quand un patron peut vous flanquer à la porte, comme le mien ce matin ?... Qu'est-ce que je vais faire, à c't'heure, par moi-même ?... J'peux pas turbiner tout seul, puisqu'il me faut un chantier où l'on m'embauche.

— Tu en trouveras, de l'ouvrage. Ce n'est pas ça qui manque.

— Les bras non plus ne manquent pas. Y en a quelquefois plus que de besoin.

— Dans ce cas, faut offrir plus de travail qu'un autre, et mieux fait, et à meilleur compte. C'est toute la question sociale. Ne me raconte pas que les patrons ou le Gouvernement peuvent changer quelque chose à cette nécessité-là.

— Quelle nécessité ?

— La nécessité de l'effort personnel. Mais ce serait trop compliqué à te faire comprendre. Viens avec moi, vieux copain. Tu m'as promis des renseignements. Ne perdons pas ça de vue. Voyons un peu ce que tu as dans ton sac.

— À ton service, » fit Granger. « Tu m'as l'air d'un fameux luron. Je suis ton homme. Ça m'étonnerait que tu ne trouves pas moyen ensuite de me faire gagner le pain de mes petiots. »

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

X *EN FACE DU RIVAL*

Les deux hommes sortirent, suivirent le faubourg, atteignirent la mer. Ils descendirent tout au bord, s'assirent sur un rocher, les jambes pendantes au-dessus de la marge d'écume, que l'effort monotone et incessant du flot maintenait dans un bouillonnement irrité.

Claude regarda au loin, vers l'immense plaine d'eau, dont l'agitation s'effaçait à distance, n'était plus qu'un frisson de lumière dans la splendeur du soleil. Il pâlit, ferma un instant les yeux.

Là-bas, dans les profondeurs glauques, reposait le cercueil de Juliette.

Cette mer sans bornes n'était pour lui qu'une tombe, la tombe de son amour, — trop étroite, malgré l'étendue illimitée de ses vagues, pour contenir l'infini d'une passion humaine, d'un souvenir humain. Tout cet abîme n'était qu'un linceul autour d'une image adorée, qui en surgissait pour le charme et pour la torture de l'amant, et qui semblait animer d'une vie mystérieuse la palpitation gémissante des lames.

— « Comme elle se plaint !... » murmura Claude.

Granger supposa qu'il parlait de la mer.

— « Va, » continua d'une même voix basse l'ouvrier parisien, s'adressant au fantôme que son amour évoquait, « ta vie leur coûtera cher. Je ferai ma vengeance implacable, comme ces eaux qui ne te rendront jamais à moi, et juste, comme cette lumière du soleil, qui éclaire également chaque flot.

— Je ne sais pas à qui vous en avez, camarade, » prononça le Marseillais. « Mais si vous comptez vous attaquer à de plus puissants que vous, prenez garde ! Il n'y a pas de justice ici-bas pour des malheureux comme nous. »

Claude tourna vers lui l'éclair de ses yeux, dans une telle fulgurance de regard que l'autre eut un recul.

— « Les puissants, » répliqua-t-il, « ce sont ceux qui possèdent une force d'âme égale au sentiment de leur droit. Les malheureux, ce sont les criminels. »

Granger hocha la tête.

— « Parle maintenant, » dit son nouvel ami, avec la singulière autorité qui en imposait tant à cet homme simple, « Que sais-tu sur ton ancien patron ? »

Granger entama pêle-mêle plusieurs récits dont il embrouillait les fils, des cancans d'atelier, de ces obscures histoires qui se chuchotent parmi les employés sur les maîtres, grossies par l'imagination de l'un, par la haine de l'autre, appuyées par des preuves souvent contradictoires.

De tout ce verbiage, qui menaçait de tourner vers l'invention romanesque à mesure que l'ouvrier congédié se grisait de ses paroles et constatait l'intérêt qu'y prenait son interlocuteur, Claude retint surtout deux renseignements.

Le premier coïncidait avec les révélations de Muriac. Paul Vauthier jouait à la Bourse. Il se servait du contremaître Armandon pour communiquer avec le monde des spéculateurs, des coulissiers, pour s'assurer des hommes de paille. Voilà pourquoi ce contremaître, instrument indispensable, était peu à peu devenu comme l'autocrate du chantier, — plus tyran, d'une tyrannie plus mesquine et plus vexatoire, que le patron lui-même. Seulement, pour Granger comme pour ses camarades, les entreprises de Vauthier devaient être heureuses. On ne soupçonnait pas ses pertes. Au contraire. Les gains qu'on lui attribuait se chiffraient en sommes fabuleuses, suivant la facile imagination des êtres pauvres et naïfs qui, aussitôt que l'or brille, en ont le vertige, l'éblouissement. Claude ne rectifia pas l'erreur de son compagnon, qui répétait, dans la volupté du mot et l'amertume de sa propre misère :

— « C'est des milliards, des milliards, entends-tu, mon vieux, que le *singe* doit avoir dans ses coffres. »

La seconde donnée, plus inattendue pour Ramerie et qui le stupéfia, fut que M^{me} Chabrial, la femme de l'ingénieur, était la maîtresse du patron.

— « La maîtresse du vieux Vauthier, cette jolie femme, toute jeune, et qui a pour mari un beau garçon, follement amoureux d'elle ?... »

— Tu les connais donc ?... » demanda Granger, abasourdi par cette exclamation.

Claude s'en voulut de s'être ainsi trahi. Non que le fait en soi eût de l'importance. Il dit à Granger que, devant lui, à l'hôtel des *Grandes Indes*, on avait parlé du couple Chabrial. Et ce garçon sans finesse, qui subissait son ascendant, ne chercha pas au delà. Mais Ramerie fut humilié d'avoir perdu pendant une seconde la maîtrise de sa parole. Déjà, il se haussait à son rôle de justicier. Il exigeait de lui-même les qualités de caractère propres aux actions secrètes et redoutables. Il ne se pardonnait pas une faute.

Cependant, Granger parlait de la belle Jeanine.

— « C'est une gaillarde, » affirmait-il. « Et qui vous en a, de la malice !... Elle roulerait le bon Dieu, cette femme-là. Quand elle était gouvernante de Mademoiselle Lucie, elle avait trouvé moyen d'empaumer tout le monde, depuis le patron jusqu'au dernier calfat du chantier. C'est elle qui a donné à la petite Vauthier l'idée de s'occuper de nous, d'aller voir nos femmes, d'apporter des vêtements et des friandises à nos mioches. Quand on les voyait arriver toutes les deux, l'institutrice et son élève, c'étaient des bénédictions à rendre sourds les saints du paradis. Pourtant, quelques-uns de nous restaient en défiance. »

— Pourquoi ? » demanda Claude.

— « Ça n'avait pas l'air naturel chez la gouvernante. Mademoiselle Lucie faisait trop contraste : c'était une bonne petite fille, toute simple, qui vous posait des drôles de questions à tort et à travers... Tandis que l'autre... comment te dire ?... Ses yeux nous méprisaient pendant que sa bouche nous cajolait. Et elle débitait des phrases entortillées, comme si elle les avait lues dans un livre. Enfin, je ne peux pas t'expliquer. C'était pas ça, comprends-tu ? »

— Quel intérêt avait-elle à jouer la comédie ? »

— L'intérêt de se rendre comme qui dirait populaire parmi nous, pour que le patron prenne l'idée que le chantier pas plus que lui ne pourrait jamais se passer d'elle.

— Alors, son but était de devenir Madame Vauthier.

— Pardine ! ça sautait aux yeux. Fallait la voir tourner autour du patron comme une chatte autour d'une assiette de crème. Quand elle l'accompagnait aux ateliers avec Mademoiselle Lucie, nous rigolions de suivre ses manigances. Pourtant, ça nous dégoûtait un peu, à cause de la petite.

— Quelle petite ? Mademoiselle Lucie ?

— Bien sûr. Une enfant gentille comme ça, pendue aux jupes de la margot de son père, est-ce que c'est propre ?

— On savait donc qu'elle était sa maîtresse ?

— On s'en doutait, tiens !

— Et l'ingénieur Chabrial l'a épousée tout de même ?

— Il n'avait pas nos yeux, à nous autres. D'ailleurs, il ne travaille pour Vauthier que depuis peu de temps. Et puis, quoi ?... Il s'en est toqué, de la belle rousse. Quand on est amoureux, on ne voit rien, ou ce qu'on voit par hasard, on y passe l'éponge. Chabrial n'est pas le premier qui se sera contenté des restes d'un autre. »

À ce mot, Claude Ramerie devint livide. Il souleva son chapeau de paille, passa la main sur son front, sur ses tempes, qui se glaçaient d'une sueur froide, malgré la chaleur de l'air, l'ardente réverbération des eaux, puis il se leva.

— « On étouffe ici. Rentrons en ville. Ne m'as-tu pas promis de me montrer Roger Bertelin, le fiancé de M^{lle} Vauthier ?

— Oh ! nous avons le temps. Vers quatre heures, si nous nous promenons dans la rue Saint-Féréol, nous ne manquerons pas de rencontrer les amoureux qui viennent faire leurs emplettes. Quand Mademoiselle Lucie entre chez sa couturière, Monsieur Roger l'attend dans la voiture. Une vraie paire de tourtereaux ! Et, ma foi, ils sont bien gentils tous les deux.

— Marchons, » dit Claude, « ma tête éclate.

— C'est ce sacré soleil, » reprit Granger, sans remarquer la pâleur de son compagnon, ni l'ombre tragique dont subitement s'obscurcissaient ses prunelles, « Qu'est-ce que je te disais donc ? Ah ! que la belle Jeanine, comme on l'appelle, ne s'était occupée de nous que pour la frime. En veux-tu la preuve ? Sitôt qu'elle a perdu l'espoir d'épouser le patron et qu'elle est devenue Madame Chabrial, elle ne nous a pas plus regardés que la poussière de ses bottines. C'est fini de dorloter nos malades et de tapoter la joue à nos gosses. Elle cracherait sur nous si elle osait ! Elle rage de s'être abaissée tant de fois jusqu'à nous en pure perte, elle nous hait de ne pas pouvoir nous regarder de plus haut. Après tout, nous sommes, comme son mari, les employés d'un même patron. Vauthier peut flanquer Chabrial à la porte comme il m'y a flanqué moi-même. »

Sur cette phrase, l'ouvrier se redressa. Cela diminuait sa souffrance peureuse, sa fragilité toujours inquiète de pauvre homme à la merci du caprice des autres, cette pensée qu'un bourgeois comme Chabrial pouvait subir aussi l'angoisse humiliante qui depuis le matin lui serrait le cœur.

Cependant, les deux hommes atteignaient le cours Belzunce. Dans l'ombre fraîche des platanes, les kiosques des fleuristes proclamaient le plaisir de vivre, offraient au plus dénué des passants la séduction des nuances, la caresse des parfums, l'entassement joyeux des corolles épanouies.

Au delà, dans une trouée de soleil, entre les hautes maisons couvertes d'enseignes criardes, la Canebière creusait son fleuve houleux de foule bruyante, incessamment sillonné par les petits tramways ouverts, sans vitres ni cloisons, par les cabriolets pressés des gens d'affaires, et par la pesante lenteur des camions, dont les attelages font osciller, à la cadence de leur pas lourd, la haute corne de cuir qui surmonte leur sellette.

Claude et Granger s'engagèrent dans cette rue célèbre de Marseille, dont la perspective, ouverte sur la mer, s'achève entre les lignes pseudo-grecques du palais de la Bourse, et le lacis de vergues et de mâts hérissant les bassins de la Joliette.

Il était midi.

Comme à toute heure du jour, les cafés regorgeaient de monde. Autour des tables, encombrées par les bouteilles, que les cafetiers, là-bas, laissent à la disposition et à la discrétion des clients, des gamins en guenilles, pieds nus, circulaient, offrant des marchandises bizarres : petites glaces pliantes pour accrocher dans les cabines de paquebots, casquettes de voyage, perruches inséparables, statuette et photographies de Notre-Dame-de-la-Garde.

Des matelots passaient, le cou bronzé hors des grands cols bleus, la démarche roulante, les yeux éblouis d'étonnement, dans le papillotement des choses, après le long spectacle monotone de la mer. Ils se retournaient, en croisant les belles filles brunes, aux lourds cheveux tordus, plaqués ou frisés, dont le rire les provoquait.

Et tout, dans cette Canebière affairée, ensoleillée, grouillante, rappelait les arrivées et les départs, le port voisin, l'essor possible vers l'immensité du monde. Les magasins débordaient de malles, de fauteuils pliants pour les rêveries sur la dunette, de casques en toile contre les soleils torrides, de plaids, de hamacs, de nécessaires ingénieux et compliqués. L'âme la plus sédentaire s'élargissait tout à coup, rêvait d'horizons lointains, comprenait l'attraction de la mer, l'impossibilité pour les gens des côtes de s'enfoncer dans l'intérieur, de s'astreindre à la tâche toujours pareille, au va-et-vient entre les mêmes murs, sur l'immobile pavé des rues.

Granger, saisi par cette fièvre, déclara :

— « Si je n'avais pas la femme et les mioches, je m'embarquerais, j'irais chercher fortune au loin. »

Ramerie ne répondit pas. Il regardait un jeune homme, assis sur le siège d'un phaéton très élégant, et qui conduisait, avec une attention soucieuse, deux chevaux dont la vivacité le préoccupait, parmi l'encombrement de la chaussée. Sur le siège de derrière, bras croisés, un domestique se tenait, avec cette physionomie impassible qui fait partie de la livrée.

Le luxe correct de l'équipage attirait l'œil, entre tous les véhicules de forme et de destination diverses, mais également démodés, surannés et poussiéreux, dont s'accommode la provinciale bonhomie de la population marseillaise.

Pourtant, ce n'était ni la beauté de l'attelage, ni la gracieuse légèreté de la voiture, ni l'étincellement des vernis et des nickels, qui fixaient le regard de Claude. Il ne voyait que le conducteur, qui, le buste redressé, les coudes immobiles, les mains fixes dans des gants gris-perle, menait ses bêtes ombrageuses d'un imperceptible travail des doigts sur les guides.

C'était un beau garçon d'une trentaine d'années, à la physionomie animée, brillante, l'œil vif et clair, le visage d'une jeunesse mâle, avec son profil de volonté, sa moustache et sa pointe de barbe bien plantées, fines et drues en leur vigoureuse floraison brune. Il avait les épaules larges, le corps mince. On le devinait grand. Et cette virilité souple et superbe semblait s'épanouir, parmi l'ardente clarté du décor, dans la joie de la vie, de la richesse, de la force, que nul déclin, nulle défiance n'effleura, et qui se croient intarissables.

Quelque chose de déjà vu, de saisissant pour Claude, et qu'il n'aurait pu définir, empêchait l'ouvrier de détourner les yeux de cet homme. Cependant le phaéton approchait, rasait le trottoir, allait s'arrêter. Granger, qui remarqua enfin la distraction de Claude, machinalement, sans admiration ni envie, examina l'équipage. Une voiture *chic*, des chevaux fringants lui représentaient des sensations d'un bien-être inaccessible, dont il se désintéressait, dont il ne pouvait tirer profit même pour y complaire son regard. Toutefois il eut une sourde exclamation de surprise.

— « Ça tombe à pic, » dit-il à Claude, « Tu voulais voir Monsieur Roger Bertelin, le fiancé de Mademoiselle Vauthier. Eh bien, le voilà.

— Lui !... »

Une secousse avait ébranlé Ramerie. Puis il demeura immobile, cloué au sol, comme pétrifié.

Par quel pressentiment avait-il distingué cet homme entre tous, l'avait-il comme reconnu d'avance ? Nulle part encore il ne l'avait rencontré. Depuis tant d'années que son nom le hantait, son aspect ne s'était jamais précisé, pour ajouter la torture de l'image à la torture du mot. Qu'est-ce donc qui existait sur ce visage détesté, qu'est-ce donc que Claude y épiait encore en ce moment, qui ne lui était pas inconnu ? Il hésitait, moins bouleversé de haine que confondu par l'étonnante, par l'inexplicable impression.

Et voici que soudain la lumière se fit en éclat de foudre, avec un choc dévastateur qui lui ravagea l'âme. Sylvaine, — l'enfant !... l'enfant de Juliette, la petite fille qui appelait Claude « papa », ressemblait à cet homme !...

Ah ! certes, le doute conçu par Claude sur sa propre paternité ne prenait pas naissance maintenant, à cette terrible minute. Il en avait souffert, souffert comme un damné, de ce doute, — malgré le pardon accordé à la fiancée infidèle, malgré son nom donné à l'épouse, malgré la souveraineté d'un amour capable de tout laver, de tout purifier, — sinon de tout oublier. Sur les lèvres mourantes de sa Juliette, il s'était penché avidement pour en guérir, il avait réclamé la vérité à l'heure suprême, affolé par le désir de savoir à tout prix, dût-il rencontrer une angoisse pire que son incertitude.

La vérité !... Au seuil de l'éternité même, Juliette n'avait pu trouver les accents qui lui en auraient donné la conviction. Peut-être — horreur ! — ne la connaissait-elle pas assez sûrement elle-même. Cette vérité... la mère peut-être n'avait jamais osé la demander à l'amante... Et voici qu'elle éclatait aux yeux de Claude... Ou du moins le crut-il dans une hallucination éperdue. Sylvaine était la fille de Roger Bertelin. La folie qui avait jeté Juliette aux bras du séducteur surgissait hors du passé, brisait les divines bandelettes où l'avait ensevelie le pardon, ressuscitait en une réalité vivante, haïssable. Une créature existait qui était la chair de cet homme — vivant, souriant, insolent, heureux, — pétrie avec la chair adorée, hélas !... avec la chair adorée et abolie. Quelque chose de Juliette vivait dans sa fille, et ce quelque chose était inséparable d'une existence odieuse, abominable, — ce quelque chose éternisait la trahison, faisait fleurir en une éclosion maudite le baiser donné à un autre, ce baiser dont la seule pensée charriait une lave de feu dans les veines de Claude !

Et voici que, devant le malheureux, écrasé sous la violence de ses sentiments, le rival triomphant de jadis, le beau garçon élégant, instruit, paré du prestige de la fortune, de l'éducation, de la caste, qui n'avait eu qu'à paraître pour lui ravir sa fiancée, descendait lestement de voiture, jetait les guides au domestique, passait dans l'insouciance, accomplissant les gestes de sa vie facile, rayonnante, comblée.

Roger Bertelin entra dans un magasin d'orfèvrerie, pour surveiller sans doute quelque commande destinée à la corbeille de noce. Car il se mariait... Se rappelait-il seulement sa facile conquête d'autrefois ?... En traversant le trottoir, il frôla presque Claude Ramerie... La gaieté de son regard se fût effacée, le sourire qu'une pensée intime amenait sur ses lèvres eût promptement disparu, s'il avait eu le pressentiment de la haine atroce qu'il venait de croiser, ou si ses yeux avaient rencontré les yeux qui l'observaient. Mais il ne se douta de rien, soustrait aux influences extérieures et même à la sombre attirance des deux menaçantes prunelles par le rêve de tendresse qu'il portait en lui. Roger aimait Lucie Vauthier. Il l'épouserait bientôt. Comment se fut-il soucié de la malveillante curiosité d'un passant ?

Quand il fut entré dans le magasin, la voix de Granger rappela Claude à lui-même.

— « Eh bien, je pense que tu le reconnaîtras, ce particulier, hein, camarade ? Démarrons-nous ?... ou bien veux-tu attendre qu'il sorte pour prendre encore sa mesure ?

— Partons !... » dit Ramerie, avec l'accent d'un homme qui s'arrache à une tentation tragique.

Les deux ouvriers descendirent la Canebière, tournèrent sur le quai, atteignirent l'hôtel des *Grandes Indes*.

Comme ils arrivaient, un enfant qui guettait par la vitre du bureau, sortit en courant, voulut se jeter au cou de Ramerie :

— « Papa !... Enfin, te voilà !... M^{me} Estiévou disait bien qu'il ne fallait pas pleurer, que tu reviendrais, pour sûr.

— Laisse-moi !... » dit le père, qui écarta rudement les deux petits bras levés.

Sylvaine recula sans mot dire, déjà faite aux brusqueries. Pourtant quelque chose de plus dur dans le regard et la voix lui gonfla le cœur. Des larmes emplirent ses yeux, — les yeux de velours bleu sombre qui étaient bien ceux de Juliette, et non les claires prunelles pailletées d'or de Roger Bertelin.

— « Pourquoi ne l’embrassez-vous pas ? Elle est à vous, cette jolie gamine ? » demanda Granger, — qui ne reçut pas de réponse.

Une odeur de tabac mêlée à un fumet de bouillabaisse emplissait l’allée de la maison.

M^{me} Estiévou parut au seuil de la cuisine, rouge comme sa marmotte de foulard, dans le coup de feu du déjeuner, sa pipe éteinte au coin des lèvres. Sylvaine s’élança vers elle, comme vers le seul asile de tendresse qu’elle connût maintenant au monde.

— « Eh bien, la p’tiote. Je t’avais bien dit que le papa n’était pas perdu. Entrez donc dans la salle, messieurs. On va vous servir tout de suite.

— Traitez le camarade comme moi-même, » dit Ramerie. « Et mettez cela sur ma note. Moi, je n’ai pas faim. Votre sacré soleil de Marseille m’a tapé sur le crâne. »

Il commença de gravir l’escalier noir, qui, fermé à l’éclatante lumière, à la fournaise du dehors, restait suant d’ombre, de fraîcheur moisie et suspecte.

— « Papa, » dit une voix timide, « tu n’as pas besoin de moi ? Veux-tu que je te monte quelque chose à manger dans la chambre ?

— Non... Reste. »

Mais il s’arrêta.

— « Madame Estiévou, si la petite vous ennuie, envoyez-la jouer dans la rue. Je ne suis pas en train. Je ne veux pas d’une enfant autour de moi. »

Il disparut. Son pas lourd, du corps accablé, de la pensée pesante, résonna un instant, puis s’effaça derrière le battement d’une porte.

M^{me} Estiévou, le nez en l’air, la pipe ôtée de sa bouche qui restait béante d’étonnement, hocha la tête quand elle n’entendit plus rien.

— « Dans la rue !... L’envoyer dans la rue !... » grommela-t-elle, « Pourquoi pas à cent brasses au fond de la mer tout de suite ? Si elle m’ennuie ?... Un chérubin comme ça, qui met un peu de paradis dans ma baraque, où toute cette engeance du port n’invoque le bon Dieu que pour sacrer par son nom ! Viens, Sylvaine, mon petit lapin. Quand la maman

Estiévou te montrera le chemin de la rue, c'est qu'il poussera des fleurs en sucre sur le trottoir, et les astronomes n'ont pas prédit que ça arriverait de sitôt. »

Cette plaisanterie fit rire l'enfant. Elle oublia la rigueur paternelle.

— « Alors, vous me garderez toujours, maman Estiévou. Et si les fleurs en sucre poussent, je les arroserai pour les faire fondre. »

La tête blonde se cacha dans la jupe hospitalière ; tout le petit corps se blottit contre la massive personne, comme un jeune chat qui se frôle et réclame une caresse.

Pendant ce temps, Claude, seul dans sa chambre, le front sur ses poings, réveillait le tragique roman de sa jeunesse, un passé brûlant de souffrance et d'amour.

XI *UNE IDYLLE PARISIENNE*

Huit à neuf ans avant les circonstances qui forment le début de cette histoire, l'étroit jardinet qui entoure l'église Saint-Germain-des-Prés abritait quotidiennement un naïf et délicat rendez-vous d'amour.

Qu'un étudiant et une ouvrière se rencontrent dans ce coin de verdure, pour échanger des regards, des aveux et des serments, pour chanter l'éternel duo de la vingtième année, quoi de plus banal ! Ce coin de Paris, limitrophe du Quartier latin, est un terrain favorable à l'éclosion des idylles passagères. Quand tombe le poussiéreux soir d'été, plus d'un couple y rôde, la main dans la main, s'assied sur les bancs du petit square ou sur ceux qui s'espacent le long de la chaussée, murmure des paroles qui ne varient guère et qui représentent le plus délicieux des bonheurs humains.

Là, peut-être, plus que dans les quartiers brillants ou misérables de l'immense ville, le mensonge et la vénalité sont absents des protestations de tendresse. Ces jeunes gens, qui sortent de leurs cours de droit, de médecine, de sciences ; ces jeunes filles quittant les ateliers ou les magasins après leur journée de labeur, ont le cœur plein et la poche vide. La légèreté, l'orgueil, l'imprudence, l'illusion pourront les égarer. Mais ils sont sincères. Ils ne demandent encore à la vie que l'amour. Et ils sont plus avides de le donner que de le recevoir.

Parmi ces éphémères aventures, que le rêve embellit et que la réalité vient rompre, il y en a peu de semblables à celle dont l'étudiant Roger Bertelin et la petite lingère Juliette furent les héros.

Tous les jours, en revenant de l'École de droit, Roger passait devant le magasin de Juliette, boulevard Saint-Germain. Il remarqua cette fille charmante, à la taille longue et fine, au teint éclatant, aux larges prunelles d'azur velouté. Peut-être sa beauté le séduisit-elle moins encore qu'une grâce indéfinissable répandue sur toute cette alerte petite personne. Il ralentissait le pas pour suivre le geste dont elle disposait des parures de dentelles et de mousseline à l'étalage. Il s'arrêtait à la devanture, comme fasciné par le sourire dont elle saluait une cliente. Il se troublait d'une

émotion respectueuse quand le brillant regard, d'une si franche honnêteté, rencontra par hasard le sien.

Les compagnes de Juliette s'aperçurent bien vite qu'elle avait fait la conquête de l'inconnu. On la taquina. « Voilà ton amoureux !... » lui criaient-elles aussitôt que se montraient au loin la haute silhouette et la jolie tête brune de l'étudiant.

D'abord elle prit le parti de se réfugier au fond du magasin. Mais le jeune homme allait et venait sur le trottoir, ou stationnait à quelque distance jusqu'à ce qu'il l'eût découverte. Au contraire, si elle s'avancait résolument, il semblait saisi de timidité et se retirait après un expressif coup d'œil. La pauvre Juliette restait rouge comme une cerise, et plus impressionnée par l'éclair de deux yeux ardents qu'elle ne voulait se l'avouer.

Un après-midi, comme elle faisait une course pour sa patronne, la jeune fille s'arrangea de façon à se retrouver boulevard Saint-Germain vers le moment où son admirateur en arpentait l'asphalte. La bonne foi de son intention secrète justifiait la coquetterie de sa manœuvre.

Le jeune homme survint, et, la voyant seule, se hâta de la rejoindre. Il balbutia quelque phrase de début qu'il n'eut pas le temps de terminer. Juliette l'interrompit :

— « Monsieur, » lui dit-elle, « je ne désire pas vous entendre, mais vous parler. J'ai résolu de m'adresser à vous pour vous prier de ne plus passer devant le magasin où je travaille. Je suis une honnête fille, et déjà mes camarades commencent à en douter. Leurs plaisanteries et leurs soupçons me rendent malheureuse. Je n'ai plus le même cœur à l'ouvrage. Ma patronne peut me renvoyer. Que penserait-on chez moi ? Vous avez l'air bon, monsieur, et bien élevé. Vous ne voudriez pas faire ce tort à une pauvre ouvrière. »

Comment rendre la douceur suppliante de cette voix, la claire loyauté de ces beaux yeux, où des larmes perlèrent tout à coup ? Roger s'écria, dans toute la chaleureuse impétuosité de son caractère :

— « Ah ! mademoiselle, je vous demande pardon. J'ai mal agi. Je le reconnais. Et cependant je n'ai pas pu vous voir sans éprouver du respect

pour vous. Dieu sait que si j'en ai manqué, c'était involontairement.

— Alors, dit Juliette, vous ne recommencerez pas. Je vous remercie. Adieu. »

Elle se détourna, secouée par un tremblement qu'elle ne s'expliquait point. C'était une émotion intense faite de regret et de joie, et du sentiment d'un péril trop doux, qui la portait à la fuite.

— « Ne me quittez pas ainsi, » supplia le jeune homme, « J'ai deux mots à vous dire. Après quoi, je vous jure de ne plus vous importuner. »

Juliette n'eut pas la force de répondre non. Jamais un être aussi séduisant, aussi distingué de manières, d'éducation, de rang social, n'avait souhaité de s'entretenir avec elle. Et ce garçon, qui lui apparaissait comme d'essence supérieure, semblait bouleversé en lui parlant. Une espèce d'attrait magnétique établissait entre eux comme une vibration mystérieuse dont ils étaient également remués.

La jeune fille marcha lentement dans la direction de Saint-Germain-des-Prés, opposée à celle de son magasin. Roger l'accompagnait, mesurant ses pas sur la démarche hésitante de la petite lingère.

— « Mademoiselle, vous n'aviez pas besoin de m'affirmer que vous êtes une honnête fille. J'en étais sûr. En vous regardant, en me rendant compte du sentiment que j'éprouve pour vous, il me serait impossible de croire autre chose. Je vous aime, mademoiselle, comme un jour j'aimerai ma fiancée. Et je ne pourrais pas vous aimer autrement. Comprenez-vous ?... Ces choses-là ne s'expliquent pas. Vous êtes l'image de grâce et de pureté dont je rêve. Cette image-là n'est pas trompeuse. J'en suis certain. Voilà ce que je voulais vous dire. »

Il s'arrêta. Le mot de fiancée avait fait tressaillir Juliette. La voix chaude et tendre résonnait en elle comme une musique. Elle sentait une sincérité profonde dans les déclarations qui lui caressaient l'âme. Un espoir lui gonfla doucement le cœur. Cette enfant du pavé de Paris avait dévoré plus d'un roman où l'on voit les rois épouser des bergères.

L'étudiant poursuivit d'un ton plus bas :

— « Vous ne pouvez pas être ma petite amie. Je serais un misérable de vous le proposer. D'un autre côté, mon père ne me permettrait jamais de me

marier, à vingt-deux ans, avec une ouvrière, même délicieuse comme vous l'êtes. Pourtant, lui aussi a été ouvrier. Il est aujourd'hui le maître d'une grande usine, à Sézenac, dans la Drôme. Il s'appelle M. Bertelin. Moi, je suis son fils unique. Je veux continuer son œuvre. Je l'admire de toute mon âme. J'aimerais mieux mourir que de lui faire de la peine. »

Il y eut un nouveau silence. Une pâleur soudaine décolorait le visage de Juliette. Elle prononça :

— « Monsieur, tout ce que vous me dites est très loyal et très juste. Mais c'est une mauvaise action de me le dire. »

La douceur tremblante de l'intonation atténuait la dureté de la sentence. Roger sursauta. Une vérité poignante émanait de la réflexion de Juliette. À quoi bon s'affirmer mutuellement qu'ils ne devaient pas songer l'un à l'autre ? Une irrésistible sympathie amollissait leurs cœurs et se traduisait dans leurs regards. Les phrases mêmes qui énonçaient leurs bonnes résolutions les rapprochaient par un lien d'attendrissement, d'estime, qui rendait leur tête-à-tête plus dangereux. C'est ce que Juliette voulait exprimer.

Roger s'étonna qu'une petite fille du peuple eût des intuitions si pénétrantes. Son trouble augmenta de pressentir qu'elle craignait de l'aimer.

Leur entrevue se termina suivant l'honnête fermeté de leurs consciences. L'étudiant promit qu'il ne chercherait plus à revoir la jeune ouvrière. Il se contenterait d'emporter son nom dans la vie, comme un talisman. Elle serait son premier souvenir d'amour véritable, le plus pur, et, affirmait-il, le meilleur.

— « Je m'appelle Roger Bertelin, » dit-il. « Vous savez déjà que ma famille habite Sézenac. D'ailleurs, nous sommes connus partout à cause des inventions de mon père. Il vous sera toujours facile de me retrouver. Si jamais vous avez besoin d'un ami, rappelez-moi cette heure. Je vous assure qu'elle aura compté dans ma vie. Vous me plaisez tant, Juliette ! Et il me faut une telle force pour accomplir mon devoir ! Mon Dieu, si mes camarades m'entendaient, ils riraient de moi peut-être... Mais je serais un misérable si je vous demandais de m'aimer. »

Ils se séparèrent. Jamais plus profonde émotion n'avait bouleversé deux jeunes êtres. Leur conversation n'avait pas duré une demi-heure. Et le déchirement secret de leur adieu sembla pourtant rompre une tendresse aux racines déjà anciennes.

Mais ils emportaient aussi cet espoir invincible que l'amour à vingt ans fait naître avec lui. Ils sentaient qu'ils se retrouveraient. Où ? Comment ? N'importe. Le jeune homme était résolu à tenir son serment, à ne pas chercher à revoir Juliette. Ce serait à la destinée de les réunir, de vaincre les difficultés qu'eux-mêmes n'avaient pu résoudre. Secrètement, tous deux y comptaient.

Le souvenir des regards confondus, des paroles échangées, que leurs cœurs romanesques traduisaient de cent façons exquises, suffit durant quelques jours à leur secrète joie. Puis ils souhaitèrent de se rencontrer de nouveau. Des défaillances de volonté ébranlèrent leurs bonnes résolutions. Ils n'eurent pas le remords d'y manquer. Le hasard les remit en présence.

Un soir, la patronne de Juliette emmena deux de ses ouvrières au théâtre Cluny. Naturellement ce fut aux plus zélées qu'elle réserva cette récompense. Et la jolie fille qui avait inspiré à Roger Bertelin un sentiment passionné était une vaillante travailleuse.

Juliette, installée au premier rang de la galerie, suivait d'un air un peu rêveur les scènes comiques et les quiproquos fous que la joyeuse troupe de Cluny animait de son entrain. Les situations plaisantes lui arrachaient un sourire. Mais, parmi les bouffonneries, un peu d'amour fleurissait ; or il n'est pas de pièces acceptables sans cela. Et la naïve petite lingère, incapable de critiquer ce qui se passait de l'autre côté de la rampe, sentait son cœur battre et ses yeux se mouiller dès qu'un dialogue un peu tendre éveillait sa douce peine.

En elle-même, Juliette murmurait le nom de Roger. Se rappelant la brève rencontre du boulevard Saint-Germain, elle se croyait l'héroïne d'une aventure aussi admirable que celles dont les auteurs prennent la peine de faire des drames et des romans. Qu'on juge de son émotion lorsque sa compagne la poussa du coude pour lui montrer, dans une loge, un jeune homme qui les regardait.

— « C'est ton amoureux, » chuchota l'espiègle.

Juliette venait de reconnaître Roger.

Elle éprouva un tel trouble que toute la salle avec ses lumières oscilla devant ses yeux. Il lui sembla que son secret devenait visible à ces centaines de personnes, que tous ces gens allaient rire de la brusque rougeur dont ses joues brûlaient, que sa patronne allait se lever furieuse et l'entraîner dehors.

Cette impression douloureuse se dissipa en quelques secondes. Rien n'avait changé autour de Juliette. Sa grosse patronne, secouée d'un rire continu, se gonflait et se dégonflait avec des explosions mal étouffées, — telle une cornemuse, maniée par un artiste inhabile, et d'où fusaiient des sons incohérents. Quant à sa malicieuse compagne, une fois sa pointe lancée, elle venait de se laisser reprendre à la fascination du spectacle. Le héros de la pièce, poursuivi le revolver à la main par une femme jalouse, et réfugié dans une baraque foraine, reparut sous la peau d'un phoque savant. Ce stratagème convulsait de joie la salle. Qui donc eût songé à observer Juliette ? Qui eût deviné sa suave angoisse parmi cette tempête de gaieté ?

Était-elle plus heureuse que consternée ?... Son chapeau ne lui allait pas, songeait-elle. La vulgarité de ses voisins la navra. Mais ce qui la fit sombrer dans un abîme de désolation, ce fut l'examen de la loge où se trouvait Roger.

Une dame et une jeune fille, en toilettes élégantes, occupaient le devant. Un monsieur âgé se tenait en arrière à côté du jeune Bertelin. Voilà les gens distingués et riches qui devaient former la société habituelle de celui-ci. Cette demoiselle si bien mise était peut-être la fiancée qu'on lui destinait. Comment n'oublierait-il pas la pauvre petite ouvrière auprès d'une si gracieuse créature, qui devait lui dire de si jolies phrases, et qui, probablement, savait les fines manières et tout ce qu'il y a dans les livres ?

Le secret espoir de Juliette s'écroula. Elle se jugea sotte d'avoir pensé tendrement à ce garçon qui, après tout, s'était bien vite découragé de faire sa conquête. Avec quelle raisonnable fermeté n'avait-il pas renoncé à la voir ! Comme il avait bien tenu son engagement !...

Elle aurait donné tout au monde pour savoir ce qu'il pensait en ce moment. Sans trop regarder la loge, et avec ce coup d'œil de côté dont les femmes ont le secret, Juliette vit bien que les yeux du jeune homme se tournaient plus souvent vers elle que vers la scène. Mais il devait la trouver

ridicule, entre la grosse patronne commune, et l'autre ouvrière, dont les rires aigus amusaient le public. À cette heure sans doute, il mesurait encore mieux la distance qui séparait la petite lingère en jupe de laine et en chemisette de percale d'une jeune fille de son monde, comme celle qui étalait devant lui sa charmante robe de batiste garnie de Valenciennes.

Quand le rideau baissa sur le dernier acte, et que Juliette aperçut Roger posant sur les épaules de sa jolie compagne un mantelet rose bordé de cygne neigeux, elle éprouva une espèce de vertige, comme une chute dans le noir.

— « Venez donc, ma petite, » lui dit sa patronne. « Nous allons sortir les dernières. Croyez-vous qu'on est pressuré dans cette foule ! Ah ! si le théâtre brûlait, nous serions bien certaines d'y rester. »

Sur cette réflexion, que cent personnes répétaient à la même seconde dans les couloirs de Cluny, tandis que des milliers d'autres la redisaient infatigablement ailleurs, — car il est impossible de quitter une salle de spectacle sans l'entendre, — la grosse patronne émergea dans l'escalier, puis dans le vestibule et enfin sur le trottoir.

— « Eh bien ! mes enfants, » dit-elle à ses ouvrières, « je vous souhaite le bonsoir. Vous demeurez dans le même quartier. Je compte sur vous pour rentrer sagement et pour ne pas être en retard demain à la besogne. »

Les jeunes filles s'en allèrent ensemble le long des grilles de Cluny. Elles remontaient vers la rue Saint-Jacques. À quelques pas du théâtre et des boulevards étincelants de lumière, le silence nocturne de la Sorbonne les enveloppa.

Quelqu'un cependant marchait derrière elles. Quelque spectateur sans doute, qui, lui aussi, rejoignait son domicile. Elles ne tournèrent pas la tête, malgré le rythme un peu obstiné de la démarche qui semblait s'attacher à la leur.

Tout à coup, le passant raccourcit la distance, et une chaude voix suppliante prononça :

— « Mademoiselle Juliette !... »

Aucune réflexion ne mit la jeune fille en garde. Certes, elle ne s'était pas attendue à cela. Elle croyait Roger bien loin, parti avec sa brillante

société. Elle fit volte-face dans un élan irrésistible. Il était devant elle.

Le jeune homme se découvrit, par un de ces gestes simples, empreints d'une élégance aisée, qui charmaient la petite lingère. Dans son coquet magasin, elle voyait passer des personnes d'éductions diverses. Un sûr instinct lui faisait reconnaître le véritable raffinement de nature et de milieu.

— « Pardonnez-moi, mademoiselle, » dit Roger avec une intonation un peu tremblante. « Mes amis rentraient de leur côté. Ce chemin est le mien. Et, comme vous n'êtes pas seule, vous me permettrez peut-être de le parcourir à côté de vous. Ce quartier n'est pas sûr pour votre compagne et vous-même. »

Il n'eut pas le temps d'achever. La compagne à laquelle il venait de faire allusion éclata de rire, — de ce même rire aigu qui, tout à l'heure, faisait retourner les gens de l'orchestre et gênait tant la pauvre Juliette. La haute façade sombre de la Sorbonne dut en froncer ses sourcils de pierre.

— « Ah ! monsieur, » pouffa la grisette, que vous parlez bien ! « Mademoiselle... pardonnez-moi... »

Elle imitait le ton respectueux de Roger.

— « Vous croyez donc que c'est nécessaire avec moi, toutes ces belles phrases ? Est-ce que je ne sais pas ce que c'est ?... Je vais vous donner l'exemple de la franchise. Toi, Juliette, tu dois commencer à me trouver de trop, et moi, je l'avoue, je ruminais un prétexte pour te tirer ma révérence. On m'attend là où je ne m'ennuierai pas. Je vous souhaite la pareille. Eh ! bonsoir, mes enfants ! — comme dit notre sémillante patronne. »

L'étourdie se sauva en riant toujours. Juliette eut beau la rappeler, Roger eut beau protester, dans son ennui sincère d'avoir compromis devant cette jeune folle celle qu'il aimait, — ils n'en obtinrent que d'autres éclats de rire et ce lointain adieu au tournant de la rue :

— « Ne me force pas à rester, Juliette. Je te chiperais ton amoureux. Il est vraiment beau garçon, et tu aurais bien tort de bouder contre ton cœur. »

La jolie ouvrière et l'étudiant restèrent seuls.

Ils ne parlèrent pas tout de suite, firent quelques pas, atteignirent un endroit plus obscur et plus solitaire encore. Là, brusquement, Juliette fondit

en larmes.

— « Oh ! » soupira Roger, « vous ne me pardonnerez jamais.

— Ne dites pas cela, » s'écria-t-elle. « Laissez-moi être heureuse. J'ai trop souffert ce soir !

— Pourquoi donc pleurez-vous ? » demanda le jeune homme, qui lui enlaça la taille.

— « C'est de joie que je pleure. Dites-moi que vous n'épouserez pas la jeune fille qui se trouvait dans votre loge. »

Ce fut au tour du jeune Bertelin d'éclater de rire. Puis avec une émotion sérieuse :

— « Vous étiez jalouse. Vous m'aimez donc ? »

Elle leva près du sien un si tendre visage qu'il ne put se retenir d'y poser passionnément ses lèvres.

Ce ne fut pourtant pas ce soir-là que Roger Bertelin et Juliette cédèrent à l'amour qui les attirait irrésistiblement l'un vers l'autre. Devant la porte de la jeune fille, ils se séparèrent. Elle demeurait avec ses parents. Roger ne pouvait franchir le seuil de cette maison. Il n'eût pas davantage osé demander à la petite lingère de venir dans son logis d'étudiant. Malgré la grisante promenade nocturne, dans la solitude des vieux quartiers endormis, sous les étoiles d'avril ; malgré les délices des premiers aveux, des timides étreintes, les deux jeunes gens sentaient veiller en eux-mêmes la force de leur honnêteté.

Lui, n'était pas un séducteur vulgaire, un garçon égoïste, sceptique, sans respect pour la vierge pauvre. Il concevait très vivement la responsabilité virile dans une situation comme la sienne. Fils d'un ouvrier, qui, doué d'une espèce de génie, était parvenu à la fortune par une grande œuvre personnelle ; élevé parmi des ouvriers qu'il devait gouverner et protéger dans l'avenir, le jeune Bertelin ne ressemblait pas à ces libertins de grande famille qui ne voient qu'un jouet dans une jolie fille du peuple. Il jugeait aussi coupable de tenter la perte de l'une d'elles que de prendre de l'argent dans la caisse de secours fondée à Sézenac pour les travailleurs de l'usine ou que de manier une arme d'assassin.

De son côté, Juliette avait, pour se défendre, sa pureté, son éducation par une mère sage, et aussi d'autres raisons, qu'elle n'avoua pas à Roger, et que celui-ci devait connaître trop tard.

Tous deux luttèrent sincèrement. Mais ils crurent pouvoir se rencontrer quelquefois sans danger. Sentir qu'ils s'aimaient, se le répéter, ne serait-ce pas un bonheur suffisant ? N'y trouveraient-ils pas l'énergie d'accomplir leur devoir ? Quel souvenir plein de douceur et de fierté n'emporteraient-ils pas à travers la vie ! Quel lien d'estime et d'impérissable affection resterait entre eux plus tard, quand la destinée les aurait séparés !

Ce fut l'époque des rendez-vous dans le petit square de Saint-Germain-des-Prés. La vieille église vit rarement fleurir au pied de ses murailles une idylle plus fraîche, plus candide. Certes, ce fut une exception aux usages du Quartier latin. Mais l'exception ne dura pas. Elle eût été surhumaine. On ne joue pas avec l'amour sans s'y brûler quand on a dix-huit et vingt-deux ans.

Un soir, Roger ne vint pas au rendez-vous. Il avait de bonnes raisons pour cela, ayant été blessé le matin même à la salle d'armes par un fleuret qui s'était brisé. Entraîné par l'élan, son adversaire, qui se fendait, l'avait atteint au cou avec le tronçon. Il pouvait être tué, n'eut qu'une éraflure, mais fut retenu dans son lit aussi bien par la fièvre que par les camarades qui s'empressèrent à le soigner. Impossible de faire parvenir à temps le moindre mot à Juliette, surtout sans mettre deux ou trois carabins dans le secret.

La pauvre amoureuse passa une nuit cruelle, partagée entre une double terreur : celle d'un accident ou d'une négligence. Roger s'était lassé peut-être d'une tendresse qui n'accordait rien. N'avait-elle pas, la dernière fois, refusé encore une escapade à la campagne, que le jeune homme sollicitait depuis longtemps, mais qui la forcerait à mentir avec la complicité d'une amie ? À cela, Juliette ne pouvait se résoudre. Son inquiétude fut si douloureuse que la pauvre enfant se sentit à bout de résistance.

Le lendemain, arrivant chez sa patronne avant même que le magasin fût ouvert, elle ne trouva pas le billet qu'elle attendait de Roger. Sans réfléchir davantage, elle partit pour la rue Madame, où demeurait l'être qu'elle aimait à présent plus que tout au monde, même plus que sa vertu et que son honneur.

Pour la première fois, elle franchit cette porte, devant laquelle déjà elle avait furtivement passé. Elle reconnut le grand vestibule clair, avec, au fond, les vitres de couleur qu'elle avait remarquées de loin.

— « M. Roger Bertelin ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

La concierge, qui sirotait son café au lait, la dévisagea d'un air un peu ironique.

— « M. Bertelin, ma belle ?... Hum... je crains qu'il ne soit pas en état de vous recevoir.

— Est-il malade ?... » balbutia Juliette, qui se sentit défaillir.

— « Oui... c'est-à-dire, non... Enfin, attendez que j'aie fini mon café au lait. J'irai voir. Son ami, qui l'a gardé cette nuit, vient de descendre...

— Oh ! mon Dieu, il lui est arrivé quelque chose... Donnez-moi sa clef, madame. Cela vous évitera de monter. Je vous assure qu'il ne vous en voudra pas !...

— Minute !... » fit la concierge, « Sa clef ?... comme vous y allez ! Que je confie les clefs de mes locataires pour la peine qu'on aurait de me les demander ?... Allons, » reprit-elle devant le visage bouleversé de la jolie fille, « ne vous tournez pas les sangs. Je vais grimper tout de suite. Attendez seulement que je recouvre mon bol avec une soucoupe, rapport à mon chat Grisonneau, qui raffole de café au lait jusqu'à l'indélicatesse, le pauvre chéri. »

Cinq étages, du pas pesant de la portière. Qu'ils auraient paru courts à Juliette, qui la suivait, si elle avait pu les escalader au gré de son impatience !

Enfin, voici le palier, avec ses trois portes symétriques. C'est celle de droite. La bonne femme met la clef dans la serrure.

Quelle minute !...

Elle s'en souviendra, l'amoureuse Juliette, pendant les courtes années qui lui resteront à vivre... Elle y pensera, le soir du départ de Messine, accoudée au bastingage du paquebot, devant la magie de couleurs dont resplendiront la mer et les montagnes... Peut-être y pense-t-elle encore, dans sa dernière et mystérieuse demeure, au fond de l'abîme, sous les flots...

— « M'sieu Roger, » fait la concierge, « c'est une visite. Un peu matin, vous me direz. Mais dame, j'ai idée que vous ne vous en plaindrez pas. »

Que répond-il ? Comment Juliette passe-t-elle du cabinet de travail, encombré de livres et d'armes curieuses, dans la chambre ? Pourquoi la concierge a-t-elle disparu sans qu'on devine si elle ne s'est pas évanouie dans les airs ? La jeune fille ne sait pas, elle ne saura jamais. Elle regarde la tête charmante de son ami, cravatée de linges et posée sur l'oreiller blanc. Ainsi encadré, un peu pâle entre les cheveux sombres et la moustache brune, ce visage revêt pour elle la magique splendeur dont l'amour transfigure les êtres. Les yeux qui s'attendrissent en la regardant, les moindres battements des paupières, le pli de la bouche, l'émeuvent d'une façon indicible.

Elle ne s'imagine pas qu'elle produit de son côté un effet exactement pareil. Elle se sait jolie, la petite ouvrière parisienne, à qui tant de regards l'ont dit depuis qu'elle trotte par les rues, reportant ou rapportant le butin de son aiguille comme une diligente abeille. Mais la beauté n'est rien sans le prestige de l'amour. Et ce prestige contemplé sur le front si cher, elle ne se figure pas qu'elle en est aussi couronnée.

— « Juliette, je t'adore !... Juliette, promets-moi que tu reviendras. »

Il la tient si serrée dans ses bras, contre son cœur, l'attirant vers ce lit, dont lui-même, par convenance, n'ose point sortir, qu'elle craint pour sa blessure. Il va déranger le pansement. Il se donnera la fièvre. Elle le supplie de rester calme. Autrement elle va regretter sa visite.

— « Regretter ta visite, petite Juliette. Regretter d'avoir été bonne, et tendre au delà de tout. Je t'aime, Juliette. Ne crains rien. Ne regrette rien. Si tu savais avec quelle reconnaissance je baise tes jolies mains ! Tu vois... tes mains seulement... Parce que, si je t'embrassais comme je le désire... ce ne serait plus de la reconnaissance. »

Elle gronde. Il rit. Les voilà partis dans l'enfantillage, la folie, la passion. Qui les arrêterait ?...

— « Si tu ne me promets pas de revenir, je ne me soignerai pas. Et tu sais... » (il essaie de prendre un air sérieux), « elle est très grave, ma blessure, elle réclame tous tes soins. »

Elle promet de revenir, pour qu'il se soigne.

Dès le lendemain elle tint sa promesse.

Ensuite elle revint pour s'assurer qu'il était guéri.

Elle revint encore après sa guérison.

.....

Il y avait trois mois que Juliette s'était donnée à Roger Bertelin. Ils étaient encore dans l'enchantement de la possession. Et pourtant une secrète tristesse remplissait le cœur du jeune homme.

Toute l'attitude de sa gracieuse maîtresse le confirmait dans les remords que, d'avance, il avait éprouvés. Elle ne ressemblait en rien aux étudiantes, aux grisettes, aux filles plus ou moins légères, qu'il rencontrait jadis dans les endroits de plaisir où ses camarades l'entraînaient. Une tendresse infinie l'avait jetée dans les bras de Roger. Le goût de la distraction, la coquetterie, l'ardeur du tempérament y étaient pour peu de chose. Son ignorance du mal, son manque de curiosité, semblaient même extraordinaires chez une ouvrière parisienne. Elle avait horreur du mensonge, au point qu'elle se résolvait à grand'peine aux petites ruses nécessaires pour ses visites chez l'étudiant.

Celui-ci, en la questionnant sur sa famille, comprit dans quel honnête milieu elle avait été élevée, s'expliqua des qualités qui lui eussent paru précieuses pour un mari, mais qui aggravaient d'une responsabilité sa situation d'amant. Plus il s'attachait à la jeune fille, plus il souffrait de s'être engagé avec elle dans une situation qui ne pouvait se dénouer que d'une façon cruelle. Avec une conscience moins scrupuleuse, il aurait pu, la faute une fois commise, en profiter sans s'inquiéter de l'avenir. Au contraire, plus timoré, plus épris aussi sans doute, il eût songé au mariage, à la réparation. Mais, pour cela, il lui eût fallu également plus de liberté dans la vie. Roger craignait son père, le vieux Bertelin, l'homme de redoutable énergie qui avait toujours su renverser tous les obstacles. Il se sentait incapable de jamais lui imposer une belle-fille que le vieillard refuserait d'agrèer. Lui-même, aux plus douces heures de l'amour, se rendait compte qu'il n'avait pas eu l'intention d'engager son existence et qu'il gardait

toujours, dans les limbes du rêve, une image supérieure de sa compagne future. Peut-être l'entière satisfaction de son désir lui laissait-elle le sang-froid nécessaire pour de telles réflexions. Le cœur humain, même très bon, n'échappe point aux lois de la nature.

Un soir, comme Juliette quittait Roger après une entrevue d'amour plus exquise et plus courte que jamais, le jeune homme surprit des larmes dans les yeux de sa petite amie.

— « Pourquoi pleures-tu ? » lui demanda-t-il avec une tendre inquiétude.

Elle se blottit dans ses bras sans lui répondre.

Il insista.

— « Est-ce que ma petite Liette me cache quelque chose ? Cela me ferait beaucoup de peine. N'as-tu pas confiance en moi ? »

— Oh ! » s'écria-t-elle, « j'ai en toi une confiance absolue. Pourtant, il est vrai, mon Roger, que je te cache quelque chose.

— Bon ! Je reconnais. C'est un chagrin, je parie, et tu ne veux pas que j'en prenne ma part. Voilà qui est mal.

— C'est un chagrin, mais il n'est pas le mien. Je ne peux donc pas te le faire partager. C'est de pitié que je pleure. Et aussi un peu... »

Elle s'arrêta.

— « Achève, Liette.

— Comment te dire ?... Mon cœur se serre. Le mal que nous faisons, même involontairement, doit retomber sur nous. J'ai peur pour notre amour. C'est un pressentiment. Oh ! comme cela me coûte de te quitter ce soir !

— Eh bien, reste avec moi, Liette. Reste avec moi toute une nuit. Voilà si longtemps que je te le demande. »

Il l'enveloppait de ses bras caressants, et la supplication câline de sa voix brisait la volonté de Juliette. Elle trembla de faiblir.

— « Tu sais bien que c'est impossible. Ma mère mourrait d'inquiétude. Adieu, mon Roger. Adieu. Je t'aime. »

Elle s'élança dans l'escalier.

L'étudiant, un peu soucieux, referma la porte de son appartement. Il regagna sa chambre, posa sur la cheminée la lampe dont il avait éclairé la sortie de Juliette, s'assit dans un fauteuil et se mit à songer.

L'étreinte de mélancolie qui suit les minutes heureuses le rendait sensible à la mystérieuse tristesse de son amie. D'où venait-elle, cette tristesse ? De leur situation et de leurs caractères. Ni l'un ni l'autre n'étaient faits pour prendre légèrement une aventure. Personne mieux que cette tendre Juliette ne ferait une honnête épouse pour un honnête garçon de son milieu social. Mais les séparations toujours renouvelées dans une liaison irrégulière, l'arrachement de l'adieu, l'anxieuse attente des rendez-vous, les subterfuges, tout ce qui excite et amuse l'imagination des grisettes, n'était pour elle que tourment, remords, secrète honte. Et lui-même, Roger...

Il allait s'interroger à son tour, lorsqu'un objet, aperçu à terre, appela son attention. C'était un carré blanc, à demi caché par la frange d'un tapis. Le jeune homme le ramassa et reconnut une enveloppe de lettre. Elle portait le nom et l'adresse de Juliette. Sans doute elle était tombée de la poche de celle-ci. Par le côté déchiré de cette enveloppe apparaissait un papier replié.

Que contenait-il ?

Roger eut la tentation de le lire. Il résista, posa l'enveloppe, en se promettant de la faire parvenir le lendemain sous pli cacheté à sa propriétaire. Mais, après tout, Juliette n'avait-elle pas perdu cette lettre exprès pour qu'il en prît connaissance ? Les femmes ont des finesses si singulières ! Et celle-ci ne l'avait-elle pas quitté ce soir sur des réticences bien faites pour l'intriguer ?

« Bah ! » pensa l'étudiant, « puisqu'elle assure ne pas avoir de secrets pour moi... Nous allons bien voir si c'est vrai. »

Il retira la lettre, la déplia, et lut ceci :

« Ma chère Juliette,

Après ce qui s'est passé entre nous, je ne devrais peut-être pas te tutoyer comme par le passé. Mais que veux-tu ? C'est plus fort que moi. Nous

avons grandi ensemble. Si, d'accord avec nos parents, et, je peux le dire, avec toi-même, je ne t'avais pas considérée comme ma fiancée, j'aurais vu en toi une sœur. On tutoie sa sœur, n'est-ce pas ?

« Il est vrai que je ne pourrai jamais avoir pour toi les sentiments d'un frère. Laisse-moi du moins en garder ce pauvre petit privilège de te dire « tu ».

« Je ne veux pas t'entretenir de ma peine. C'est à cause de toi, et pour toi, que je désire te parler une fois encore. C'est pour ton bien que je prends la plume. Ne crois pas que je sois égoïste. J'ai tellement souffert depuis que tu m'as dit ce mot épouvantable : « J'ai un amant », que je ne puis plus espérer de joie, ni même de soulagement, dans l'avenir.

« Alors ?...

« Juliette, tu as agi loyalement en me faisant un aveu qui, croyais-tu, devait me guérir de t'aimer. Tu t'es fiée à moi. Sois tranquille. Ton secret sera bien gardé.

« Mais écoute, ma pauvre enfant. Je ne te jette pas la pierre. Je suis de mon temps. Je ne te dirai pas que l'amour est plus sacré dans le mariage que hors du mariage, quand on se donne de tout son cœur et qu'on est fidèle. Seulement, tant que le mariage existe, tant qu'il fait les femmes respectables, si un homme ne le donne pas à celle qu'il prétend aimer, c'est qu'il se soucie de lui-même plus que d'elle.

« Celui qui a eu le bonheur de te conquérir ne parle pas de t'épouser. C'est bien grave cela, Juliette. C'est bien dangereux pour une pauvre petite fille comme toi, qui n'a pas vingt ans, qui a toute sa vie devant elle, et qui peut pleurer pendant des années le bonheur de quelques jours.

« Juliette, ma chère Juliette, Je ne sais pas faire de phrases. Voilà tout simplement ce que Je veux que tu saches :

« Je t'aime toujours. Je t'aime assez pour te demander encore d'être ma femme après ce que tu m'as dit. Si tu acceptes, je ne te parlerai jamais du passé.

« Je serais bien surpris si, à l'heure qu'il est, tes illusions n'étaient pas un peu tombées.

« Tu t'es donnée — ô mon Dieu ! faut-il que je trace des mots pareils !... — tu t'es donnée à un jeune homme au-dessus de ta condition. Il n'est pas le maître de sa destinée. Bientôt il sera forcé de se séparer de toi. Veux-tu rester sa maîtresse pour ton malheur, et le sien peut-être ? Ou veux-tu devenir la femme d'un brave ouvrier comme moi, qui se sent les bras et le cœur forts pour te protéger, t'aimer, et même pour te consoler, pauvre petite, si cela est nécessaire ?

« Je n'oublie pas que je suis ton fiancé depuis le berceau. Tu l'as oublié, toi.

« Oh ! rappelle-toi notre enfance, Juliette, quand tu m'appelais ton petit mari, et que cela me donnait le courage de travailler pour devenir bien vite un homme.

« Ah ! je pleure des larmes de sang. Tu ne sauras jamais ce qu'il m'en a coûté de t'écrire cette lettre, que tu ne comprendras pas peut-être. J'ai songé à ton bonheur plus encore qu'au mien, je te le jure. La joie de te rendre heureuse, voilà ce qui me récompensera plus que je ne mérite de l'effort que j'accomplis sur moi-même.

« Tu me connais. Tu sais que je ne suis ni un complaisant ni un faible. De ma part, cette lettre doit te paraître presque invraisemblable. Mesure à cela mon amour. J'en découvre avec étonnement la profondeur.

« Je ne prononce pas le mot de pardon. Que ta fierté soit tranquille. Il n'est pas question de cela. Je l'aime. Je te supplie pour toi-même et pour moi. Voilà tout.

« Réfléchis... Et réponds le plus tôt possible, car il me semble par moments que j'atteins à la limite de mes forces.

« CLAUDE. »

Quand Roger Bertelin eut achevé cette lecture, il mit la tête dans ses mains, et des larmes jaillirent de ses yeux.

Toute la nuit, il songea à son devoir, à son amour, à ce rival inconnu, modeste ouvrier qui pouvait s'élever à de telles hauteurs de générosité, de délicatesse.

Un doute hantait l'esprit de l'étudiant. Cette lettre... Est-ce que Juliette l'avait laissée tomber de sa poche exprès ? Pourquoi pleurait-elle en le quittant ? Songeait-elle qu'il allait prendre connaissance de ces lignes poignantes, et que leur séparation s'ensuivrait ? Elle lui avait parlé de douleurs causées involontairement... d'une pitié qu'elle éprouvait... Pitié pour qui ? Pour l'ami de son enfance, qu'elle comptait désespérer à jamais ?... Ou pour lui-même, Roger, si elle lui laissait avec intention la déchirante épître ?...

« Ah ! les femmes.. Qui lira dans leur cœur ?... » songeait le pauvre garçon.

Certes, ce n'était pas lui, avec la naïveté de ses vingt-deux ans, et l'aveuglement de son premier amour.

Le sourire délicieux de Juliette, ses caresses chastes, ses beaux yeux de velours azuré, sa bonté douce, s'évoquaient en lui, l'attendrissaient. Tous ces trésors d'amour prenaient plus de valeur maintenant qu'il envisageait la possibilité de les perdre. Pourtant il n'avait pas le droit de les garder, puisqu'il ne les chérissait pas jusqu'à s'en assurer la possession légitime. Claude avait raison : celui qui n'épouse pas aime pour lui seul. Quel fond peut faire une femme sur un tel amour ? Combien le sentiment qu'il éprouvait pour Juliette était inférieur au sublime dévouement de son humble rival !...

Les heures nocturnes s'écoulaient, tandis que Roger méditait sur ces choses. Son esprit, à la fois profond et ardent, se trouvait pour la première fois en présence d'un grave problème moral. Voilà donc les complications de la vie ! Quelle différence avec les froides notions de droit qu'il étudiait dans ses livres !

Quand le jour se leva, — un peu avant sept heures, car on était en octobre, — le jeune homme sentit la fatigue de sa longue veillée. Il frissonna. Dans son cabinet de travail, le feu était préparé, car déjà s'annonçaient les fraîcheurs automnales. Roger alluma du papier sous les brindilles de bois, qui flambèrent.

Comme il se frottait machinalement les mains devant la flamme, il lui sembla qu'en le pénétrant cette chaleur vivifiante lui donnait la force de prendre enfin une résolution. Il s'assit à son bureau, plaça à côté de lui la

lettre de l'ouvrier, puis, choisissant dans son classeur un des feuillets mauves réservés à sa correspondance avec Juliette, il traça les mots suivants :

« Ma Liette bien-aimée,

« Un télégramme de Sézenac, arrivé ce matin à la première heure, me réclame auprès de mon père.

« Tu sais que certaines crises ouvrières rendent souvent difficiles l'administration de l'usine. En ces cas-là, ma présence est favorable à la conciliation. Car nos braves travailleurs m'ont presque tous vu naître, et m'écoutent volontiers, comme leur enfant et leur ami.

« Je ne puis me soustraire à ce devoir immédiat.

« Hélas ! il se prolongera peut-être plus que je ne voudrais.

« Ne nous faisons pas d'illusions, ma petite Liette... »

Roger s'interrompit. Un soupir gonfla sa poitrine.

« Quelle fatalité !... » murmura-t-il.

À ce moment un coup de timbre le fit tressaillir.

« C'est trop fort ! » pensa-t-il. « Serait-ce le télégramme dont j'imaginai l'intervention ?... À sept heures du matin, qui peut venir ? »

Il ouvrit. C'était Juliette.

La figure pâle, les yeux gonflés de la jeune fille trahissaient une insomnie aussi douloureuse que celle de son ami.

— « Ah ! tu n'as pas reposé non plus, » dit-elle avec un navrant sourire.

— « Mais si... Pourquoi ? Je me suis levé de bonne heure. Il faut que je travaille, l'examen approche... » balbutia Roger.

— « Ne mens pas... Tu as trouvé la lettre.

— Quelle lettre ?

— Celle que j'ai perdue ici. J'aurais mieux aimé tomber morte au bas de ton escalier que d'égarer chez toi la prière insensée de ce malheureux...

— Quel malheureux ?... Je ne comprends pas, » protesta encore Roger, qui essayait d'écarter Juliette de son bureau.

— « Pourquoi donc m'empêches-tu d'approcher de ton bureau ? Tiens, diras-tu encore que tu ne l'as pas lue ? »

D'un geste rapide, elle saisit le papier déplié, le brandit sous ses yeux. Mais à peine l'avantage remporté, sa force nerveuse l'abandonna. Elle éclata en sanglots.

— « Roger, mon amour, ce n'est pas ma faute !... Tu vois bien que je ne lui ai laissé aucun espoir. Je lui ai déclaré que je t'adore, que je t'appartiens. Que pouvais-je faire de plus ? N'imagine pas que j'avais le moindre regret lorsque je t'ai montré de la tristesse, hier au soir. J'étais émue, voilà tout... Ces phrases de folie m'avaient secouée. Je le plaignais un peu, c'est naturel. Mais j'ai perdu toute pitié, cette nuit, quand j'ai pensé que tu avais ces affreuses pages sous les yeux. Ah ! comment ai-je fait pour qu'elles aient glissé hors de ma poche ? Il avait bien besoin de me débiter tant d'absurdités ! Puisqu'il sait que j'en aime un autre. Il n'a aucune fierté s'il n'en prend pas son parti. Ah ! non, je ne le plains plus. Tu vas voir comment je lui réponds !... »

— Mais toi, ma chérie, » dit Roger avec une douceur ferme, » regarde d'abord ce que je t'écrivais. »

Il se demandait comment il accomplirait jusqu'au bout la décision qu'il avait prise. La dureté de Juliette envers son généreux fiancé lui vint en aide. Il la blâma,... sans se dire qu'un cœur d'amoureuse est de pierre pour tout ce qui vient à la traverse de son bonheur. Lui-même, si sa passion eut été plus vive, n'eût songé qu'à se réjouir de sa victoire sur son rival.

Cependant il plaçait sous les yeux de la jeune fille le cruel papier mauve.

— « Tu aurais fait cela ! » s'écria-t-elle. « Tu serais parti ?... parti sans me revoir ? »

— Hélas ! ma chérie, te revoir, c'était souffrir tout ce que nous souffrons en ce moment. Pardonne-moi, Juliette, si je t'aime trop ou trop

peu pour accepter les responsabilités terribles que me crée ce que je viens d'apprendre.

— Quoi que tu fasses, je n'épouserai pas Claude.

— Il te vaincra par son amour.

— Jamais !

— Il est donc disgracié de la nature, infirme ou d'une laideur repoussante ?

— Il est très beau garçon, » affirma Juliette avec une vivacité naïve.

— « Oh ! oh ! » dit Roger, que ce ton piqua, « je n'ai pas besoin de plaider pour lui.

— Plaider pour lui ! Ne sens-tu pas la cruauté de tes paroles ?...

Un torrent de larmes suivit cette question.

Roger s'agenouilla près du fauteuil où sa pauvre maîtresse défailait de désespoir. Il l'entoura de ses bras et pleura avec elle.

Ce fut une de ces scènes de douleur où la jeunesse s'exalte jusqu'aux perspectives de la mort. Juliette parla de se tuer. Roger déclara qu'il ne lui survivrait pas. Puis une générosité mutuelle intervint, une soif de sacrifice, qui amena une lutte d'abnégation. Les protestations, les grands mots et les serments grisaient les pauvres amoureux comme une liqueur forte.

— « Je demanderai à mon père son consentement à notre mariage, » déclarait le jeune Bertelin. « S'il refuse, nous attendrons mes vingt-cinq ans.

— Non, » disait Juliette, lui servant à son tour des arguments qu'elle connaissait trop. « Ce serait la ruine de ton avenir. Tu dirigeras un jour l'usine de Sézenac. Comment aurais-tu le prestige, l'autorité nécessaire, si tu y revenais plus tard sous le coup de la disgrâce paternelle, ayant perdu tout point de contact avec la population ouvrière ; — car tant que ton père vivrait, il t'en tiendrait sans doute exilé. Suis-je la femme qu'il faut à un futur directeur ? Tu seras un personnage. Peux-tu épouser une ouvrière ? Je ne t'en demande pas tant. Garde-moi comme ta petite compagne cachée, comme ton amie, comme ta maîtresse, puisque c'est le mot. Mais je t'en supplie, ne me quitte pas !...

— Pourquoi, » demanda le jeune homme pour toute réponse, « ne m'avoir pas dit que tu étais fiancée ? »

Elle baissa le front. Elle sentit l'irréparable. Malgré sa pitié passionnée de tout à l'heure, Roger n'avait pas assez d'amour pour avoir assez d'égoïsme, et la garder sienne.

— « Tu m'avais tout fait oublier, » murmura-t-elle.

— « Oui, mais tu me préparais un remords, » reprit-il tristement.

Elle soupira :

— « Ah! tu ne m'aimes plus... »

Toutefois, après tant de larmes, de paroles, d'effusions sentimentales, succédant à une nuit sans sommeil, une espèce de détente se produisit chez les amants. De leurs chimères, ils glissèrent à un domaine plus rapproché de la réalité. La jeune lingère commença à se préoccuper de sa patronne, qui, à ce moment, devait ouvrir son magasin en guettant sur le trottoir l'arrivée de sa principale ouvrière.

— « Mon Dieu, » dit-elle, en tamponnant ses yeux brûlants avec son mouchoir trempé de pleurs, « qu'est-ce que je vais bien lui dire ? Je dois avoir une figure de l'autre monde.

— L'air va dissiper tout cela, » répliqua Roger en posant ses lèvres sur les paupières meurtries.

Comme il l'aidait à endosser sa jaquette, il vit un papier qui dépassait la petite poche intérieure.

— « C'est la réponse que je vais mettre à la poste, » dit Juliette, — car elle avait suivi son regard, « Prends-la, je tiens à ce que tu la lises d'abord. »

Roger eut vite parcouru ces quelques mots :

« Claude, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit :

« Je ne vous aime pas, j'appartiens à un autre. Je ne serai jamais votre femme.

« JULIETTE. »

L'étudiant resta un moment pensif.

Il posa sur son amie un regard plein de reconnaissance, de mélancolie, de grave autorité. Puis, lentement, il s'approcha de la cheminée, se baissa, posa le papier sur les bûches, qui s'écroulaient en fragments rouges. Une flamme surgit, courut un instant, s'évanouit... Juliette observa tout, secoua la tête et murmura :

— « O mon pauvre amour !... C'est lui que tu mets en cendres. »

Et elle s'enfuit en suffoquant.

Le lendemain, Roger était parti pour Sézenac.

.....

Il n'en revint que plusieurs mois après, lorsqu'il fut informé, par un confident sûr, que Juliette était mariée. Son intention était de rester à Paris seulement les quelques semaines nécessaires pour passer un examen de droit auquel il s'était préparé dans une laborieuse retraite.

Son petit appartement de la rue Madame allait lui apparaître tel qu'il l'avait quitté. Certains objets que la main de Juliette avait déplacés d'une façon fantaisiste gardaient la place qu'elle leur avait donnée.

Comme il arrivait à l'improviste, il fut frappé de l'embarras de la concierge.

— « On dirait que cela vous ennuie de me revoir ? » lui dit-il en souriant, « Votre chat Grisonneau est plus aimable que vous, car le voilà qui ronronne en tournant autour de mes jambes.

— Oh ! » fit la pipelette avec un haussement d'épaules, « pour ça, Grisonneau a la mémoire du cœur. C'est une bête qui vaut bien des gens. N'était qu'il est trop friand de son bec, rapport au café au lait.

— Pourquoi dites-vous que cet animal vaut bien des gens, comme si c'était une allusion personnelle ?

— Je ne sais pas si c'est une *illusion* personnelle, » reprit la concierge avec dignité. « Mais s'il ne vaut pas une femme pour ce qui est du

sentiment, je déclare qu'il vaut tous les hommes réunis.

— Vous m'humiliez, madame Papillon. Et vous m'humiliez dans tout mon sexe, ce qui est dur de votre part.

— Ne plaisantez pas, monsieur, » objecta M^{me} Papillon. « J'ai mes raisons pour parler comme ça. Et quand même je devrais vous fâcher, je vas vous les dire. Cette petite demoiselle, vous savez bien... cette mignonne jeunesse qui venait vous visiter les derniers mois que vous demeuriez ici... Et bien, elle s'est amenée de temps en temps depuis votre départ. Et elle me disait comme ça : « Mame Papillon, » qu'elle me disait, « donnez-moi sa clef pour cinq minutes. Je ne bougerai pas, je ne toucherai à rien. Je veux seulement passer un petit moment chez lui. Il me semblera que je l'attends, qu'il va revenir... » Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Roger ? On est femme, on sait ce que c'est que l'amour. Ma foi, je lui remettais la clef. Elle ne restait jamais bien longtemps. Mais quand elle redescendait, elle avait toujours les yeux rouges.

— Combien y a-t-il qu'elle est venue ? » demanda Roger d'une voix altérée.

— « Peut-être pas huit jours. Mais j'ai dans l'idée qu'elle ne reviendra plus.

— Pourquoi donc ?

— La dernière fois, comme elle s'en allait, je me suis mise sur la porte pour la suivre des yeux. Oh ! pas par curiosité. Mais elle me tirait le cœur après elle, cette petite. C'était plus fort que moi. Quand elle est arrivée au coin de la rue de Fleurus, elle s'est trouvée nez à nez avec un grand jeune homme brun, qu'elle ne voyait pas de loin, rapport qu'elle marchait les yeux par terre, en pensant à vous, pardine ! Le gaillard lui a pris le bras d'un air si forcené que j'ai failli crier à la garde. Mais il s'est contenté de lui emboîter le pas à côté d'elle, en roulant des prunelles terribles et en lui contant un tas de choses qui n'avaient pas l'air d'être une romance pour la guitare, je vous en réponds.

— C'est bien, » dit Roger, qui étouffait, « donnez-moi ma clef, madame Papillon. »

La concierge hésita :

— « Si la petite demoiselle revient... qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise ? » demanda-t-elle sournoisement.

— « Que je suis là.

— Et si elle veut monter tout de même ?

— Laissez-la faire, » murmura le jeune homme en escaladant les premières marches.

Juliette ne revint jamais.

Oublia-t-elle ?

C'est le secret qu'on ensevelit avec sa gracieuse dépouille, lorsque, par le sabord de la *Ville-de-Tunis*, on laissa glisser son cercueil dans les flots.

Mais, quant à Claude Ramerie, il n'oublia pas que, deux jours avant son mariage, il avait suivi sa fiancée jusqu'à la rue Madame, qu'il l'avait vue entrer dans la maison de Roger Bertelin et qu'il l'en avait vue ressortir une heure après. Dernier pèlerinage d'amour, dont l'innocence resta toujours douteuse pour son cœur torturé.

Près d'épouser Juliette, il savait bien n'avoir pas encore conquis son cœur, n'avoir pas effacé le souvenir. Mais il n'eût pas osé croire qu'elle ne lui était pas matériellement fidèle. Il en douta quand il surprit sa visite rue Madame. Roger était absent de Paris, lui assura-t-elle. Toutefois, presque aussitôt après, un hasard lui apprit la présence de l'étudiant. Terrible coïncidence... Ombre affreuse jetée sur cette âme. Toute la générosité du pardon, toute la confiance recouvrée, tout le passé si loyalement anéanti, tout cela ne put acheter à Claude le bonheur qu'il méritait.

Une enfant lui naquit huit mois seulement après le soir où, pour la première fois, il avait étreint sa Juliette adorée entre ses bras d'époux. La Nature a de ces sournoiseries déconcertantes.

Voilà pourquoi Claude Ramerie jetait parfois sur la petite Sylvaine des regards qui perçaient le cœur de la mère. Voilà pourquoi, dans son désir de trouver l'apaisement, d'emporter son bien le plus cher hors de toute atteinte, il avait cherché de l'ouvrage loin de Paris, d'abord en province, puis jusqu'en Sicile, où il avait accompagné un ingénieur chargé de travaux hydrauliques dans une villa princière. Voilà pourquoi une telle fureur de

vengeance le saisit quand le crime d'un riche patron lui coûta la vie de Juliette, comme jadis le caprice d'un riche étudiant lui avait coûté son amour. Voilà pourquoi cette fureur devint une passion âpre et terrible, capable d'un farouche assouvissement, quand il découvrit l'alliance étroite qui allait fondre ensemble les intérêts et les affections de ces deux êtres.

Jamais plus implacable férocité ne souleva un cœur humain qu'en cet après-midi de splendeur et de soleil, de parfums, de gaieté, de vie joyeuse, où, sur le trottoir de la Canebière, Claude Ramerie aperçut, dans le rayonnement de la richesse et de l'amour, ce Roger Bertelin, qui avait été l'amant de Juliette, qu'il croyait être le père de Sylvaine, et qui allait épouser la fille de Vauthier l'incendiaire.

XII LE RENARD AU PIÈGE

Ce fut un étonnement dans Marseille quand on apprit que l'armateur Paul Vauthier donnait un grand bal pour célébrer les fiançailles de sa fille avec Roger Bertelin. Deux mois après la catastrophe de la Coquette-Lucie, c'était un peu tôt pour mettre les violons en branle et allumer les lampions de fête.

Le blâme, d'ailleurs, ne vint pas de ses égaux, des puissants industriels, des hauts fonctionnaires, des femmes élégantes qui reçurent ses invitations. Ceux-là ne déploraient pas une occasion de se montrer, de s'amuser, de nouer des relations utiles. Mais la population maritime et ouvrière fut scandalisée.

Dans la salle commune de l'hôtel des *Grandes Indes*, les clients de M^{me} Estiévou exprimèrent bruyamment leur rude critique.

— « On voit bien que le désastre de son navire ne lui a rien fait perdre, à ce Vauthier. Parbleu ! tout était couvert par l'assurance. Du moment que son coffre-fort n'est pas touché, son cœur ne l'est pas non plus. La vie des gens, est-ce que ça compte pour lui ?... Des petites gens, d'ailleurs, de pauvres bougres de passagers, tels que ceux qu'on embarque dans un cargo-boat, pour remplir les coins que la marchandise laisse libres.

— Voyons, mauvaises langues, espèces de grogne-toujours, » disait la mère Estiévou (non sans quelques rauques abois de son gosier extraordinaire), « c'est pas parce que les morts sont morts que le train du monde ne doit pas continuer. Après tout, il y a eu très peu de victimes dans cet incendie de malheur.

— Oh ! très peu, en effet, » disait une voix gouailleuse. « Huit ou dix qui ont lentement crevé dans le dernier canot. Sans compter le commandant, qui a péri sur sa passerelle. »

Quelqu'un ajoutait :

— « Il y en a un surtout à propos de qui le père Vauthier pourrait décemment montrer du regret : c'est ce pauvre diable de commissaire, ce

brave Muriac, qui était à son service depuis bien des années...

— Oui, » déclarait un autre, « je l'ai connu, Muriac, du temps qu'il était intendant sur les chantiers, avant de s'embarquer comme commissaire. Il était les deux doigts de la main avec le patron. Bon zigue, malgré cela, et toujours le mot pour rire. Ça m'étonne qu'il ait si vite remercié son boulanger, dans ce canot où il ne recevait pas son pain assez régulièrement... Il avait une satanée carcasse d'acier qui aurait dû résister plus que toutes les autres. »

— Remercié son boulanger ?... » demanda une petite voix stupéfaite. « Qu'est-ce que ça veut dire, maman Estiévou ? Il n'y avait pas de boulanger dans le bateau... »

Un formidable éclat de rire accueillit la question de Sylvaine.

— « Veux-tu te sauver, gamine ! » aboya la patronne. « Tu sais bien que je t'ai défendu de venir dans la salle.

— Laissez-la, » crièrent en chœur ouvriers et matelots. « Faut bien qu'elle s'instruise. Remercier son boulanger, ma mignonne, ça veut dire lâcher la rampe. »

— « Dévisser son billard » — « Casser sa pipe ».

— « Passer l'arme à gauche ».

M^{me} Estiévou, prenant Sylvaine par la main, la conduisait dehors. Puis, la porte refermée, ses deux poings sur les hanches, son madras en bataille sur sa crinière de cirage :

— « Vous n'avez pas honte, » criait-elle à ses tumultueux pensionnaires, « Si elle vous avait compris, la chérubine !... Vous savez bien que sa mère est morte pour s'être arrachée de la bouche les dernières rations et les lui avoir données. Je ne vous conseille pas de reprendre cette conversation-là quand son père sera parmi vous. Il est pris comme qui dirait d'une folie noire, ce pauvre M. Ramerie, quand on fait allusion à son malheur.

— Eh bien, alors, la mère, il ne serait pas comme vous, qui trouvez bon qu'on danse chez Vauthier avant que les poissons aient digéré les cadavres de la *Coquette-Lucie*. »

Si les hommes du peuple, qui jugeaient ainsi l'armateur, avaient pu voir l'enfer secret de sa maison en fête en cette soirée de contrat, quelle n'eût pas été leur stupeur !

Celui qu'ils accusaient de ne pas garder la mémoire, le respect des victimes liées à sa fortune et à son nom, n'osait porter leur deuil dans la peur de s'avouer leur assassin. Le trouble où ce misérable vivait depuis la catastrophe l'empêchait de mesurer les choses à leur juste valeur. Vauthier aurait craint, en supprimant les réjouissances annoncées pour le mariage de sa fille, qu'on ne soupçonnât son épouvante et ses remords. Donc, la soirée de fiançailles fut donnée dans sa villa de la Corniche avec tout l'éclat, toute la somptuosité, toute la joie apparente que comportait une alliance entre la fille d'un des plus grands armateurs du Midi et le fils du célèbre usinier de Sézenac.

Notre récit s'est ouvert au pied même de ces terrasses illuminées, dans la musique d'une valse, à l'heure où Claude Ramerie faisait transmettre à Roger Bertelin son message de menace.

Le nom de Juliette, si tragiquement, si mystérieusement évoqué, au moment où le jeune homme s'enivrait des plus suaves promesses de l'amour, auprès d'une chaste et délicieuse fiancée, avait jeté plus de mélancolie que d'appréhension au cœur de l'ex-étudiant en droit, l'ancien locataire de M^{me} Papillon.

Roger, par sa haute intelligence, par son activité généreuse, plus encore que par la situation industrielle considérable dont il était l'héritier, se sentait une force. Chef dont les ordres sont loi, dont le cerveau dirige, dont la sollicitude protège, vers qui des centaines d'êtres regardent pour la sécurité de leur travail, de leur bien-être, de leur vie, le jeune Bertelin, déjà successeur effectif de son père, plus élevé que celui-ci par l'éducation et la science, avait le très vif sentiment de sa valeur comme celui de son devoir. On ne l'intimidait pas aisément. Il eût donc peut-être souri des vagues repréailles annoncées dans le billet anonyme, si le plus émouvant souvenir de sa jeunesse n'avait surgi hors de cette feuille grossière.

« Juliette, morte... »

Il se répétait ces deux mots tout en brouillant par ses maladresses les figures du cotillon qu'il devait diriger. Des images montaient dans sa mémoire : le magasin de lingerie, avec la svelte silhouette affairée à l'intérieur ; les doigts fins déroulant la dentelle ; les beaux yeux soudain tournés vers lui... Puis c'était la soirée au théâtre : comme son cœur avait battu de désir vers la jolie figure pensive, là-haut, dans la galerie !... Chère petite Juliette, si gaie d'abord et plus tard si douloureuse, avec toute la fatalité de l'amour inaccessible dans le bleu sans fond de ses prunelles !

« Je t'aime, Roger... Ne me quitte pas !... Ne me force pas d'en épouser un autre... »

— « À quoi donc pensez-vous, monsieur Roger ? Vous êtes bien loin d'ici en ce moment, » murmura dans l'oreille du jeune homme une voix singulièrement pénétrante.

Il tressaillit, regarda celle qui lui parlait.

Le visage de son interlocutrice était tout près du sien, et de la main elle pesait légèrement sur son épaule, car ils valsaient. Roger se trouvait tellement éloigné, en effet, par la pensée, qu'il rougit.

— « Déjà une infidélité ! » reprit sa danseuse. « Car ce n'est pas Lucie qui vous occupe. Vos yeux ne la cherchaient pas. »

Ceux qu'elle fixait sur le jeune homme brillaient d'une flamme singulière. À peine sorti de son trouble, il restait maintenant saisi par la proximité de cette tête de femme, belle, énergique et inquiétante.

— « Vous ne me reconnaissez pas ? » reprit-elle.

— « Si... » murmura-t-il... « Madame Chabrial.

— Oui, Madame Chabrial. Votre fiancée m'a présentée à vous comme son ancienne institutrice. Vraiment, c'est un beau titre. Je lui sais gré de me le conserver.

— Madame, » dit Roger, qui sentit la révolte amère de cette observation, « je suis sûr que M^{lle} Vauthier ne vous le conserve que dans sa reconnaissance. C'est ce sentiment qu'elle a voulu me faire partager, en me rappelant ce que vous avez été pour elle.

— Oh ! je l'étais bien malgré moi.

— Lucie ne s'en doutait pas, car elle vous aime de tout son cœur.

— Vous a-t-elle aussi, » dit hardiment Jeanine, « fait partager ce sentiment-là ? »

Son sourire atténuait en plaisanterie la provocation de la phrase, mais ses yeux s'alanguirent brusquement, et elle se sépara de son danseur avec une promptitude un peu nerveuse.

« Étrange créature, » pensa le jeune Bertelin.

Elle eut le don de le distraire un instant de tout ce qui l'attachait dans le présent et le reprenait dans le passé. À plusieurs reprises, il dirigea son regard vers elle. M^{me} Chabrial dansait maintenant avec un autre cavalier. Les tours et les retours de la valse faisaient se succéder son profil de douceur et sa face de tentation, l'ange et la faunesse. Puis sa nuque étincelait, pâle et veloutée, sous les cheveux roux.

— « Une véritable beauté. Pourquoi me déplaît-elle ? » se dit Roger.

De nouveau il reçut au fond de ses prunelles le choc des yeux magnétiques. Il le soutint froidement. Puis il alla prendre place à côté de sa fiancée :

— « Lucie... » chuchota-t-il.

Elle tourna vers lui un visage divinement candide, avec une expression tendre et interrogative.

— « Je prononçais votre nom, » dit le jeune homme, « comme un talisman... Je vous aime ! »

Du seuil de la salle, Jeanine vit les deux fiancés réunis. Elle surprit le dialogue de leurs yeux et devina celui de leurs lèvres. Elle les contempla pendant une minute. Ses sourcils se froncèrent. Sa poitrine se gonfla comme d'un soupir.

— « Vous êtes fatiguée, ma chérie, voulez-vous que nous rentrions ? » demanda la voix de son mari à côté d'elle.

M^{me} Chabrial laissa tomber sur lui un regard de dédain. Elle haussa les épaules pour toute réponse, et lentement, avec sa démarche onduleuse,

comme une souple tigresse qui se coule vers sa proie, elle se dirigea vers Paul Vauthier.

— « Monsieur, » lui dit-elle, « voudriez-vous m'écouter un instant ?

— Comment donc, chère madame... » répliqua vivement le vieillard.

Il lui offrit le bras. Tous deux se dirigèrent vers une des portes qui conduisaient au jardin.

— « Vous n'aurez pas froid ? » demanda l'armateur en examinant avec complaisance les belles épaules nues de la jeune femme.

— « Froid ? » s'écria-t-elle en riant, « Mais vous ne sentez donc pas la tiédeur de cette nuit ? L'air est ardent comme si les fleurs y exhalaient des baisers.

— Je voudrais être les fleurs, » dit Vauthier avec une intonation de galanterie.

— « La perce-neige alors ?... » fit-elle méchamment. « Il n'y en a point sous ce climat.

— C'est cruel à vous de railler mon âge. Si mes cheveux sont blancs, vous savez bien, vous, » (il appuya sur cette syllabe) « que mon cœur a toute l'ardeur...

— De la vingtième année, » acheva Jeanine avec un rire strident.

— « Mais, chère amie, » répliqua l'armateur blessé au vif, « c'est vous-même qui me l'avez fait croire.

— J'y croyais aussi, » reprit-elle, « quand je vous donnais si largement toute la sève de ma jeunesse. Tant que j'ai vécu de votre vie, je la faisais reflourir et reverdir. Je vous ai porté bonheur. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Vous avez eu tort, mon cher, de jeter la dame de cœur. C'était le meilleur de vos atouts. »

Vauthier s'écarta un peu, et dans la lueur orangée des lanternes vénitiennes, il regarda M^{me} Chabrial. Elle vit se courber un peu sa haute taille, rencontra l'inquisition aiguë de son regard.

— « Voyons, » prononça-t-il, « qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous savez combien il m'en coûtait de renoncer à vous. Mais ce mariage avec

Chabrial vous semblait nécessaire. Je m'en suis fait l'instrument contre mon gré, dans votre seul intérêt.

— Oui, dans mon seul intérêt. Si vous aviez bien vu le vôtre, vous auriez pris une autre décision.

— Laquelle ?

— Vous auriez fait de moi votre femme.

— Mais, » reprit Vauthier après un instant d'hésitation, « c'eût été bien égoïste de ma part. Je suis vieux... Vous me l'avez rappelé assez durement tout à l'heure...

— Pensez-vous, » dit-elle avec cynisme, « qu'il m'eût été plus désagréable de vous subir comme mari que comme amant ?

— Me subir ? » répéta-t-il suffoqué, « Qui vous y forçait ?... Vous m'avez donné l'illusion de l'amour. Je vous ai crue sincère... Si je n'ai pas la fatuité d'un jeune homme, j'ai le juste orgueil de ma personnalité, de mon intelligence... de mon influence sociale...

— Vous oubliez... votre argent. »

Le mot cingla, s'abattit comme un coup de cravache. Vauthier se cabra, perdit sa correction de galant homme.

— « Ah ! ma chère, je ne sais pas quelle mauvaise querelle vous me cherchez ce soir. Si c'est pour mon argent que vous vous êtes donnée à moi, je suis encore votre débiteur, car votre beauté est sans prix. Seulement, je ne la savais pas tarifée. Il faudra me présenter vos comptes. »

Un éclair haineux jaillit des prunelles vertes, noires dans l'ombre, de Jeanine. Les dents serrées, la voix sifflante, elle murmura :

— « Vous les aurez, mes comptes, et ils sont lourds. Toute l'amertume de la pauvre institutrice, devenue un jouet pour celui dont elle mange le pain et qui peut, d'un jour à l'autre, la rejeter à la rue ; toute la révolte de ma jeunesse dans les bras d'un vieillard ; toutes les bassesses commises pour satisfaire une ambition que vous avez déçue...

— Quelle ambition ? » interrompit Vauthier.

— « Vous épouser. C'était mon droit. Mes vingt-cinq ans et ma beauté valaient bien votre nom d'industriel et votre fortune écornée par les différences à la Bourse.

— Taisez-vous !... » chuchota l'armateur. « Je vous ai avoué quelques pertes quand je me croyais sûr de votre affection. Vous commettiez une infamie en répétant... D'ailleurs je me suis rattrapé depuis...

— Rattrapé ?...

Elle répéta le mot avec une intonation diabolique.

Il eut un sursaut, lui saisit les mains. Tous deux se trouvaient comme perdus dans le coin le plus écarté du jardin, derrière un buisson de myrtes, dont le parfum lourd et sucré saturait l'atmosphère.

— « Jeanine, » supplia l'armateur, « qu'avez-vous ? Pourquoi ce ton étrange, ces paroles mauvaises ?... Que vous ai-je fait ? Quelle est votre intention ? Je vous aime toujours... Si vous saviez comme mon cœur battait ce soir tandis que je vous regardais danser ! Si vous désirez quelque chose de moi, demandez... Vous me rendrez le plus heureux des hommes. Ne dénigrez pas le passé. Pour moi, c'était le dernier amour de ma vie, le plus brillant, et dont le feu me torture encore... Ah ! quand je me souviens... N'y penses-tu jamais, toi, Jeanine ?... »

Il essaya de l'attirer contre lui. Dans cet élan sénile, cet homme oubliait tout, même les phrases insultantes, même l'anxiété que l'attitude toute nouvelle de M^{me} Chabrial insinuait en lui tout à l'heure.

La jeune femme eut un recul de dégoût.

— « Je vous défends de me tutoyer, » dit-elle. « Ce que j'ai, ce que je veux, je vous le dirai demain. Quand je vous entraînaient tout à l'heure hors des salons, je voulais seulement vous demander une prochaine entrevue. Mais en vous parlant, en voyant votre visage orgueilleux, en me rappelant tout ce qui bouillonnait parfois de rage dans mon cœur quand la misère et l'ambition me forçaient à vous débiter des paroles d'amour, je n'ai pas pu me contenir... Voilà l'explication. Maintenant, répondez-moi : à quelle heure vous plaira-t-il de me recevoir demain ? »

L'armateur ne répondit pas tout de suite. Jusque-là, il n'avait pas saisi la portée des récriminations de son ancienne maîtresse. Peu à peu leur venin s'infiltrait en lui. Maintenant il se rendait compte de leur sincérité d'âcre rancune. Surtout il restait meurtri par le geste écœuré dont la jeune et brillante créature venait d'arrêter ses velléités amoureuses. L'orgueil qu'elle lui imputait avec raison gonfla le cœur de cet homme. Paul Vauthier redressa sa grande taille ; son visage, aux lignes sèches entre les favoris grisonnants, reprit l'expression hautaine que l'émotion récente lui avait fait perdre. Avec le ton posé de l'homme du monde, mais aussi avec la plus indiscutable fermeté, il répondit :

— « Madame, je regrette vivement de ne pas pouvoir accepter l'entretien que vous me proposez. La personne que j'ai connue sous vos traits n'existait point, paraît-il. Je ne veux rien avoir à faire avec celle que j'y découvre.

— Même pas, » dit tranquillement Jeanine, « si cette personne vous apportait le dernier souvenir de votre complice Muriac ? »

Il y eut une minute de silence. Vauthier n'avait pas fait un mouvement. Ses traits, voilés par l'ombre, ne parurent même pas tressaillir. Comme le somnambule réveillé brusquement au bord d'un toit, il n'osait bouger de peur de rouler dans l'abîme. Intérieurement, il défaillait d'effroi. Dans un effort surhumain, ses lèvres émirent un son indistinct, altéré, avant qu'il pût dire :

— « Muriac ?... Mon complice ?... Je ne vois pas... Cependant si ce malheureux a laissé quelque message pour moi, et que vous en ayez connaissance...

— Oh ! il a laissé un message très distinct, et non seulement j'en ai connaissance, mais le hasard m'en a rendue dépositaire.

— Vous l'a-t-il confié avant de s'embarquer ? »

Une idée frappait l'armateur. Peut-être le misérable avait-il laissé une dénonciation cachetée, avec recommandation de l'ouvrir s'il périssait. Mais dans quel but ? Et quel être pouvait lui inspirer assez de confiance ?...

— « Non, » répliqua M^{me} Chabrial : « c'est une confession écrite au moment d'expirer. Vous savez que j'étais sur la *Ville-de-Tunis* quand elle a

recueilli les survivants du dernier canot.

— Cette confession... vous êtes seule à la connaître ?... »

Jeanine, cette fois, distingua l'affreuse pâleur de la figure penchée vers elle, la sombre fixité des yeux, le tremblement de la mâchoire inférieure... Elle eut peur. Un coup d'œil autour d'eux lui montra l'isolement de cette retraite de verdure. Qui donc, des salons en fête, vibrants de musique et de rires, entendrait le gémissement d'une femme étranglée ? Un frisson la parcourut tout entière.

— « Vous saurez cela demain, » fit-elle. « Rentrons. J'ai froid. »

Déjà elle hâtait le pas dans le sentier. Les girandoles de lampions apparurent. Leur clarté, les silhouettes dessinées en noir sur le perron illuminé, la rassurèrent. Elle glissa son bras sous celui de Vauthier.

— « Maintenant, » dit-elle avec une grâce atroce, « consentirez-vous à fixer l'heure de notre causerie ?... »

— Demain, dans cette maison, quand vous voudrez, » balbutia-t-il. « Je ne bougerai pas avant de vous avoir vue. »

Au moment où l'armateur et sa belle compagne rentrèrent, les convives s'installaient aux petites tables du souper. M^{me} Chabrial gardant obstinément le bras du maître de la maison, celui-ci se trouva bientôt avec elle tout près de la place que les fiancés lui avaient réservée en face d'eux, à côté de M. Bertelin, le vieil usinier de Sézenac. Ni Roger, ni Lucie n'ayant leur mère, le siège d'honneur restait vide à la droite de M. Vauthier. Comme il n'avait pas été présent pour conduire une dame, et que toutes étaient placées, il dut rester jusqu'au bout le cavalier de celle qu'il amenait.

On vit donc, non sans quelque surprise, M^{me} Chabrial, ex-institutrice de M^{lle} Vauthier et femme d'un petit ingénieur, présider avec le puissant industriel ce souper de fiançailles, auquel prenait part tout ce que Marseille comptait de riche, d'influent, d'élégant. Un sourire de triomphe errait sur les lèvres de Jeanine. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait à une place qu'elle jugeait digne d'elle. Et ce n'était encore que le premier degré de l'ascension. Jusqu'où n'irait-elle pas, avec sa beauté, ses armes secrètes, son indomptable volonté ? Cet homme, à côté d'elle, cet homme qu'elle avait vu commander rudement sur ses chantiers, et qu'aujourd'hui tout le

monde félicitait avec des toasts pleins de flatterie, n'était plus dans ses mains qu'un instrument. Elle escomptait sa docilité future. C'était pour elle une joie ineffable de le sentir trembler. Car, sous l'impassibilité de cette froide figure, elle devinait l'épouvante intérieure.

Paul Vauthier semblait écouter avec émotion le président de la chambre syndicale des armateurs, qui, après avoir porté la santé de la fiancée, se lançait dans un éloge emphatique du père :

— « Oui, » disait l'orateur, « levons notre verre en l'honneur de ce vaillant, qui a porté si haut le drapeau de notre industrie, ce créateur ingénieux et actif, auquel nous devons les initiatives les plus heureuses, cet honnête homme, dont la signature vaut une garantie d'État. À notre cher hôte, mes amis ! Que le bonheur de sa charmante fille, que notre affection à tous, que les satisfactions de son cœur en ce jour, le consolent d'une douleur récente, qui a mis en deuil notre ville entière, mais qui n'a pu atteindre, étant l'œuvre de la fatalité, cette grande renommée industrielle. Je bois à Paul Vauthier. »

Des applaudissements soulignèrent ces paroles.

— « Bien dit, » murmura M^{me} Chabrial. « Permettez-moi, cher monsieur... »

Sa coupe de champagne toucha celle de son voisin. Vauthier souleva vers elle le léger cristal avec plus d'effort que si c'eût été du plomb. Il le reposa si lourdement que la conque frêle se détacha du pied.

— « Oh ! » s'écria le vieux Bertelin avec une contrariété sincère, « voilà un fâcheux présage !

— Seriez-vous superstitieux ? » demanda Lucie à son futur beau-père, « Vous qui avez fait votre destinée vous-même, comment croiriez-vous à des influences aveugles et matérielles ? »

Elle prononça cette jolie et juste phrase avec tant de grâce que son fiancé ne put se retenir de lui prendre la main et de la porter à ses lèvres.

— « Lucie a raison, mon père. Que signifie un verre brisé quand on est sous la protection de ce bon ange ? »

L'usinier de Sézenac répondit par un sourire à la fille charmante que son cœur adoptait avec joie. Pourtant il resta soucieux. Ce fils du peuple, tout en ayant la fierté de ses œuvres, gardait ce culte un peu craintif du hasard que ne perdent jamais les faiseurs de miracles. Napoléon croyait à son étoile. L'homme est si peu de chose sous l'impulsion des forces intérieures et extérieures qui le mènent, que plus il accomplit, plus il mesure la part des causes inconscientes qui déterminent sa destinée.

Comme Roger relevait la tête, après avoir baisé les petits doigts de sa fiancée, il surprit, fixé sur son visage, le regard énigmatique de M^{me} Chabrial. Avec un peu plus de fatuité, il eût distingué que jamais la belle rousse n'avait été moins sphinx qu'à cette minute. Dans les larges prunelles glauques, rien n'était plus facile à déchiffrer que son admiration pour lui. On l'y reconnaissait d'autant mieux que ce sentiment, peu ordinaire chez Jeanine, la déconcertait au point qu'elle ne songeait ni à s'en défendre ni à le dissimuler.

D'où venait l'émotion presque attendrie qu'elle éprouvait auprès du fiancé de son ancienne élève ? Elle ne s'en rendait pas compte. Pour se l'expliquer, elle observait le jeune homme. Cette tête brune et superbe, l'expression grave et douce, les attitudes naturellement harmonieuses, empreintes de noblesse, la dignité un peu impérieuse des façons, la mélodie de la voix profonde, peut-être et par-dessus tout l'atmosphère d'amour où se mouvait ce beau garçon très épris et visiblement adoré, tout cela, en charmant M^{me} Chabrial, échappait à son analyse. Elle perdait ses facultés d'examen en voulant trop les exercer. Plus son attention s'attachait à Roger, moins elle se sentait capable de dominer la séduction qu'il exerçait sur elle.

Il ne s'en aperçut pas. Depuis que son cœur s'était arraché si douloureusement de Juliette jusqu'au jour où il l'avait donné à Lucie, le jeune Bertelin n'avait ni recherché ni rencontré les aventures de galanterie. Toutes ses forces, il les avait consacrées à l'œuvre future : à la direction de cette usine de Sézenac où il souhaitait accomplir des progrès industriels et sociaux dont la méditation le passionnait. Rien ne l'avait corrompu. Il conservait son respect de la femme, son respect de l'amour, sa candeur d'autrefois. Les larmes anciennes de Juliette, celles qu'elle avait mêlées aux siennes, celles aussi qu'il n'avait pas vues, que la pauvre amoureuse venait

verser dans leur nid désert, demeuraient en lui comme une rosée purificatrice. Il n'y pensait pas sans mélancolie, sans remords. Aujourd'hui, pour la seconde fois, il aimait. D'une façon plus complète, et, croyait-il, pour toujours. Ce n'était pas en ce moment que les œillades d'une Jeanine, si belle et si provocante fût-elle, auraient pouvoir de le troubler.

Un domestique venait d'apporter une autre coupe afin de remplacer celle que M. Vauthier avait brisée.

L'armateur la fit remplir et se leva.

— « Mes chers amis, » dit-il, « vous me voyez profondément ému des marques d'attachement et d'estime que vous avez bien voulu m'accorder. Vos paroles surtout, mon cher président, ont pénétré jusqu'à mon âme. Je dois me défendre contre des éloges trop flatteurs. En accomplissant ma tâche, en améliorant notre industrie, je n'ai fait que remplir mon devoir. Mais parmi tous vos compliments, il y en a qui me sont particulièrement doux, et que je ne saurais refuser. Ce sont ceux qui s'adressent à ma fille. Ce que vous avez dit de sa beauté, de sa bonté, les vœux formés pour elle, voilà de quoi je vous remercie par-dessus tout. Si dans ce qui se rapporte à moi il n'y a pas trop d'indulgence amicale, si j'ai mérité, au cours de ma longue carrière, quelque récompense, je l'ai reçue au delà de ce qui m'était dû. La voici : cette enfant... »

Il s'interrompit. Sa voix s'étranglait. On lui fit une ovation, à lui et à la ravissante Lucie, dont les joues rougissantes, les yeux humides révélaient la délicieuse confusion.

Qui se fût douté de l'angoisse contenue dans cette touchante effusion paternelle ? Paul Vauthier n'avait dans sa sèche nature qu'une place tendre et profonde : son affection pour sa fille. La voyant si souriante, épanouie comme une fleur dans cette heure suave de l'existence, destinée en apparence à une rare félicité, le malheureux mesurait l'abîme où, dès demain peut-être, il l'entraînerait avec lui. Son crime... oui, son crime se dressait sur cette table jonchée d'œillets, d'iris, couverte de toutes les délicatesses du luxe, entre lui et son enfant ! Et voilà pourquoi l'armateur venait de trahir un trouble où ses convives n'avaient vu qu'un excès d'attendrissement paternel.

Toutefois, il n'avait pas terminé son toast. Un devoir lui restait à remplir. Il s'en souvint, rassembla son énergie, se redressa :

— « Pardonnez-moi, mes amis, » dit-il d'une voix altérée, qui se raffermir peu à peu. « Mes sentiments trop personnels ne doivent pas me faire oublier une pensée qui est la première dans vos cœurs à tous et surtout dans le mien. En votre nom, au nom de notre active cité, nous devons une joyeuse bienvenue à ce héros de l'industrie française avec qui j'ai l'honneur de m'allier par le mariage de nos deux enfants. Vous savez tous ce que signifie le nom de Jacques Bertelin... »

Une salve de bravos l'interrompit.

— « Applaudissez-le, ce nom, » reprit l'armateur. « C'est celui d'un des plus grands travailleurs du monde, d'un créateur, d'un inventeur, qui, après avoir été l'artisan de sa propre personnalité, après s'être fait lui-même, seul, sans protection, sans direction, a fondé la principale usine d'Europe pour la fabrication des moteurs à vapeur, et plus récemment des moteurs électriques. À la tête d'un peuple laborieux, qui lui doit l'aisance et la sécurité, le directeur de Sézenac exerce la plus noble des puissances. En Amérique, où l'on décerne une sorte de couronne à ces conquérants pacifiques, en Amérique, où il y a le roi du pétrole, le roi de l'or, le roi des chemins de fer, notre ami Jacques Bertelin serait le roi des dynamos. Mes amis, buvons à son long règne ! »

L'enthousiasme, — un enthousiasme de Méridionaux, ce qui n'est pas peu dire, — se déchaîna dans les salons de la villa, sous les fines constellations des girandoles électriques. Les invités les plus marquants se levaient pour aller choquer leur verre contre celui de M. Bertelin.

L'usinier de Sézenac, debout, remerciait par un balancement continu de la tête, qui, faisant onduler sa vaste crinière grise, lui donnait plus que jamais l'apparence d'un lion vieilli. Il dit d'une voix sourde, au son de laquelle on fit silence, mais sans qu'elle portât distinctement au delà de ses voisins immédiats :

— « Il manque quelque chose à cette belle fête. À Sézenac, nous aurions eu au moins une députation de nos ouvriers.

— Les miens auront de quoi se réjouir le jour de la noce, » répliqua vivement l'armateur.

— « De quoi se réjouir ?... » grommela presque le vieux Bertelin, avec cette rugueuse élocution de paysan qu'il avait gardée. « C'est parmi nous qu'ils devraient se réjouir. J'espère bien les voir tous le jour du mariage. »

Cette remarque jeta un froid. D'ailleurs le moment de la séparation était venu. L'aube se levait sur la mer. Les voitures des invités attendaient pour les reconduire à Marseille. Tout le monde y monta, et les rires de la jeunesse se mêlèrent un instant, le long de la Corniche, à la voix profonde des flots.

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com

de Daniel-Lesueur

XIII *DU FOND DE L'OMBRE*

Le lendemain, dans cette villa qui gardait le désordre de la fête, et autour de laquelle les arbres n'étaient pas encore dépouillés des lanternes vénitiennes, semblables à d'énormes oranges mûres, une scène tranquille et terrible se passait.

Face à face étaient Paul Vauthier et Jeanine Chabrial.

Tous deux se tenaient assis dans le cabinet de travail de l'armateur. Cette pièce ne donnait pas sur la mer, mais sur le jardin montueux qui, en arrière, étageait ses puissantes verdure, mêlées de fleurs, — toute la splendide végétation méditerranéenne. La vaste croisée était ouverte. La caresse de l'air et des parfums entraînait, frôlait sans les apaiser les plus redoutables passions humaines.

— « Vous ne me connaissiez pas, » disait Jeanine. « Cette nuit, vous avez découvert en moi une créature que vous ignorez. C'est la vraie. Mais croyez-moi, elle vaut mieux pour vous que l'autre. La haine ouverte, avec laquelle l'on peut s'entendre, est moins dangereuse que l'amour qui ment.

— Soit, » répliqua Vauthier en essayant de garder son masque d'homme d'affaires, impassible, indéchiffrable. « Vous ne m'avez jamais aimé. Vous me haïssez aujourd'hui. Que voulez-vous de moi ?

— Je vais d'abord vous dire ce que je peux contre vous.

— J'écoute.

— J'ai la preuve, et une preuve valable en justice, que Muriac, obéissant à vos ordres, a mis le feu à la *Coquette-Lucie*. »

Si fort qu'il fût, le criminel eut un tressaillement, jeta autour de lui un regard effaré, comme si les murailles eussent pu entendre. Mais, par une tension extraordinaire d'énergie, il redevint presque aussitôt maître de lui-même.

— « Je ne discuterai pas l'accusation, » dit-il. « Qu'elle soit vraie ou fausse, je suppose que cela ne vous importe pas, du moment que vous croyez posséder les moyens de me perdre... tout au moins de me compromettre. Dites-moi donc tout de suite ce que vous entendez par une preuve valable en justice. »

M^{me} Chabrial tira de sa poche un porte-cartes en maroquin chiffré d'or, l'ouvrit, sortit un feuillet de papier, commença de lire :

— « Pardon, » fit l'armateur, « Qu'est-ce que cela ? »

— Vous allez le savoir.

— Que démontreraient des lignes écrites ? On peut les inventer, y compris leur signature.

— Invente-t-on ceci ? » demanda Jeanine.

Elle lut :

« Moi, soussigné, Léon Muriac, commissaire de marine, confesse avoir allumé l'incendie qui vient de détruire la Coquette-Lucie dans sa route de Messine à Marseille. »

« J'ai agi ainsi par une convention formelle avec Paul Vauthier, armateur, propriétaire du navire, qui voulait toucher la prime d'assurance afin d'éviter la faillite qui le menace. »

« Je devais recevoir le dixième de cette prime. »

« La Coquette-Lucie avait été assurée comme rapportant un chargement considérable de vins fins de Sicile. Mais, toujours de connivence avec Paul Vauthier, je n'avais embarqué à Messine que des bouteilles et des barils d'eau pure. »

« Mes précautions étaient prises pour que l'accident se produisit à un moment et dans des parages où le sauvetage paraissait facile. »

« La fatalité les a déjouées. »

« Perdu en mer, dans un canot où la plupart de mes compagnons de route ont péri, prêt à mourir moi-même, j'avoue mon crime, et je dénonce »

mon complice à la Justice humaine, pour qu'il expie, si c'est possible, comme j'expie moi-même en ce moment.

« Je suis un misérable et je demande pardon à Dieu et aux hommes.

« LÉON MURIAC. »

Vauthier demeurait attentif, résolu à entendre jusqu'au bout, pesant en lui-même tous les mots que Jeanine scandait avec lenteur et netteté.

Cette lecture lui sembla plus effroyable qu'il ne s'y attendait. Le caractère de cette confession, la précision des détails, le foudroyèrent. Sa physionomie s'altéra. Un tremblement secoua ses mains, qu'il retira de ton bureau pour les cacher entre ses genoux. Pourtant sa lucidité, sa volonté ne l'abandonnèrent pas. L'homme capable de concerter un forfait tel que celui dont l'accusait la voix du mort ne devait pas se laisser terrasser facilement par une femme. Elle avait encore les yeux attachés à la dernière phrase, quand l'armateur, par une détente de muscles pareille à celle d'un fauve, se jeta sur elle et lui arracha le papier.

La belle Jeanine se leva, très calme, frotta de la main gauche son poignet droit, meurtri, et qu'elle examina après avoir détaché les boutons de son gant.

— « Voilà qui est un peu brutal, » murmura-t-elle.

Son calme déconcerta Vauthier. Il demeurait devant elle, interdit, son ricanement de triomphe fondu en un sourire niais.

— « Voyons, » reprit-elle avec la pitié indulgente qu'on a pour un enfant trop impétueux, « ce n'est pas digne de votre bon sens. À mon tour je ne vous reconnais pas. Ou vous avez une bien pauvre idée de la finesse des femmes. Prenez-vous ce chiffon de papier pour autre chose qu'une copie ?

— Où est l'original ?

— Pensez-vous que je vais vous le dire ?

— Enfin... est-ce une lettre ?... A-t-on trouvé cela sur le cadavre de Muriac ? Ou dans une bouteille, à la mer ?... Comment l'avez-vous recueilli ?... »

Il se reprit, ajouta :

— « Ou fabriqué ?...

— Oui, c'est le système de défense que vous entrevoyez déjà, » répliqua M^{me} Chabrial. « Il ne vous servira de rien, mon cher. Même si vous niez l'authenticité du document, — ce qui sera difficile avec l'expertise d'écriture ; — même si vous supposez une calomnie de Muriac, — ce qui semblera bien invraisemblable, — il y a là des données qu'il ne vous sera pas facile de démentir. L'instruction cherchera à Messine les marchands qui vous ont vendu les vins Elle trouvera peut-être les hommes de peine qui ont embarqué les barils d'eau.

— Et si on les trouve, ces marchands de vins ? » demanda Vauthier en plongeant hardiment son regard dans les yeux de Jeanine.

— « Oh ! mon cher... Non, vous me faites trop d'honneur Je n'ai pas tant d'imagination... Abandonnez l'idée que j'ai composé cette histoire, et que vous me déconcerterez par vos dénégations.

— Je l'abandonne. Mais me direz-vous comment cette confession est entre vos mains ?

— Cela, oui, je puis vous le dire. Je l'ai trouvée sur un des naufragés du canot que nous avons rencontré avec la *Ville-de-Tunis*.

— Un vivant... ou un mort ? » demanda en haletant l'armateur.

— « Un mort. Rassurez-vous. »

Jeanine avait préparé ce mensonge. Pour vendre le carnet à Vauthier le prix qu'elle souhaitait, il fallait que celui-ci la crût seule maîtresse de la révélation.\$

— « Quelqu'un d'autre a-t-il vu cet écrit ? » poursuivit le criminel.

Maintenant qu'il acceptait tacitement l'accusation, il ne composait plus son visage. La terreur y apparaissait en pâleur, en tressauts nerveux, en regards éperdus.

— « Personne au monde, que moi, n'a lu ces lignes, depuis le dernier soupir de celui qui les détenait.

— Comment est-ce possible ?

— Nous étions plusieurs femmes à bord qui donnions nos soins à ces malheureux. Je me trouvais seule auprès du mourant, lorsque d'un geste suprême, il m'a désigné la poche de sa veste, où j'ai trouvé le carnet.

— Un carnet ?

— Oui, un calepin grossier, contenant, outre la confession, des notes insignifiantes.

— Qui était l'homme ?

— Je n'en sais rien.

— On a dû reconstituer son identité.

— Peut-être... Mais il serait plus prudent de ne pas faire de recherches à ce sujet. »

Paul Vauthier retomba sur son siège avec accablement.

Jeanine, demeurée debout devant lui depuis qu'il s'était violemment saisi du papier, s'inclina légèrement, la main appuyée à la table, et contempla son ancien amant avec un sourire cruel.

Un instant de silence entre ces deux êtres. Puis l'homme prononça d'une voix sourde, sans relever le front :

— « Que voulez-vous de moi ?

— Oh ! peu de chose, réellement, » dit Jeanine sans ironie, avec un accent conciliateur.

Sur ce mot, l'armateur redressa son visage, dont la peau apparaissait maintenant grisâtre, presque de la nuance de ses corrects favoris.

— Voici, » continua M^{me} Chabrial. « Mon mari est un petit ingénieur, à votre service. C'est une situation que j'ai considérée, en l'épousant, comme provisoire. Mon intention était de l'en tirer le plus promptement possible. Je ne savais pas encore de quelle façon. Le hasard me la procure, et c'est vous qui m'y servirez. Une circonscription électorale est vacante dans les Bouches-du-Rhône, le député étant mort. Édouard Chabrial le remplacera. Votre argent et votre influence imposeront sa candidature. Il faut que cela réussisse. Vous n'y aurez pas de difficulté. Arrangez-vous. Le jour où mon mari sera nommé, je vous remettrai le carnet qui contient la confession de

Muriac. Ensuite, je n'aurai plus besoin de vous. Une fois Édouard à Paris avec son mandat, je me charge de l'avenir. »

Elle se tut. Vauthier réfléchissait.

— « Les frais d'une élection, » ajouta Jeanine, « sont une misère à côté des quinze cent mille francs à deux millions que vous toucherez de la Compagnie d'assurances. Rendez-moi cette justice que je ne suis pas exigeante. »

— « J'accepte, » dit simplement Vauthier.

— « Vous savez qu'il n'y a pas de temps à perdre.

— Je vais me mettre en campagne tout de suite. Que votre mari pose sa candidature, s'assure un comité électoral. En tout ce qu'il fera, en tout ce qu'il promettra, je serai derrière lui. Il usera suivant ses besoins de mes relations et de ma bourse.

— Vous connaissez la situation politique de cette circonscription ? » demanda Jeanine.

— « Assez bien... Oui.

— Quelle opinion faut-il que prenne Édouard ? »

Vauthier regarda cette femme avec admiration. Bien qu'il sentît sur sa nuque la récente emprise de ses griffes, il ne la jugea vraiment redoutable qu'après cette question si tranquillement posée.

— « Je croyais Chabrial un garçon plein de scrupules, » observa-t-il.

— « N'est-il pas mon mari ? » fit-elle avec une intonation diabolique.

Vauthier eut le sourire des hyènes, quand les coins retroussés de leur gueule découvrent leurs crocs.

— « Décidément, vous aviez raison. J'aurais dû vous épouser, » dit-il.

— « Vous ne seriez pas où vous en êtes. Vous n'auriez pas commis un crime qui demandait un complice... Voilà où était la faute. »

À ces atroces paroles, une pensée aiguë déchira l'armateur. « Une telle mère à ma Lucie !... Non, c'était déjà au-dessus de mes forces quand je ne voyais en elle que ma maîtresse et qu'une intrigante. Mais ce monstre !.

Plutôt l'avoir pour adversaire... Je puis être un coupable, un damné... Mais je respecte mon enfant. »

À cette minute, et comme si le cri de la conscience paternelle eût évoqué le bon ange, la porte s'ouvrit et Lucie parut. D'une grâce fraîche et comme fleurie dans sa claire toilette matinale, avec ses yeux purs, son teint délicat et ses cheveux blonds, la jeune fille avança vers son père et son ancienne institutrice.

— « Je ne vous dérange pas ? », demanda-t-elle.

— « Du tout, ma mignonne, » dit Jeanine. « Que vous êtes jolie, ce matin ! On ne dirait pas que vous avez dansé toute la nuit.

— « Mais vous aussi, madame, vous avez beaucoup dansé.

— Oh ! moi, je n'ai pas le droit de me fatiguer. Je dois posséder la force des gens qui ont leur existence à créer s'ils veulent en jouir. Pour vous, ce n'est pas la même chose. Fille d'un puissant de ce monde, vous serez demain la femme d'un plus puissant encore. Si le vieux Bertelin est le roi de son industrie, comme disait votre père, le jeune Bertelin en sera l'empereur. »

Le ton de ces paroles troubla Lucie. Tendre et sensible à l'excès, trop facilement impressionnée par la personnalité des autres, douée d'intuition pour les mouvements d'âme, qu'elle percevait sans se les expliquer, elle pressentit de l'envie, presque de l'animosité chez Jeanine. C'était plus que cela encore. C'était de la haine qui commençait. qui allait s'envenimer et grandir. Lucie n'était-elle pas la fiancée de Roger Bertelin ? Et Roger Bertelin n'était-il pas le premier homme qui eût éveillé chez Jeanine les symptômes, encore confus, de la passion ? La vue de cette enfant mêlait, sans que M^{me} Chabrial sût pourquoi, une amertume à la victoire qu'elle venait de remporter.

« Édouard sera député », pensait-elle en quittant le père et la fille. « C'est quelque chose. Mais que d'efforts ensuite !... Tandis que cette petite niaise aura pour mari un Roger Bertelin !... Elle ne saura pas le conseiller... Bah !... même pas le comprendre. Si j'étais la femme de cet homme-là, je marcherais sur l'humanité... Où ne le mènerais-je pas ? Et qu'il serait doux d'être belle avec l'éclat d'une incomparable fortune ! »

Ce ne fut pas chose facile d'amener Édouard Chabrial à solliciter un mandat de député. Malgré la puissance toujours grandissante que sa femme exerçait sur lui, elle eut un instant de véritable inquiétude. Certes, elle arriverait à ses fins. Il céderait. Comment lui résisterait-il ?... Mais une telle répugnance, la défiance où il était de lui-même, son manque d'aplomb, pouvaient le laisser trop au-dessous de son rôle. La marionnette fait les gestes que lui dicte une main invisible : encore faut-il que dans son petit corps de chiffon, un morceau de bois ou des fils de fer la soutiennent.

Jeanine pria Vauthier d'entreprendre l'ingénieur, de lui montrer l'occasion unique, le coup de fortune que serait une semblable élection. L'armateur devait persuader Chabrial que lui, Vauthier, ainsi que tous les constructeurs de la Méditerranée, avaient un intérêt direct à ce qu'il représentât au Parlement les intérêts de la région. Un organe leur manquait à la Chambre. Il fallait amener le Gouvernement à une protection efficace de leur industrie pour lutter contre la concurrence étrangère.

Sans cette précaution, Chabrial, malgré sa naïveté, sa foi aveugle en son patron et en sa femme, se fut étonné devant la générosité extraordinaire du premier et la brusque décision de la seconde. Cependant l'intervention providentielle et inattendue de Vauthier faillit tout perdre par des raisons morales auxquelles Jeanine était loin de s'attendre.

« Quoi ! » dit Chabrial à sa femme, « j'accepterais un service tellement important, offert avec une telle magnanimité, de cet homme-là même dont je viens de trahir la confiance.

— « Trahir sa confiance !... Parce que tu as vendu son sabot cent mille francs de moins qu'il ne s'y attendait... Tu l'as empêché de commettre une filouterie, voilà tout. Ce méchant navire ne tiendra pas longtemps la mer.

— C'est un bon bateau, je le connais.

— Ne m'as-tu pas dit que les dernières constructions de Vauthier ne valent pas les anciennes, qu'il camelote, emploie des matériaux inférieurs ?

— Depuis quelque temps, il m'a semblé remarquer...

— Eh bien, tu as agi en honnête homme quand tu t'es opposé à une majoration de la marchandise.

— Et les cinquante mille francs que j'ai touchés ?...

— La belle affaire !... »

Jeanine prenait cela sur un ton léger, enveloppait tout de ses sourires, mettait ses belles mains au cou de son mari, ses yeux au fond des yeux qu'elle grisait.

— « Ne l'as-tu pas fait pour moi, parce que tu m'aimes ? Regrettes-tu la joie que tu m'as donnée ?... Oh ! vois-tu, je tenais moins à l'argent qu'à cette preuve de tendresse envers ta Nine. »

La conscience de l'homme s'endormait tant que l'ensorceleuse le tenait sous le charme. Puis, à d'autres moments, une révolte le soulevait.

Un jour il faillit tout avouer à son patron.

Celui-ci l'avait accompagné dans sa tournée électorale. Vauthier, non content des influences dont il disposait, payait de sa personne. Dans les réunions publiques il prenait quelquefois la parole. Très au courant des véritables intérêts du pays et de toutes les questions économiques, il avait des arguments pratiques et clairs qui impressionnaient les esprits simples et satisfaisaient les plus cultivés.

« Messieurs, » disait-il, « la candidature de notre ami Édouard Chabrial n'est pas une candidature politique. C'est une candidature d'affaires. Voilà pourquoi nous vous la recommandons. La politique est le poison de la France. Notre chère nation s'intoxique avec des mots et des idées. Les affaires, au contraire, — et, par affaires, je n'entends pas la spéculation, mais l'industrie et le commerce, — les affaires sont la nourriture dont elle subsiste. Nous avons beaucoup de politiciens à la Chambre, nous avons peu de représentants capables de s'astreindre à la tâche aride et modeste qui s'impose au délégué d'une population sincèrement républicaine et résolument travailleuse. Ce ne sont pas les lois qui font le bonheur et la prospérité d'un peuple. Même excellentes, quelle vertu auraient-elles ? Ne sont-elles pas de simples organisations de forces ? Et qu'organiseraient-elles là où les forces n'existeraient pas ? Les forces vives d'une nation gisent dans la conscience de tous, dans l'initiative, dans l'activité de tous. Le député qui se souciera d'éclairer cette conscience, de développer cette initiative, de donner des aliments à cette activité, fera une œuvre plus saine qu'en s'occupant à modifier nos institutions. Édouard Chabrial sera cet homme. Républicain, il l'est de tout son cœur. Mais toute sa profession de

foi tient dans ce mot. Il ne vous servira pas de tirades sur telle ou telle nuance de parti. Il vous entretiendra sur les ressources magnifiques de cette contrée, et cherchera avec vous le moyen de les multiplier encore ; sur vos aptitudes industrielles et sur l'essor que vous pouvez leur donner. Par lui, vous serez défendus dans vos véritables intérêts, qu'il connaît bien, instruits sur les concurrences étrangères, et doués des armes nécessaires pour lutter avec ces concurrences. Telles sont les préoccupations qu'il portera à la Chambre, qu'il introduira surtout dans les commissions d'enquête. Ce n'est pas à la tribune et par des discours retentissants qu'un député travaille pour ses électeurs. La politique générale est une belle chose. Mais les efforts et les progrès accomplis par les bonnes volontés particulières ou collectives des producteurs en toutes les branches, voilà ce qui fait la grandeur et la richesse d'un pays ! Voilà ce qu'il faut développer, encourager, faciliter, défendre ! Un ingénieur, qui a dirigé mes chantiers, qui s'est familiarisé avec toutes les questions industrielles et ouvrières de cette région, voilà l'homme qu'il vous faut, mes amis. Votez pour Édouard Chabrial ! Et sachez que je me solidarise avec cet honnête homme, dont j'ai éprouvé la loyauté, le dévouement, dont j'ai pu apprécier la science. Je me prive avec peine de sa collaboration pour vous en faire profiter. Mais des facultés si nobles ne doivent pas servir à un seul. Et je les cède à l'intérêt supérieur de mon pays, croyant accomplir ainsi le plus patriotique des sacrifices. »

À la fin d'un tel discours, Chabrial avait les larmes aux yeux. Sa physionomie ouverte, sincère, les quelques paroles sobres et émues qu'il ajoutait, lui gagnaient tous les cœurs. Ce que l'assurance hautaine de Vauthier, sa dialectique habile, sa renommée de grand industriel et le prestige de sa richesse obtenaient dans l'opinion publique, se doublait immédiatement par la sympathie qu'inspirait son protégé. La modestie de Chabrial, — qui lui eût fait du tort s'il eût mené sa campagne tout seul, car elle aurait paru un symptôme d'infériorité, d'impuissance, — tournait en sa faveur après que l'autorité de son puissant patron avait établi non seulement ses mérites, mais la solidité de sa candidature, et la valeur de ses répondants. Paul Vauthier ne représentait pas un appui personnel et isolé. Dès qu'il se remuait pour quelque chose, il entraînait avec lui une foule de gens, ses alliés ou ses obligés, et ceux qui souhaitaient de devenir l'un ou l'autre.

Ce qu'il vantait le plus haut, c'était l'honnêteté de Chabrial. Cela mettait l'ingénieur au supplice.

Un soir, bouleversé par un succès plus marqué que tous les autres, par une espèce d'ovation où le modeste petit ingénieur avait cru sentir un avant-goût de la popularité, le candidat ne put s'empêcher de dire à son patron :

— « Ah ! monsieur Vauthier, quand je vois ce que vous faites pour moi, j'éprouve un cruel regret de ne pas vous avoir mieux servi.

— Mieux servi ? » répéta l'armateur. « J'ai toujours été parfaitement satisfait de vous. Ce que je dis publiquement, je le pense. Vous avez été pour moi, Chabrial, le plus consciencieux, le plus intelligent des collaborateurs.

— Cependant, monsieur...

— Quoi donc ?

— Ma mission à Alexandrie n'a pas réussi comme vous le souhaitiez. »

Si Jeanine eût été là, de quel regard n'aurait-elle pas foudroyé son mari ! Mais elle ne se trouvait pas dans ce canton perdu, où les exigences de la campagne électorale avaient conduit les deux hommes. Et le pauvre Édouard, loin de sa présence, ne pouvait plus supporter le fardeau d'indélicatesse que la confiance et le dévouement de leur dupe, aggravaient si lourdement.

— « Monsieur Vauthier, j'ai un vrai remords...

— Et de quoi donc, mon ami ?

— Ce navire...

— Vous ne l'avez pas vendu le prix que j'en demandais... Que voulez-vous ? J'étais trop pressé. J'avais une échéance. Je vous avais donné pleins pouvoirs pour traiter, à la condition de ne pas descendre au-dessous de cinq cent mille francs... Vous avez rempli votre mission. C'est ma faute si je n'ai pas voulu attendre...

— Ah ! pourquoi m'avez-vous pris comme intermédiaire ?... L'entraînement...

— Oui... vous vous êtes peut-être un peu laissé rouler, » dit vivement l'armateur.

Tout à coup il venait d'apercevoir un trouble inaccoutumé dans l'attitude de Chabrial.

« Oh! oh ! » pensait-il.

Puis une réflexion l'éclaira.

« Parbleu, Jeanine était avec lui. Je ne me méfiais pas de Jeanine à ce moment. »

Rapidement, il fit son calcul. Rien à gagner par un aveu de Chabrial. Le remboursement ?... Quelques milliers de francs de plus ou de moins ne l'occupaient guère dans la bataille qu'il livrait pour son honneur, pour sa fortune, pour l'avenir de Lucie. Et si Chabrial avouait, quelle complication gênante ! Que penserait, que ferait Jeanine ? Lui-même, comment poursuivre son rôle ?...

— « Voyons, » reprit-il, avant que l'ingénieur eût ouvert de nouveau la bouche, « entre nous, d'où viendraient vos scrupules ?... Vous ne pouviez croire que le bateau valait davantage. On demande plus pour avoir le juste prix. Et la preuve, c'est que si vous m'aviez apporté une plus forte somme, je vous aurais trouvé si malin que je vous aurais laissé le surplus. Parole d'honneur ! J'étais si sûr de mon affaire, que, pour la satisfaction de ma perspicacité, j'avais parié cela contre moi-même à votre profit.

— Mais alors ?... » balbutia encore l'ingénieur.

— « Mon cher Chabrial, » interrompit Vauthier, d'un ton qui ne permettait plus de réplique, « que ce soit assez, je vous en prie. Je ne veux plus entendre parler de cette affaire. »

À cause de l'extrême urgence des démarches électorales, le mariage de Lucie et de Roger avait été reculé de quelques semaines. Les deux Bertelin, le père et le fils, avaient profité de ce retard pour retourner à Sézenac, surveiller les embellissements de l'habitation et de l'usine, qui devaient rendre cette rude cité du travail plus accueillante à la jeune épouse.

Sézenac, à proprement parler, n'est pas un bourg ayant sa physionomie locale, mais une immense installation industrielle. Les habitations

ouvrières, qui pourraient servir de modèle comme dimensions, propreté, confortable, manquent de tout agrément artistique ou pittoresque.

La seule beauté du pays consiste dans les ombrages séculaires du parc au milieu duquel s'élève la fabrique. Ancien domaine seigneurial, dont les derniers vestiges architecturaux se trouvent englobés dans les constructions nouvelles, — demeure directoriale et ateliers, — Sézenac conserve la splendeur de ses futaies, ses avenues d'ormes de plusieurs kilomètres, et les halliers sauvages parmi lesquels se dresse la royale majesté des vieux chênes.

« Ces verdure dédommageront Lucie des grisâtres perspectives de la cité ouvrière, » pensait Roger. « Entre le bien qu'elle fera d'un côté et les retraites de rêve qui l'enchanteront de l'autre, je la connais, elle sera heureuse. Et puis, je l'aimerai tant ! »

Il oubliait le billet anonyme de la soirée de fiançailles. Un coup de foudre vint le lui rappeler. Son père le fit chercher un matin dans le laboratoire où Roger se livrait à des poursuites scientifiques. Le vieillard, dont l'expression de physionomie était extraordinaire, lui tendit un journal :

— « Lis ceci, mon fils. »

Le jeune homme jeta d'abord un coup d'œil au titre de la feuille imprimée :

« *L'AVANT-GARDE DE MARSEILLE* »

— « Ah! » dit-il, « c'est l'organe le plus acharné contre la candidature Chabrial.

— Et contre ton futur beau-père, par conséquent, » fit observer Jacques Bertelin.

Roger parcourut l'entrefilet suivant :

« Que les républicains fervents se consolent. Nous ne verrons pas se prolonger le scandale d'une candidature de réaction, soutenue par une coalition d'accapareurs, contre le candidat du peuple.

« Les patrons auraient trop beau jeu s'ils pouvaient installer à la Chambre le docile instrument de leur tyrannie. L'ingénieur obscur, vendu à leurs intérêts, et qu'ils nous présentent, suivant leur expression, comme un « candidat d'affaires », ne poussera pas jusqu'au bout la sienne.

« Son principal appui et garant devra désormais réserver son éloquence pour répondre à une imputation des plus graves. Nous reproduisons sous toute réserve les bruits qui courent et auxquels, pour notre part, nous nous refusons à croire. Il paraîtrait que l'incendie de la *Coquette-Lucie*, cette catastrophe dont le monde entier s'émut, et qui coûta de nombreuses vies humaines, ne serait pas l'effet d'un accident.

« Après enquête, la Compagnie d'assurances *La Maritime* refuserait de payer la prime énorme que réclame l'armateur, et serait même sur le point de déposer une plainte au parquet.

« Or, cet armateur, on le sait, n'est autre que M. Paul Vauthier, le dieu tutélaire de la candidature Chabrial. »

— « Quelle ignoble calomnie ! » s'écria Roger en posant le journal.

— « Une calomnie ?... » murmura le vieux Bertelin. « Certes. Voilà les armes de la polémique électorale. Pourquoi diable un homme comme Vauthier s'est-il brusquement décidé à descendre dans un champ clos où l'on reçoit à la face une telle boue ?

— C'est pour le bien de cette région méditerranéenne, où les braillards et les socialistes égarent la population. »

Le vieux Bertelin regarda son fils d'un air narquois :

— « Tu es jeune, mon enfant, » dit-il.

— « Comment, mon père ! Douteriez-vous de la loyauté de M. Vauthier ?

— Je n'ai aucune raison pour douter de sa loyauté. Mais je le sais un homme habile, intéressé, que les souffrances d'autrui ne gênent guère. Alors, quand je le vois se lancer tout à coup dans la politique, pousser un individu à lui, je tâche de deviner quel est son intérêt, mais je ne doute pas qu'il en ait un.

— Moi, je ne cherche pas, » déclara sèchement Roger, « C'est le père de ma fiancée. Je le respecte.

— Je regrette... » commença le vieux Bertelin non moins sèchement.

— « Que regrettez-vous ?... » s'écria son fils presque en bondissant, « Mon mariage ?... »

— Allons, allons, » reprit le vieillard avec un sourire adouci, « ne t'emporte pas. Nous n'en sommes pas là. Je regrette que le père de ta fiancée ait adopté une ligne de conduite si inattendue. »

Il fit une pause, puis, mettant la main sur l'*Avant-Garde marseillaise* :

— « Et dont voici les premiers résultats. »

Roger crut sentir l'impression de son père plus pénible que celui-ci ne se souciait de la montrer. Lui-même dut s'avouer son propre malaise. Les menaces de la lettre anonyme revinrent à sa mémoire. Quel réel danger couvait sous ces indices ? Mon Dieu ! pourvu que Lucie n'eût jamais connaissance de ce qu'osait insinuer la haine !

À Sézenac, dans ce coin reculé de la Drôme, la tranquillité s'établit de nouveau. Rien d'alarmant n'y parvint de quelques jours. Il n'en était pas de même dans le bouillonnement de la région marseillaise. L'entrefilet de l'*Avant-Garde* y avait causé une émotion indescriptible. Les journalistes coururent s'informer aux bureaux de la Compagnie d'assurances *La Maritime*. Là, on fut muet. Ce mutisme même fut commenté. Chaque reporter interpréta suivant sa fantaisie la réponse brève d'un commis, le geste évasif d'un administrateur, la mauvaise humeur d'un garçon.

Des bruits contradictoires circulèrent. On s'empessa d'accréditer les plus dramatiques. M. Paul Vauthier s'étant obstinément refusé à toute interview, un journal affirma qu'il était en fuite.

Pour démentir cette imputation, l'armateur se montra dans une importante réunion contradictoire où son protégé devait prendre la parole.

Quand on le vit sur l'estrade, l'assemblée devint houleuse.

Les professions de foi des divers candidats à la députation excitèrent peu d'intérêt au prix de la seule présence de cet homme, qui se tenait impassible, le visage empreint de sa morgue accoutumée. Comment se comporterait-il si l'accusation était maintenue ? Qu'y avait-il d'exact dans les soi-disant poursuites dont il allait être l'objet ? Son silence irritait. On

voulait une explication. Dès que Chabrial commença son discours, des clameurs l'interrompirent :

— « *La Coquette-Lucie* !... Expliquez-vous là-dessus !... Que Vauthier se justifie ! À bas les incendiaires !... »

Comme l'orateur insistait, un peu pâle, mais soutenu par la volonté de ne pas admettre que son patron eût à se disculper, ses adversaires, et même les indifférents, mus par la férocité inconsciente des foules, se mirent à hurler sur l'air des *Lampions* :

« In-cen-diaire !... In-cen-diaire !... In-cen-diaire !... »

Paul Vauthier se leva.

— « Monsieur le président, voulez-vous me donner la parole ? »

Un « ah ! » de satisfaction s'échappa des poitrines. Tout le monde se tut.

— « Messieurs, » dit l'armateur avec une dignité qui impressionna, « vous n'attendez pas que je repousse l'abominable accusation qu'une presse sans scrupule a osé porter contre moi. Toute période électorale donne lieu, hélas ! à de lamentables polémiques. Dans ma longue carrière, je n'en ai pas encore vu de cette catégorie. Il m'est douloureux de penser que c'est dans ma ville, parmi mes compatriotes les plus proches dans cette Provence ardente mais habituellement généreuse, qu'auront été employées de telles armes. Au nom de votre propre conscience écartez-les. N'exploitez pas, pour des intérêts de parti, l'angoisse des naufragés poussés à la mer par les flammes, l'épouvante sans nom de ces malheureuses victimes, les râles des agonisants, l'éternelle horreur de ceux qui survivent ! »

Un silence presque solennel suivit cette allocution. Vauthier restait debout, très droit l'air calme et fort, comme sûr de la suggestion qu'il exerçait. Dompté, le public allait applaudir.

Tout à coup, au fond de la salle, une voix cria, d'un accent qui donna le frisson :

— « Réponds-lui donc, Muriac !... Lève-toi et réponds-lui ! »

À ce nom de Muriac, un soubresaut visible secoua Vauthier des pieds à la tête. Ses yeux se dilatèrent. Il scruta un instant le fourmillement des têtes avec un regard égaré. Quel spectre... ou quel ressuscité plus effrayant qu'un

spectre allait surgir du mystère de cette foule ?... Toutes ces faces humaines lui donnèrent le vertige. Il leva les bras comme pour se garantir d'un péril ou repousser une apparition, puis il vacilla, s'effondra parmi ses voisins de l'estrade, qui s'empressèrent autour de lui.

Le lendemain, des journaux sérieux, qui jusqu'à présent n'avaient pas tenu compte de bruits en apparence invraisemblables, commencèrent à déclarer qu'une enquête s'imposait. Vauthier, après les avoir lus, envoya sa voiture chercher M^{me} Chabrial en toute hâte.

De nouveau les deux complices abordèrent le terrible sujet qu'ils n'avaient pas évoqué entre eux, même par une allusion, depuis leur alliance.

— « Vous m'avez trompé, » dit l'armateur. « Ah ! vous êtes une femme habile ! Vous avez voulu vous servir de moi pendant que j'étais encore une valeur sociale. Mais vous n'étiez pas seule à posséder votre secret. Vous avez préféré l'exploiter d'abord, que de me prévenir du danger... »

Il la foudroyait d'un regard si chargé de fureur qu'elle trembla. Vauthier, calme jusqu'ici par l'habitude d'une incroyable domination sur lui-même, s'emporta tout à coup :

— « Misérable, misérable créature ! » grinça-t-il. « Tout ce que tu savais, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?... J'aurais payé tes avertissements le prix que tu aurais voulu... Mais il t'en coûtera cher. Je vais briser ton mari, le jeter au fumier... »

Quelle force ne fallut-il point à Jeanine pour ne pas considérer la partie comme perdue ! Elle savait Claude Ramerie à Marseille. Elle l'avait reconnu la veille dans cette réunion politique, où elle s'était glissée sous un costume très simple, une voilette épaisse sur le visage, ses beaux cheveux cachés sous les enroulements du tulle. Elle avait vu l'homme. Elle l'avait entendu crier :

— « Muriac, réponds-lui !... »

Elle s'était mêlée au groupe dont il fut entouré aussitôt et qui l'accablait de questions avides :

— « Que savez-vous ? Pourquoi l'avez-vous interpellé ?... Comment ce nom de Muriac lui a-t-il produit tant d'effet ? »

Et elle avait observé Ramerie, tandis qu'il répondait en haussant les épaules :

— « Est-ce que je sais ? Je me suis payé sa g... Voilà tout. Un patron, ça mérite toujours qu'on l'embête. Muriac, c'était son homme de confiance sur la *Coquette-Lucie*. Il devait connaître des choses... Je l'ai nommé à tout hasard. Ça m'a eu l'air de tomber à pic. »

Jeanine avait quitté la salle derrière l'ouvrier. Des camarades avaient emmené celui-ci chez un marchand de vins. Elle avait attendu, seule, dans la hideuse petite rue noire, pourchassée par des sollicitations d'ivrognes, comme la plus abandonnée des malheureuses, elle, cette altière et dédaigneuse beauté. Elle guettait sa sortie, elle voulait savoir où il demeurerait. Une heure après elle avait encore suivi Claude, et elle l'avait vu entrer à l'hôtel des *Grandes Indes*.

Donc elle possédait deux certitudes : celle de pouvoir rencontrer l'homme, lui parler, l'acheter peut-être ; celle aussi que, pour le moment, il se contentait d'effrayer de loin son ennemi, sans l'attaquer encore en face. Le silence volontaire, après le cri accusateur, les réponses évasives, l'air de niaiserie voulue, le lui garantissaient.

Elle soutint avec une froide audace l'attaque furieuse de Vauthier.

— « Vous vous perdez, » lui dit-elle. « Ne voyez-vous pas que ce sont des subterfuges employés par la Compagnie d'assurances et par vos ennemis politiques ? L'une veut sauver sa prime, vous amener à composition. Les autres... je n'ai pas besoin de vous apprendre que les pires calomnies sont bien venues auprès d'eux. Voyons, si ces gens-là détenaient la moindre indication utilisable, ne l'auraient-ils pas criée sur les toits ? N'auraient-ils pas saisi la justice de l'affaire ? Les rumeurs qui vous effraient sont de celles qui circulent toujours après les catastrophes. Mais la preuve, l'unique preuve, je vous jure que je la possède, et que je suis seule à la posséder.

— « Parmi tous ceux qui ont échappé, » observa Vauthier, dont la violence tombait, « peut-être quelqu'un soupçonne-t-il ?... »

Le criminel cessait d'employer, avec celle qui savait, les phrases ambiguës qui jusque-là le préservaient de l'aveu formel.

— « Ce Muriac, » ajouta-t-il, avec une angoisse où se dissipait toute sa colère, « est-il mort ? Êtes-vous bien certaine qu'il est mort ? »

— Absolument. N'étiez-vous pas fou hier soir de croire qu'il allait se dresser devant vous ?... Tomber en syncope !... Et par peur d'un fantôme !... A-t-on idée de ça !...

— Si vous saviez quelle est ma vie ? » murmura-t-il.

L'armateur apprit alors à Jeanine ce qu'elle ignorait. Presque chaque jour, il recevait des avertissements sous une forme ou sous une autre. C'était le perfide entrefilet du journal, l'interruption saisissante de la réunion publique. C'était aussi un billet jeté dans sa voiture, le mot d'un mendiant qui fuyait après avoir accepté son aumône, la malédiction qu'une main inconnue traçait durant la nuit sur le mur de ses chantiers. Du fond de l'ombre, son crime surgissait, errait autour de lui, suspendait sur sa tête un châtiment qu'il ne pouvait prévoir.

— « Comprenez-vous, » dit-il, « qu'hier soir enfin, ma force de résistance ait cédé pendant un instant ? Si ce n'était pas pour ma fille, je crois que j'abandonnerais la lutte.

— Et c'est parce que cette lutte devient plus difficile que vous pensez à vous séparer de moi ? de moi, votre alliée ?...

— Vous me haïssez, Jeanine.

— Oui, je vous hais. Vos souffrances ne me déplaisent qu'en ce qu'elles compromettent mon intérêt. Mais je suis liée à vous par un lien plus fort que la tendresse. Pour que j'arrive à ce que je désire, ne faut-il pas que votre influence, que votre réputation demeurent intactes, avant l'élection d'Édouard comme après ? Après aussi, entendez-vous ? Mais regardez-moi donc ! Suis-je la créature maladroite et imbécile contre laquelle vous vous emportiez tout à l'heure ?

— Ah ! » gémit-il, « aidez-moi... Sauvez ma fille !... »

À cette évocation, une pâleur mauvaise envahit le visage de Jeanine jusqu'aux lèvres. Quelle tentation de perdre la fille avec le père, d'empêcher le mariage de Lucie ! L'image de Roger passa devant ses yeux... Mais la passion dominante l'emporta. Il s'en fallait maintenant de si peu que Chabrial ne fût élu !

— « Soyez tranquille, » dit-elle à Vauthier. « Ce qui vous menace me menace moi-même. J'ai peut-être le moyen de nous en délivrer tous les deux. Mais, au nom du ciel, gardez votre sang-froid, quoi qu'il arrive ! Ne vous évanouissez plus comme une femme !... »

XIV LE GUET-APENS

Dans la salle commune de l'hôtel des *Grandes Indes*, à ce moment presque déserte, Claude Ramerie, accoudé à une table, réfléchissait.

Les événements de la veille se peignaient à sa pensée. Il revoyait le décor du café-concert loué pour la réunion politique, les murs lavés d'une teinte verdâtre, les girandoles de gaz, la foule pleine de rumeurs, l'estrade où siégeait le bureau, la haute silhouette de Paul Vauthier. Il entendait l'armateur affirmer son innocence, il l'apercevait gourmé d'orgueil et comme masqué de dédain. Alors, tout à coup, l'horrible canot de détresse, les scènes de démence et d'agonie lui apparaissaient... Juliette lentement torturée par la faim... Sa Juliette enlevée pour jamais à ses baisers... Un mouvement furieux le soulevait : il clamait le nom de Muriac... Et, devant l'assistance stupéfaite, Vauthier chancelait comme sous le choc d'une arme invisible.

Lui, Claude Ramerie, il avait cette puissance de faire pâlir et défaillir un tel homme. Il tenait dans sa main ce cœur gonflé de crimes secrets, et il n'avait qu'à crisper les doigts pour le faire hurler de douleur.

Pour un être du caractère de Claude, cette sorte de vengeance était la plus féconde en âpres satisfactions. Ce simple ouvrier portait une âme empreinte d'un singulier et sombre génie. Il avait le goût de l'action personnelle. La conscience de sa force intérieure s'accompagnait d'orgueil. La seule passion tendre qu'il eût éprouvée, forte de toute la force des sentiments uniques, d'abord déçue, puis rongée d'un doute inguérissable, et enfin si cruellement brisée, devenait un ferment d'exaltation pour les éléments imaginatifs, mélancoliques et volontaires de sa nature. Il eût souhaité mener jusqu'au bout, à lui seul, et par des moyens inattendus, l'œuvre de châtement. Rien ne lui répugnait comme l'idée d'accomplir une délation. Aussi ne s'était-il adressé encore directement ni à la justice ni à la Compagnie d'assurances. Il avait simplement fait parvenir à celle-ci un avis anonyme, lui conseillant de ne rien payer sans enquête, et formulé dans des termes capables de provoquer tous les soupçons. Que la Compagnie, une

fois avertie, cherchât sans trouver, tant mieux ! Il ne se presserait pas de l'aider. L'important était qu'elle ne livrât pas les fonds.

L'effet de cette lettre anonyme, Claude ne le connaissait pas. Le directeur de la Compagnie l'avait communiqué confidentiellement au procureur de la République.

— « Un chantage de quelque ouvrier congédié, » avait dit le magistrat.

Cependant, tout en conseillant le silence, le chef du parquet de Marseille avait commencé une sourde enquête.

Si bien machiné que soit un crime compliqué comme celui dont il s'agissait, si effacées qu'en soient les préparations et les traces, on en retrouve au moins quelque chose « dans l'air ». Au cours de leurs recherches parallèles, la Compagnie et la justice rencontrèrent des indications extrêmement vagues et faibles, mais suffisantes pour les maintenir en éveil. Ce fut alors que l'entrefilet de l'*Avant-Garde* parut. Le conseil d'administration de la Compagnie d'assurances *La Maritime* ne voulut jamais convenir qu'il l'avait inspiré. Pourtant l'employé subalterne, auteur supposé de l'indiscrétion, monta bientôt en grade dans les bureaux.

Si, à ce moment, Claude Ramerie eût apporté son témoignage, on l'eût accueilli dans une disposition très favorable à sa sincérité. Il ne s'en doutait pas. La perspective de se voir traité d'imposteur en présentant sans aucune preuve un invraisemblable récit, ajoutait à sa farouche répugnance pour les basses œuvres de la délation. Il préférait son rôle de justicier mystérieux, de semeur d'épouvante.

Pour le servir dans les combinaisons les plus propres à effarer Vauthier, Claude avait un instrument discret et docile. C'était ce Granger, mis à la porte des chantiers par l'armateur, et auquel, par la bonne volonté de la mère Estiévou, il avait procuré du travail sur le port. Claude l'avait nourri pendant quelques jours, lui avait même donné des pièces blanches pour ses mioches. L'homme lui était dévoué corps et âme. Surtout lorsqu'il s'agissait de jouer des tours à son ancien patron. Sans le mettre complètement dans son secret, Ramerie le faisait agir. À eux deux ils se multipliaient, jusqu'à donner à Vauthier l'idée que les spectres de ses victimes s'incarnaient sous d'insaisissables apparences pour le hanter de menaces obscures.

Justement, comme Claude rêvait, la tête dans ses mains, son camarade lui frappa sur l'épaule.

— « Me voilà, » dit Granger.

— « Ah ! c'est toi, » fit l'autre en tressaillant.

— « Oui.

— Tu y as été ? Tu l'as vu ?

— Non, il n'a pas quitté sa villa ce matin.

— Alors ?

— Alors, je n'ai pas pu, comme tu me l'avais dit, lui faire tenir ton billet par un gosse de la rue à qui j'aurais donné deux sous. Pourquoi ne voulais-tu pas le mettre à la poste ?

— C'est mon affaire.

— Voilà ton papier. Je ne sais pas ce que tu racontais dedans. Mais j'y en ai fait une autre, de blague, à notre bonhomme.

— Quoi donc ?

— En rôdant devant chez lui, j'ai aperçu le bord d'un journal qui dépassait un peu dans sa boîte aux lettres. J'ai tiré l'imprimé, je l'ai glissé hors de sa bande, j'ai écrit trois mots en marge du premier article, et puis j'ai remis le tout en mouillant un peu le timbre qui a très bien repris. Youp ! renfoncé dans la boîte. Je veux être pendu s'il devine d'où celle-là lui tombe, par exemple !

— Qu'as-tu écrit ?

— Les mots que tu m'as recommandé de lui souffler à l'oreille, un soir, dans la foule, comme il sortait du théâtre.

— Lesquels ?

— « *Muriac a parlé.* » J'avais envie d'ajouter ce que tu m'as fait écrire sur son mur : « *Les morts crient du fond de la mer.* » Mais j'avais peur de n'avoir pas le temps. Puis ça vaut mieux. Les plus courtes plaisanteries sont les meilleures. »

Claude se taisait.

— « Tu ne dis rien, mon copain. J'ai-t-y bien fait ?

— Parfaitement.

— Ah ! bien, » reprit Granger, « paraît que les paroles coûtent cher aujourd'hui. Tu manques d'expansion, camarade. Voudrais-tu au moins me dire quelque chose ?

— Quoi donc ?

— Dans ta pensée, c'est-il le père Vauthier qui a flanqué le feu à la *Coquette-Lucie* ?

— Quand tu le saurais, à quoi ça pourrait-il te servir ?

— Ça me servirait, » reprit Granger d'un air embarrassé, « que je le tiendrais pour une fameuse canaille et que ça m'ôterait pour de bon le goût de rentrer chez lui.

— Rentrer chez lui ! » s'écria Claude, qui, cette fois, sortit du rêve où il s'absorbait. « Tu parles de rentrer chez lui ? »

Ce fut au tour de son interlocuteur de garder le silence. Il tournait sa casquette dans ses mains, très rouge, en détournant les yeux. À la fin, il balbutia :

— « Tu m'as trouvé du travail sur le port, camarade. Tu m'as rendu un vrai service. Mais ce n'est pas une place fixe, cette machine-là. Quand j'étais chez Vauthier, la femme et les petits avaient du pain pour le lendemain aussi bien que pour la veille.

— Il t'a jeté dehors, Vauthier... avec un coup de stick sur les doigts, si j'ai la vue nette et la mémoire bonne.

— C'est vrai. Mais il y a maintenant autre chose que tu ne sais pas. J'aime mieux être franc avec toi, Ramerie. Même si je ne rapplique pas dans sa boîte, je n'en suis plus pour le tracasser, le patron. Mon truc du journal, ce matin... eh ben ! c'est la dernière fois. Faut que tu le comprennes sans m'en vouloir. »

Claude regarda l'ouvrier jusqu'au fond des yeux.

— « Bon sang ! » murmura-t-il, « si je savais que tu m'as trahi !... »

— Oh ! c'est mal de croire ça, camarade ! Retire ce mot-là, ou j'étoufferai d'avoir mangé ta gamelle. Si nous n'avons pas crevé, les miens et moi, à qui le devons-nous ?... À toi, n'est-ce pas ? »

Son accent vibrait de sincérité.

— « Mais enfin ?... » demanda Claude.

— « Voilà. C'est les femmes qui ont tout fait. Je ne m'en doutais pas, parole d'honneur ! Ma bourgeoise est allée trouver Mamzelle Vauthier. Qu'est-ce que tu veux ? Elle ne vivait plus à cause de sa marmaille. Elle me brâmait toujours que je n'aurais jamais une place comme celle que j'ai perdue. Pour un peu, elle aurait cru que je ne faisais pas ce qu'y fallait pour y rentrer, elle m'aurait traité de feignant. Ah ! ces paroissiennes-là, quand elles se sont fichu une idée dans la tête...

— Laisse les femmes tranquilles, » fit Ramerie.

— « Soit, on n'y touchera plus. Tant y a que celle-ci est allée pleurnicher auprès de Mamzele Lucie. Dieu me pardonne, je crois qu'elle lui a trimballé sa tiaulée d'enfants, dont le dernier est à la mamelle...

— Et Mademoiselle Vauthier a intercédé pour toi auprès de son père ?

— Comme la bonne Vierge auprès de son fils, » reprit Granger d'un ton qui voulait être gouailleur, mais où l'émotion perça malgré lui. « Et si on n'avait fait que me rendre ma place ! Mais la demoiselle s'est amenée dans notre taudis, et... » — il y eut un mouvement de déglutition dans sa gorge qui se serrait un peu — « et... elle y a fait des miracles.

— Je l'ai vue, Mademoiselle Vauthier, » dit Ramerie d'un air songeur, « Je l'ai vue un matin, à cheval, à côté de son père...

— N'est-ce pas qu'elle est belle, et qu'elle porte la bonté sur sa figure ?

— Il y en a d'autres, » fit Claude, « belles et bonnes comme elles... Du moins il y en avait une autre... »

Il s'arrêta.

— « Surtout, » reprit Granger, qui n'avait pas compris, « surtout depuis que sa pécore d'institutrice n'est plus avec elle... Ah ! elle a été pour nous comme un ange du bon Dieu, vois-tu, mon copain. Aussi malgré la reconnaissance que je te dois...

— Ne parle donc pas de reconnaissance. Tu es libre. Rentre chez Vauthier, puisqu’il consent à te reprendre.

— Tu ne m’en veux pas ? » demanda Granger.

— « Pourquoi t’en voudrais-je ? »

Ces mots furent prononcés avec une froideur que Ramerie corrigea aussitôt.

— « Non, certes, je ne t’en veux pas, » déclara-t-il comme sur une réflexion soudaine. « Tu as bien fait de me parler de cette jeune fille. Tu as bien fait. »

L’ouvrier parisien sembla retomber dans une rêverie profonde.

« Drôle de corps, » pensait Granger. « On ne sait jamais à quoi s’en tenir avec lui. Quel dommage qu’un gaillard si serviable ait le cerveau un peu fêlé ! Ma foi, j’aime autant ne plus trop me mêler à toutes ses manigances. »

Il se leva.

— « Dis donc, mon copain, sans adieu, n’est-ce pas ?

— Au revoir, » dit machinalement Ramerie, dont la pensée était loin.

Il se retrouvait seul depuis deux minutes à peine, lorsqu’un aboiement partant tout près de lui dans un nuage de fumée lui lit retourner la tête.

— « M’sieu Ramerie, » disait M^{me} Estiévou, « c’est une dame qui vous demande.

— Une dame ! » répéta-t-il, stupéfait.

— « Oui, et épatante encore, » certifia la patronne.

— « Papa, papa ! » cria la voix joyeuse de Sylvaine. « Viens vite... Viens dans le bureau de maman Estiévou. »

Lorsque Claude entendait sa fille donner la douce appellation de « maman » à ce qui lui faisait l’effet d’un vieux matelot en jupons, il éprouvait une crispation douloureuse. Mais cela valait mieux, pensait-il. La révolte éprouvée le détachait davantage de Sylvaine. Depuis qu’il avait cru constater une ressemblance entre cette enfant et Roger Bertelin, il

accueillait avec une cruelle satisfaction tout ce qui paraissait élargir l'abîme entre elle et lui. Ne parlant presque jamais à la pauvre petite, comment eût-il soupçonné l'isolement de ce cœur puéril et l'asile de tendresse trouvé chez la maternelle Estiévou, sous la rude écorce féminine qui, pour lui, contrastait si monstrueusement avec la grâce inoubliable de Juliette.

— « Papa, » expliquait la fillette, « tu ne sais pas... C'est la jolie dame... La dame du bateau, rappelle-toi. Regarde ce qu'elle m'a apporté. »

Elle soulevait avec peine une poupée magnifique. Claude vit briller de larges yeux d'émail, onduler une chevelure blonde sur une robe de soie rose.

« La dame du bateau... » Il tremblait presque. Ce mot ne lui rappelait que la *Coquette-Lucie*.

Quand il fut dans le bureau, il se ressaisit vite. Il reconnut la passagère de la *Ville-de-Tunis*, et cette rencontre ne lui causa rien d'autre qu'une légère surprise.

La belle Jeanine se tenait debout dans la sombre caverne de l'ogresse, — ou du moins dans ce qui paraissait tel à Sylvaine aux jours de ses lointaines terreurs. — Elle tamponnait un fin mouchoir devant son visage pour éviter à son nez et à ses yeux les âcres picotements de la fumée de tabac.

— « Excusez, madame, excusez, » répétait la patronne de l'hôtel, en dissimulant sa pipe derrière son dos. « Dame, ça n'est pas ici le palais de Longchamp. »

Cet édifice, dont s'enorgueillit Marseille, semblait à M^{me} Estiévou le dernier mot des splendeurs terrestres. Elle croyait que jadis les rois y avaient habité.

— « Mon pauvre monsieur Ramerie !... » murmura Jeanine, qui saisit la main de l'ouvrier dans un élan plein de grâce.

— « Madame... » balbutia-t-il, involontairement remué.

Comment se rappelait-elle son nom, son malheur ? Était-il possible qu'elle lui eût gardé tant de sympathie ?

S'il avait su que la mémoire de la dame venait de se rafraîchir dans son carnet !... le carnet qu'il croyait volé par Loaguern... pour lequel il aurait donné la moitié de son sang !

— « Oh ! mon brave ami, » reprit M^{me} Chabrial les larmes aux yeux, « je suis heureuse de vous retrouver, ainsi que votre chère petite. » (Elle caressa les cheveux de Sylvaine.) « Les circonstances où je vous ai connu ne quittent pas ma pensée... Je vois toujours cette adorable jeune femme quand on l'a montée hors du canot... »

Cette phrase inattendue bouleversa Claude. Depuis trop de jours son âme se tendait dans la haine. Il s'abattit sur un siège, secoué de sanglots.

M^{me} Estiévou emmena Sylvaine et laissa le père seul avec la visiteuse.

Celle-ci prodigua au veuf les plus suaves paroles. Afin de mieux dissoudre sa volonté, elle l'attendrissait avec des descriptions de la morte, des souvenirs précis, de ces détails dont l'évocation produit un effet déchirant sur ceux qui survivent.

La curiosité qui, sur la *Ville-de-Tunis*, avait tenu Jeanine attentive à toute la funèbre mise en scène du sauvetage des naufragés, puis de l'ensevelissement de Juliette, la servait aujourd'hui. Si Claude eût alors été capable d'observer la froide limpidité des yeux verts, il fût resté plus insensible aux larmes qui les mouillaient à présent. Mais il crut que cette femme avait réellement pleuré sur le pâle trésor de son amour.

Il bégaya :

— « Vous avez vu comme elle était belle !... Ah ! madame, quand vous parlez, il me semble qu'elle est devant moi. Pardon... Pardon... Je suis plus faible qu'un enfant... » t

Elle lui dit :

— « Laissez... Ne contenez pas votre chagrin. Vous pleurez avec une amie. »

Il releva sa mâle figure. La vivacité de l'émotion s'y calmait.

— « Vous êtes bonne, madame, je vous remercie.

— Votre deuil est affreux, » dit-elle. « Je comprends que vous fassiez tout pour échapper à une pareille torture. Ah ! peu d'hommes savent aimer et regretter comme vous.

— Que je fasse tout ?... » répéta-t-il, surpris par ce mot.

— « Oui... Ce n'est pas moi qui vous blâmerai. Et cependant... »

Il la regardait, troublé.

— « Pour vous autres hommes, la politique est la plus forte diversion.

— Je ne m'occupe pas de politique.

— Oh ! monsieur Ramerie, manquez-vous de confiance en moi ?

— Comment, madame ?

— Vous étiez hier à cette réunion... C'est votre interruption qui a causé le tumulte sur lequel on a levé la séance... Ce qui, entre parenthèse, a empêché mon mari de prononcer son discours.

— Votre mari !...

— Eh ! oui... Monsieur Chabrial... Vous ne l'ignorez pas. Le candidat de la gauche modératrice.

— C'est vrai, vous êtes madame Chabrial. »

Elle ne comprit pas d'où venait l'intonation surprise. Chez Claude une association d'idées se faisait, dont il s'étonnait de n'avoir point encore été frappé. Dans sa sourde campagne contre Vauthier, il n'avait guère tenu compte de ce qu'y perdrait le « candidat de la gauche modératrice ». Encore moins songeait-il que la jolie passagère de la *Ville-de-Tunis* pâtirait de ses attaques. Le souvenir de M^{me} Chabrial s'était effacé sous des préoccupations absorbantes. Et tout à l'heure, dans le saisissement de cette visite, nul rapport ne lui était apparu entre elle et celui qu'il poursuivait de sa haine. Il distinguait mieux maintenant. Son attendrissement disparut. Une méfiance le mit en garde.

— « Mon Dieu, je ne vous en veux pas, » disait Jeanine, « puisque me voilà ici.

— Mais, » s'écria Claude, » je n'ai rien fait contre M. Chabrial.

— Vous répandez des calomnies contre monsieur Vauthier, qui soutient sa candidature. »

Une espèce de voile sombre tomba sur la physionomie de Claude. M^{me} Chabrial en fut effrayée.

— « Pourquoi dites-vous, » demanda-t-il, « que je répands des calomnies contre monsieur Vauthier ? Qu'en savez-vous ?

— Je vous ai reconnu quand vous avez crié hier soir.

— Ah ! »

Il la regarda d'une façon si intense qu'elle dut détourner les yeux.

« Je ne le prendrais pas aussi facilement que Vauthier, » se dit la belle Jeanine devant ces prunelles chargées d'énergie, de réflexion, de méfiance.

— « Vous saviez déjà que je demeurais ici ? » questionna Claude.

— « Mais... » (elle hésita, n'ayant pas eu le temps de calculer la nécessité du mensonge). « Oui, je m'étais informée, on m'avait dit...

— C'est monsieur Vauthier qui vous envoie ?

— Y pensez-vous ? Si monsieur Vauthier connaissait votre existence, votre attitude, il vous briserait comme verre, mon pauvre garçon. Non, c'est pour vous, dans votre intérêt que je suis venue. »

L'expression de Claude devenait presque terrible.

— « Voyons, » reprit-elle avec une pénétrante douceur, « Vous avez beaucoup souffert. Vous êtes profondément à plaindre. Vous avez aussi un enfant qu'il faut préserver autant que possible des duretés du sort. Que puis-je faire pour vous ?... pour elle ?... Mon cher monsieur Ramerie, écoutez-moi, croyez-moi. Laissez s'adoucir l'amertume qui vous remplit le cœur. Ayez confiance en une pitié de femme. Rappelez-vous que j'ai donné le dernier baiser de sœur à votre ange envolé, à votre Juliette morte...

— Taisez-vous, madame !... » cria Claude en bondissant.

— « Devenez-vous fou ? » dit-elle avec calme, en se levant à son tour.

Il l'examinait, non pas subjugué, mais interdit. Elle gardait un charme tranquille, un air de sécurité, comme si cette force mâle n'eût rien pu contre

une si gracieuse faiblesse.

Le soupçon qui venait de le traverser s'évanouit dans son cerveau d'homme, sur lequel, malgré lui, agissait la séduction. Non, sans doute, elle n'était pas complice... Elle ne venait pas le corrompre ou l'acheter au bénéfice de son ennemi, comme il l'avait cru dans une intuition foudroyante. Mais, en admettant qu'elle fût sincère, il ne pouvait plus accepter sa sympathie puisqu'elle se faisait solidaire de Vauthier.

— « Madame, j'ai failli répondre à votre bienveillance par une insulte. Vous voyez que je suis un être dont il ne faut pas croiser le chemin. Je vous sais gré de vos intentions, et plus encore de vos larmes. Lorsqu'elles m'ont ému, j'ignorais qui vous étiez. Je vous en prie, retirez-vous. Nous ne pouvons rien avoir de commun ensemble.

— Réfléchissez, Ramerie. Songez quelle protection vous refusez pour votre fille.

— Oh ! ma fille... »

Il eut un âcre sourire, qu'elle ne s'expliqua pas.

Jeanine avait trop de perspicacité pour ne pas comprendre qu'elle n'obtiendrait rien de cet homme. Toutefois l'intérêt et le raisonnement n'ayant pas pris sur lui, elle voulu l'envelopper d'un rayonnement câlin qui désarmât tant soit peu sa résolution.

— Donnez-moi la main, » dit-elle, « Quittons-nous amis. Si jamais vos préventions, que je ne puis croire sérieuses, s'effaçaient, n'oubliez pas que Jeanine Chabrial ne demande qu'à vous être utile, à vous et à votre enfant.

— Merci, madame, » répondit sèchement l'ouvrier.

C'était la première fois qu'un homme gardait à ce point son sang-froid près de la belle Jeanine. Elle en eut un dépit féminin. Pendant un instant le martial visage, aux traits fins et nerveux, aux yeux admirables, la hanta.

« Il faudra donc te briser, mon bonhomme, » pensa-t-elle. « Quel dommage !... »

Elle eut un singulier sourire.

« Il est de la même race, » se dit-elle.

C'est à Roger Bertelin qu'elle venait de songer. Ce rapprochement ne manquait pas de justesse. Il y avait une valeur identique d'énergie, une inflexibilité de caractère semblable, et presque une ressemblance physique, entre ces deux hommes.

M^{me} Chabrial, en quittant Claude, chercha Sylvaine et M^{me} Estiévou. Renseignée par une servante, elle monta un étage et frappa à la chambre de la patronne.

— « Entrez ! » cria une voix qui semblait sortir de la niche d'un bouledogue.

Jeanine pénétra dans la plus étrange retraite qui jamais ait abrité une créature du beau sexe, — si tant est que cette définition puisse s'appliquer à M^{me} Estiévou.

Le lit était composé de deux parties, dont l'une, de la forme dite « à nacelle », était en acajou plaqué, et dont l'autre était la poupe d'un bateau. Près du plafond s'accrochait le rideau, fait d'une vieille voile rougeâtre et rapiécée, qui tombait d'une de ces figures de sirènes que les pêcheurs font sculpter à la proue de leurs embarcations. Aux murs, des filets étaient suspendus comme des tapisseries rares. Des effets de mousse, un râtelier de pipes, figuraient les plus précieux ornements de ce séjour.

— « Dame ! ça n'est pas le palais de Longchamp, » constata M^{me} Estiévou en remarquant l'air abasourdi de sa visiteuse.

Celle-ci déclara :

— « Comment donc ! C'est tout à fait gentil.

— Dites pas ça, madame. Je sais bien que tout ça est très laid. Mais j'ai dormi dans ce bateau-là, sous cette voile, » dit-elle en désignant l'épave, « avec ce que j'aimais le plus au monde, mon mari à côté de moi et mon petit gars entre les genoux. Y a des nuits où je me figure que la mer nous berce... »

Dans la figure de terre cuite, les yeux noirs s'emplirent d'un rêve qui les illumina de beauté.

Sylvaine, qui déshabillait sa poupée dans un coin, vint à Jeanine :

— « Madame, papa a pleuré quand vous lui avez parlé de maman. C'est qu'il vous aime bien. Moi, quand je lui parle d'elle, il prend un air qui me fait peur. Peut-être qu'il pleurera maintenant. Oh ! je serai bien contente...

— Contente que ton père pleure ? » demanda la jeune femme d'un air distrait.

— « Oui, parce qu'alors j'oserai l'embrasser. »

Sans s'arrêter à la signification poignante de ce mot d'enfant, M^{me} Chabrial dit à la patronne :

— « Votre hôtel m'a l'air très bien tenu, madame. Ce sont des ouvriers qui le fréquentent ?

— Bien sûr, » aboya la Marseillaise, « ce ne sont pas des princes du Congo. »

Ayant lu ce titre sur une réclame, elle croyait exprimer la plus haute noblesse du monde.

— « Des ouvriers comme monsieur Ramerie ?

— Dieu merci, non.

— Ça n'est pas un bon pensionnaire ?

— Que si. Mais c'est un Parisien. »

Impossible de rendre l'accent de supériorité dédaigneuse qui souligna ce mot.

— Vous n'aimez pas les gens de Paris ?

— C'est des ruminants, » dit M^{me} Estiéveu.

— « Des ruminants ?...

— Oui, des personnes qui ruminent, qui pensent, quoi !... Ce qu'il doit remuer d'idées dans sa tête, celui-là ! Il en oublie quasiment qu'il a une fille. »

Elle allongea le menton dans la direction de Sylvaine, qui n'écoutait plus, absorbée par sa poupée.

— « Ah ! » reprit la patronne, « ça serait à se faire enterrer tout de suite si on ne recevait que des clients de cet acabit.

— Vos Méridionaux sont autrement gais, n'est-ce pas, ma brave femme ?

— Gais, je vous crois. Un peu tapageurs, même. Et puis, ça a la tête près du bonnet...

— On se dispute ?...

— On se bat aussi, quelquefois. Mais ça n'est jamais sérieux. À moins que ces damnés Italiens ne s'en mêlent.

— Ah ! » fit Jeanine subitement intéressée, vous logez des Italiens ?

— Je n'en loge pas. Ils sont trop mauvais coucheurs. Et puis ça discréditerait ma maison. Mais on ne peut pas demander la nationalité de tous les gens qui viennent manger de ma soupe au poisson.

— Et... ils sont querelleurs ? » questionna Jeanine, avec une lueur dans ses prunelles d'émeraude.

— « Comme des chats sauvages. Ah ! ils ont vite fait de jouer du couteau.

— Ce sont des ouvriers habiles, » déclara M^{me} Chabrial d'un air entendu.

— « Si on veut.

— En avez-vous en ce moment dans votre clientèle ?

— Plus que ça ne me convient.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Un peu de tout. Y a des maçons, des portefaix, est-ce que je sais, moi ? Deux peintres aussi, des barbouilleurs que je voudrais voir au diable !

— Des peintres de quoi ?

— Des peintres qui font des enseignes. Ils voulaient me colorier la devanture de l'hôtel. Mais ils sont hargneux comme des crabes, ces paroissiens-là.

— Justement j'ai des travaux de peinture à faire exécuter chez moi. Vous devriez bien me les envoyer, madame Estiévou.

— Ah ! ma pauvre bonne dame, j'aimerais mieux vous envoyer la peste.

— Mais non, je vous en serais bien reconnaissante, c'est très pressé.

— Pourquoi n'emploieriez-vous pas plutôt des Français ?

— Ils prennent plus cher.

— Comme vous voudrez, » dit la mère Estiévou, devenue tout à coup de glace autant que peut l'être une Provençale, « Allons, viens-tu, Sylvaine ? Il est l'heure pour mon court-bouillon. Vous m'excusez, madame, je suis là qui cause... C'est pas sur le bout de ma langue que se fera mon court-bouillon. »

Cette vérité incontestable sous-entendait le mépris de M^{me} Estiévou pour le manque de patriotisme de sa visiteuse. Toutes trois descendirent. M^{me} Chabrial, sur le pas de la porte, embrassa la petite Sylvaine comme si cette enfant lui eût été précieuse depuis sa naissance :

— « Je reviendrai te voir, ma mignonne, » assura-t-elle.

Un frou-frou de soie. La belle robe disparut.

— « Si ça ne fait pas pitié ! » dit M^{me} Estiévou à l'enfant, tout en rallumant sa pipe. « Pour économiser quelques sous, donner de l'ouvrage à des Italiens !... À quoi ça sert-il qu'y ait des Alpes, alors ? Si le bon Dieu les a faites, c'est pour nous garder de la vermine, cependant. Et puis on se plaindra quand y aura un mauvais coup donné à l'hôtel des *Grandes Indes* ! Je peux pourtant pas attacher ces gaillards-là, qui ne rêvent que plaies et bosses. »

Deux jours après la visite de Jeanine à Claude, l'armateur Vauthier recevait la lettre suivante :

« Vous, Paul Vauthier, que nous avons condamné pour votre crime devant un tribunal composé d'êtres à l'agonie dont les râles dictaient votre sentence, écoutez quelle circonstance atténuante adoucira votre châtement.

« Vous avez une fille. Elle est bonne. Elle fait le bien. Elle porte la joie dans les pauvres logis où les mères pleurent d'angoisse et où les petits enfants n'ont pas le nécessaire. On ne veut pas l'entraîner dans votre ruine, l'écraser sous votre honte.

« Faites-vous justice à vous-même avant qu'éclate le scandale de votre infamie. À ce prix on vous épargnera la cour d'assises et le bagne. On ne

dénoncera pas ce qui s'est passé à bord de la Coquette-Lucie dans la nuit d'abomination et d'épouvante.

« Renoncez à recueillir les bénéfices de votre forfait. Osez mourir puisque vous avez tué. On amnistiera votre mémoire. Votre enfant ne saura jamais quel monstre elle appelait son père. Ainsi vous la préserverez d'un enfer dans le présent.

« Si vous voulez la garantir du malheur dans l'avenir, ne la mariez pas à Roger Bertelin.

« LE JUSTICIER. »

Quand l'armateur eut achevé de parcourir ces lignes, il se leva en chancelant, s'approcha de la croisée de son cabinet de travail.

Parmi les verdure du jardin, entre les hauts camélias en fleur, il vit passer l'image de la beauté et du bonheur humains. Lucie marchait lentement au bras de son fiancé. Mais, déjà, ce bonheur portait une ombre. Le mâle visage et le gracieux front paraissaient également graves. Si le père eût entendu leur conversation, il eût tremblé plus encore, comme à un écho de cette lettre terrible qu'il tenait à la main. Lucie disait à Roger :

— « Mon ami, votre générosité essaie en vain de me donner le change. Vous ne pouvez pas nier l'existence de cette cabale monstrueuse. Je sais que des misérables, dans un but politique, attentent à l'honneur de mon père. Mes lèvres ne proféreront pas la calomnie sans nom qu'ils s'efforcent de répandre. Ah ! quel abîme que la méchanceté humaine ! »

Elle s'interrompit, comme suffoquée.

— « Ma bien-aimée, ne parlons pas de cela, je vous en conjure, » supplia le jeune homme. Vous voilà toute pâle... Vous vous faites un mal qui me déchire...

— Je dois aller jusqu'au bout...

— Que voulez-vous me dire ? Cela, pour nous, entre nous, doit être comme n'existant pas.

— Non, Roger, non... »

Elle secoua la tête.

— « Ne m'empêchez pas de remplir mon devoir. À cause de cette malheureuse candidature Chabrial, que mon père a si extraordinairement prise à cœur, notre mariage s'est trouvé reculé. Mais enfin l'élection a lieu d'ici quelques jours. Le succès est presque certain, malgré les indignes menées de nos adversaires. Nous pourrions donc penser à nous-mêmes. Cependant votre père demande maintenant un autre délai.

— Oh ! pouvez-vous croire qu'il y ait un rapport !... Je vous ai raconté la création de nouveaux ateliers à Sézenac... »

Elle l'interrompit d'un geste, le regarda profondément de ses beaux yeux purs. Il se détourna en rougissant.

—« Pas d'équivoque entre nous, » dit-elle. « Que nous servirait de manquer de franchise ? Nous n'avons rien à nous cacher. Votre père doute de l'honneur du mien, qui est le plus noble, le plus scrupuleux des hommes. Victime d'une machination odieuse, Paul Vauthier verra promptement tomber une accusation dont le mépris public fera justice. Attendons que ses calomniateurs soient confondus, châtiés comme ils le méritent. Jusque-là, Roger, je vous rends votre parole.

— Je ne la reprends pas ! » s'écria-t-il avec vivacité.

Elle lui tendit la main.

— « Merci. Je comptais sur votre cœur. Je prévoyais une telle réponse. Mais ma résolution est inébranlable. Je n'accepterai pas votre nom avant que soit établie l'honorabilité absolue de celui que je porte.

— Monsieur Vauthier, » demanda le jeune Bertelin, « songe-t-il à intenter un procès en diffamation ?... »

— Je l'y engage de toute ma force, » répondit Lucie. « Il est d'une fierté si haute qu'il s'y refuse, trouvant au-dessous de lui de se justifier. Puis il assure qu'au point de vue du droit ses lâches ennemis sont inattaquables. Rien de précis n'a été imprimé dans les journaux. Cependant, mon père a beau me les cacher, j'en ai surpris qui contenaient plus que des insinuations. Ah ! si j'étais un homme, je n'aurais pas tant de patience !... »

Elle eut un petit air d'audace qui contrastait avec la douceur de sa physionomie. Roger la trouva charmante, oublia les inquiétudes qui lui tenaillaient le cœur. Ne venait-il pas, cependant, juste avant cette visite à la villa Vauthier, de recevoir un télégramme ainsi conçu :

« Scandale augmente. Sais positivement que Compagnie va déposer plainte au parquet. Te supplie revenir à Sézenac. »

« TON PÈRE. »

— « Chère Lucie, » murmura-t-il en lui prenant la main, « vous êtes ma fiancée, quoi que vous puissiez dire. Il y a une chose qui reste au-dessus de la méchanceté des hommes, de leurs intrigues, de leurs œuvres néfastes, c'est mon amour pour vous.

— Croyez-vous, » dit-elle, avec son même regard direct, un peu fixe, où les claires prunelles bleues s'hallucinaient légèrement, « croyez-vous à la loyauté de mon père ? »

Il n'hésita pas.

— « J'y crois, » déclara-t-il.

— « Alors, » dit-elle, tandis que toute sa frêle personne semblait fondre de nouveau en une faiblesse câline de fillette, « alors j'accepte votre amour.

— Ma chérie !... »

Il l'enveloppa de ses bras, posa les lèvres contre les blonds cheveux. Elle s'appuya, languissante et toute pâle sur son épaule. Ce fut une minute d'émotion divine. Mais tout à coup la jeune fille se ressaisit, et, avec une énergie inattendue :

— « Pourtant, Roger, je vous le jure... je ne serai pas votre femme avant que mon père ait triomphé de l'abominable épreuve. Je lui dois en ce moment toute ma tendresse. Et je vous dois, à vous, son honneur intact. Laissez-moi m'acquitter de ces deux dettes-là, mon ami. Nous serons heureux après. »

Elle se leva, le ramena vers la maison.

Comme ils tournaient un massif, elle poussa soudain une sorte de gémissement, et se cramponna, comme défaillante, au bras du jeune homme.

— « Qu'avez-vous ? » demanda-t-il, anxieux.

— « Rien... ce n'est rien.

— Votre pied a tourné ?

— Non... c'est-à-dire oui... Ce n'est rien. Rentrons. »

Elle venait d'apercevoir, derrière le rideau soulevé du cabinet de travail, une face blafarde, où le regard paternel, d'habitude souriant et tendre, prenait, pour se fixer sur elle, une expression qu'elle n'avait jamais vue, l'effarante expression qui rend intolérables à voir les prunelles des suppliciés.

La lettre que Paul Vauthier venait de recevoir marqua pour quelques jours la fin des mystérieuses menaces dont il était poursuivi. Cette coïncidence, au lieu de le rassurer, l'affola davantage. Il y mesurait la froide volonté de ceux qui méditaient sa perte, et combien leur suprême sentence était irrévocable.

À présent, Jeanine, cette adversaire dont il se savait haï, devenait sa confidente. Il lui découvrait le désarroi de son âme, la déroute de son orgueil. Tout en le raillant, elle s'inquiétait des harcelantes menées de ses persécuteurs. L'intérêt de cette ambitieuse était trop étroitement associé au sien pour qu'il lui laissât ignorer les manifestations qui surgissaient du fond de l'ombre.

D'ailleurs, il fallait au misérable un appui moral, une pitié, — cet appui fût-il plus cuisant qu'une barre de fer rouge sous une main défaillante, cette pitié débordât-elle en flots de mépris. Si résistante que soit l'énergie d'un homme, elle se détraque dans le sentiment de la culpabilité, dans l'effroi du juste châtement. Nul être ne fait longtemps face au destin, quand il voit dans ce destin le spectre de son propre crime.

Donc M^{me} Chabrial eut connaissance de la dernière épure de celui qui s'intitulait « le Justicier. »

« Je le connais, le justicier, » pensa-t-elle. « Je crois avoir trouvé le moyen de mettre ses arrêts en défaut. Pourvu que ce vieil imbécile de Paul Vauthier n'obéisse pas à l'aimable sommation de suicide avant l'élection d'Édouard. »

— « Mon Dieu, » lui disait l'armateur, « savez-vous que cet infernal anonyme a raison. Je suis perdu. Le procureur de la République m'a fait appeler pour aviser, — c'est sa phrase, — aux moyens de donner satisfaction à l'opinion publique, que des bruits fâcheux ont émue. C'est une enquête déguisée. Le mandat d'amener suivra. Je ne veux pas voir le visage de ma fille après une telle catastrophe. Grands dieux !... Et son mariage qui serait rompu... Ce jeune homme qu'elle aime...

— Ce jeune homme doit lui être fatal, d'après l'oracle, » fit remarquer Jeanine en ricanant.

— « Vous pouvez rire, malheureuse !... » cria le vieillard. O mon enfant !... ma Lucie !... Que penser, que faire ?... Quelle lueur m'éclairera dans de pareilles ténèbres ?...

— Vous devenez dramatique, » dit la cruelle femme, « Jadis vous étiez plus insensible quand je maudissais en pleurant votre déshonorant amour et que je vous suppliais de me sauver en m'épousant.

— Jeanine, pardonne-moi... Aide-moi !

— Assurez l'élection de mon mari. Le lendemain du jour où il sera député, je vous apporterai peut-être la délivrance.

— Quoi ?... Le carnet ? Mais ce carnet dont tu t'es emparée n'était qu'une arme, parmi tout un arsenal où puisent des mains inconnues.

— Ces mains-là, que direz vous si je les rends incapables de vous nuire ?

— Jeanine !... Tu connais mes ennemis ?

— Ça se pourrait. Mais ne me tutoyez pas, vieil insensé ! Me rappeler que je vous ai appartenu sans profit, c'est me donner envie de vous pousser à l'abîme.

— Madame, je serai votre esclave... Otez-moi l'étreinte effrayante de ce cauchemar... Je vous servirai à genoux. »

Il se prosternait. Jeanine le laissait faire. Puis avec une grimace de dégoût, elle lui arrachait la main qu'il essayait humblement de baiser.

— « Allons, » reprenait-elle, « accomplissez pour Édouard un dernier effort. Profitez du répit que vous laissent vos accusateurs. Les réunions ne sont plus troublées. On ne lit plus d'injures griffonnées en travers de nos affiches. Le bétail électoral semble reprendre sur vos talons son piétinement de troupeau... »

C'étaient les citoyens groupés pour le libre exercice du suffrage universel que l'insolente créature traitait de « bétail électoral ». Elle tenait des propos de ce genre à son mari. Cela scandalisait le pauvre Édouard, qui parlait du noble élan des masses, des aspirations des travailleurs, et qui commençait à prendre son mandat au sérieux.

Un beau jour, tandis qu'il courait la campagne, poursuivant sa propagande, répandant les bienfaits et les promesses grâce à la bourse et aux influences de Vauthier, on vit arriver deux ouvriers d'assez mauvaise mine dans la maison qu'il habitait sur un des larges boulevards ombragés de platanes qui aboutissent à la Corniche.

— « Nous venons pour des travaux de peinture, » déclarèrent-ils.

La femme de chambre, peu rassurée, allait les éconduire, mais M^{me} Chabrial, apparaissant à une croisée, laissa tomber gracieusement ces mots :

— « Faites entrer ces braves gens. Je sais pourquoi ils viennent. Je vais descendre. »

Elle descendit, en effet, et quelques instants plus tard, les voisins s'étonnèrent de voir décrocher les volets de l'habitation, dont la fraîche peinture grise ne paraissait pas réclamer le lavage et le badigeonnage auxquels ils furent aussitôt soumis.

On se fût étonné plus encore si l'on avait pu constater la sollicitude de la maîtresse de maison pour les badigeonneurs à mines de vauriens, qui lui répondaient en zézayant avec le plus fort accent piémontais.

— « Mes braves garçons, » leur disait-elle, « mon mari sera bien content de ce que j'aie eu l'occasion de vous employer, lui qui veut être député exprès pour soutenir l'intérêt des étrangers en France.

— *Dépouré*, » répétaient les gars, « Le *signor* va être *dépouté* ?

— Mais, oui... C'est monsieur Chabrial... Édouard Chabrial, vous savez bien. Ça ne vous intéresse pas ?... Vous n'allez pas dans les réunions politiques ?

— Ah ! si... si, des fois. »

Ils clignèrent de l'œil l'un à l'autre.

— « Comment ? » demanda Jeanine, surprise.

— « Quand y a un petit coup de brosse à donner, » dit un des chenapans avec un mauvais rire, « y a des patrons qui nous embauchent. »

L'autre se hâta d'ajouter :

— « On ne fait pas de mal. On bouscule un peu les braillards. Et puis on applaudit... *Santa*

Madonna, on n'économise pas la peau de ses pattes.

— Ah ! » reprit-elle, « je vous aurais bien engagés pour la dernière réunion. Vous auriez aidé à mettre dehors un vilain individu, dont l'indignation du public a fait justice.

— Un vilain *individou* ?...

— Oui, un Parisien, un homme dangereux, envoyé par un parti qui veut interdire le séjour de la France à tous les étrangers non naturalisés, défendre aux patrons de leur donner du travail... Vous pensez s'il est grassement payé pour soulever ici les ouvriers contre la candidature de mon mari !

— *Diavolo* !

— *Corpo di Dio* ! Il veut nous empêcher de manger, celui-là.

— Plus que cela... Vous faire expulser si ceux qu'il sert arrivent au pouvoir.

— Et *per que* ?

— Il est l'agent d'une ligue qui a trouvé ce moyen-là pour se rendre populaire. « La France

aux Français, » tel est le mot d'ordre. Tandis que M. Chabrial a pour devise : « La France à

l'Humanité ! »

— Vivat pour le *signor* Chabrial !

— En attendant, je tremble pour lui, à cause des menées de ce mouchard.

— On le *moucera*, ce *mouçard*-là, si on le rencontre, *per Bacco* !

— Oh! comment le rencontreriez-vous ? Marseille est grand. Il prend tantôt un déguisement, tantôt un autre, pour se rendre à la circonscription de mon mari, pénétrer dans les réunions où M. Chabrial doit parler.

— La *signora* sait-elle son nom ?

— Je sais un de ceux dont il s'affuble : Claude Ramerie.

— Ramerie ! » s'exclamèrent les deux peintres, qui, d'étonnement, renversèrent leur pot de couleur.

— « Vous le connaissez ?

— Si nous le connaissons !... *E sempre bene* !

— Il habite notre hôtel.

— Pas possible ! » s'écria Jeanine, qui feignit la stupéfaction.

— « Comme nous vous le disons, *signora*.

— Est-ce bien le même ? Un grand, brun, mince, avec des moustaches, assez beau garçon.

— Beau pour une Française peut-être, » dit l'un d'eux malicieusement.

— « Brun avec des *moustaces*, » répétait l'autre, *bene, bene*.

— Voilà donc, » cria le premier, « le secret de sa drôle de conduite.

— Un travailleur qui ne travaille jamais.

— Parbleu ! ses damnés Parisiens le nourrissent.

— Il a toujours l'air de conspirer.

— Il sort sans jamais dire où il va ni d'où il revient.

— Il glisse des lettres mystérieuses dans des boîtes aux lettres toujours différentes. Paolo l'a suivi. Il le sait.

— Et cette canaille-là voudrait du mal aux Italiens !

— Dame ! » fit Jeanine, « il ne doit pas vous traiter avec beaucoup d'amitié... À moins que ce ne soit pour cacher son jeu.

— *Cacer son zou !...* Il ne le *cace* guère, le bandit ! Il nous regarde avec un air qui nous a déjà donné envie de lui froter les oreilles.

— As-tu remarqué, Paolo, qu'il parle italien ?

— *Si, si*, Domenico.

— Naturellement, » dit Jeanine. « Ici, en Provence, sa mission politique doit s'exercer contre les Italiens. On a donc choisi un agent qui pût vous comprendre, vous observer...

— On lui fera observer quelque *çose* qu'il n'ira pas raconter ensuite, *per Bacco !*

— *Corpo di Cristo !* quand les camarades vont savoir ce qu'est ce particulier-là !...

— Pas de violence, surtout... mes amis !... » s'écria Jeanine, affectant une subite inquiétude.

— « Oh ! non, *signora*, non, pas de violence.

— Nous emploierons la douceur, *signora*, une grande douceur... »

Jeanine elle-même frissonna quand elle surprit le coup d'œil des noires prunelles dans les faces jaunâtres que la haine blêmait.

— « Quand on pense, » reprit-elle, « que de bons ouvriers comme vous n'auraient pas de travail, parce qu'ils sont nés de l'autre côté des Alpes. Les hommes ne sont-ils pas tous frères ?

— *Espulser*, » marmotta l'un d'eux, « On nous ferait *espulser*... »

Cela surtout les frappait. Ayant quitté leur pays pour des raisons qu'ils ne se souciaient pas de dire, les gaillards ne tenaient guère à y rentrer.

— « Oh ! quant à cela, » déclara M^{me} Chabrial, « votre affaire serait claire si les gens qui ont ce Claude Ramerie à leur solde obtenaient l'élection de leur candidat. Mais, que voulez-vous ?... Monsieur Chabrial, qui s'intéresse tant à vos compatriotes, est trop honnête pour employer les

moyens tortueux de ses adversaires. Il est si consciencieux ! Il me disait encore l'autre jour : « Surtout, pour ce travail de peinture, ne prends que des Italiens. Et paye-les sans compter, les braves garçons. Ils ne demandent jamais assez cher. Ils n'ont pas les prétentions des Marseillais, et encore moins celles des Parisiens. J'en ferai venir quelques-uns quand je serai dans la capitale.

— À Paris ?.. » répétèrent les Piémontais émerveillés.

— « Oui, à Paris. Vous aimeriez y aller ?

— Si nous aimerions... *Santa Madonna !*

— Eh bien !... Ah ! mais, pour cela, il faudrait me promettre une chose.

— Quoi donc, *signora* ?

— Vous ne ferez pas d'esclandre à votre hôtel, chez la bonne mère Estiévou. Il ne faudra pas répéter à vos camarades ce que vous savez de ce gredin de Ramerie. Ils n'ont pas le sang calme, vos compatriotes, et si jamais ils ont un motif de se fâcher, ma foi, je reconnais que c'est bien aujourd'hui...

— Oh ! nos amis, ils sont tous très paisibles, tout à fait comme nous, » dit un des Italiens en ricanant.

— « Vous comprenez, cet homme a beau travailler contre vous... C'est de la politique. D'ailleurs la loi le protège. Nous ne sommes pas dans les gorges de la Calabre ni dans les maquis de la Corse, à Marseille.

— Quand nous faisons de la besogne, nous autres Italiens, » dit Paolo avec une grimace équivoque, « nous la faisons toujours sans bruit et proprement.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, *signora*. Sinon que voilà des volets bien repeints. Je vous faisais admirer notre ouvrage.

— Ah ! c'est différent. J'avais compris... Enfin, j'ai votre promesse d'être sages.

— Oh ! *sazes... sazes* comme des *imazes*, » zézayèrent les Italiens.

Ils échangèrent le même coup d'œil que tout à l'heure. Jeanine eut une sensation de froid au visage, avec une soudaine faiblesse qui lui fit plier un peu les genoux. Elle rentra dans la maison.

Le lendemain, — fut-ce pitié, en prévision de ce qui pouvait survenir ? fut-ce par un calcul tellement profond qu'il mériterait une sinistre gloire à ce Machiavel féminin, — M^{me} Chabrial se rendit à l'hôtel des *Grandes Indes* pour emmener la petite Sylvaine. Elle spéculait sur l'absence habituelle de Claude. Le hasard servit son projet.

— « Confiez-moi l'enfant, » dit-elle à M^{me} Estiévou. « Je la ramènerai demain. Vous savez qui je suis. Vous avez vu l'émotion de son père quand je lui ai parlé de sa pauvre femme. Je veux distraire un peu cette petite. Et aussi lui renouveler sa garde-robe. Elle est habillée comme une grand'mère, cette mignonne. Un homme seul ne sait pas ce qui convient à une fillette.

— Oh ! maman Tiévou, laissez-moi sortir avec la belle dame ! » supplia Sylvaine en d'irrésistibles câlineries. « Elle a été si bonne pour moi sur le bateau ! »

M^{me} Estiévou fit entendre un aboiement qui n'avait rien d'approbateur. Pourtant elle n'avait aucune raison sérieuse de s'opposer aux libéralités de « la belle dame » envers sa petite protégée. Son instinct seul la mettait en méfiance. Mais l'instinct ne fournit point d'arguments.

— « Que ça ne te tourne pas la tête, au moins, » dit-elle à Sylvaine. « Tu ne vas pas revenir pour mépriser ta vieille maman Tiévou ? »

L'enfant, dont un grand cœur gonflait déjà la frêle poitrine, la regarda de toute la lumière veloutée de ses prunelles bleues. Puis elle prit entre ses petits bras la tête qui s'inclinait vers elle, le chignon rude, le madras rouge, cette bizarre incarnation de ce qu'elle connaissait de meilleur sur la terre, et elle l'embrassa de toute sa force en lui disant :

— « Maman Tiévou, tu ne sais donc pas comme je t'aime ? »

— Allons, va donc, gamine, Madame t'attend, » dit l'étrange femme, qui la repoussa pour ne pas lui montrer une larme pointant au coin de ses yeux.

« Allons bon, » se dit-elle, en passant le revers de sa main sur ses paupières, quand la voiture emmena M^{me} Chabrial et l'enfant. « V'là une goutte d'eau de mer qui me remonte. Y a pourtant beau jour que je n'en ai avalé. »

Le lendemain, comme la nuit tombait, Claude sortit de l'hôtel des *Grandes Indes*.

Il contourna le port de la Joliette, gagna la Corniche, suivit le bord de la mer. C'était le même chemin que le soir de la célébration des fiançailles, et il marchait vers le même but. C'était aussi le même temps splendide, le même clair de lune sur la mer. Claude reconnaissait le décor, mais il ne retrouvait pas dans son cœur la frénésie de vengeance qui le soulevait deux mois auparavant. Le récit de Granger, l'image de Lucie agissaient en lui comme le calmant qui endort la douleur aiguë d'un malade. Certes, il ne faisait pas grâce au meurtrier de Juliette. Mais, à côté de cet homme si profondément haï, il ne pouvait plus s'empêcher d'apercevoir l'innocente figure d'une jeune fille.

« Elle a été notre bon ange... Elle a fait des miracles chez nous... » disait la voix émue de Granger.

Une vision apparaissait : la gracieuse amazone au visage si blanc, aux cheveux si blonds, que son père avait saluée d'un geste de respect, comme si le vieillard scélérat eût subi la domination de cette pureté. Claude se rappela son émotion secrète, l'espèce de gêne qu'il avait éprouvée en voyant, près de celui qu'il condamnait, cette créature de douceur, dont la grâce parlait comme une intercession.

« Elle est la providence des malheureux. Je lui laisserai le pouvoir de faire le bien, » songea-t-il.

S'accoudant à un pan de rocher, qui surplombait la grève, il se remémora les termes du billet qu'il allait glisser dans la boîte de la villa Vauthier.

« Sauvez votre fille ! Demain il sera trop tard. La Compagnie d'assurances a déposé une plainte au parquet. »

« Si vous disparaissiez, le témoin qui A VU Muriac exécuter son crime, ne parlera pas. L'accusation tombera, faute de preuves. Si vous refusez l'expiation volontaire, il faudra bien que la lumière soit faite, et que le châtiment vous frappe.

« Songez à la ruine et à l'opprobre qui accableront votre enfant.

« Sur la mémoire de la créature adorée dont je venge la mort, je jure que je vous dis la vérité.

« LE JUSTICIER. »

« C'est la dernière chance que je lui donne, » se dit Claude. « Pourvu qu'il ne me contraigne pas à l'horrible tâche de martyriser une femme. »

Il continua de marcher sur la chaussée presque déserte. À plusieurs reprises, des bruits de pas et de voix, aussitôt étouffés, lui parvinrent, comme si plusieurs promeneurs se maintenaient toujours à la même distance derrière lui. Il tournait aussitôt la tête... Mais il ne vit rien distinctement. La route de la Corniche circule entre des villas et des blocs de roches plus ou moins considérables. Taillée à même le granit, elle s'encaisse parfois complètement. La vive clarté de la lune rendait plus intenses les ombres qui la traversaient ou la recouvraient avec une irrégularité parfois presque fantastique.

« Bah ! » se dit Claude, « ce sont des promeneurs... Des amoureux peut-être, qui viennent échanger des baisers et des serments sous les étoiles... »

Il soupira. Son regard se tourna vers la mer. Elle reposait là-bas, sa *Juliette*, sous la masse insondable de ces flots. Un sanglot monta de son cœur désolé. Il ne pensa plus qu'on pouvait le suivre, l'observer peut-être. Quant à un danger plus grave, l'idée ne lui en était même pas venue. Il n'avait pas d'autre arme sur lui que son couteau de poche.

Lorsqu'il parvint à la villa Vauthier, un groupe de cinq hommes, qui n'avait pas cessé de marcher à une centaine de mètres derrière lui depuis Marseille, s'arrêta dans un angle obscur.

— « Voyez, » chuchota l'un d'eux en italien. « Est-ce assez clair ? Il porte une lettre, en se cachant, au patron de monsieur Chabrial. C'est

quelque trahison à l'égard de ce brave homme, qui veut devenir député pour se faire notre protecteur.

— C'est peut-être des menaces pour Vauthier lui-même, » dit un autre en étouffant également sa voix. « Nous devons taper sur tous ses ennemis, à Vauthier. C'est le seul armateur qui emploie des Italiens. »

L'observation était exacte. Mais ce dont ces hommes ne pouvaient se douter, c'est que ce patron leur donnait de l'ouvrage dans le seul but de payer plus rarement la prime due aux accidents du travail, que la loi française ne garantit pas aux étrangers.

— « Si nous avions été malins, » reprit Domenico, « nous n'aurions pas attendu que la jolie dame nous prévienne. C'est par un hasard inouï qu'elle nous a justement parlé de ce gredin. N'aurions-nous pas dû nous en défier depuis longtemps ?

— Un gaillard qui se disait ouvrier et qui vivait de ses rentes.

— Il empestait la police et l'espionnage.

— Et puis, comment savait-il notre langue ?... »

L'idée que ce personnage aux allures suspectes avait pu chercher du travail dans leur pays comme ils en cherchaient dans le sien, ne venait pas à ces esprits grossiers et prévenus.

— « Ah ! crapule, il t'en coûtera de vouloir jouer des tours à des Italiens !

— *Italia fara da se.*

— *Dolce, dolcissimo !...* Le voilà qui revient de ce côté. »

Claude, en effet, après avoir glissé sa lettre, reprenait lentement le chemin de la ville. Des réflexions infinies s'enchaînaient dans sa tête.

« S'il reste à Vauthier, » pensait-il, « un vestige de sentiments élevés, une ombre de scrupule, ce grand criminel comprendra qu'il n'a plus qu'à mourir. Même s'il doutait de la véracité de mes avertissements, la vue juste de son forfait et des conséquences qu'il en peut attendre, pour lui, pour son enfant, lui imposera l'expiation volontaire. Sa fille souffrira, certes, de le perdre. Mais si déchirante que soit sa douleur, elle ne connaîtra pas le supplice bien pire du déshonneur paternel. D'ailleurs, je la préserverai peut-

être aussi d'un autre malheur : celui d'épouser ce Roger Bertelin, ce séducteur de femmes, ce fat lâche et sensuel, que j'ai condamné comme l'autre, et qui devra subir, l'heure venue, son destin. Ce Roger... Il l'abandonnera sans doute aussi facilement que jadis il abandonna Juliette. Il ne voudra pas plus pour femme d'une orpheline laissée dans une situation douteuse qu'il n'a voulu jadis de la modeste ouvrière. La pauvre Lucie pleurera. Mais, au prix de telles larmes, dont l'adoucissement est possible, je l'aurai préservée d'une éternelle honte et d'un éternel désespoir. Elle fera le bien. Elle aime à le faire. Son chagrin s'effacera tandis qu'elle guérira ceux des autres. »

De nouveau la vision de la jeune fille s'évoqua dans la mémoire de Claude. Il trouvait une douceur à sentir s'incliner sa vengeance devant cette figure de grâce et de bonté. Ses pieds avançaient machinalement sur la route, tandis que son être intérieur se détendait, se rafraîchissait à cette contemplation.

Tout à coup, — ce fut si soudain que la conscience des choses, la nécessité de la résistance ne lui vinrent pas sur-le-champ, — des ombres se détachèrent d'un pan d'ombre plus noir... Elles fondirent sur lui... Des figures de haine, des gestes de menaces l'entourèrent... Puis, à sa tempe, un coup violent, une douleur affreuse...

La cruelle sensation le galvanisa. Ses bras se tendirent comme des ressorts d'acier. Doué d'une force peu ordinaire, et qui, dans l'impulsion défensive, se décupla, Claude rejeta de droite et de gauche deux de ses agresseurs. Il bondit en arrière. Son corps se ramassa, ses poings crispés protégèrent sa figure, prêts à se lancer comme des massues à la face de celui qui oserait s'avancer.

Son attitude parut redoutable à ses adversaires. Chacun d'eux, isolément, se sentait moins fort que lui. Chacun songeait au mauvais coup à risquer et dont le nombre des camarades, qui assurait la victoire finale, ne le préserverait pas.

— « Le revolver... » murmura l'un d'eux.

— « Au dernier moment... Ça fait du bruit, » haleta un autre.

L'éclair d'un couteau brilla sous la lune. Des mains se levaient, armées du coup-de-poing américain, Mais il fallait s'approcher. Pendant une minute aucun n'osa.

— « Lâches !... » cria Claude, « Vous êtes cinq ou six contre moi. Que me voulez-vous : Parlez. Il y a peut-être moyen de s'entendre. »

Sa voix, que la contraction de sa gorge faisait rauque, résonna étrangement à son oreille, dans l'espace tout bruisant du murmure de la mer.

Pas de réponse. L'accent italien les eût trahis plus tard, s'il échappait.

Soudain, une clameur gutturale. Ensemble ils foncèrent en avant.

Les poings de Claude se projetèrent en une détente terrible. Sous l'un, il sentit de la chair et des os qui cédaient, fracassés, dans un effondrement. Mais l'autre fit flèche dans le vide, au-dessus d'une tête subitement inclinée. Son élan même le désarma. Des bras le ceinturèrent. Un de ses poignets craqua, tordu, dans une épouvantable douleur. Sous un choc, il crut que son crâne se fendait. Mais, comme il sentait son être se dissoudre, parmi l'éclatement de ses nerfs, l'éblouissement de ses prunelles aveuglées, le roulement de foudre emplissant son cerveau, il perçut, comme si elles se vrillaient dans ses moelles à vif, ces paroles, que prononça l'un de ses bourreaux :

— « Tiens, rossard !... Tu n'en porteras plus, des lettres anonymes. Finis, les billets doux à Vauthier. »

Ce fut le dernier mot qui frappa son oreille. Il perdit la notion de son martyre, sombra jusqu'au fond de l'angoisse... dans une défaillance d'agonie...

— « Je crois qu'il a son compte, » dit un des bandits en se penchant sur son corps inerte.

Si résolu dans l'œuvre de haine, ils demeurèrent pourtant comme saisis de stupeur devant cette forme abattue, qui gisait sous la lune, parmi la blancheur du chemin. La fine tête virile apparaissait méconnaissable, le front ouvert, la face souillée de sang.

— « *Presto*, » fit une voix étranglée, « enlevons ce qu'il a dans ses poches. Il n'est guère connu à Marseille. Jusqu'à ce qu'on ait fait les recherches...

— Mais nous n'allons pas le laisser là, » dit un autre.

— « Si on le faisait basculer dans la mer, » proposa un troisième.

L'action immédiate suivit. Ils eurent vite fait, à eux tous, de soulever le corps, de le porter jusqu'au parapet de roche, peu élevé en cet endroit, et de le hisser sur la crête. Un coup d'épaule précipita leur victime de l'autre côté. Sans s'arrêter à suivre ce qu'il advenait de sa chute, si, à cet endroit, l'eau montait jusqu'aux rochers, ou bien s'il se trouvait quelque minuscule plage de sable comme il en existe par centaines le long de cette côte, les meurtriers prirent la fuite.

La calme nuit, d'ombre et d'argent, reprit possession de la route déserte. Les vastes lames pailletées de lueurs vinrent sans cesse, l'une après l'autre, se déchirer avec un bruit soyeux contre leur barrière de granit. Nul ne put dire si, durant les lentes heures qui s'écoulèrent jusqu'à l'aurore, un doux spectre de femme ne surgit pas hors des flots, échappé du lointain cercueil, pour venir baigner d'écume fraîche, au bord cette mer gémissante, le front sanglant de celui dont elle fut tant aimée.

XV L'EXPIATION

Madame Chabrial se tenait assise dans son petit salon. Une quantité de journaux s'épalaient sur un guéridon à côté d'elle, inondaient ses genoux, glissaient jusqu'à terre sur le tapis. Elle les parcourait les uns après les autres, cherchant avant tout les articles intitulés : *L'Élection des Bouches-du-Rhône*. Car le sort de son mari se décidait le lendemain. Ses yeux allaient ensuite à la rubrique des *Faits divers*. Un moment elle tressaillit. Elle venait d'apercevoir ce titre d'alinéa :

« *Encore les ouvriers italiens. — Une rixe sanglante.* »

On racontait une querelle dans une grande fabrique de charronnage. Des journaliers avaient tapé sur des camarades qui venaient d'accepter une diminution de salaire. La question de nationalité aggravait l'incident.

La belle Jeanine replia la feuille imprimée, tandis que ses sourcils se fronçaient de déception.

Un coup fut frappé à la porte. La femme de chambre entra, tenant par la main la petite Sylvaine.

— « Nous venons montrer à Madame comme nous sommes belle. »

La fillette portait une fraîche robe de batiste écrue, sur laquelle se nouait une ceinture de faille noire. De fins souliers chaussaient ses pieds mignons. Ses beaux cheveux, dont la blondeur d'enfance tournait au châtain doré de sa mère, déroulaient leurs anneaux à peine libérés de papillottes. Une boucle, fixée par un mince ruban, formait une coque au-dessus du front. Ainsi vêtue, avec une coquetterie simple qui seyait à son deuil, à sa situation, à son âge, et témoignait d'un sûr goût féminin chez sa protectrice, la jolie enfant était délicieuse. Sa joie, sa fierté puériles, adoucies par la timidité, éclataient dans ses yeux, si larges pour son visage menu. Les grandes prunelles bleues semblaient dilatées par le ravissement.

— « Tu es contente ? » demanda M^{me} Chabrial.

— « Oui, madame. »

Sa voix hésitante resta suspendue, comme si elle avait médité de dire quelque chose et qu'elle n'osât plus.

— « Qu'est-ce qui te manque ? »

— Je voudrais aller me faire voir à maman Tiévou.

— Tu iras plus tard. »

Les purs yeux enfantins se voilèrent.

— « Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? » dit doucement Jeanine, « On va pleurer ? »

— Non, madame, » fit la petite avec un effort.

— « Viens ici. Vous pouvez aller, Louise, » dit M^{me} Chabrial en congédiant la femme de chambre. Elle jeta les journaux, prit l'enfant sur ses genoux, la câlina.

— « N'es-tu pas bien auprès de moi ? » demanda-t-elle.

— « Si, madame.

— Tu ne voudrais pas y rester ? »

— Oh ! non, madame.

— Pourquoi donc ? »

— Parce que papa est un ouvrier, » dit la petite.

— « Qu'est-ce que cela fait ? »

— Je ne sais pas. »

Les enfants ont de ces réponses, qui expriment toute la profondeur de leurs intuitions, mais que leur ignorance est incapable de développer.

Depuis vingt-quatre heures, Sylvaine se trouvait dans cette maison, et déjà elle concevait vaguement les inégalités sociales. Promenée l'après-midi dans les magasins par sa protectrice, elle était restée le soir entre les mains des bonnes. Le ton cassant dont Jeanine parlait à ces femmes l'avait choquée. Si son père était là, on lui commanderait peut-être aussi rudement. Les gracieusetés de cette belle dame pour elle lui semblaient une chose agréable, mais anormale. Elle pressentait le caprice, trop innocente pour deviner le calcul. Quelque chose l'oppressait. Elle n'aurait pas pu dire quoi.

— « Mais si ton père est un ouvrier, » reprit Jeanine, « ta mère était fine et jolie comme une dame. »

L'enfant ne dit rien, repliée brusquement sur elle-même dans la sauvagerie de sa souffrance, sentant que personne ne lui parlerait de sa mère avec la ferveur dont son petit cœur demeurait plein.

— « Voyons, » reprit M^{me} Chabrial, avec un sourire et une caresse, « je te rappelle pourtant mieux ta maman que ne peut le faire M^{me} Estiévou.

— Non, madame, » déclara Sylvaine.

L'emphase de cette assurance, aussi bien que sa bizarrerie, donna presque envie de rire à Jeanine.

— « Elle n'est pas jolie, jolie, ta madame Estiévou. Elle a une voix de portefaix, et elle sent furieusement le tabac... »

C'était une badinerie, que la dédaigneuse jeune femme jugeait sans conséquence. La fillette la prit au tragique. Elle fondit en larmes, glissa hors des bras qui la retenaient.

— « Oh ! madame, laissez-moi partir. Laissez-moi retourner chez maman Tiévou. Je trouverai mon chemin toute seule.

— Petite sottise !... » cria Jeanine en colère.

Mais elle se contint.

— « Allons, ne pleure pas. On t'y reconduira ce soir, chez ton Estiévou. Voyons, essuie-moi tout ça, » dit-elle en lui tamponnant le visage avec son mouchoir. « A-t-on idée d'une petite nigaudinette qui ne sait pas ce que c'est qu'une plaisanterie ! Pleure-t-on quand on a une si belle robe ?

— Ce soir ?... On m'y reconduira ce soir ?... » répéta Sylvaine, qui n'avait entendu que ce mot.

— « Je te le promets. Seulement tu vas être gentille ?

— Oui, madame.

— Veux-tu jouer avec moi ?

— Oh ! oui, madame.

À quoi ? » dit Jeanine, qui avait son idée. « Tiens... à nous raconter des histoires. Chacune à son tour.

— Je n'en sais pas.

— Mais si. Tu verras. D'ailleurs je vais commencer. »

Elle lui résuma le conte d'Ali-Baba et des quarante voleurs. Sylvaine oublia son chagrin.

— « C'est à toi maintenant. Qu'est-ce que tu vas me raconter ?

— Le Petit Chaperon rouge.

— Ça n'est pas bien neuf. Dis-moi plutôt ce que tu te rappelles de l'incendie.

— Quel incendie ?

— Celui de votre navire... Tu sais bien... la *Coquette-Lucie* ?

— C'est pas une histoire, ça, » dit Sylvaine gravement.

— « N'importe, tu me feras plaisir.

— Ce n'est pas de jeu, » persista la petite fille.

Elle éprouvait un trouble, se refusait à réveiller ses souvenirs d'épouvante. Jeanine lui posa des questions.

— « Si tu me réponds gentiment, » lui dit-elle, « je te donnerai un châle de soie pour M^{me} Estiévou. Te rappelles-tu monsieur Muriac ?

— Oui... Il faisait rire tout le monde...

— Quand cela ?

— Sur le grand bateau, avant qu'il y ait le feu... Pas sur le petit bateau où on avait faim.

— Non, n'est-ce pas ? On ne riait plus sur le petit bateau.

— Moi, j'ai ri, une fois. Papa m'a mis la main sur la bouche. Il était fâché.

— Pourquoi riais-tu ?

— Parce qu'un monsieur a commencé de chanter si drôlement. Mais, presque tout de suite, il s'est jeté à la mer.

— As-tu vu monsieur Muriac écrire quelque chose sur le carnet de ton papa ?

— Non.

— Tu ne sais pas s'il a écrit de lui-même ou si quelqu'un l'a forcé ?

— Non. Je demanderai à papa.

— Quand tu le reverras, » dit Jeanine avec un cruel sourire.

— « Papa n'aime pas qu'on lui parle de monsieur Muriac. Il m'a grondée quand j'ai dit que je l'avais vu tout noir. Tout de même je n'oserai peut-être pas lui demander.

— Qu'est-ce que tu veux dire, tout noir ?

— Oui... sa figure... Il avait les yeux retournés, comme ça, » dit Sylvaine en essayant de révolser ses prunelles de fleur, — « et la langue sortie, comme ça... »

Elle tirait sa petite langue rose, se raidissait, la tête rentrée dans les épaules, imitant inconsciemment la physionomie d'un homme étranglé.

— « Oh ! » dit Jeanine, avec une exclamation profonde. « Tu en es sûre ?

— Ah ! oui, oui... »

Dans l'affirmation énergique de l'enfant passait toute l'horreur de l'inoubliable image.

— « Et... Écoute bien, » reprit Jeanine, baissant la voix involontairement, « N'avait-il pas quelque chose autour du cou ?...

— Autour du cou...

— Oui... Un foulard noué, par exemple.

— Non... on... »

Elle prolongeait la syllabe avec incertitude. Ses beaux yeux d'enfant, devenus fixes, regardaient intensément quelque chose qu'ils étaient seuls à voir. Des détails s'évoquaient, que son petit cerveau, jadis affaibli par le jeûne, avait enregistrés sans en prendre conscience, et qui maintenant surgissaient, comme sur un cliché qu'on développe.

— « Oh ! si... » chuchota-t-elle... « une corde.

— Une corde ? » répéta Jeanine, haletante.

— « Oui... autour de son cou... une corde... une grosse corde.

— Ah ! tu es un amour ! » cria M^{me} Chabrial, en l'embrassant avec une explosion de rire nerveux. « Tu es un bijou... un trésor ! Je te donnerai tout ce que tu voudras. »

« Il l'a donc étranglé après avoir obtenu sa confession ! » se disait-elle, « Je le tiens, ce misérable Ramerie. Même s'il échappe aux Italiens, je le mettrai hors d'état de nuire. À son tour, il recevra des avertissements qui lui apprendront à brider sa langue. »

— « Est-ce que nous avons fini de jouer, madame ? » demanda Sylvaine en la voyant silencieuse.

M^{me} Chabrial, sans lui répondre, la considéra longuement.

« Cette enfant. » songeait-elle, « est la meilleure arme contre lui. Je l'ai, je ne la lâcherai pas. Soit qu'il l'aime, soit qu'il craigne ce qu'elle peut révéler, il importe qu'elle reste à ma disposition.

— « Madame, » reprit la petite, que, sous cet âpre examen, un malaise gagnait, « est-ce que je peux aller mettre mon chapeau ?

— Ton chapeau, pourquoi ? » fit l'autre comme sortant d'un rêve.

— « Pour retourner chez maman Estiévou. »

Jeanine haussa les épaules.

— « Attends, » dit-elle.

Se levant, elle sonna sa femme de chambre.

— « Louise, » ordonna-t-elle, « habillez cette petite pour sortir, puis vous reviendrez me parler, toute seule, entendez-vous ? »

Elle s'assit devant son bureau, écrivit rapidement :

« Ma chère Lucie,

« Je vous envoie en dépôt, pour quelques heures seulement, une petite orpheline à qui je m'intéresse.

« Si mon mari est élu demain, j'emmènerai cet fillette à Paris. Sinon, nous aurons à aviser, son père et moi. Car peut-être associerai-je Monsieur Vauthier à la bonne œuvre que j'entreprends.

« Vous savez si bien prendre les enfants que vous consolerez celle-ci. Elle pleurera sans doute, en vous parlant de son père et d'une certaine maman Estiévou. Calmez-la par de bonnes paroles, car il importe qu'elle ignore pour le moment la situation où elle se trouve, et que je vous expliquerai. » (— « À ma façon, » murmura Jeanine en a-parté).

« Monsieur Vauthier doit être auprès d'Édouard. Je compte les rejoindre tous deux sur le champ de bataille.

« Gardez ma petite protégée jusqu'à la solution définitive. Je ne puis m'occuper d'elle, puisque je vais m'absenter de Marseille.

« Je vous remercie et vous embrasse affectueusement.

« JEANINE. »

— « Louise, » dit M^{me} Chabrial en écrivant l'adresse, — car la femme de chambre était rentrée et attendait, — « vous allez conduire la petite à la villa Vauthier. Prenez le tramway, ne vous arrêtez pas et ne parlez à personne en route. Vous remettrez ce billet à mademoiselle Lucie et vous lui laisserez l'enfant. Si, en chemin, la gamine demande où vous allez, dites qu'on va retrouver madame Estiévou.

— Madame... comment ?... Madame *Asseyez-vous ?* » répéta la camériste avec une gravité sournoise.

— « Si vous voulez. Allons, faites vite, » commanda M^{me} Chabrial d'un ton qui n'admettait pas la plaisanterie.

« Ouf, » murmura-t-elle, une fois seule, « je crois que l'asile est sûr. Chez les Vauthier !... Son père, s'il vit encore, n'ira pas la chercher là. »

Elle se perdit dans ses réflexions.

« Ai-je intérêt à mettre le vieux renard dans le secret de tout ceci ? Édouard sera nommé demain, c'est à peu près sûr. J'ai atteint mon but. Mais tout ne sera-t-il pas compromis si Vauthier se laisse pincer aussitôt après, ou s'il se suicide bêtement, ce qui équivaldrait à un aveu. Cette élection étant son œuvre, une invalidation pourrait suivre, — tout au moins une suspicion qui maintiendrait Édouard dans les bas-fonds du Parlement. Or je veux qu'il soit bientôt ministre. Oui, ministre... Ou je ne suis pas la belle Jeanine. Pour que Vauthier se défende, ne vaut-il pas mieux qu'il soit au courant de tout ? D'un autre côté, pour le garder à ma merci, ne dois-je pas rester seule maîtresse de sa perte ou de son salut ?... »

Elle n'avait pas résolu cette question, lorsqu'un tintement de sonnette la fit regarder dans le jardin, vers l'avenue. M^{me} Estiévou poussait la grille d'entrée, qu'un ressort venait d'ouvrir, et s'avancait vers le perron.

« Bon ! » pensa Jeanine, « l'oiseau est envolé, ma vieille toc-toc. Ma foi, il était temps. »

Mise en gaieté par cette coïncidence, M^{me} Chabrial continua son monologue en observant la visiteuse.

« Oh ! mais, nous avons mis nos plus beaux atours. C'est la grande tenue de visite. »

Même sans la malice moqueuse de M^{me} Chabrial, on pouvait sourire en examinant la toilette arborée par la patronne de l'hôtel des *Grandes Indes*. Elle portait une robe faite d'une étrange étoffe orientale, qu'un matelot à court d'argent lui avait laissée pour solder sa note. C'était une soie rude, à rayures multicolores, qui, peut-être, eût avantageusement drapé des sièges de jardin, mais qui, tendue sur les hanches rebondies de la bonne femme, produisait l'effet le plus insolite. Un mantelet de drap olive et un chapeau de paille noire sur lequel se dressaient des fleurs vermillon complétaient cet accoutrement.

M^{me} Estiévou, de ses mains gantées de mitaines, tenait un en-tout-cas, dont le tissu cotonneux s'insurgeait contre l'élastique et se gonflait en quenouille. Sa grosse figure, au teint cuit par le soleil et les embruns, laissait pourtant apparaître la rougeur d'émotion, survenue en pénétrant dans une si élégante demeure.

On l'introduisit sur l'ordre de Jeanine.

— « Pardon, madame..., excuse... » dit-elle en frottant machinalement ses lourdes semelles poussiéreuses contre un joli tapis couvrant le parquet près de l'entrée, « est-ce que vous avez vu le père de la petite ? »

Un léger frisson courut entre les épaules de M^{me} Chabrial. Le père de la petite ?... Ramerie avait donc disparu ?... Un saisissement qui, malgré la force mauvaise de cette femme, ne fut pas tout entier de joie, la tint quelques secondes silencieuse. Enfin elle répéta avec circonspection :

— « Le père de la petite ?... Si je l'ai vu ?... »

Puis, comme M^{me} Estiévou attendait bouche béante, Jeanine, à tout hasard, ajouta :

— « Mais ne vous a-t-il pas dit ?... »

Et elle suspendit prudemment sa phrase.

— « Il ne m'a rien dit, » fit l'hôtesse, « attendu qu'il n'est pas rentré depuis quelque chose comme quarante-huit heures. »

Jeanine resta de nouveau muette, perdue dans ses réflexions. Après avoir attendu un instant M^{me} Estiévou reprit :

— « Si c'était un effet de votre bonté, madame, j'emmènerais la p'tiote. Je peux pas vous dire... Mais je me languis de c't'enfant-là. Ma baraque sans elle me paraît vide, malgré le train qui s'y fait du matin au soir. Car c'est pas le bruit qui manque. Y a des instants qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. »

M^{me} Chabrial avait eu le temps de juger la situation. Elle ouvrit tout grands ses larges yeux verts, avec une expression affectée d'étonnement :

— « Vous désirez reprendre Sylvaine Ramerie ?... »

— Bien sûr, madame. Vous ne deviez la garder qu'un jour... le temps de la nipper, vous m'avez dit.

— Mais, ma bonne femme, je ne l'ai plus, cette fillette.

— Vous ne l'avez plus !...

— Mais non. Son père est venu la chercher ce matin. C'est pourquoi je vous demandais tout à l'heure s'il ne vous avait pas prévenue. »

Il eût fallu plus de finesse que n'en possédait maman Estiévou pour démêler que M^{me} Chabrial se servait du renseignement qu'elle-même venait de lui donner. Malgré le respect qui jusqu'ici l'avait tenue debout, la grosse femme s'effondra sur un délicat petit fauteuil anglais, dont on entendit le craquement de protestation. Son teint de brique se plaqua de taches ocreuses, — ce qui était sa façon de pâlir, — et elle aboya lamentablement quelques syllabes, dans lesquelles un représentant de la race canine eût seul distingué un juron.

« Voilà qui s'arrange très bien, » pensait Jeanine. Si Ramerie n'est pas mort, il arrivera tôt ou tard pour me réclamer sa fille. Donc je saurai où il est, ce qu'il devient. Et à nous deux, mon bonhomme !... Je pourrai lui servir l'étranglement de Muriac. L'important est que, en gardant cette petite, je le force à venir me trouver. Quant à cette grosse moustachue, ce qu'elle peut dire ou faire ne signifie rien. Si elle découvre que je lui ai menti, je lui rirai au nez. Elle n'a aucun droit sur l'enfant. Et je garderai le beau rôle en affirmant que j'ai voulu retirer l'innocente de la tabagie de cette commère. »

— « Ma bonne femme, » reprit-elle avec douceur, « j'en suis fâchée pour vous. Je vois que ce farceur a filé à l'anglaise... Probablement sans vous régler son compte.

— Je m'en moque bien, de son compte ! » cria l'hôtesse. « Où est-il allé ? Est-ce qu'il partait pour tout de bon ? Retournait-il dans son damné Paris ?

— Que voulez-vous que j'en sache ? » dit Jeanine, « Cet individu n'a pas d'explications à me donner. Je comprends qu'il ne se soit pas montré bavard, s'il laissait des dettes à Marseille.

— Des dettes !... Mais ma bonne dame du bon Dieu, » fit impétueusement la patronne, « je l'aurais nourri route sa vie gratis pour qu'il ne m'ôte pas la chérubine. La marmite n'est jamais vide aux *Grandes Indes*. Une bouche de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut faire ?

Comprenez donc... Ce n'est pas son argent que je regrette. Mais que deviendra la pauvre mignonne loin de sa maman Estiévou ? »

Jeanine haussa vaguement les épaules. Est-ce que cette encombrante personne allait lui jouer une scène d'attendrissement ? Elle regardait avec inquiétude l'en-cas s'agiter dans les mains gantées de mitaines, et elle craignit pour ses bibelots. Mais la pointe retomba sur le parquet, tandis que les plis cotonneux se gonflèrent seulement un peu plus sous la mollesse d'un élastique distendu.

— « Vous ne savez pas ce qu'était cette enfant-là, madame, » murmura l'hôtesse en levant des yeux de détresse.

— « Une gentille petite fille. Mais enfin, que voulez-vous ? Elle appartient à son père. Il l'emmène là où il va. C'est tout naturel. Vous deviez bien vous y attendre.

— Non, madame. Je m'étais fourré dans la cervelle qu'il me la laisserait. Il ne s'en occupait pas, de cette pauvre mioche. Je la lui aurais bien élevée. Quand elle aurait grandi, je comptais la mettre dans le premier pensionnat de Marseille. J'avais déjà tout organisé dans ma tête.

— Allons, n'y pensez plus, » fit Jeanine en se levant.

M^{me} Estiévou la regarda.

— « Ne plus penser à elle !... Mais, madame, ce sera la seule consolation de ma vieille existence de penser à ce cher petit cœur du bon Dieu, qui m'a appelée « maman », comme mon pauvre gars, que j'ai perdu.

— Eh bien ! faites comme vous voudrez, » dit M^{me} Chabrial avec impatience, « Mais je ne puis rien à tout cela, et je n'ai pas le temps d'en parler davantage. »

La patronne des *Grandes Indes* se dirigea vers la porte, d'une démarche hésitante. Elle aurait voulu savoir davantage, poser des questions. Mais lesquelles ? Cette dame l'intimidait. Les mots ne lui venaient pas. Déjà dans le vestibule, elle s'arrêta, revint, éclaircit son enrouement chronique par un

terrible coup de gosier, et finit par émettre des sons rauques ou l'on distinguait :

— « ... Rien dit pour moi, en partant ?... Pour sa maman Tiévous ?... »

— Bah ! » répondit cruellement Jeanine, « elle avait une robe neuve. Cela l'occupait trop. Vous ne savez donc pas ce que c'est que les enfants, ma brave femme ? »

Le pas lourd, la jupe multicolore et le chapeau violemment fleuri de M^{me} Estiévous traversèrent le jardin, s'effacèrent dans l'avenue.

Un instant après, sur son passage, on aurait pu entendre un gamin s'écrier :

— « Tiens ! la femme à barbe ! »

Mais tandis qu'il bondissait de côté pour éviter une taloche, il vit se lever dans le visage de l'homme une créature des yeux navrés de chien perdu, des yeux d'une si pénétrante tristesse, qu'il en demeura interloqué et qu'il s'en alla en sifflant faux, une rougeur de malaise montant jusqu'à son crâne tondu de gosse.

Ce soir-là, dans sa chambre, parmi la panoplie composée avec des effets de mousse, M^{me} Estiévous épingla des objets étranges : une image d'un sou à demi découpée, un ruban pour les cheveux, une balle en laine pelucheuse, une corde à sauter dépourvue d'une de ses poignées en bois, et un morceau de canevas, sur lequel on voyait s'aligner des A en coton rouge, qui, tous, avaient un jambage plus long que l'autre.

Puis — chose extraordinaire ! — avant de se coucher dans son lit proue de bateau, la patronne des *Grandes Indes* se contempla dans un miroir. Cela ne lui était pas arrivé depuis si longtemps qu'elle dut frotter d'abord vigoureusement la mauvaise petite glace ternie.

Elle hocha la tête devant son image.

— « Si elle était restée avec moi, elle s'y serait habituée, » murmura-t-elle. « Mais supposons que je la retrouve plus tard, jamais elle ne croira qu'elle a dit « maman » à un museau de maringouin comme celui-là !... »

Par « maringouin », M^{me} Estiévous entendait peut-être « marsouin ». Mais à quelque être de la création qu'elle voulût comparer son visage, cet

être-là devait posséder le don des larmes, s'il faut en croire ce que la petite glace refléta avant que sa propriétaire se fut hâtée de la raccrocher au mur.

Le lendemain était un dimanche, le jour du vote.

Chabrial et ses amis avaient établi leur quartier général dans une petite ville, centre de la circonscription et située non loin de Marseille, sur la grande ligne du chemin de fer. Par la fréquence des trains, le télégraphe et le téléphone, les nouvelles y affluaient facilement.

Dans un salon particulier du *Café de la Gare*, quelques personnes attendaient fiévreusement le résultat de l'élection. Il y avait là, autour d'une table surchargée de lettres, de dépêches, de verres et de carafes pleines de boissons glacées, cinq ou six hommes et une seule femme. La belle Jeanine, dans une toilette de batiste mauve et de Valenciennes, qui lui seyait à ravir, avait tenu à venir elle-même sur ce qu'elle appelait le « champ de bataille ».

Vers cinq heures, comme la victoire se dessinait, son admirable figure s'illumina d'une espèce de joie audacieuse. Elle regardait ses compagnons, fière de partager leurs préoccupations politiques, leurs ambitions d'hommes, se sentant le cœur plus mâle que les leurs, et ayant de plus qu'eux le charme qui devait les soumettre à ses caprices.

Avec une pitié un peu dédaigneuse, elle observait Paul Vauthier. Cet homme n'était vraiment pas à la hauteur du crime qu'il avait commis. Elle le sentait à la limite d'une défaillance. Pourvu qu'il ne se trahît pas avant qu'elle ait pu l'entretenir en particulier, lui dire que c'en était fini des lettres anonymes, qu'il n'en recevrait plus, que son mystérieux correspondant garderait sans doute désormais un éternel silence. Peu décidée encore sur les explications qu'elle donnerait, nulle hâte ne la pressait de lui parler. Pourtant il importait de le rassurer. Il paraissait hypnotisé par une idée fixe, absent de cette chambre où le sort de son candidat était suspendu à tous ces chiffres apportés successivement par des messagers ou par des télégrammes.

— « Le bourg de Martigues a voté en masse pour moi, » disait Chabrial.

— « Le bourg de Martigues ?... » répétait l'armateur d'une voix de rêve.

— « Mais oui... Vous savez bien, mon cher patron, que cette population nous faisait peur. Si vous n'aviez pas promis une ligne de chemin de fer... »

À ce mot, un tressaillement visible secoua Vauthier. Il attachait sur son interlocuteur un regard où se lisait un bizarre effroi.

— « Oh ! seulement une petite ligne à voie unique, » ajouta vivement l'ingénieur, qui ne pouvait comprendre la pensée secrète, pleine d'horreur, avec laquelle coïncidait ce mot de chemin de fer.

Un sénateur du département, M. de Prézarches, intervint :

— « D'ailleurs, ce n'est que promis...

— Oh ! il y a mieux, les jalons sont posés, » fit une voix ricanante.

On se tourna vers un homme à l'air commun, roux de cheveux et de barbe, qui se tenait un

peu à l'écart. C'était le contremaître Armandon, l'homme que l'ouvrier Granger avait signalé à Ramerie comme l'agent de l'armateur dans des spéculations mystérieuses. On l'avait employé à toutes sortes de basses œuvres durant la campagne électorale. Il expliqua que, toute une journée, il s'était promené dans la campagne de Martigues, accompagné d'un aide portant un bagage d'arpenteur. Tous deux jalonnaient un tracé de fantaisie. Les habitants accouraient, le regardaient faire avec des mines radieuses. On avait cru à un commencement d'exécution pour cette fameuse voie ferrée promise par le comité Chabrial. Cela seul peut-être avait enlevé les votes.

Jeanine éclata de rire. Son mari s'examinait les ongles, le visage brusquement coloré. M. de Prézarches, sénateur du département, prit un air glacial. « On fait ces choses-là, mais on ne s'en vante pas, » pensait-il. Les autres assistants se versèrent de la bière ou renforcèrent leur cocktail.

Paul Vauthier regardait devant lui, comme s'il voyait quelque chose au delà de la muraille. Au moment où chacun cherchait le mot qui détournerait la conversation, il murmura d'un air absorbé :

— « Le chemin de fer... Ah !... le chemin dd fer... »

« Qu'a-t-il ? » se demanda Jeanine, « Est-ce qu'il divague ? Ce serait bien dangereux. »

Elle s'approcha de lui, s'appuya au dossier de sa chaise.

— « Notre chère Lucie doit être anxieuse, » dit-elle, « Si nous lui envoyions un télégramme ?... »

— Lucie !... »

L'armateur frissonna. Il passa la main sur son front, poussa un soupir.

— « Mais oui, » insista Jeanine, « Il serait temps. Notre triomphe est assuré. »

Vauthier se ressaisit par un effort. Ses yeux redevinrent lucides. Il regarda Chabrial.

— « Oh ! » fit celui-ci, « ne nous hâtons pas, cela porte malheur. »

Il y eut un silence.

La jeune femme gardait la position qu'elle avait prise, une de ses mains effleurant l'épaule de Vauthier. Elle aurait voulu lui communiquer sa confiance dans l'avenir, la certitude que leur pire ennemi se trouvait, grâce à elle, hors d'état de nuire. La physionomie distraite ou égarée de l'armateur l'inquiétait. Mais comment lui faire deviner, même approximativement, ce qu'elle avait dans l'esprit ? Une légère pression de ses doigts entre le bois de la chaise et le dos du vieillard fut tout ce qu'elle osa. Elle vit se hausser les épaules qu'elle touchait et qui retombèrent avec accablement. Elle allait répéter le signe d'entente. Mais soudain elle dégagea sa main, puis s'éloigna sans affectation. Elle venait de rencontrer le regard de M. de Prézarches.

Le sénateur, dernier représentant d'une vieille famille noble, s'était rallié à la République. Cette conversion datait de loin. Au Seize-Mai, Luc de Prézarches avait nettement pris position. Gambetta, dont il était l'ami personnel, l'avait capté, enrôlé, puis ensuite poussé, prôné, mis en vue, comme une conquête de valeur et dont il se montrait fier. Une rapide fortune politique, le prestige de cette estime singulière où le tenait le tribun, le nom, qui sonnait bien, surtout dans un groupe démocratique, les belles façons, hautaines dans la grâce, une aisance à manier l'épée comme le pistolet et une promptitude à s'en servir sérieusement, de l'esprit, une langue et une plume alertes, tout cela contribuait à faire de M. de Prézarches ce qu'on appelle une personnalité éminemment sympathique.

Ses défauts le servaient d'ailleurs autant que ses qualités. Il passait pour viveur. Mais n'était-ce pas le sang pétillant de la race ? Il dépensait beaucoup d'argent. Mais on savait qu'il le prêtait avec facilité, oubliant ses

créances aussi vite que ses débiteurs oubliaient leurs dettes, — ce qui n'est pas peu dire. Peut-être n'avait-il, sur aucune question sociale ou morale, de principes bien arrêtés. Cela permettait à chacun de lui attribuer une opinion conforme à la sienne : donc il n'avait pas d'adversaires. On lui croyait une influence considérable, ce qui la lui donnait. Car il obtenait ce qu'il demandait en laissant supposer qu'il pouvait le rendre au centuple.

Quand le département l'avait vu prendre parti pour la candidature Chabrial, la cote de l'ingénieur avait monté d'un bond. « Prézarches est avec lui. » Argument qui pour beaucoup valait toutes les professions de foi. Cela ne voulait pas dire : « Notre homme a de la valeur. » Cela signifiait : « Il a de la chance. » Mystérieuse vertu, dont, plus que de toute autre, les cœurs sont impressionnés.

Pourquoi Luc de Prézarches tenait-il à faire élire Chabrial ?

Le sénateur était fort lié avec Paul Vauthier. Peut-être même ces deux hommes, qui représentaient deux puissances diverses et non rivales, se tenaient-ils mutuellement par des échanges de services ou par des combinaisons secrètes d'intérêts. Mais ceux qui auraient surpris le regard sous lequel Jeanine, dans la petite salle du *Café de la Gare*, venait de renoncer à son manège auprès de l'armateur, eussent compris que la politique et l'amitié ne se trouvaient pas seules en jeu dans une pareille alliance.

M^{me} Chabrial savait à quoi s'en tenir. Bien que son attitude eût jusqu'à présent découragé toute déclaration, elle ne doutait pas que sa beauté n'eût produit un effet extraordinaire sur le galant sénateur. Ne se souciant pas qu'il s'aperçût d'une entente quelconque entre elle et Vauthier, Jeanine quitta la place où elle se tenait depuis un instant.

Elle s'approcha de la fenêtre, comme pour observer à travers les persiennes closes le spectacle d'une petite place poudreuse, où des groupes s'agitaient et gesticulaient malgré le cuisant soleil. Ses yeux ne voyaient pas ce qui paraissait l'occuper. Dans sa pensée se peignait le vif éclair des prunelles encore jeunes dans un fin visage à peine vieilli, qui venaient tout à l'heure de se poser si chaudement sur elle et qui sans doute, causaient encore l'espèce de sensation magnétique qui lui courait en ce moment de la nuque aux talons. Par cette sensation, elle devinait que Luc de Prézarches

devait la contempler plus longuement, profitant de ce qu'elle lui tournait le dos.

« Sénateur... » se disait-elle. « Et quelle place il tient à Paris, dans le monde aussi bien qu'au Parlement !... Son élégance à côté de ces provinciaux !... Vauthier lui-même, qui joue au grand seigneur, malgré sa morgue a l'air de son intendant. Ne sont-ils pas à peu près du même âge ?... Quelle différence d'aspect !... Mais je le juge... Il ne m'éblouit pas. Je régnerai sur lui comme sur les autres. Nous verrons à retenir celui qui me servira le mieux. »

Une bouffée d'orgueil la redressa, palpita dans les ailes mobiles de son nez, tira en un sourire le coin de sa lèvre. Elle se tourna à demi. Dans la lumière filtrée par les persiennes, son teint laiteux, sa chevelure rousse, prirent une resplendissante douceur. Luc de Prézarches, troublé, se leva pour la rejoindre.

— « Quel succès vous attend à Paris, madame ! » lui dit-il à mi-voix.

Avait-il lu en elle ? Jeanine le regarda bien en face.

— « Tout le succès que je souhaite, » dit-elle en désignant son mari, « c'est pour ce vaillant, qui cherche la lutte dans un si sincère désir de faire du bien. »

Un coup à la porte. Des gens entrèrent. On apportait de nouveaux chiffres. Ils sonnaient la victoire. D'autres suivirent. Plus de doute. Une majorité superbe était assurée à Chabrial.

— « Tiens ! » s'écria Jeanine, qui, de nouveau, regardait dehors, « voici monsieur Roger. »

Le jeune homme arrivait de Marseille. Il pénétra vivement dans la pièce, une interrogation sur le visage.

— « C'est fait ! » lui cria-t-on.

Des mains se tendirent. Il les serra en répétant :

— « Je suis bien heureux... bien heureux. »

Mais sa voix n'exprimait pas une satisfaction très ardente. Son regard soucieux épiait la physionomie de son futur beau-père.

— « Qu'est-ce que dit Lucie ? » demanda l'armateur.

— « Mademoiselle Vauthier s'énerve un peu. Ne pourriez-vous pas revenir auprès d'elle ? »

Une pâleur couvrit le visage du père. Tout devenait pour lui sujet d'alarme.

— « De quoi s'énerve-t-elle ? Cette élection ne l'occupait pas tant que cela.

— Je l'ai laissée un peu souffrante.

— Mon Dieu ! » dit le vieillard d'une voix altérée. « Il est arrivé quelque chose !...

— Non, non... »

Le jeune Bertelin jetait des coups d'œil sur les personnes présentes comme s'il eût voulu les écarter, les empêcher de voir, d'entendre ce qui peut-être allait échapper à son angoisse. Tout à coup, remarquant l'attention intense, clairvoyante, avec laquelle Jeanine l'examinait, il dit brusquement :

— « Pourrais-je, madame, vous dire deux mots en particulier ? »

Il vint dans l'embrasure de la fenêtre. Les autres reculèrent au fond de la pièce, affectant de parler haut, de ressasser leurs chiffres, de s'abstraire entièrement, loin de la confidence. Seul, Vauthier ne bougea pas. Plutôt effondré qu'assis, le cou tendu, les yeux fulgurants dans son visage blême, il paraissait comme suspendu à ce qui se chuchotait là-bas, hors de portée de son oreille.

— « Madame. » disait Roger, « votre présence n'est pas nécessaire ici, et elle serait bienfaisante, j'en suis sûr, à ma pauvre fiancée.

— Qu'a donc Lucie ?

— Elle vient d'être bouleversée par une émotion affreuse. Il y a deux heures, comme je lui tenais compagnie sur la terrasse, des camelots sont venus crier autour de la villa : « Le scandale de la *Coquette-Lucie*. Un effroyable crime. Voir les détails... et l'arrestation de l'armateur ! »

— Dieu ! » murmura Jeanine, « Heureusement l'élection d'Édouard... »

Elle s'interrompit. Son égoïste exclamation faisait se durcir le regard de Roger. Cette femme si sûre d'elle-même en fut troublée. Devant le jeune homme, elle éprouvait des confusions de fillette amoureuse.

— « Mais, » balbutia-t-elle, « vous avez persuadé cette pauvre petite que la nouvelle est fausse ? Son père est ici... Le croit-elle en prison ?

— J'ai acheté l'infâme journal, » reprit le jeune Bertelin. « Naturellement, il ne contenait que de vagues hypothèses, données par les vendeurs comme des affirmations. Mais le coup était porté... Mademoiselle Lucie est tombée dans un long évanouissement.

— Taisez-vous !... » ordonnèrent vivement les lèvres de Jeanine, tandis que ses yeux s'attachaient avec inquiétude sur quelque chose en arrière de Roger.

Celui-ci se retourna. Paul Vauthier s'approchait, la figure défaite. Il avait surpris, deviné peut-être plutôt qu'entendu, les mots « son père » et « prison ». Puis son brusque mouvement en avant lui avait permis de saisir la dernière phrase.

— « Chère madame, » dit-il, « je vais prendre congé de vous. Chabrial n'a plus besoin de moi. Son élection est certaine.

— Si vous retournez à Marseille, » dit Jeanine, « je pars avec vous.

— Non, non, restez avec votre mari. Attendez les derniers résultats.

— Je n'y consens pas. Édouard, grâce à vous, va être proclamé député. Ma reconnaissance ne vous quittera pas. D'ailleurs, Lucie est, paraît-il un peu souffrante. »

Pour rien au monde, en ce moment critique, elle n'eût perdu Vauthier de vue. Elle le sentait trop démonté, aux prises avec quelque résolution fatale. Le surveiller jusqu'à Marseille, et là, dans sa villa, dans l'isolement de son cabinet de travail, le chapitrer, lui rendre l'énergie, au besoin lui révéler l'histoire de Claude Ramerie, la suppression probablement définitive de ce témoin, seul redoutable, c'était la tâche urgente, dont rien ne la détournerait.

Elle y fut aidée par le jeune Bertelin.

— « Les soins d'une amie seront précieux pour Mademoiselle Vauthier, » dit-il.

Quand M. de Prézarches sut que M^{me} Chabrial repartait pour Marseille, il réfléchit soudain qu'une affaire l'y appelait le soir même.

— « Mais, mon cher sénateur, » fit observer Chabrial, « vous deviez dîner avec nous ici, porter les premiers toasts...

— Vous m'excuserez, mon cher député, » fit l'autre avec un sourire plein de charme.

— « Oh ! pas encore...

— C'est fait. J'ai l'habitude des batailles électorales. Il n'y aura plus de surprises. La victoire est dans l'air. Tenez, entendez-vous ?... »

Des cris montaient de la place.

« Vive Chabrial ! Vive notre député !... »

De Prézarches l'attira vers la fenêtre, écarta les persiennes :

— « Parlez-leur. »

Édouard éleva la voix. La griserie de ce jour dissipait ce qui lui restait encore de timidité. D'ailleurs, plus il parlait en public, plus il trouvait cela facile. Un petit nombre de mots simples, sonores, toujours les mêmes, appelaient sans faute les bravos. Lui qui, au début, se troublait de l'importance des idées, ne croyait jamais les chercher assez haut, les exprimer avec assez de noblesse !... Ah ! il en était déjà revenu.

— « Merci, mes amis ! » cria-t-il. « Merci, du fond du cœur ! Ce n'est pas moi que vous acclamez, ce sont les principes que je sers, et qui vous donneront la prospérité. Je ne suis qu'un humble travailleur, qui veut la liberté, la sécurité, la large rémunération du travail. Criez avec moi : « Vive la République du travail !... »

Des clameurs confuses, mais pleines d'enthousiasme retentirent. Il s'y mêla le nom de Prézarches. Discrètement, le sénateur s'éclipsa de la fenêtre.

Ses amis regardaient leurs montres, affirmaient qu'un train pour Marseille passerait avant un quart d'heure. Ceux qui voulaient le prendre descendirent.

M. Vauthier marchait devant, très pâle, mais la tête redressée, par le geste inconscient et comme accentué de son ancienne hauteur. Son air abattu de tout à l'heure avait disparu. Entre ses favoris gris, ses grands traits immobiles mettaient comme un masque de pierre devant le secret de son âme.

Quand il parut au seuil du café, quelques coups de sifflet jaillirent sur la place. Ils furent noyés bientôt dans les cris de : « Vive Chabrial ! Vive Vauthier ! Vive de Prézarches ! » auxquels s'ajoutèrent les arguments plus persuasifs des bourrades et des coups de poing. Des bousculades se produisirent.

Mais, devant la merveilleuse apparition de M^{me} Chabrial, que le sénateur conduisait galamment, la tenant à son bras et faisant lui-même si élégante figure à côté de cette jolie femme, les groupes, respectueusement, s'écartèrent.

Un peu en arrière, Roger Bertelin marchait tout pensif. Puis, à distance convenable, suivait le contremaître Armandon. Il se demandait pourquoi son patron lui avait commandé de rentrer aussi à Marseille. Qu'y ferait-il ? Les chantiers, en ce jour de dimanche, étaient clos et déserts. Et ç'eût été plus agréable vraiment de terminer la journée dans la flânerie, le bruit et la bombance dont s'accompagnent les dernières péripéties d'une élection. Comment se fût-il douté de la pensée tragique avec laquelle Vauthier l'avait joint à sa petite troupe ?

« Un témoin de plus, » calculait le misérable armateur, « Il faut autour de moi des gens qui me connaissent, qui puissent confirmer ce que je vais essayer d'établir. »

Tous pénétrèrent dans la gare.

— « Le train pour Marseille va passer bientôt ? » demanda Vauthier à l'un des rares employés de cette petite station.

— « Dans seize minutes, monsieur.

— Pourquoi fermez-vous les portes ?

— C'est à cause du rapide qui vient de Nice.

— Vous pouvez bien nous laisser sur le quai. On étouffe ici.

— Si vous voulez, monsieur. Mais sortez vite. Il y a beaucoup de monde aujourd'hui, rapport à l'élection. Alors, d'autres voudraient faire comme vous... Et, vous comprenez, c'est défendu.

— Bien, mon garçon. Tenez, voilà pour boire à ma santé, » dit l'armateur en lui mettant cent sous dans la main.

— « Oh ! merci, monsieur Vauthier, » s'écria le brave homme, fier de montrer qu'il connaissait un tel nom.

— « Ma foi, » fit observer Jeanine une fois dehors, « il ne fait guère moins chaud ici que dans les salles. »

Quelques eucalyptus, qu'une brise agitait, laissaient pourtant flotter un peu d'ombre. Sous la marquise de bois, des bancs s'offraient, tandis qu'en face, le trottoir caillouteux, dépourvu de sièges et d'abri, scintillait durement sous le soleil, le long d'une palissade fleurie de géraniums. Entre ses deux marges de granit, la voie s'étalait, rigide, avec l'écartement mathématique de ses rails. Les minces rubans d'acier brillaient comme de l'argent. Puis, vers la gauche, à une distance de cent mètres environ, ils s'éteignaient tout à coup dans le noir d'un tunnel. Au-dessus de la sombre ouverture béante, la crête sèche et rougeâtre d'une colline se dessinait sur le bleu intense du ciel.

Dans le petit groupe des voyageurs on ne parlait pas. M. de Prézarches, assis à côté de Jeanine, respectait les réflexions de la jeune femme. Roger se promenait d'un air impatient. Vauthier, debout au bord du trottoir, avait tiré son portefeuille et semblait y chercher quelque document.

— « Dites donc, Vauthier ? » fit le sénateur.

L'armateur se tourna légèrement et prononça d'une voix forte, comme s'il tenait à être entendu de tous :

— « Je suis bien content de cette élection, bien content. Maintenant, j'ai les mains libres, je puis agir. Je vais confondre mes ennemis.

— Parbleu !... » s'écria de Prézarches. « Mais venez donc ici, mon ami. Venez donc près de nous.

— Pourquoi ?

— Ça me donne le vertige de vous voir si près de la voie. Vous savez que le rapide va passer.

— Je l'entendrai bien. Êtes-vous donc si nerveux ?

— Horriblement, pour certaines choses. Un étourdissement vous prendrait... »

Vauthier fit deux pas vers lui en riant.

— « Quel enfantillage ! Croyez-vous que je m'exposerais à un accident, un jour comme celui-ci, un jour de succès ? D'ailleurs j'ai de la besogne devant moi. Savez-vous que si j'ai toléré la campagne odieuse que vous connaissez, c'est pour laisser voir à quelles basses manœuvres peuvent descendre nos adversaires politiques. J'ai de quoi les museler... Tenez, pas plus loin qu'ici, » ajouta-t-il en tapant sur son porte-feuille... « Et je dirai tout, je montrerai tout. Je découvrirai les vils instruments de leur chantage. Ils ne s'en relèveront pas. »

Dans l'accent de ce grand vieillard, si digne et si ferme, quelque chose d'indéfinissable résonnait : une ardeur, une nervosité, une émotion, que jamais les assistants n'avaient constatées, et dont ils demeureraient saisis. Le scepticisme qui, parfois, aiguisait curieusement le regard du sénateur, s'éteignit. Roger s'arrêta dans sa promenade impatiente, leva un visage de délivrance. Jeanine elle-même, abasourdie, crut s'être trompée tout le jour. L'homme qui parlait avec tant d'assurance n'était plus le criminel acculé dont l'égarement donnait tout à craindre. Mais d'où venait son incroyable sécurité ? Sur quel filon avait-il mis la main ?

« Ah ! non, certes, » s'écria Vauthier, « ce n'est pas aujourd'hui que je voudrais mourir ! »

Il eut un grand geste, haussa la taille, renversa un peu la tête, aspira l'air largement. Ses yeux parcoururent toute la scène : le quai de la gare et les quatre personnes qui le regardaient ; le verdoyant rideau des eucalyptus, le buisson de géraniums au long du trottoir ensoleillé, la sèche colline contre le ciel bleu. Pendant quelques secondes, il épia la noire ouverture du tunnel.

Un grondement s'y faisait entendre. Sous ses pieds une trépidation légère secoua le sol.

Vauthier, les mains embarrassées de sa canne, de son portefeuille, reprit l'examen de ses papiers. De nouveau, il s'absorba. Comme stimulé par la déclaration qu'il venait de faire, il parut vouloir tout de suite mettre en évidence quelque document capital. Dans sa distraction, il avança de deux pas, se trouva de nouveau sur la marge extrême du trottoir...

Un cri s'éleva :

— « Attention !... Voilà le rapide !... »

Dans un flot de vapeur, un bruit d'ouragan, la masse foudroyante jaillit hors de la sèche petite colline. On vit un poitrail monstrueux, étincelant, de métal poli, suant d'une sueur presque animale et palpitant d'un souffle rauque, se ruer en un élan sans frein sur la fine piste des rails. La stridence d'un sifflet déchira l'air. La masse des wagons apparut, précipitant de leur poussée formidable la locomotive affolée.

Et alors la chose d'épouvante eut lieu.

Devant ce déchaînement de force lâchée, ce galop d'une matière aveugle et frénétique, un papier voltigea, échappant à l'homme qui se tenait debout, si dangereusement, au bord du trottoir. Un mouvement instinctif... Une main promptement lancée pour ressaisir la feuille... Le bras entraînant le corps... Une oscillation sinistre de la haute silhouette... Un geste étendu de balancier... Le pied qui glisse... Les doigts s'accrochant au vide... Un tournoiement d'arbre déraciné... La chute...

L'air vibra d'un appel aigu : « Lucie !... »

Invocation expiatoire, que couvrit le tonnerre du train arrivant à toute vapeur.

Le rapide passa, dans un fracas saccadé, une course pesante et furieuse, qui sembla rouler en les broyant, sur les nerfs pantelants des spectateurs.

Ce fut un éclair.

Pourtant ceux que l'horreur figeait sur place avaient eu le temps de distinguer cette pantomime suprême par laquelle l'homme dont la vie s'émiettait sous ces meules en marche tenta de sauver son honneur, l'honneur du nom que portait sa fille. Ce qui parut évident fut ceci : une maladresse de Vauthier avait laissé tomber un de ses documents et c'est

dans l'inconscient effort pour rattraper la feuille volante qu'il avait perdu l'équilibre. Pour ceux qui venaient de l'entendre proclamer son désir de vivre, comme pour les autres qui, de loin, assistèrent à ce drame, et dont les faces blêmissaient derrière les vitres des salles closes, il se produisit là le plus vraisemblable des accidents. Seule, une femme ne s'y trompa pas.

Jeanine, en voyant l'armateur s'abattre sur les rails, à moins de vingt mètres devant la locomotive, s'était dressée comme un automate. Décolorée jusqu'aux lèvres, les yeux élargis, elle répétait, d'une voix basse et machinale, sans interruption :

— « Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu !... »

Le train passé, en fuite, elle n'aperçut rien qu'une main pâle hors d'un morceau détaché de manche noire, sur la netteté du cailloutis, entre les rails... Plus loin, une longue traînée sanglante... Il semblait que cet affreux débris fût tout ce qui restait de Vauthier disparu.

La force d'esprit de Jeanine ne put prévaloir contre l'angoisse convulsive de sa chair. Elle défaillit dans les bras de Prézarches qui cherchait à l'entraîner.

Cependant le chef de gare commandait les signaux nécessaires pour arrêter à distance le train omnibus qui devait atteindre la station quelques minutes après.

On se mit à la recherche du corps.

Roger Bertelin, extrêmement pâle, la gorge serrée comme dans un étau, la lèvre saignante sous sa mâchoire contractée, songeait à celle qu'il aimait. La douleur qu'il allait apporter à Lucie lui effarait l'âme. Pourquoi fallait-il qu'il eût assisté à la tragédie affreuse ? La jeune fille ne retrouverait-elle pas toujours la scène abominable au fond de ses yeux, à lui, qui avaient vu ?... Pourrait-elle jamais lui sourire ? N'imaginerait-elle pas qu'il aurait dû, avec une décision plus soudaine, empêcher la catastrophe ?

Sous l'étreinte de ces réflexions, il suivait pas à pas, avec une figure à la fois anxieuse et inattentive d'halluciné, des personnes qui, lentement, minutieusement, recueillaient, dans un drap posé sur une brouette, des objets indescriptibles semblables à des déchets de boucherie.

Ce qu'on pouvait appeler le cadavre fut découvert à plus de deux cents mètres de la gare où il avait été traîné par le chasse-pierres, qui avait accroché les vêtements. Un bras manquait ; les jambes étaient broyées au-dessous des genoux ; la tête, à peu près intacte, se trouvait presque entièrement séparée du tronc. Blessures hideuses. Un des assistants se trouva mal. Les autres soulevèrent en tremblant ce corps déchiqueté, qui les inonda de sang.

Chabrial, qu'on avait cherché en toute hâte au *Café de la Gare*, couvrit, en ramenant le drap, ces restes effrayants. Puis il marcha près de la brouette lugubre, nu-tête, secoué de sanglots, portant son mouchoir à son visage avec des mains rougies d'écorcheur.

À ce moment le train omnibus, auquel on venait d'ouvrir la voie, stoppa devant la station.

M. de Prézarches pria le chef de gare de mettre l'écriteau « Réservé » sur un compartiment de premières dans lequel on rapporterait le corps.

Mais on dut renoncer à soulever le fardeau, à cause du sang qui ruisselait hors du linceul improvisé, dès qu'on le changeait de place. Il fallut donc hisser la brouette avec son contenu dans le fourgon d'avant. Chabrial et Roger l'accompagnèrent. À Marseille, ces messieurs pourraient requérir une voiture des pompes funèbres pour ramener le corps à la villa Vauthier.

Quant à Jeanine, revenue de son évanouissement, mais blanche comme un linge, méditative et muette, elle monta dans le compartiment réservé, où l'accompagna M. de Prézarches, plein d'émotion discrète et de sollicitude.

À Marseille, le chef de gare, averti par le télégraphe, se trouvait sur le quai, avec le commissaire de police et un médecin, dont la présence n'était guère nécessaire.

On laissa s'écouler le flot des voyageurs. Puis on procéda au transport de la triste dépouille dans une salle mortuaire improvisée.

Là, Roger s'approcha de M^{me} Chabrial.

— « Est-ce vous, madame, ou est-ce moi ?... »

La voix lui manqua. Il ne put achever la phrase.

— « Notre pauvre Lucie !... » dit Jeanine en levant vers lui des yeux qu'une douleur désormais surveillée, mise au point, rendait plus admirables.

— « Vous la connaissez si bien ! » dit le jeune homme. « Vous lui avez presque servi de mère... de sœur aînée, du moins, » — reprit-il par un rappel de politesse même en ce tragique moment.

— « Vous êtes femme... vous saurez mieux que moi la préparer... »

Tout l'amour qui frémissait dans le cœur de Roger, toute sa délicatesse, ne lui donnaient pas cette confiance de croire qu'il serait le moins cruel messenger d'une si cruelle douleur. D'ailleurs, il avait la superstition du mystère féminin. Ces tendres créatures n'étaient-elles pas d'une autre essence que lui-même ? Qui parlerait mieux qu'une femme à sa malheureuse fiancée ?

Jeanine s'étonna de l'espèce de ravissement que mit en elle cette complicité de pitié avec celui dont elle subissait la mâle séduction. Devant ce beau garçon, fier, silencieux et doux, une docilité courbait son âme. Le sentiment qu'il lui inspirait le plus jusqu'ici était le vœu de lui obéir. Signe précurseur d'une violente passion chez cette impérieuse nature. Elle prit les mains de Roger :

— « Mon pauvre ami ! » lui dit-elle, avec une intonation qui faisait de ces trois mots un poème de sympathie profonde. « Ne vous tourmentez pas plus que de raison. Lucie aura du courage. Il lui en faudra beaucoup, mais je lui en donnerai. Je cours la rejoindre. Tâchez de retarder le plus possible.... »

Elle eut un signe navré vers le divan de cette pièce administrative, sur lequel gisait, sous des linges, une forme vaguement humaine.

— « Nous ne vous suivrons pas tout de suite, » murmura le jeune Bertelin. « Il nous faut un fourgon mortuaire. D'ailleurs, il y a des formalités... »

Quelques instants plus tard, une voiture amenait M^{me} Chabrial devant la villa Vauthier. Tout de suite, en pénétrant dans le jardin, elle aperçut la petite Sylvaine.

— « Ah ! cette enfant ! » murmura Jeanine, « je l'avais oubliée. »

Un tressaillement nerveux la secoua. Cette fillette aussi était maintenant orpheline, sans doute. Une évocation sanglante bouleversa l'âme meurtrière.

— « Qu'ai-je donc ? » pensa la jeune femme, qui ne se reconnaissait pas. « Ah ! c'est l'abomination de tout à l'heure. Quelle faible tête que ce Vauthier ! Aller s'abîmer là, sous un train, au moment où je le tirais d'affaire. »

Elle embrassa la petite fille, entendit qu'elle lui parlait de « maman Estiévou », ne répondit pas, et entra dans la maison.

— « Ah ! » cria Lucie dès qu'elle l'aperçut. « Vous êtes seule ?... Où est mon père ?... Mon père est arrêté ?... Est-ce possible ? Des misérables oseraient ?... »

Jeanine regarda cette jolie figure aux pommettes enflammées, aux yeux brillants de fièvre. Elle crut comprendre que l'angoisse des dernières heures, la surexcitation excessive des nerfs délicats, provoquaient des désordres dans ce frêle organisme. Lucie paraissait en proie à une espèce de délire. Une idée diabolique traversa le cerveau de M^{me} Chabrial :

« Si je lui criais la vérité, là, brusquement, elle tomberait morte peut-être ou deviendrait folle. Roger ne l'épouserait pas. »

Ce ne fut qu'une velléité criminelle. Cette femme, qui ne devait pas reculer devant de plus sombres actes, hésita, retint au bord de ses lèvres les mortelles paroles. Elle ouvrit les bras, enveloppa la jeune fille d'une affectueuse caresse.

— « Non, ma chérie, » dit-elle, « non, votre père n'est pas arrêté. Nos amis vont le ramener ici. M. Vauthier s'est trouvé souffrant... »

Peu à peu, avec des gradations infinies, — non moins subtile dans le bien que dans le mal quand elle s'y appliquait, — Jeanine fit comprendre à Lucie qu'elle était sous le coup d'un grand malheur et qu'il lui faudrait beaucoup d'énergie.

— « Le bonheur de Roger dépend de votre courage, » lui dit-elle.

Parler de Roger, le nommer par son petit nom, semblait si doux à l'amoureuse encore inconsciente, qu'elle faisait appel aux sentiments dont

elle était jalouse, uniquement pour s'en donner l'occasion.

— « S'il est arrivé quelque chose à mon père, je mourrai ! » s'écria Lucie.

— « Vous ne mourrez pas si vous aimez, » dit sa compagne, avec la sincérité d'une nature chez qui l'égoïsme de la passion devait dominer tout.

À ce moment, Roger parut. Il précédait le funèbre cortège, qui ne devait arriver qu'assez longtemps après lui. Dans le salon, où la nuit tombait, il trouva Lucie en larmes contre l'épaule de Jeanine. La jeune fille s'élança vers son fiancé.

— « Dites-moi la vérité, vous, Roger ! » cria-t-elle. « Où avez-vous laissé mon père ? Est-il vivant ou mort N'est-il plus libre ? O mon Dieu ! qu'allez-vous m'apprendre ? »

Consterné, le jeune homme se taisait. Il n'avait pas imaginé que ce serait à lui de prononcer la fatale parole. Lucie attendit quelques secondes. Le silence tomba sur son cœur comme un arrêt.

— « Mort !... murmura-t-elle.

Elle cria ensuite par deux fois, d'abord moins haut, puis avec un éclat perçant :

— « Mon père !... mon père !... »

Puis elle chancela, et soutenue, portée jusqu'à un sofa, demeura dans une espèce de stupeur, raidie, muette, les dents serrées, les yeux ouverts.

Elle n'en sortit que dans l'égarément de la fièvre. Entendant des pas, des voix étouffées, des portes qu'on ouvrait, la pauvre enfant s'écria qu'elle voulait voir son père.

— « On pourrait lui montrer son visage, » proposait Jeanine. « Couché dans son lit comme maintenant, et si peu défiguré, il paraît dormir. »

L'épreuve sembla trop dangereuse au médecin et à Roger.

D'ailleurs, la crise que traversait Lucie prit une autre forme : la prostration survint. Un long évanouissement suivit, auquel devaient succéder les prodromes alarmants de la fièvre cérébrale.

Et elle-même semblait touchée par le doigt de la mort, immobile sur ses oreillers, inconsciente de son deuil, lorsque deux jours après, en grande pompe, sous les couronnes gigantesques des ouvriers et des délégations, l'armateur Vauthier, dans un cercueil somptueux, quitta sa villa pour gagner sa dernière demeure, suivi par des personnages à mine grave, tête nue, parmi lesquels les badauds se montraient le nouveau député Édouard Chabrial.

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com

de Daniel-Lesueur

XVI *LES NOCES TRAGIQUES*

Par un matin resplendissant de l'automne méridional, deux hommes, dans une légère voiture à deux roues, suivaient la route départementale qui, partant de Grenoble, dans l'Isère, rejoint à Bourg-du-Péage, dans la Drôme, la route nationale de Valence. Ils venaient de l'établissement industriel de Sézenac, et s'en allaient à Bourg-du-Péage pour y prendre le train.

C'était le vieux Jacques Bertelin et son fils Roger. Ce dernier tenait les guides, et, par la fixité de sa main, réduisait à un trot vif et cadencé l'allure impétueuse du cheval.

Le vieillard et le jeune homme gardaient le silence. On aurait pu les croire impressionnés par la tranquillité de cette première heure du jour, la claire fraîcheur du ciel, les vastes étendues couvertes par la verdure blanchâtre des mûriers, et, tout au loin, la ligne vaporeuse des montagnes au-dessus desquelles scintillaient les cimes d'argent du mont Olan et du Pelvoux. Mais la calme beauté du paysage ne touchait pas les voyageurs, trop enfoncés dans leurs réflexions.

— « Alors, père, » dit tout à coup Roger presque timidement, « c'est bien entendu. Tu ne viens pas jusqu'à Marseille ? »

— Tu sais bien que j'ai affaire à Valence. Je vais laisser la voiture à l'hôtel de Bourg, et ce soir je la reprendrai pour revenir.

— En m'accompagnant jusqu'à Marseille, tu serais de retour demain si tu voulais.

— Qu'irais-je faire à Marseille ? »

La physionomie léonine du vieux Bertelin se chargea de dureté.

— « Tu verrais cette pauvre Lucie. Tu te rendrais compte de l'exagération avec laquelle on t'a dépeint son état. »

Jacques Bertelin ne répondit pas tout de suite. Les bras croisés, les sourcils joints, il regardait devant lui, fixement. Enfin il se tourna vers son fils, le perça d'un regard.

— « Cette jeune fille, oui ou non, a-t-elle eu des crises de folie ?

— C'est une suite fréquente de la fièvre cérébrale. Elle est complètement guérie, je te l'assure.

— Ai-je, ou n'ai-je pas, entre les mains, une consultation de deux médecins déclarant que mademoiselle Vauthier ne devait pas songer au mariage ?

— Cette consultation, père, c'est madame Chabrial qui te l'a fait tenir.

— Eh bien ? »

Comme Roger détournait les yeux sans répondre, le père ajouta :

— « Tu ne veux pas dire que le document est inventé, ou les signatures contrefaites ?

— Le document est authentique, mais on s'était bien pressé de l'établir, et la guérison qui est survenue le réduit à néant.

— Et tu crois à la guérison radicale d'une démence caractérisée ?

— Je crois que si Lucie Vauthier doit perdre complètement la raison, ce sera dans un seul cas : si je lui reprends ma parole.

— Alors tu te sacrifies pour conserver au monde cette précieuse lueur d'intelligence ?

— Je ne me sacrifie pas. J'aime cette jeune fille.

— Tu veux dire que tu l'as aimée, quand elle avait le cerveau sain et portait un nom sans tache.

— Son nom reste intact, puisque l'accusation contre son père a été abandonnée par le parquet.

— Faute de preuves, mais non de conviction.

— Oh ! mon père...

— Allons... Tu connais aussi bien que moi les doutes, les soupçons qui sont restés dans l'air...

— Donnez-vous foi à des calomnies suscitées par des passions politiques ?

— Peu importe que j’y aie foi. Elles demeurent. Mon fils ne doit pas s’allier à une famille suspecte.

— Le tribunal civil a condamné la Compagnie d’assurances au paiement intégral de la prime : un million cinq cent mille francs.

— Et ta fiancée t’apportera cet argent ! Pourvu qu’un jour il ne te brûle pas les doigts ! »

À ce mot, qui évoquait l’incendie, Roger eut une pâleur. Dans ses mains les guides se détendirent. Il murmura :

— « Quelle horrible allusion !...

— Mon enfant, » reprit le père avec une gravité saisissante, « si je te fais souffrir, crois bien que je souffre aussi. Ce mariage me désespère. Un doute flottera toujours sur cette sinistre histoire, sur la mort de Paul Vauthier...

— Cette mort, père !... Cette mort !... J’en ai été témoin. »

Jacques Bertelin regarda son fils et se tut.

Un malaise glaça le jeune homme. Mais l’image de Lucie lui apparut. Il s’écria :

— « J’ai donné ma parole à une jeune fille, la plus pure et la plus innocente. Rien ne me rendra parjure. Elle sera ma femme.

— Même si tu prévoyais que son père sera un jour reconnu criminel ?

— Oui.

— Même si elle devait plus tard perdre tout à fait la raison ?

— Oui.

— Même si tu désolais ma vieillesse et hâtais ma fin ? »

Roger arrêta le cheval. Ses bras tombèrent avec accablement. Il tourna vers son père des yeux si pleins d’affection et de désespoir que le vieillard en fut remué.

— « Père, » dit il, « écoute-moi. Tu as fait de moi un homme différent des autres, et je t'en remercie. Rappelle-toi comment tu m'as élevé. Tu ne m'as pas tenu beaucoup de discours, ni inculqué beaucoup de préceptes. Tu m'as donné ton exemple. Dès que mes yeux d'enfant se sont ouverts, dès que mes pieds d'enfant ont pu te suivre, tu m'as associé à ton œuvre. J'ai grandi dans ton existence de labeur et d'équité. J'ai vu tous les jours surgir de ton cerveau quelque perfectionnement à tes entreprises, et de ton cœur quelque amélioration au sort de tes ouvriers. Sorti du peuple, tel que le plus pauvre d'entre eux, tu es resté leur camarade en même temps que tu devenais leur chef...

— Parbleu ! » grommela le vieillard, « je n'ai pas changé. Crois-tu donc à de l'orgueil, à une vanité stupide de ma part, quand je tremble à te voir épouser la fille de Vauthier ?

— Dieu m'en garde ! Entendez-moi jusqu'au bout.

— Nous manquerons le train, » reprit l'usinier, que les chaleureuses paroles de son fils attendrissaient. « Marche toujours. Cela ne t'empêchera pas de causer. »

Roger rassembla ses guides, effleura du fouet la croupe du cheval. Puis il continua :

— « Ce que je voulais dire est ceci. De bonne heure, je n'ai rêvé que la gloire et la prospérité de Sézenac. Tu m'as enflammé de la même passion pour ton œuvre qui t'animait toi-même. Tu m'as pénétré fortement de la notion du devoir ; tu m'as appris à dédaigner le plaisir. J'ai à peine connu ma mère. Le lait de ses caresses et de ses tendresses n'était pas là pour compenser les âpres aliments d'énergie, d'ambition et de volonté dont tu me nourrissais.

— Diable ! mais tu les digérais bien. On ne te mène pas par où l'on veut. Tu as pris plus d'autorité que moi à Sézenac.

— Ne dites pas cela, père.

— Tu as étudié, toi. Tu as le prestige de ta science.

— Ai-je eu tort de me faire construire un laboratoire ? De trop m'enfermer dans la partie technique de nos travaux ?

— T'enfermer... c'est bien le mot. Tu vis comme un moine dans sa cellule.

— C'est pour cela, mon père, que je ne connais pas la vie, que je ne puis pas la prendre comme la prendraient les jeunes gens de mon âge. Oui, je sais que pour eux l'amour n'est qu'une fantaisie et le mariage qu'une affaire. Mon existence rustique, active, isolée, ne m'a jamais permis d'acquérir leur désinvolture. J'ai le respect de la femme, la superstition de l'amour, la religion de ma parole...

— Mon Dieu ! » dit brusquement le vieux Bertelin, « ce n'était pas à moi, pourtant, de te fournir des maîtresses. Je ne t'aurais jamais pardonné de débaucher les filles ou les femmes de nos travailleurs. Ça, tu le savais. Et sous ce rapport, tu as été un garçon exemplaire. Mais il n'y a pas que Sézenac au monde. Tu pouvais t'amuser à Grenoble, à Valence, à Marseille... Tu as mené la vie d'étudiant, à Paris, pendant trois années.

— Ah ! Paris... » murmura le jeune homme.

— « Eh bien, voilà une ville à dégourdir les jouvenceaux. À ce qu'on dit, du moins. Car je ne la connais guère. Puis, pour ce qui est du romanesque, ça ne m'a jamais troublé la cervelle. Je n'en ai pas eu le temps.

— À Paris, mon père, j'ai aimé pour la première fois. C'était une jeune fille que vous ne m'auriez jamais permis d'épouser. J'ai cru agir loyalement à son égard. Mais la peur ensuite m'est venue de m'être cruellement trompé. J'ai fait beaucoup de mal peut-être en me figurant agir pour le bien. Qui sait si je ne subis pas en ce moment les conséquences de cette faute, qui fut unique, mais que je considère maintenant comme si grave !...

— Quelle faute ? Celle de ne pas épouser ?...

— Celle de ne pas épouser après avoir accepté le don complet de cette enfant... qui était pure quand je l'ai connue... pure comme ma fiancée d'aujourd'hui. Ou celle d'accepter ce don en sachant très bien que je n'épouserais pas. »

Le vieux Bertelin examina son fils avec une surprise un peu railleuse.

— « Voyons, ce n'est pas sérieux, Roger. Tu te taxais de naïveté tout à l'heure. Mais à ce degré, ne m'accuse plus d'y être pour quelque chose. Moi, je n'ai pas couru le cotillon... Ça ne me disait rien. J'avais mieux à

faire. Mais je te jure Dieu que si peu que j'aie courtisé de femmes, je n'ai pourtant pas épousé toutes celles qui ont eu des gracieusetés pour ton père. Je n'imagine pas avoir rien à expier pour des peccadilles qui ne me sont même pas restées dans la mémoire. Allons, mon gars, ajouta le vieillard en tapant amicalement sur l'épaule de son fils, qu'est-ce que tu me chantes ? Je t'approuve de ne pas être un farceur, mais cristi ! je ne voudrais pas tout de même avoir donné le jour à un coquebin ! »

Le jeune homme sourit faiblement et secoua la tête.

— « Père, vous ne savez pas... Non, vous ne savez pas le charme douloureux de ce souvenir, la ténacité de ce remords... »

Il s'interrompit, resta un instant rêveur, puis reprit avec conviction :

— « Vous ne savez pas non plus quelle étrange influence pèse sur mon esprit depuis quelque temps. Une circonstance que je ne m'explique pas encore, dont je n'aurai sans doute jamais la clef, un mystérieux billet a tout réveillé en moi. Depuis, il me semble que le passé me reprend, que mes chagrins actuels ont au fond de ce passé d'invisibles racines... Que vous dirai-je ?... C'est un sentiment qui ne repose sur rien d'appréciable et que pourtant je ne puis surmonter.

— Oh ! » grogna le vieux Bertelin, « si nous en sommes aux fétiches, aux pressentiments et aux « jeteux de sorts »...

— Non, père, nous en sommes simplement aux arrêts de ma conscience, — de la conscience que vous-même m'avez faite. J'ai été aimé : j'ai brisé un cœur... peut-être ruiné une existence, — humble par sa catégorie sociale, mais grande et sans prix par les chances de bonheur qu'elle renfermait, et que j'ai détruites. Je ne commettrai pas deux fois un pareil crime. Et Dieu veuille que j'en aie fini avec le premier ! »

L'accent de Roger vibré d'émotion, de décision aussi. Son père reconnut l'indomptable volonté des Bertelin, cette volonté qu'il vantait comme l'héritage familial, et qu'il avait lui-même développée chez son enfant. Il n'avait pas tort, ce garçon : toute sa conduite actuelle était le résultat de l'hérédité comme de l'éducation. Le dernier qui devait s'en plaindre, c'était celui qui l'avait façonné à son image. Au fond, son père ne

lui en voulait pas. La nature droite du vieil usinier approuvait même secrètement. Mais quel regret de s'être engagé dans une telle impasse !

— « Ah ! » gémit le vieillard, « tu ne sais donc pas, mon pauvre petit, que chacune de tes paroles augmente ma tristesse. »

Cette expression « mon pauvre petit », adressée à ce vigoureux gaillard de trente ans, beau comme un jeune dieu et musclé comme un athlète, eût pu faire sourire. Mais le vieillard qui la prononçait avait sur la physionomie l'autorité suffisante pour se la permettre.

Roger contempla avec un respect attendri le rude visage léonin, aux clairs yeux d'acier, autour duquel flottait une magnifique chevelure blanche.

— « Ne me parle pas de ta tristesse, père. Cela m'est plus dur que tout.

— Crois-tu, Roger, que ce me soit agréable de penser qu'un caractère aussi bien trempé que le tien, une aussi solide nature, va s'allier à des éléments tarés, malsains ?... Ce que je redoute le plus au monde, le désordre intellectuel et moral, va entrer dans ma famille. Tes enfants auront une mère déséquilibrée, folle peut-être, en tout cas faible d'esprit et de corps. Et nul ne sait s'ils ne mêleront pas à mon sang le sang d'un bandit, car leur aïeul a emporté son secret ? Quels descendants me donneras-tu pour continuer mon œuvre ?

— Tu es là pour la continuer longtemps, ton œuvre, mon cher père. »

Ces mots furent prononcés au moment où la voiture pénétrait sous la voûte de l'hôtel du *Coq-d'Or*, qui, à Bourg-du-Péage, occupait un angle en face du pont traversant l'Isère. Le père et le fils y étaient bien connus. On prit la bride de leur cheval pour l'emmener dans la cour des écuries et le dételer, tandis qu'eux-mêmes, sans attendre, se dirigeaient vers la gare.

Le train pour Valence arrivait. Ils y montèrent, et, dans leur compartiment, où d'ailleurs ils n'étaient pas seuls, ils lurent les journaux. Leur conversation ne se renoua pas.

C'était la dernière sur un tel sujet, discuté, ressassé depuis trois mois jusqu'à l'épuisement. La mélancolie sans amertume de leur récent entretien montrait que si ni le père ni le fils n'abdiquaient leur façon de voir, ils avaient du moins renoncé à la lutte. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Roger avait même craint l'alternative de choisir entre son père et sa fiancée.

Une telle crainte, qui, jadis, quand il aimait Juliette, lui avait donné la force de rompre, le trouvait aujourd'hui plus résolu. Le malheur exceptionnel de Lucie, devenue si tragiquement orpheline, errante ensuite pendant des semaines au bord de la folie ou de la tombe, liait plus que tous les serments le fiancé loyal. Mais combien il avait souffert jusqu'au jour où l'enquête ouverte contre Vauthier avait abouti à une ordonnance de non-lieu ! Que ferait-il si l'armateur était reconnu coupable ? Ce n'était plus le mécontentement de son père qu'il encourrait en s'obstinant au mariage, c'était la malédiction du vieillard. Perspective plus cruelle que la mort pour un tel fils. Cependant il était le fiancé de Lucie. Comment pourrait-il se considérer comme dégagé de sa parole ? Une si angoissante épreuve lui avait été épargnée. Maintenant, il le sentait bien, son père cédait. L'honneur restait sauf, c'était l'essentiel pour le vieux Bertelin. Mais le puissant cerveau de l'usinier embrassait les choses d'une vue trop claire pour que l'arrêt d'une justice mal informée pût lui rendre le repos. Cet arrêt serait-il définitif ? Des témoignages inattendus ne viendraient-ils l'infirmier ? Quelle révélation ou quelle catastrophe apporterait l'avenir ?... Quelle ombre allait planer sur son lumineux Sézenac, son usine, son domaine, — cet établissement d'une renommée européenne, dont il était plus fier qu'un roi ne peut l'être de son royaume, car il l'avait créé ?

— « Alors, père, c'est décidé. Tu ne m'accompagnes pas à Marseille ? » demanda encore le fils, comme le matin dans la voiture.

Tous deux achevaient de déjeuner au buffet de Valence.

— « Non, mon enfant. Tu épouses mademoiselle Lucie Vauthier, non pas sans mon consentement, puisque tu me l'as arraché, mais contre tous mes vœux. Quand elle sera ta femme, tu l'amèneras à Sézenac, puisque tu y es chez toi. Je la verrai. Ne crains pas que je sois dur pour elle. Je n'aurai pas la lâcheté de m'en prendre à une femme pour une situation dont, après tout, elle n'est pas responsable. Mais jusqu'à ce qu'elle porte notre nom, cette demoiselle est une étrangère pour moi. Et je puis encore espérer qu'elle restera telle. »

Roger se leva brusquement.

— « Adieu, mon père. Voilà le train. J'entends le signal. »

Les deux hommes se serrèrent la main. Les yeux du fils étincelaient. Il s'élança dans un compartiment, s'accota dans un angle, le visage tourné au dehors, l'âme bouillonnante.

Ce même jour, vers six heures du soir, il sonnait à la grille de la villa Vauthier.

— « Mademoiselle doit être au belvédère, » lui dit le domestique.

C'était une loggia, couverte de verdure grimpantes, et située au milieu d'un rocher surplombant la Corniche. De là, on découvrait tout l'admirable panorama des falaises et de la mer. Lucie y était assise, contre la balustrade, les mains abandonnées, rêvant. Non loin d'elle, autour d'une table rustique, une dame d'un certain âge et une petite fille s'occupaient à un ouvrage de soie et de perles.

— « Roger ! » s'écria doucement Lucie.

Elle se leva. Sa fine silhouette, drapée de noir, se dessina sur l'immensité éblouissante. Son visage était pâle jusqu'à paraître diaphane. Ses blonds cheveux semblaient d'une nuance plus éteinte, plus cendrée qu'autrefois. Sa bouche mélancolique restait inerte, comme déshabituée du sourire. Mais ses tendres yeux s'éclairèrent d'un amour infini.

— « Comment allez-vous ? » demanda son fiancé avec une impatiente sollicitude.

— « Oh ! très bien. Je suis tout à fait guérie. »

Elle se tourna vers la table rustique.

— « Voici ma cousine Rachel, que vous n'avez pas encore vue. Depuis qu'elle est ici, nous avons remercié la sœur. Elle me soignait très bien, cette bonne sœur. Mais sa cornette donnait à la maison un air d'hôpital. Vous ne trouviez pas ?

Roger salua de bonne grâce la cousine Rachel, une parente pauvre, heureuse de se rendre indispensable dans cette opulente maison.

— « Bonjour, monsieur Roger, » dit une petite voix.

— « Tu es encore ici, toi, Sylvaine ? » dit gaiement le jeune homme.

— « Oh ! je voudrais bien la garder toujours, » s'écria Lucie. « Mais madame Chabrial trouve qu'il faut la mettre en pension. À son prochain voyage de Paris, elle va me la reprendre. Cousine Rachel, » ajouta la jeune fille, « il est temps d'aller faire dîner cette enfant. »

Quand la dame et la petite eurent disparu, Roger demanda :

— « Mais enfin, ma chère Lucie, qu'est-ce au juste que cette fillette ? Vous étiez si malade... Je pensais à tout autre chose qu'à me renseigner sur son compte.

— C'est une pauvre enfant qui n'a plus de mère et que son père vient d'abandonner dans un bouge de Marseille. Il a disparu sans qu'on puisse retrouver sa trace. Madame Chabrial, mise au courant de cette triste histoire par des ouvriers qu'elle employait, a retiré la pauvre enfant de la taverne de matelots où elle avait échoué, — un endroit épouvantable, paraît-il.

— Pauvre petite !... Et qu'est-ce qu'elle va devenir ?

— Madame Chabrial compte la placer dans un pensionnat modeste et lui faire apprendre ensuite un métier.

— Ce sera plus raisonnable que de la laisser ici, dans un milieu de luxe qui ne peut être le sien, et où cette petite fille prendrait des goûts dont elle souffrirait plus tard.

— Ne dites pas cela. Si vous saviez quelle garde-malade merveilleuse a été pour moi cette enfant ! »

Lucie s'anima. Elle raconta plusieurs traits à l'éloge de sa petite protégée. Toutefois les plus touchants restaient ignorés d'elle.

C'est pendant les longs jours d'abattement ou de délire, alors qu'elle demeurait insensible aux circonstances extérieures, que la fille du riche armateur Vauthier avait été le plus redevable à ce dévouement enfantin, si désintéressé, si obscur.

Quand Sylvaine était entrée dans la villa, conduite par la femme de chambre de M^{me} Chabrial, son pauvre petit cœur désolé avait trouvé dans les bras caressants de Lucie un affectueux refuge. Quelle différence entre les consolations attendries de cette douce créature et les faveurs impérieuses de M^{me} Chabrial !

« Celle-là me rendra maman Estiévou, » pensait la petite fille.

Et déjà, — pour quelques baisers de pitié sincère, — elle palpait de reconnaissance.

Mais le lendemain, la mort entra dans cette maison. Et sous quelle forme d'épouvante ! Il ne fut plus question de maman Estiévou. Sylvaine apprit que M^{lle} Lucie était gravement malade. Dans le désarroi du deuil et du désastre, elle put se glisser dans la chambre aux jalousies closes, que traversaient des pas silencieux. Elle vit la blanche figure parmi les cheveux blonds épars. Ce fut au tour de la petite abandonnée de plaindre la brillante héritière. Personne qui mêlât quelque baume de tendresse aux potions et aux calmants. Nulle affection attentive autour de ce lit. Des femmes de chambre, une sœur de charité, et la remuante sollicitude de M^{me} Chabrial. Une irrésistible attraction, une conformité de douleur, pressentie instinctivement, retint Sylvaine au chevet de Lucie. Elle savait s'y rendre utile. On l'y laissa. Elle renouvelait les morceaux de glace dans les pochettes de baudruche qu'on disposait autour du front brûlant. Si la sœur sortait ou sommeillait, Sylvaine, grimpée sur une chaise, remplaçait très bien la compresse. Assise ensuite sur un pouf, elle demeurait immobile, prête à courir transmettre un ordre ou chercher un objet. À d'autres moments, c'était elle qui trempait dans l'eau froide l'éponge que l'on passait sur le corps dévoré de fièvre, ou qui annonçait, en guettant les aiguilles de la pendule, que le thermomètre était resté un quart d'heure sous le bras.

Elle chantait, d'une petite voix monotone et très douce, une chanson qui exerçait sur la malade un extraordinaire effet d'apaisement. Sa seule présence dans la chambre, par le magnétisme inexplicable que certains êtres dégagent, était bienfaisante à la malade. On en profita si bien que les médecins furent obligés d'intervenir pour que cette petite fille sortît quelquefois au jardin et dormît suffisamment la nuit. Les grandes personnes eussent abusé de son inlassable complaisance.

Or, un jour, comme Lucie allait mieux, M^{me} Chabrial, en entrant dans la chambre entendit que Sylvaine parlait de M^{me} Estiévou. Inquiète et irritée, Jeanine rudoya l'enfant, déclara devant elle, pour donner le change à Lucie, que M^{me} Estiévou était une mauvaise femme, la patronne de ce bouge dont

elle avait retiré la petite, qu'il fallait défendre à celle-ci de parler d'une pareille créature et qu'elle ne la reverrait jamais.

Le saisissement fut trop rude pour Sylvaine. Ce n'était qu'une fillette de sept ans. Sans songer que M^{lle} Vauthier était encore bien faible, elle éclata en sanglots, en protestations indignées, en cris de désespoir.

— « Maman Tiévous !... Elle n'est pas une mauvaise femme. Elle demeure à l'hôtel des *Grandes Indes*. Mademoiselle Lucie m'y conduira quand elle sera guérie... Oui... Ou j'irai toute seule. Je veux revoir maman Tiévous !... »

Elle ajouta dans une clameur aigue :

— « Et papa ! papa !.. Je veux revoir aussi papa !.. »

À ce cri, Lucie Vauthier se dressa dans son lit, comme galvanisée. Elle éclata d'un rire strident.

— « Ton papa... Mais tu ne vois pas que le chemin de fer l'écrase comme le mien. Voilà sa tête d'un côté, ses bras, ses jambes. Oh ! oh ! il est en très petits morceaux. Il sera très difficile à raccommoder, ton papa !... »

Le rire se prolongeait, convulsif, faisant mal à entendre. Ce n'était plus le délire. Le pouls de la malade était calme, ses yeux égarés, mais sans fièvre. Il fallut reconnaître un accès de folie.

Pendant plusieurs jours, on put croire que M^{lle} Vauthier ne recouvrerait pas la raison.

C'est alors que M^{me} Chabrial fit rédiger la consultation des docteurs et l'envoya à Jacques Bertelin. Elle avait déclaré aux médecins qu'il s'agissait de graves intérêts de famille. Ceux-ci écrivirent ce qu'ils pensaient, en toute conscience. Même dans une hypothèse de guérison momentanée, leur avis était que la jeune fille resterait sujette à des désordres cérébraux et d'une fragilité nerveuse extraordinaire.

— « Tu vois ce dont tu es cause, petite malheureuse ! » répétait Jeanine à Sylvaine.

L'enfant ne se doutait guère que M^{me} Chabrial l'eût récompensée si elle l'eût osé pour avoir déterminé la crise qui, d'ailleurs, se fût produite tôt ou tard. Non, réellement, Jeanine ne lui en voulait pas. Mais elle profita de

cette circonstance pour terrifier l'enfant et lui interdire de jamais parler de l'hôtel des *Grandes Indes*.

— « Si notre pauvre mademoiselle Lucie voyait ta madame Estiévou, avec sa moustache et sa pipe, sûrement sa folie deviendrait furieuse. Il faudrait l'enfermer dans un cabanon avec la camisole de force. Est-ce que ce sale cabaret est un endroit dont on doit parler dans une maison comme celle-ci ?... Que j'apprenne seulement que tu y as fait la moindre allusion, et je t'envoie dans une maison de correction, comme ton père me l'avait recommandé. »

Suivant la version donnée à Sylvaine, c'est son père qui, partant pour un long voyage, l'aurait confiée à M^{me} Chabrial.

La pauvre fillette renonça désormais à rien comprendre à sa destinée. Tant de tristesses inexplicables, depuis la nuit terrible de l'incendie à bord, creusaient dans sa petite âme une espèce de gouffre obscur où elle n'aimait pas à descendre. Une seule chose lui paraissait claire : le lamentable état de Lucie et le mal qu'elle lui avait fait sans le vouloir. Ceci la rendit silencieuse, plus irrévocablement que les menaces de M^{me} Chabrial. Quand M^{lle} Vauthier redevint elle-même, l'enfant connut de nouveau les câlineries et les douces paroles. Elle en jouit timidement et délicieusement, sans oser rien demander d'autre. Car elle savait que ce bonheur ne durerait pas, que bientôt on lui ferait quitter Marseille. Elle ne voulait plus, par un mot imprudent, risquer qu'on écourtât ce temps de répit, effarée devant le morne avenir inconnu, et tremblant chaque fois qu'un coup de sonnette à la grille lui donnait à craindre qu'on ne vînt la chercher.

C'était seulement quand elle se trouvait seule qu'elle murmurait le nom de « maman Tiévou ». À la pensée de la chambre où se trouvaient le lit en bateau et les reliques du mousse, quand son oreille croyait percevoir l'aboiement tendre de la voix enrouée qui lui disait : « mon petit cœur », une désolation affreuse l'envahissait.

La grâce et la beauté même de Lucie ne lui rendaient pas cette sécurité confiante, cette chaleur de nid, goûtées naguère dans un maternel asile. Pauvre maman Tiévou, qui la pleurait sans doute aussi de son côté, qui se retrouvait toute seule, comme lorsqu'elle avait perdu son mari et son petit

gars ! « Quand je serai grande, » pensait Sylvaine, « je retournerai auprès d'elle. Je lui dirai que ce n'est pas moi qui ai voulu la quitter. »

— « Ainsi, » disait Roger à Lucie, « cette fillette a été gentille, elle vous à distraite. Nous nous intéresserons à elle. Il faudra que madame Chabrial nous fasse partager la bonne œuvre de son éducation.

— Elle m'a témoigné beaucoup de dévouement, madame Chabrial, » reprit M^{lle} Vauthier. « Elle a laissé son mari partir seul pour Paris. Et Dieu sait pourtant si c'était son rêve de s'installer là-bas.

— Ils ont tout le temps, la session parlementaire n'est pas encore ouverte.

— La belle Jeanine, » dit en souriant Lucie, « ne se trouvera jamais trop tôt dans la capitale.

— Si elle y va, c'est grâce à votre père. Franchement, elle vous devait ses soins. »

La pâle figure de M^{lle} Vauthier pâlit un peu plus quand Roger nomma son père. Elle détourna les yeux. Son fiancé lui prit la main.

— « Lucie, je ne veux plus que personne ait le droit de vous soigner sauf moi-même. Fixons la date de notre mariage.

— Ah ! » fit-elle en le regardant jusqu'à l'âme, « comme il faut que vous m'aimiez ! »

Elle connaissait en partie la résistance du vieux Bertelin, et elle la pressentait toute. Ce frêle cerveau, bouleversé si récemment par un souffle de démence, et qu'un effort de raisonnement eût bien vite lassé, avait des intuitions d'une incroyable finesse.

Étrange organisme que la mentalité humaine ! Ce qui échappe aux esprits bien équilibrés, ou ce qui ne leur parvient que par de rigoureuses démonstrations, est parfois instinctivement perçu par des enfants, des simples, des fous.

— « J'ai tort d'accepter votre sacrifice, » murmura la douce créature.

Il protesta. Nul n'aurait pu douter de sa sincérité devant l'image de grâce, illuminée de joie émue, à laquelle il adressait ses paroles d'amour.

L'enchantement de cette minute mettait une flamme rose aux joues de Lucie, un rayonnement dans ses yeux d'azur clair, si pleins de tendresse et de bonté. Cette figure de statuette fragile, qu'on eût dite modelée dans une cire translucide, s'animait d'une clarté intérieure. Elle parut adorable et touchante, d'une séduction angélique, dans la gaine sombre de sa robe de deuil, où s'effaçait son corps trop mince, pour laisser resplendir la tête idéale, nimbée d'or pâli.

— « Comme mon père vous aimera quand vous serez devenue la providence et l'idole de Sézenac ! » s'écria Roger.

Elle eut un léger sourire de doute.

— « Si votre père ne m'aime pas, vos ouvriers m'aimeront... oui... je l'espère.

— Chère, chère Lucie... Ne craignez rien. Nous serons heureux. »

Ils s'entretenaient alors des protégés de M^{lle} Vauthier, de tous les travailleurs qu'employait son père et qu'avait consternés la mort de l'armateur. Ces braves gens ne manqueraient pas d'ouvrage. Une société s'était formée pour reprendre les chantiers de constructions navales. La question se débattait de savoir si les nouveaux propriétaires achèteraient l'établissement, ou l'exploiteraient seulement en servant des intérêts à l'héritière.

La situation s'était révélée beaucoup moins brillante que les apparences ne le donnaient à croire. Sans la prime de quinze cent mille francs payée par la Compagnie d'assurances, le bilan de la maison Vauthier se serait soldé par un déficit.

Ces considérations ne touchaient guère les deux fiancés. Roger savait que la prospérité de Sézenac ne dépendait pas d'un apport de fonds. Quant à Lucie, du moment que le sort des ouvriers était assuré, que l'honneur commercial demeurait sauf, elle ne s'inquiétait pas du reste.

Un mois environ après cette visite de Roger Bertelin à sa fiancée, des étrangers qui parcouraient un des boulevards extérieurs de Marseille, entendirent un chant d'orgue s'échappant par le portail d'une modeste

église. C'étaient des Anglais, curieux de tout. Ils poussèrent le tambour de drap et pénétrèrent dans la nef.

— « *Aoh !* » dit une jeune fille, dont les longues dents recouvraient à demi sa lèvre inférieure humide, « *It is a marriage... a poor marriage... Come and see.*

— *How interesting !* » murmurèrent les autres.

Ils demeurèrent un moment en observation, se faisant mutuellement remarquer combien les Français, même des plus modestes classes, portent aisément la toilette, prennent sans difficulté l'air de gentlemen et de ladies.

Le fait est que le couple qui, devant le petit autel mesquin et sans décoration fleurie, s'inclinait sous la bénédiction du prêtre, offrait, malgré sa simplicité de costume et de maintien, un type accompli d'élégance naturelle. La mariée, blonde et pâle, dans sa robe de faille unie et sous son voile de tulle sans l'ombre de dentelle, donnait l'idée d'un beau lis pur. Le jeune homme, qui se tournait de temps à autre vers elle avec un air de protection si fière et si tendre, était de taille superbe, grand, avec des formes sveltes, malgré ses épaules robustes, qui portaient haut une tête brune et virile, aux traits pleins d'expression et de noblesse. L'habit noir se moulait bien aux longues lignes vigoureuses de son corps. C'était à supposer qu'il ne le portait pas pour la première fois. Mais, ainsi que disaient les Anglais, c'est surprenant comme un joli garçon de France paraît peu emprunté, même sous un frac de cérémonie.

Derrière les mariés, la petite noce ne se composait guère que de leurs témoins, comme c'est l'usage pour de pauvres gens qui n'ont pas beaucoup d'amis et regardent à la dépense pour leur faire fête. Un monsieur à chevelure grise et à moustache foncée, l'air d'un militaire en bourgeois, se tenait à côté d'une jeune femme rousse extrêmement jolie, mais vêtue d'un costume si sombre qu'on l'aurait crue en demi-deuil. À peine quelques dentelles blanches égayaient-elles la robe noire, dont le vaporeux tissu perdait son prestige d'élégance dans l'obscurité de l'église. On pouvait remarquer encore un vieillard à la face rude et triste, aux cheveux de neige, ondulant en lourdes mèches comme une crinière de vieux lion. Quatre ou cinq autres assistants masculins de physionomies quelconques, une sœur de

charité, une petite fille et une dame d'un certain âge, formaient avec ceux-ci toute l'assemblée.

Quand les Anglais ressortirent, ils s'étonnèrent de voir stationner au ras du trottoir deux voitures de maître, qu'ils n'avaient pas remarquées d'abord.

— « *They don't belong to this mean little wedding,* » déclarèrent-ils.

Mais ils demeurèrent intrigués, et firent une marque dans leur Bœdecker, parce qu'ils aperçurent une admirable gerbe de lilas blancs, de boules de neige et de branches fleuries d'oranger, dans l'un des équipages, un coupé de grand style, attelé de deux carrossiers magnifiques.

— *It is an elopement,* » conclurent les insulaires, ignorant que Marseille n'est pas Gretna-Green, et qu'un mariage religieux ne s'improvise pas chez nous comme dans les États de leur reine.

On les eût bien étonnés si on leur eût appris les noms de ces jeunes époux, — noms célèbres jusque dans leur île : l'un, celui du jeune homme, par ces fameux moteurs Bertelin, qui révolutionnèrent la machinerie moderne ; l'autre, celui de la jeune fille, par la catastrophe de la *Coquette-Lucie* et la fin épouvantable de l'armateur Vauthier.

Un sénateur, M. de Prézarches, un député, M. Chabrial, servaient de témoins à la mariée. Elle avait été conduite à l'autel par un parent éloigné, qui lui avait tenu lieu de tuteur dans le court intérim entre la mort de son père et son émancipation par le mariage. Quant aux témoins de Roger, ils venaient de Sézenac : c'était un médecin, le docteur Valbert, et le sous-directeur de l'usine, M. Raybois.

Mais où donc, dans cette cérémonie nuptiale, étaient la foule d'amis, les joyeux danseurs qui remplissaient les salons de la villa Vauthier le soir des fiançailles ?

Le grand deuil de M^{lle} Vauthier avait interdit toute invitation. Mais, plus encore que le deuil lui-même, les cruelles circonstances qui l'accompagnaient, l'horreur particulière d'une mort sur laquelle couraient, en dépit de tout, des bruits malveillants, la curiosité en éveil de toute une ville mise en goût de scandale, dictaient cette recherche d'obscurité, de simplicité, presque de mystère. Les faire-part du mariage ne furent envoyés que plus tard. La société de Marseille en ignora le jour, l'heure, les détails.

Autour de cette bénédiction nuptiale, nulles splendeurs mondaines. On n'y vit pas briller le multiple étoilement des cierges, ni s'épanouir le faste des fleurs. La nef silencieuse ne s'emplit pas du frou-frou des traînes soyeuses, ni des chuchotantes rumeurs de l'envie, de l'admiration, de la critique.

Toutefois, entre les murs vieillis et humbles de la petite église, une assistance se groupa, que nul ne put voir, que nul n'avait conviée à cette fête intime. Des voix s'élevèrent, que les oreilles n'entendirent pas, mais dont peut-être l'écho troubla secrètement les âmes. L'invisible planait sur ces noces, et les rendait tragiques. Elles couronnaient un amour éclos parmi les plus sombres fatalités. Malgré l'innocence des deux êtres qui, devant cet autel, échangeaient leurs serments, des actes accomplis autour d'eux, dans le cercle de leur destinée, les menaçaient de leurs conséquences.

Ces actes, ni Lucie ni Roger ne les connaissaient tous, dans leur enchaînement funeste. Mais savons-nous jamais de quels fils cachés la trame de notre existence est issue ? Quelques-uns sont le prolongement de nos œuvres antérieures. Le plus grand nombre naissent de volontés lointaines qui ne nous visaient pas.

Au-dessus des têtes inclinées de ces deux jeunes époux, les spectres qui se pressaient, redoutables, n'étaient pas des fantômes, — suivant le vieux sens du mot, — des âmes échappées de corps sans vie. Et pourtant c'étaient des émanations humaines : des souffrances qui avaient été souffertes, des sentiments qui avaient fait battre des cœurs, des gestes qui s'étaient accomplis, et dont allaient germer d'autres souffrances, d'autres sentiments, d'autres gestes. Un souffle de douleur et de crime, force immanente des choses déjà vécues, inévitable efflorescence des causes, créait une menaçante atmosphère dans ce lieu saturé d'encens. La brise marine, errant le long du boulevard désert et s'insinuant sous le porche, apportait des souvenirs d'incendie, de larmes et de râles, faisait flotter sous la voûte, invisibles aux regards charnels, des visages d'agonisants...

Seul, un esprit divin, capable d'embrasser, à travers le présent, le passé dont surgirait l'avenir, eût perçu l'apparition terrible.

Et voici quelle eût été sa vision :

Des êtres se tordaient d'angoisse, dans un canot perdu sur le néant grisâtre des vagues... Par un sabord ouvert, un cercueil glissait dans l'espace

ensoleillé devant la stupeur d'une enfant et le désespoir d'un homme... Un ancien amour brisé gémissait dans ce cercueil... Ailleurs une main justicière serrait un licol au cou d'un criminel... Plus loin le remords et l'épouvante jetaient un être éperdu sous des roues d'acier en marche, faisaient tournoyer en lambeaux sa chair vive à leurs jantes ensanglantées...

Mais la plus inquiétante image, la plus insoupçonnée, la plus chargée de destin, c'était un corps meurtri, sans mouvement, étendu sur la grève... La lune éclairait le visage pâle de Claude Ramerie, victime d'un guet-apens. Sur son front contracté se lisait le suprême songe d'une âme indignée, furieuse...

Était-il mort ?... Survivrait-il à la meurtrière tentative avec une haine désormais plus implacable ? Qui sait ?...

Nul n'aurait pu dire si le frémissement des paupières closes n'était qu'un jeu de l'ombre sur l'immobilité d'un cadavre, ou l'indomptable énergie de la vie qui se réveillait pour la vengeance.

Achévé d'imprimer

le dix mai mil neuf cent

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur